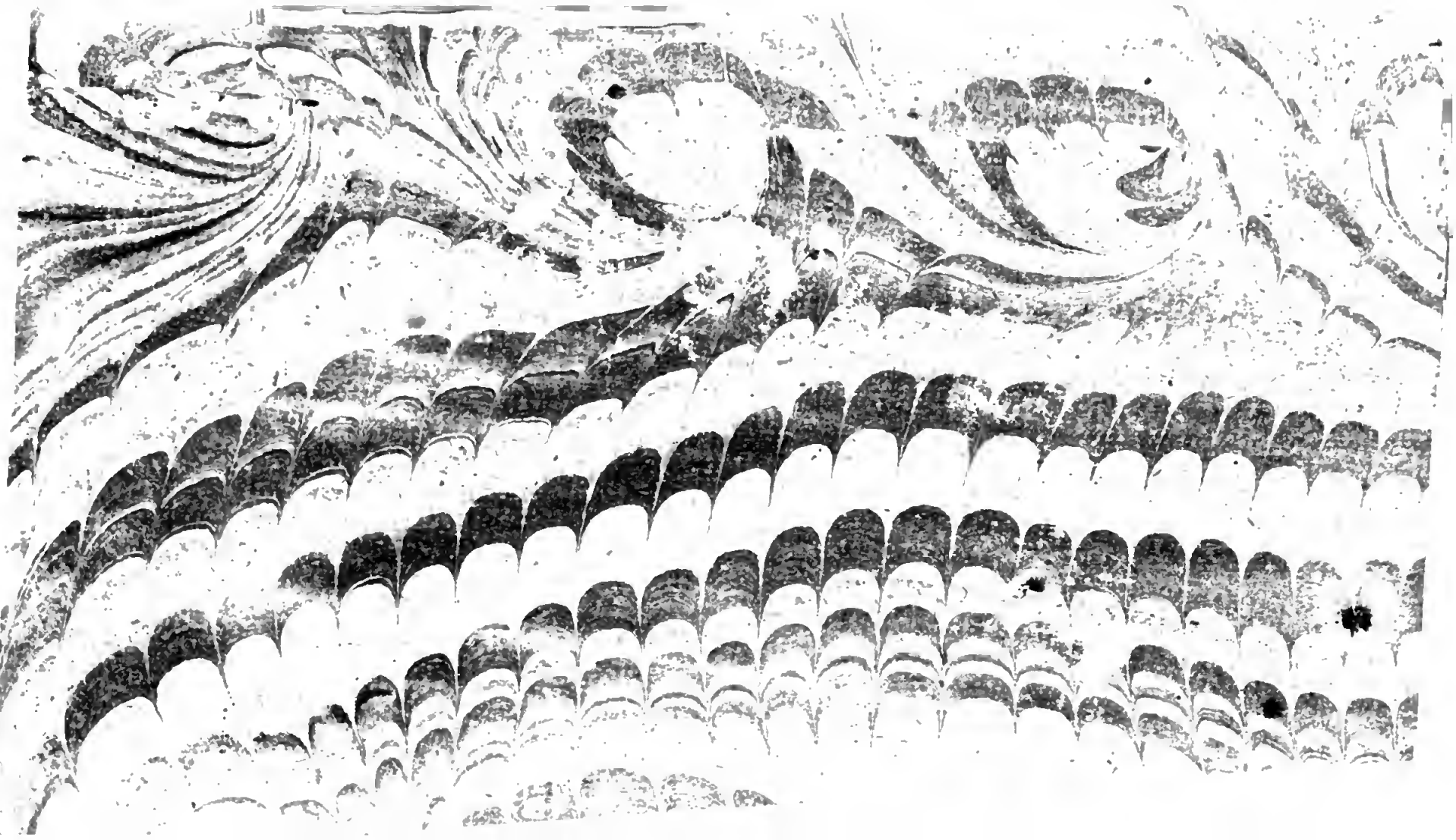
6
N



11.1.16.
1254.

Palat. XXVIII 7.36

HISTOIRE
DES
CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS
ET
REVOLUTIONS CELEBRES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DU PORT DU TERTRE.

TOME SIXIÉME.

Bibliotheca Palatina

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

CONJURATION
DE
LA BARONNE
D'ALBY.

LES François avoient enlevé la Catalogne aux Eſpagnols. Ceux-ci outrés d'avoir perdu une ſi belle Province, ſongeoient aux moyens de la faire rentrer ſous leur puiſſance. Déſeſperant de réuſſir par la force, ils eurent recours aux intrigues, & ce fut à une femme qu'ils confierent l'exécution de leurs deſſeins. Hippolite d'Arragon, Baronne d'Alby, leur parut propre à former une Faction puiſſante contre les François, dont elle déteſtoit la Domination. Cette Dame avoit beaucoup d'eſprit & de courage,

une parfaite intelligence des affaires ; & une dextérité admirable à les conduire. Son extrême beauté lui attiroit une foule d'adorateurs, & elle ne se faisoit pas un scrupule de prostituer ses charmes, lorsqu'il s'agissoit de satisfaire son ambition ou sa vengeance. Elle étoit capable de tout entreprendre en faveur des Espagnols, parce qu'elle haissoit son mari qui etoit entierement livré aux François.

Le Duc de Toralto ; Gouverneur de Tarragone qui connoissoit le caractere & les dispositions de la Baronne d'Alby, lui communiqua les projets de la Cour de Madrid, & lui déclara qu'elle avoit été choisie pour les exécuter. Elle accepta avec joie une si dangereuse commission. Sa vanité ne lui fit envisager alors que la gloire qui étoit attachée aux succès d'une si grande entreprise. Le Duc & la Baronne convinrent d'abord qu'il falloit gagner l'Abbé de Gallicans, député des Ecclésiastiques. Il est extrêmement avantageux pour quiconque médite une révolte, d'attirer dans son parti les gens d'Eglise, à cause du pouvoir qu'ils ont sur l'esprit des peuples. L'Abbé de Gallicans paroissoit moins difficile à cor-

rompre qu'un autre Catalan, appellé Onofre Aquilles. Celui-ci étoit d'une naiſſance médiocre ; mais des biens immenſes qu'il dépenſoit noblement lui avoient procuré beaucoup d'amis. On vouloit lui confier la diſtribution de l'argent que le Roi d'Eſpagne avoit deſſein de répandre en Catalogne pour ſe faire des créatures. Aquilles étoit l'homme du monde qui pouvoit le mieux s'acquitter d'une pareille commiſſion ; car ayant la réputation d'être extrêmement libéral, ſes largeſſes ne pouvoient être ſuſpectes, & il auroit diſtribué tout l'or des Eſpagnols, ſans cauſer la moindre allarme aux François.

La Baronne d'Alby qui ſçavoit qu'Aquilles avoit pour elle une violente inclination, ſongea à profiter de la foibleſſe de ce Catalan pour l'engager à trahir ſes devoirs. Un jour qu'il la ſollicitoit plus vivement que jamais de répondre à ſa paſſion, la Baronne lui parla de la ſorte. » Vous êtes ſûr de » tout obtenir, ſi je vois que vous êtes » digne de ma tendreſſe ; mais en refu- » ſant de vous conformer à mes deſirs, » vous ne devez attendre de moi que de » l'averſion & du mépris. Au reſte, je » n'ai rien que de juſte & même d'ho-

» norable à vous propoſer. Expliquez-
» vous promptement, répondit Aquil-
» les, & ne craignez point de vous
» confier à un homme qui ſe ſacrifie-
» roit volontiers pour vos intérêts. Voi-
» ci de quoi il eſt queſtion, continua la
» Baronne. Le Roi d'Eſpagne a deſſein
» de rentrer dans Barcelone par le ſe-
» cours des Catalans, qui ſont encore
» attachés à leur ancien Maître. C'eſt à
» vous de voir ſi vous voulez ſervir
» votre Prince & être le diſtributeur
» de ſon argent. Voilà l'unique moyen
» de poſſéder mon cœur.

Onofre Aquilles qui étoit d'un naturel fort doux, & qui prévoyoit tous les déſaſtres dont les entrepriſes de cette nature ſont ordinairement ſuivis, ne put entendre, ſans frémir, la propoſition qu'on venoit de lui faire. » Y penſez-
» vous, Madame, s'écria-t-il? Quoi! vous
» me conſeillez de trahir ma Patrie! Diſ-
» penſez-moi, je vous prie, d'une action ſi
» odieuſe, & pour avoir le bonheur de
» vous plaire, ne me forcez pas à de-
» venir criminel. Allez, répliqua la Ba-
» ronne, je vois bien que vous ne
» m'aimez pas. Mais c'eſt peu d'être in-
» grat envers moi, vous vous déclarez
» contre un Prince qui vous a comblé

» de bienfaits. Si vous tenez aujour-
» d'hui un rang honorable dans le
» monde, à qui en avez-vous obliga-
» tion ? N'eſt-ce pas à ce même Roi
» d'Eſpagne (*a*) que vous refuſez de
» ſervir ? Ces reproches toucherent vi-
vement Onofre Aquilles ; ou plutôt ſa paſſion l'aveugla au point de lui faire oublier ce qu'il devoit à ſon légitime Souverain. Il s'engagea dans la Conjuration, & pour plaire à une indigne Maîtreſſe, il expoſa ſes biens, ſon honneur & ſa vie.

On n'eut aucune peine à gagner l'Abbé de Gallicans. Comme il étoit entierement dévoué aux Eſpagnols, il entra avec joie dans le complot qu'on venoit de former pour les appeller en Catalogne. On inſtruiſit le Duc de Toralto & les autres Miniſtres de l'heureux commencement de cette affaire, & on ſongea alors à prendre les arrangemens convenables. A Madrid, les Eſpagnols tenoient divers conſeils pour penſer aux moyens de bien conduire

(*a*) Aquilles avoit été annobli par le Roi d'Eſpagne, lorſque Barcelone étoit encore ſous la domination Eſpagnole.

une ſi grande entrepriſe. La Baronne d'Alby, Onofre Aquilles & l'Abbé de Gallicans ſe donnoient le même ſoin à Barcelone ; & après bien des délibérations, on décida que tout le tems qui reſtoit juſqu'à la Campagne prochaine, ſeroit employé à gagner des créatures au Roi d'Eſpagne ; qu'on feroit tenir de l'argent à Dom Aquilles, pour le diſtribuer aux perſonnes utiles ; que l'armée navale viendroit devant Barcelone, lorſqu'on ſeroit prêt à exécuter la Conjuration ; que cinq ou ſix mille hommes de l'armée de terre ſe camperoient devant les murailles de la Ville, & feroient ſemblant de la vouloir aſſiéger ; qu'alors l'Abbé de Gallicans aſſembleroit le Conſeil général, exhorteroit les Catalans à s'accommoder avec le Roi d'Eſpagne, & ſe chargeroit de faire réuſſir l'accommodement à l'avantage de la Province : ſi le Cardinal refuſoit de prendre ce parti, il fut réſolu que l'Abbé de Gallicans ſortiroit de la Ville à la tête du Clergé, & ſeroit le premier à crier, *liberté, paix avec l'Eſpagne* ; qu'à ces cris, tous les Conjurés prendroient les armes, briſeroient les portes des priſons, ſe ſaiſiroient de l'Arſenal ; qu'enſuite les ſol-

dats de l'armée navale débarqueroient & attaqueroient la Place, conjointement avec l'armée de terre.

Cette réſolution étant priſe, les Conjurés commencerent à agir ſourdement. Ils décrioient les affaires de France, & laiſſoient entrevoir que les Eſpagnols qui venoient d'avoir de grands avantages ſur les ennemis, ſe trouveroient bientôt en état de reprendre Barcelone. On tenoit ces diſcours d'autant plus librement, qu'il n'y avoit plus de Viceroi dans la Province. Le Maréchal de la Mothe avoit été rappellé ; mais dès qu'on ſçut qu'il étoit remplacé par le Comte d'Harcourt, & que celui-ci venoit commander en Catalogne avec beaucoup de troupes, les Factieux furent extrêmement déconcertés, & voulurent attendre l'effet de ce changement.

Le Comte d'Harcourt arriva bientôt après, & fit ſon entrée avec une magnificence extraordinaire. Il ne témoigna aucune bienveillance à tous ceux qui avoient été dans les bonnes graces de ſon prédéceſſeur. Dom Joſeph Marguerit, Gouverneur de la Province, & l'intime ami du Maréchal de la Mothe, voyant la conduite que tenoit à ſon

égard le nouveau Viceroi, vint un jour le trouver, & lui parla de la ſorte.
» Il faudroit que je fuſſe le plus ſtupide
» de tous les hommes, ſi je ne m'ap-
» percevois de l'averſion que votre Al-
» teſſe a pour moi. Depuis que j'ai
» l'honneur d'être en la Charge que
» j'occupe, j'ai tâché de remplir mes
» devoirs avec exactitude, & je ne
» crois pas qu'on puiſſe me faire quel-
» que reproche à cette occaſion. Je
» vois bien que ma diſgrace vient d'ail-
» leurs. Vous avez ſçu que j'étois aimé
» du Maréchal de la Mothe ; & vous
» voyez que dans toutes les rencon-
» tres où je le puis ſervir, je le fais
» volontiers. Il eſt vrai que je lui ſerai
» toujours attaché, & cela même de-
» vroit vous donner quelque eſtime
» pour moi. C'eſt à ce Maréchal que
» je ſuis redevable de ma fortune ; ſi je
» n'en avois pas de la reconnoiſſance,
» Votre Alteſſe devroit m'accuſer d'in-
» gratitude. Il eſt en priſon, & vous
» êtes en Catalogne. Je ne penſe pas
» que vous ayez des intérêts ſi con-
» traires que je ne puiſſe être de ſes
» amis ſans vous offenſer ; par ce que
» j'ai fait pour lui, jugez ce que vous
» devez attendre de ma fidélité, ſi

» vous avez agréable que je ſois votre » ſerviteur.

Cette noble franchiſe n'eut pas l'effet qu'elle devoit produire. Le Comte d'Harcourt reſta toujours indiſpoſé contre le Gouverneur. Ce fut un grand ſujet de joie pour les Conjurés qui eſpéroient tirer avantage de ces diviſions. Leur ſatisfaction redoubla, lorſqu'ils virent que le Comte d'Harcourt ſe diſpoſoit à partir pour l'armée. La Baronne d'Alby & ſes partiſans réſolurent de gagner quelques François qui puſſent les avertir de toutes choſes, & leur rendre de bons offices auprès du Viceroi. Ils jetterent les yeux ſur Chabot, couſin du Comte d'Harcourt & ennemi déclaré du Gouverneur. C'étoit un homme tel qu'ils le pouvoient déſirer ; vain, préſomptueux, d'une intelligence bornée, & par-là très-propre à ſeconder, ſans le ſçavoir, tous les projets des Conſpirateurs. Pour le mettre dans leurs intérêts, ils ſe ſervirent de trois moyens, dont le moindre étoit plus que ſuffiſant. Le premier dépendoit de la Baronne d'Alby, qui réſolut encore d'employer ſes charmes, & de gagner Chabot en lui inſpirant de l'amour. Comme ce Seigneur François

étoit assez mal partagé du côté de la fortune. Aquilles lui offrit sa bourse, & les offres du généreux Catalan furent acceptées ; ce fut-là le second moyen qu'on mit en usage. On eut recours à un troisiéme artifice qui ne pouvoit manquer de réussir. Comme on sçavoit que Chabot étoit homme à se repaître de chimeres, on lui fit entendre qu'il devoit songer au Gouvernement de Catalogne, & se servir du crédit de son cousin le Viceroi, pour obtenir cette Place importante. » Il est vrai, » lui dit-on, que par les constitutions » de notre Province, il faut que le » Gouverneur soit Catalan ; mais il ne » sera pas impossible de lever cet ob- » stacle : il suffit de vous faire natura- » liser. Chabot goûta fort cette proposition, & songea dès-lors à solliciter en Cour pour obtenir le Gouvernement de Catalogne ; il accabla de remerciemens les personnes qui paroissoient s'intéresser de bonne foi à sa fortune, les pria d'employer tous leurs soins en sa faveur, & partit pour l'armée, la tête remplie de tous ces beaux projets.

Les Conspirateurs charmés d'avoir mis un homme tel que Chabot dans le

cas de leur être utile ; travaillerent plus ſérieuſement que jamais à l'avancement de leur entrepriſe. L'argent qu'ils avoient, ils le diſtribuerent à propos ; les magnifiques promeſſes qu'ils faiſoient aux perſonnes ſuſceptibles d'ambition, l'averſion qu'ils tâchoient d'inſpirer pour la domination Françoiſe ; tous ces moyens & bien d'autres furent employés avantageuſement. Ce n'étoit pas ſeulement dans Barcelone que les Factieux ſe donnoient tant de mouvemens. Ils cherchoient auſſi à attirer dans leur parti ceux qui avoient quelque crédit aux environs de la Ville. Ils gagnerent le Bailli de Mattaro, homme factieux, d'une autorité conſidérable parmi les Payſans & les Miquelets. Celui-ci leur promit de faire paſſer dans Barcelone cinq cens hommes armés de poignards & de piſtolets, & de ſe rendre lui-même dans la Ville, quand on le jugeroit à propos pour aider à l'exécution du projet.

Voilà les termes où étoient les affaires des Conjurés, lorſqu'ils apprirent que le Comte d'Harcourt venoit de gagner la bataille de Liorens, & que cette victoire avoit mis les troupes d'Eſpagne dans un déſordre effroyable.

La conſternation ſe répandit bientôt parmi les Conſpirateurs. Ils ne croyoient pas que leur deſſein pût déſormais réuſſir ; le Conſeil d'Eſpagne n'en avoit pas meilleure opinion. Cependant ils ne perdirent pas entierement courage, & voulant tenter la fortune, ils donnerent ordre au Commandant de l'armée navale, de mouiller l'ancre devant Barcelone : ce qui fut exécuté ſur le champ ; mais le Gouverneur de la Ville, qui avoit déja quelques ſoupçons, redoubla les Gardes, & prit de ſi bonnes précautions, que les Conjurés ſe trouverent hors d'état de rien entreprendre.

Le Comte d'Harcourt ayant été averti du mouvement qu'avoit fait la flotte Eſpagnole, fit partir un Officier François pour veiller à la conſervation de Barcelone, & pour tâcher de découvrir s'il n'y avoit point de conſpiration. Cet Officier voyant que l'armée navale s'étoit retirée, revint au camp ſans avoir fait aucune découverte.

Pendant ce tems-là, Chabot qui ne s'imaginoit pas que la Baronne d'Alby & Dom Aquilles euſſent rien entrepris contre le ſervice du Roi de France,

entretenoit avec eux un commerce de lettres, leur mandoit des nouvelles, & avoit recours à la bourſe d'Aquilles. Celui-ci voyant que les affaires des Conjurés alloient fort mal, & ne paroiſſoient pas devoir réuſſir, ne prêtoit plus ſon argent qu'avec répugnance ; mais comme il s'étoit trop avancé vis-à-vis Chabot, il n'oſoit le refuſer.

L'armée navale parut encore devant Barcelone, & y demeura quelque tems : Comme il n'y avoit pas moyen de rien entreprendre, elle ſe retira dans ſes Ports. Les Conjurés ſe trouvoient dans un embarras extraordinaire, & ne ſçavoient à quoi ſe réſoudre. Ils aſſemblerent les principaux du parti pour délibérer ſur les affaires préſentes. Aquilles qui ſe repentoit déja de s'être engagé ſi imprudemment, repréſenta à ſes aſſociés qu'ils devoient renoncer à leur deſſein ; que c'étoit en vain qu'ils attendoient des ſecours ; que quand les Eſpagnols leur donneroient quelque aſſiſtance, elle deviendroit inutile par les précautions qu'avoit priſes le Viceroi ; que les Conjurés pouvoient encore ſe dérober au ſupplice, parce que la Conjuration n'étoit pas découverte ; mais qu'ils avoient tout à crain-

dre pour leurs vies, s'ils perſiſtoient dans leur premiere réſolution. Cet avis modéré auroit été ſuivi peut-être, ſi l'Abbé de Gallicans n'eût excité les eſprits à la violence. » N'eſt-ce pas » nous flatter, dit-il, de croire que » nos deſſeins ſeront long-tems cachés? « Si une conjuration de trois ou qua- » tre perſonnes ſe découvre toujours, » lorſqu'on y procéde trop lentement, » pouvons-nous eſpérer qu'une fac- » tion où la moitié de la Ville eſt in- « téreſſée, demeure ſecrette ? Quand » bien même nous renoncerions à nos » projets, on ſçaura toujours que nous » les avons formés, & les intentions » en pareille matiere, ne ſont guéres » moins criminelles que l'exécution. » Ainſi attendons-nous à ſubir les plus » terribles châtimens. Tous ceux qui » ont tenté de ſemblables entrepriſes, » n'ont réuſſi que par la hardieſſe. Les » voies douces & modérées ont tou- » jours été funeſtes aux Conſpirateurs; » l'hiſtoire de tous les ſiécles vous en » fournit des exemples qui doivent » vous faire trembler. Déterminez-vous » donc aujourd'hui, & prenez le parti » qui convient le plus à vos véritables » intérêts.

Ce discours emporta le consentement de toute l'Assemblée, il fallut même qu'Aquilles feignît d'y applaudir. La Baronne se tournant vers lui, lui dit assez bas: » C'est mon opi» nion qu'on se porte aux plus gran» des extrémités, & que même on » n'épargne pas mon époux. Quand » nous en serons défaits, nous pour» rons nous marier ensemble.

Les Conjurés se disposerent donc à exécuter leur projet. Ils firent tous leurs préparatifs, & avertirent le Commandant de la flotte de se trouver devant Barcelone avec l'armée navale. Ce Commandant ne parut point au jour marqué, soit qu'il fût rebuté d'être déja venu deux fois inutilement, soit qu'ayant besoin de vivres, comme il le déclara depuis, il fût contraint d'en aller chercher dans ses ports: cet abandon du Général de la flotte dérangea totalement les mesures des Conjurés. Voyant qu'ils avoient manqué leur coup, ils se livrerent au désespoir, & ne faisoient plus de vœux que pour éviter le supplice. Ils s'obligerent par les plus terribles sermens à ne se point trahir les uns les autres. Cette précaution ne calma pas leurs inquiétudes. Ils

étoient dans cette cruelle agitation ; lorſque le Comte d'Harcourt arriva à Barcelone. Tout le monde vint le féliciter, & les plus coupables témoignerent le plus d'empreſſement à faire leur cour. Le Viceroi ne ſe laiſſa point éblouir par toutes ces démonſtrations de zele & d'attachement. Il s'appliqua à découvrir la conjuration ; & pour y parvenir, il employa tous les moyens imaginables. Il promettoit impunité, argent, récompenſes à toutes les perſonnes qui lui donneroient quelques lumieres. On déféra le Bailli de Mattaro qui fut arrêté ſur le champ, & conduit au Palais Royal de Barcelone. Dès le même jour on interrogea ce priſonnier, & quoiqu'on s'y prît avec beaucoup d'adreſſe, il fut impoſſible de lui rien faire avouer. Quelques Officiers qui étoient en garniſon à Mattaro, parlerent au Viceroi en faveur du Bailli ; ils dirent qu'ils n'avoient point vû de Catalan auſſi paſſionné que lui pour nos intérêts ; qu'en tous les petits démêlés qui arrivent entre la Bourgeoiſie & les gens de guerre, il avoit toujours pris le parti des ſoldats, & qu'il paroiſſoit autant hair les Eſpagnols qu'il favoriſoit les François.

Ces diſcours, joint au peu de preuves qu'on avoit contre le Bailli, commençoient à faire quelque impreſſion ſur l'eſprit du Viceroi, quand celui-ci reçut un ſecond avis qui confirmoit le premier : cependant bien loin d'avoir une conviction entiere, on n'avoit pas même des préſomptions aſſez fortes pour lui donner la queſtion. On fut contraint d'éplucher, pour ainſi dire, toute ſa vie ; & après une exacte recherche, on trouva certains vieux crimes, dont à peine le malheureux ſe ſouvenoit. N'étant point préparé là-deſſus, ou ne pouvant peut-être pas ſe défendre, il fut condamné à mort, & après la condamnation, appliqué à la torture. La force des tourmens & le peu de reſſource qu'il voyoit en ſes affaires, lui firent tout confeſſer. Il chargea Dom Aquilles comme un des principaux chefs de la faction, & quand on eut tiré de lui tout ce qu'il ſçavoit, on l'envoya au ſupplice.

Une ſi prompte exécution étonna les Conjurés, & entr'autres, un certain Amingan qui avoit confié tous ſes ſecrets à un Cavalier nommé Margarolla, dont la fidélité commençoit à lui devenir ſuſpecte. Il voulut l'engager à

ſortir de Barcelone ; mais n'en pouvant venir à bout, il gagna deux hommes pour l'accuſer. Enſuite Amingan alla lui-même pour ſçavoir ce qu'on venoit de dépoſer contre lui, le conjurant de s'éloigner le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, afin de ſe garantir & tous ſes amis enſemble. Margarolla connut l'artifice, & pour ôter tout ſoupçon à Amingan, il lui promit de pourvoir à leur commune ſûreté par la fuite. Au lieu de tenir parole ; il va trouver le Comte d'Harcourt, implore ſa miſéricorde, & pour jouir de l'impunité promiſe aux délateurs ; il aſſure le Vice-roi qu'il lui donnera de grands éclairciſſemens ſur la Conjuration. On lui fait grace, il dit tout ce qu'il ſçait, & accuſe Amingan comme un des plus coupables. On arrête ce dernier, & on le garde étroitement dans la priſon. Cependant on cherche Aquilles avec grand ſoin : mais il étoit ſorti de la Ville, & s'étoit dérobé ſi ſecrettement, qu'on ne ſçavoit, ni quel chemin il avoit pris, ni quel pouvoit être le lieu de ſa retraite.

On arrêta encore d'autres Conjurés. Amingan qui en fut averti, crut ſa perte infaillible, s'il refuſoit d'avouer

ce qu'on pouvoit apprendre ſans lui. L'exemple de Margarolla lui donnant quelque eſperance, il propoſa de déclarer tous les complices, ſi on vouloit lui pardonner. Le Viceroi y conſentit, & eut par ce moyen connoiſſance de toute l'affaire. On envoya ſaiſir ceux qui furent accuſés, & enſuite on bannit de Catalogne les dénonciateurs à qui on avoit accordé la vie. On exécuta quelques-uns des coupables; mais on n'inquietta ni la Baronne d'Alby, ni l'Abbé de Gallicans. Aquilles inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, voyant qu'on laiſſoit tranquille les principaux chefs de la Conjuration, crut qu'il n'y avoit peut-être rien à craindre pour lui. Il revint dans la Ville, & s'y tint caché. Son aſyle n'étoit connu que de la Baronne. Cette femme qui obſervoit ſoigneuſement toutes les démarches du Viceroi, ſçut qu'il promettoit de nouvelles récompenſes aux perſonnes qui lui découvriroient Aquilles, & qu'on commençoit à ſoupçonner le lieu de ſa retraite. La Baronne ſe tranſporte chez ſon amant, l'avertit du péril auquel il eſt expoſé, le met dans ſon caroſſe, le cache de ſon mieux, & le tranſporte chez les Carmes. Cependant

on continuoit de le chercher, mais inutilement, & on n'eſpéroit preſque plus le trouver, lorſqu'il fut découvert de la maniere que je vais dire.

Le Portier des Carmes ſçavoit que le Viceroi avoit promis une ſomme conſidérable à ceux qui livreroient Dom Aquilles. Le Moine alla trouver ſon frere qui étoit artiſan dans Barcelone, & qui vivoit avec peine de ſon travail. » J'ai, lui dit-il, un » moyen ſûr de te rendre riche. Aquil» les eſt dans notre Couvent; tu n'as » qu'à en avertir le Comte d'Harcourt, » & tu obtiendras une récompenſe ca» pable de t'enrichir pour toujours. L'artiſan profita du conſeil, & ſur l'heure alla découvrir le coupable.

Le Viceroi impatient de faire prendre Aquilles, alla entendre la Meſſe aux Carmes, & fit enſuite une exacte recherche par tout le Couvent. Il trouva enfin celui qu'il cherchoit. On ſaiſit l'infortuné Catalan, & on le mena au Palais de Barcelone. Il ne fut pas plutôt en priſon, qu'on inſtruiſit ſon procès. Le lendemain il fut condamné à mort. On lui donna deux jours de ſuite la queſtion, & malgré les tourmens qu'on lui fit endurer, il ne vou-

lut jamais déclarer ſes complices. Soit par opiniâtreté, ſoit par conſtance, il paroiſſoit déterminé à mourir ſans rien avouer; mais un Capucin qui étoit ſon propre frere, lui repréſenta ſi vivement les affaires de l'autre monde, que le malheureux Aquilles crut ne devoir plus ſe ſoucier des perſonnes qu'il laiſſoit en celui-ci. Toute ſa fermeté l'abandonna, & après qu'il eut déclaré tout ce qu'on vouloit ſçavoir, on l'exécuta. C'étoit un galant homme, très-libéral & fort déſintéreſſé, qualités rares dans un Catalan. Une funeſte paſſion fut la cauſe de ſes malheurs.

Chabot ſaiſi d'un généreux dépit contre lui-même d'avoir pris l'argent d'un traître, demanda la confiſcation des biens du coupable, & fut bien aiſe de témoigner ſon zele pour les intérêts du Roi par une vengeance de cette nature. La plus grande partie des Catalans témoigna une joie ſincere en voyant cette grande Conjuration ſi heureuſement diſſipée. Tous les Corps de la Ville en firent des complimens au Viceroi; & l'Abbé de Gallicans à la tête du Clergé, eut l'impudence de venir féliciter le Comte d'Harcourt de ce qu'il avoit découvert les auteurs &

les complices de la conſpiration : Oui, répondit le Viceroi, je connois à préſent tous les coupables, & vous êtes un des premiers. En même-tems il commanda à ſes Gardes de ſaiſir cet Eccléſiaſtique, & de le conduire à l'Arſenal, d'où on le fit partir pour l'envoyer à Salſes. On arrêta enſuite la Baronne d'Alby. Son ſexe, ſa beauté, le mérite & les ſervices de (*a*) ſon beau-frere, furent cauſe qu'on ne traita pas cette femme avec la derniere rigueur. On ſe contenta de l'exiler à Tarragone. Avant ſon départ, on lui fit une partie des reproches qu'elle méritoit. Elle répondit qu'elle ne croyoit point être infidelle au Roi de France ni à ſa Patrie: qu'étant originaire d'Arragon, & par conſéquent Eſpagnole, elle n'étoit attachée à la Catalogne qu'à cauſe de ſon mari, dont les intérêts étoient bien différens des ſiens. » C'eſt pourquoi, ajou» ta-t-elle, ſi on juge à propos de me » punir, ce ne doit être que comme » une ennemie de la France, mais à qui » je ne devois aucune fidélité. Quand la Baronne fut prête d'entrer à Tarra-

(*a*) Don Joſeph Dardonne étoit très-attaché aux François.

gone

gone, elle prit congé des François qui avoient été ſes conducteurs; elle les accabla de civilités, leur dit qu'il n'y avoit point de nation au monde qui valût la nôtre, qu'elle nous eſtimeroit infiniment, mais qu'il lui étoit impoſſible de nous aimer, puiſque nous étions les ennemis de ſon Prince.

Voilà quel fut le ſuccès de cette Conjuration, qui ne produiſit aux Catalans que des ſupplices & de la confuſion aux Eſpagnols. Le Comte d'Harcourt montra en cette occaſion autant de vigueur que de ſageſſe. Il ſe trouvoit avec la ſeule compagnie de ſes Gardes au milieu d'un grand peuple mal affectionné, ou du moins très-ſuſpect. Malgré le peu de monde qu'il avoit pour ſa défenſe en cas de révolte, il fit exécuter les chefs de la faction, & chaſſa les autres de Barcelone. Il faut avouer qu'il avoit beſoin pour cela de toute ſa hardieſſe & de toute ſa conduite. En liſant cette conjuration, on ſera peut-être indigné de voir périr Don Aquilles, tandis que la Baronne d'Alby & l'Abbé de Gallicans qui étoient beaucoup plus coupables, ne ſont punis que par l'exil. J'ai déja dit les raiſons qui ſauverent la vie à la

Baronne ; à l'égard de l'Abbé, on doit ſçavoir qu'il eût été dangereux de faire périr un Eccléſiaſtique dans un pays où l'on étoit imbu des maximes Eſpagnoles.

CONJURATION

DE THOMAS ANIELLO.

TAndis que Naples étoit ſous la domination Eſpagnole, les Vicerois qu'on envoyoit en ce Royaume, ſurchargeoient le peuple d'impoſitions, ſans avoir égard aux priviléges des Napolitains. Ceux-ci ſe plaignirent d'abord en ſecret de la dureté du Gouvernement; mais enfin leur mécontentement éclata à l'occaſion d'un nouvel impôt de 60000 ducats par an, qu'on mit ſur les fruits des jardins. Le Duc d'Arcos qui étoit alors Viceroi, voyant les Napolitains prêts à ſe ſoulever, promit pour les appaiſer tout ce qu'on voulut, & ne tint rien. Le peuple perdit patience, & mit le feu par trois fois au Bureau qu'on avoit établi pour la perception du nouveau droit. Après ce premier acte de rébellion, les ſéditieux déclarerent hautement que, ſi on continuoit de les opprimer, ils ſçauroient bien ſe délivrer d'une pareille tyrannie.

Tous les ans le premier jour de Juillet on célebre à Naples d'une façon ſinguliere, la fête de Sainte Marie des Graces. On conſtruit ſur la grande Place une eſpece de château de bois. Les garçons du quartier diviſés par compagnies, en font le ſiége, & ont pour armes des pommes, des poires, & d'au-
1646. tres fruits ſemblables. Dans le tems dont nous parlons, le chef des aſſiégeans étoit un jeune homme, appellé Thomas Aniello, & vulgairement Mazaniello L'obſcurité de ſa naiſſance & la baſſeſſe de ſes (*a*) occupations, ne donnoient pas lieu de croire qu'il ſeroit quelque tems maître dans Naples, & qu'il y commanderoit en Souverain.

Il ne tarda pas à manifeſter ſes audacieux projets. Paſſant un jour devant une Egliſe, un Capitaine de Bandits, nommé Peron, lui demanda quel étoit le ſujet de ſa colere. *Il faut*, répondit-il, que *je ſois pendu, ou que je procure un ſort plus heureux à ma Patrie.* On ne put s'empêcher de rire en l'entendant parler de la ſorte. *Voilà*, dit-on, *un bel homme pour changer la ſi-*

(*a*) Il vendoit ou plutôt portoit du poiſſon. C'étoit ce que nous appellons un porte-hote.

tuation de Naples. Plaiſantez tant qu'il vous plaira, répliqua-t-il : *mais ſi je trouvois deux ou trois perſonnes comme moi, on verroit bientôt ce que je ſçais faire. Eh ! que ferois-tu*, lui demanda-t-on ? *Voulez-vous vous joindre à moi*, leur dit Mazaniello. *Pourquoi non*, répondirent-ils ? *Eh ! bien : donnez-moi votre parole*, continua ce jeune garçon, *& vous me verrez bientôt agir.* Le Capitaine & ſon camarade l'ayant aſſuré qu'il pouvoit compter ſur eux, il les quitta pour travailler à ſoulever le peuple. Dans ce deſſein il parcourut les principales rues de Naples, & en paſſant devant les boutiques des vendeurs de fruit, il crioit, *ſans Gabelle, ſans Gabelle.* Il ſe vit bientôt eſcorté d'un certain nombre de jeunes gens qui ne ceſſoient de crier : *Vive le Roi d'Eſpagne, & périſſe le mauvais Gouvernement.*

Tout le monde regardoit Mazaniello comme un fou. *Vous ne penſerez pas toujours*, diſoit-il, *de la même maniere ſur mon compte. Laiſſez-moi agir, & ſi je ne vous délivre de toutes ces impoſitions, tenez-moi pour un infâme.* On n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ſes promeſſes ; il s'en inquiettoit fort peu,

& ſongeoit toujours à exécuter ſon deſſein. Il aſſembla juſqu'à deux mille hommes, tous jeunes gens déterminés à ſeconder les vûes de leur Chef; il les arma de cannes achetées de l'argent qu'il avoit mendié de boutique en boutique.

Le 7 de Juillet, quantité de Marchands ayant apporté ſur la place des fruits pour les vendre, il ne ſe trouva point d'acheteurs. On avoit comploté par le conſeil de Mazaniello, de ne point faire emplette de cette marchandiſe. On inſulta même de paroles ceux qui avoient apporté des fruits, & on leur dit qu'ils étoient les maîtres de payer la taxe, s'ils le jugeoient à propos. Ces diſcours occaſionnerent quelque tumulte; alors un des beaux-freres de Mazaniello cherchant à animer de plus en plus la populace, renverſe par terre deux grandes charges de fruits, en diſant: » Dieu nous envoye l'abon» dance, tandis que le mauvais Gou» vernement nous met la cherté. Puiſ» qu'il ne me revient rien de tout ceci, » je veux que tous en faſſent leur profit. Un Commis qui s'aviſa de menacer les ſéditieux de la baſtonnade & des galeres, fut tout-à-coup couvert des plus

ſales ordures ; enſuite une grêle de cailloux qui fondit ſur lui, l'obligea de s'enfuir promptement. Mazaniello monta alors ſur une des plus hautes tables des Marchands Fruitiers, & harangua le peuple en ces termes. » Réjouiſſez-» vous, mes chers compagnons, & » rendez graces à Dieu du bonheur » dont vous allez bientôt jouir. Ce » pauvre homme que vous voyez dans » un ſi miſérable état, ainſi qu'un nou-» veau Moyſe qui délivra de la ſervi-» tude le peuple d'Iſraël, va vous déli-» vrer de la tyrannie des Gabelles qu'on » n'avoit d'abord impoſées que pour » un tems, & qui ſont devenues éter-» nelles par l'inſatiable avidité des » exacteurs. Un Pêcheur, nommé » Pierre, fit paſſer la Ville de Rome, » & enſuite tout le monde de la ſervi-» tude de Satan à la liberté de Jeſus-» Chriſt. Le Pêcheur Mazaniello » exemptera ſa Patrie des ſubſides dont » elle eſt ſurchargée, & la rétablira » dans ſes droits & ſes priviléges. Vous » allez enfin ſecouer l'inſupportable » joug dont vous étiez accablé. Pour » vous procurer un pareil avantage, je » ne me ſoucie pas d'être mis en piéces » & traîné par les rues de Naples.

» Qu'on me coupe la tête, qu'on ré-
» pande juſqu'à la derniere goutte de
» mon ſang, qu'on me pende à un po-
» teau, comme auteur de la rébellion,
» ma mort ſera glorieuſe, pourvû
» qu'elle ſoit utile à ma Patrie.

Ce diſcours enflamma encore davantage des eſprits déja irrités. Mazaniello profita de la diſpoſition du peuple, & ordonna qu'on mît le feu aux Bureaux & à toutes les maiſons des Financiers. Cet ordre fut exécuté ſur le champ; enſuite les rebelles, au nombre de dix mille, prirent la route du Palais où logeoit le Viceroi. La plûpart portoient à la pointe de leurs hallebardes, les pains que les Boulangers vendoient à faux poids, & crioient de toutes leurs forces: *Vive le Roi d'Eſpagne, & point de maltôte.* Les deux mille jeunes gens que Mazaniello avoit d'abord aſſemblés, portoient en guiſe d'étendart, un chiffon de toile attaché au bout d'une canne, & diſoient avec un ton lamentable: *Ayez pitié de ces pauvres ames du Purgatoire, qui ne pouvant plus porter un trop pénible fardeau, cherchent à ſe procurer du ſoulagement. Freres, coopérez avec nous; ſœurs, aidez-nous dans une entrepriſe auſſi juſte qu'avantageuſe.* Ils

arriverent, en pouſſant ces cris douloureux, aux priſons de St. Jacques. Ils en tirerent tous les priſonniers, & les aſſocierent à leur troupe. Lorſqu'ils furent ſous les fenêtres du Palais, ils ſe mirent à crier, que non-ſeulement ils vouloient être déchargés de l'impoſition ſur les fruits, mais encore de toutes les autres, & principalement de celle qu'on avoit miſe ſur la farine.

Le Viceroi entendant cette rumeur, ſe fit voir, & dit aux ſéditieux, qu'on auroit égard à leur requête. Mais le peuple ne ſe contenta pas de cette promeſſe, & demanda qu'on abolît tous les Impôts. Une partie de la populace monta dans le Palais, força la garde, arriva juſqu'à un cabinet où le Viceroi s'étoit retiré, & ſe diſpoſa à enfoncer les portes. Pendant ce tems-là, le Duc d'Arcos parut à une fenêtre, & déclara aux Conjurés qu'il leur donneroit une entiere ſatisfaction. Ils répondirent qu'ils vouloient lui parler de plus près. Le Viceroi qui n'avoit pas envie de ſe livrer à une populace furieuſe, & qui ſe voyoit prêt à tomber entre leurs mains, jetta quelques piéces d'or & d'argent aux ſéditieux, & tandis qu'ils s'amuſoient à les ramaſſer, il ſe ſauva,

& fut ſe cacher dans le Couvent des Minimes. En même-tems le Palais fut ſaccagé, & tous les meubles jettés par les fenêtres. Le peuple ſe rendit enſuite au Couvent pour en tirer le Vice-roi. Celui-ci voyant le péril qui le menaçoit, s'écria : *Arrêtez, je ſuis prêt à vous contenter.*

Le Cardinal de Filomarino, Archevêque de Naples, arriva en cet inſtant, & tâcha de calmer les rebelles, en promettant qu'il ſeroit leur médiateur. En effet il alla parler au Duc d'Arcos, qui envoya le Marquis de Torrecuſa avec une Déclaration, par laquelle on aboliſſoit l'impoſition ſur les fruits, & une partie de celle ſur la farine. Le peuple ayant entendu la lecture de cette Déclaration, en fut très mécontent, & s'écria : *Nous ſommes trahis, prenez les armes, prenez les armes.* Une grande partie des Conjurés retourna au Couvent où s'étoient réfugiés pluſieurs Dames & quelques-uns des principaux Cavaliers de Naples. Les Gardes qui environnoient la maiſon des Minimes, voulant empêcher qu'on enfonçât les portes, furent tués par les rebelles. Le combat qu'il y eut à cette occaſion, donna le tems aux Dames de ſe cacher

dans les chambres des Moines, & au Viceroi de deſcendre par les murailles, & de ſe retirer au Château de Saint Elme.

Les ſéditieux ayant appris que le Viceroi venoit de s'évader, laiſſerent les Minimes en repos, & revinrent au Palais pour déſarmer les Eſpagnols. Quoique ceux-ci euſſent des épées & des mouſquets, ils ne purent réſiſter à une multitude furieuſe, qui n'avoit pour armes que des bâtons & des cailloux. Les Napolitains déſarmerent toutes les autres gardes de la Ville, & allerent enſuite trouver Dom Tibere Caraffe, qu'ils prierent de venir demander avec eux au Viceroi l'abolition entiere des Gabelles. Ils brûlerent encore en chemin un Bureau de finance. S'étant partagés en pluſieurs bandes, ils mirent au milieu le Prince de Biſagnano, qu'ils ſupplierent de vouloir leur ſervir de Chef & de conducteur. Mais ce Prince, & Tibere Caraffe qui n'avoient aucune envie de ſe mettre à la tête d'un ſemblable parti, trouverent le moyen de s'évader. Les Conjurés, dont le nombre montoit alors à près de cinquante mille hommes, voyant qu'ils n'avoient perſonne pour les comman-

der, parce qu'aucun des Nobles ne vouloit accepter cette commiſſion, réſolurent de conférer le commandement à Mazaniello. Ce projet fut exécuté, & ſur le champ le nouveau Général fit ſoulever le reſte du peuple.

Cependant le Viceroi prit de ſages précautions pour rétablir la tranquillité dans Naples. Il mit de bonnes troupes dans les poſtes les plus importans, & ordonna aux Boulangers de vendre leur pain à meilleur (*a*) poids. Tout cela ne fut point capable de calmer les rebelles. Ils aſſemblerent au ſon d'une cloche, une quantité prodigieuſe d'habitans qu'ils diviſerent en pluſieurs compagnies, & allerent hors de la Ville pour brûler toutes les maiſons où l'on recevoit les impôts. Ils enfonçoient les boutiques où ils ſçavoient trouver des fuſils, des balles, de la poudre, des mêches, &c. tous ceux qui refuſoient de leur vendre ces for-

(*a*) Comme on avoit mis un impôt ſur la farine, les Boulangers ayoient diminué le poids de leur pain. Le Viceroi ordonna qu'on donneroit des pains de trente-trois onces, & qu'on ne les vendroit pas plus chers que quand ils n'en peſoient que vingt-quatre.

tes de marchandiſes, étoient maſſacrés ou mis en priſon. Un Marchand voulut leur réſiſter, & tua imprudemment un de ces furieux; on mit auſſi-tôt le feu à ſa maiſon, & comme il s'y trouva quelques barrils de poudre, elle ſauta en l'air avec un horrible fracas, & il y eut 87 perſonnes de tués & 44 de bleſſés.

On n'entendoit dans toute la Ville que le bruit des tambours & des trompettes. Naples étoit devenu une place de guerre où l'on ne paroiſſoit occupé qu'à faire des préparatifs pour quelques ſanglantes expéditions. Les gens de la Campagne ne contribuoient pas peu à augmenter la terreur. On les voyoit arriver dans la Ville avec des bêches, des ſocs de charrue, des pelles de fer, des faucilles, & de grands coûteaux; ils venoient avec empreſſement offrir leurs ſervices pour la défenſe commune. Les femmes mêmes étoient auſſi animées que leurs maris, & paroiſſoient diſpoſées à faire tout ce qu'on auroit pû attendre des plus intrépides ſoldats. Naples dans ces circonſtances préſentoit le plus effrayant ſpectacle qu'on puiſſe imaginer.

Mazaniello ayant appris que cinq

cens Allemands étoient partis par ordre du Viceroi pour ſe rendre dans la Ville ; il alla à leur rencontre, les tailla en pieces, & traita de la même maniere deux compagnies Italiennes. Le Duc d'Arcos qui ne ſe voyoit pas en état de dompter les rebelles, leur envoya dire qu'il étoit prêt à abolir toutes les impoſitions qui leur paroiſſoient les plus onéreuſes. Mazaniello répondit qu'outre l'abolition des impôts, il exigeoit, 1°. que le peuple eût, comme la Nobleſſe, droit de ſuffrages, lorſqu'il s'agiroit de nommer aux Magiſtratures. 2°. Que le peuple eût le même nombre d'Elûs que la Nobleſſe. 3°. Que la nomination de Pourvoyeur de la Ville ſe fît par le peuple. 4°. Que jamais on ne pût mettre de nouvel impôt ſans l'intervention du Chef du peuple, qui ſeroit un homme titré & de condition. 5°. Que ce Chef ſeroit nommé par le peuple, & qu'il auroit en ſon pouvoir le Château St. Elme.

Le Viceroi ne voulut jamais accepter ces propoſitions ; alors Mazaniello ſe porta à de nouveaux excès. Depuis qu'il étoit à la tête des rebelles, il avoit aſſocié à ſon pouvoir ce Capitaine de Bandits, nommé Peron, dont j'ai

déja parlé. Il choiſit encore un troiſiéme Chef, appellé Jules Genoin. Les opérations de ce Triumvirat commencerent par l'incendie de pluſieurs Maiſons qui appartenoient aux Miniſtres d'Etat. On ſuppoſoit, je ne ſçais ſi c'étoit injuſtement, que ces Miniſtres s'entendoient avec les gens de finance pour ruiner le Public. Il étoit défendu, ſous peine de mort, d'enlever la moindre choſe des biens qui appartenoient aux Maltôtiers. Mazaniello vouloit que tous leurs tréſors fuſſent la proye des flammes. Un des Conjurés, pour avoir pris une nappe, fut tué ſur le champ. On en pendit deux autres pour avoir enlevé quelques meubles de peu de conſéquence.

Mazaniello donna ordre à tous les Marchands & à tous les ouvriers d'aller dans les maiſons des Nobles & d'y enlever les armes qu'ils trouveroient. Cet ordre ne tarda pas à être exécuté. Les mouſquets qu'on enleva furent diſtribués aux rebelles, & on plaça l'artillerie dans les principaux carrefours de la Ville.

Le Duc d'Arcos voulut encore entrer en accommodement : mais on n'eut aucun égard à ſes propoſitions. Maza-

niello déclara qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, se rendre maître de la Tour St. Laurent, tant parce que ce poste étoit avantageux, qu'afin de pouvoir y faire sonner le toxin, quand il le jugeroit à propos. Pour obliger la garde Espagnole à sortir de cette Tour, il y mit le feu, & trouva ainsi le moyen de s'en emparer.

Les femmes, comme je l'ai déja dit, ne montroient pas moins d'ardeur que les hommes pour la cause commune. Elles formerent des Compagnies où la discipline & l'ordre étoient assez bien observés. La Commandante marchoit à la tête, tenant une épée nue à la main droite, & un poignard à la gauche. On voyoit ensuite paroître les Hallebardieres, les Arquebusieres, &c. d'autres portoient des fascines, pour brûler, disoient-elles, les traîtres à la Patrie. Ce qui dut paroître plus extraordinaire, ce fut de voir une compagnie de petites filles qui presque toutes n'avoient que quatre à cinq ans & qui étoient armées de petits bâtons. Les Villageois & Villageoises se trouverent aussi sous les armes, & passerent en revûe devant le Général Mazaniello qui les posta hors de la Ville, pour empêcher qu'on ne

vînt au ſecours des Eſpagnols.

Comme les Napolitains prétendoient qu'on devoit les gouverner, conformément aux priviléges qui leur avoient été accordés autrefois par le Roi Ferdinand & par l'Empereur Charles-Quint, il fut queſtion de voir juſqu'où s'étendoient ces priviléges. On les mit entre les mains du peuple, & auſſi-tôt le Viceroi fit proclamer l'amniſtie, & déclara qu'on pardonnoit généralement à tous ceux qui s'étoient rendus coupables du crime de rébellion. A ce mot de rébellion, le peuple devint furieux, & s'écria qu'il falloit continuer la guerre. Cinq cens Allemands qui arriverent de Capoue par ordre du Viceroi, furent ſur le champ déſarmés. Mazaniello fit enſuite dreſſer un échaffaut ſur la grande Place. Il y monta avec ſon habit de Pêcheur, accompagné de ſes deux Lieutenans, Peron & Genoin. Ils donnoient audience ſur cette eſpece de Tribunal, recevoient les Mémoires & les Requêtes, prononçoient des Sentences civiles, criminelles & militaires, & décidoient de tout avec une autorité abſolue.

Le Cardinal Filomarino étant venu enfin à bout de négocier avec le Vice-

roi un accommodement, par lequel on accordoit aux rebelles tout ce qu'ils demandoient, il fut réſolu qu'on iroit en cavalcade à l'Egliſe des Carmes, pour y lire & publier les articles du traité ; mais un nouvel incident empêcha les effets de la négociation. Cinq cens Bandits bien armés, entrerent à cheval dans la Ville, ſous prétexte de ſoutenir le peuple. Le Capitaine Peron qui ſongeoit à trahir Mazaniello, certifia que ces troupes n'étoient arrivées à Naples que dans le deſſein de ſecourir les habitans. On ne les avoit fait cependant venir que pour les employer contre les rebelles, & Peron en étoit inſtruit. Mazaniello crut d'abord tout ce que venoit de lui dire le Capitaine ; mais celui-ci voulant que les Bandits parcouruſſent la Ville à cheval, & qu'ils priſſent leurs quartiers à part, Mazaniello commença à ſoupçonner quelque trahiſon. C'eſt pourquoi il plaça les troupes dans un lieu où il n'y avoit rien à craindre, & leur défendit de quitter leur poſte. Les Bandits voyant qu'on les mettoit hors d'état d'agir comme ils l'auroient ſouhaité, s'emporterent contre Mazaniello, & tirerent ſur lui quelques coups

d'arquebuſe dont il ne fut cependant pas bleſſé. Il attrapa ſeulement quelques grains de plomb dans ſa chemiſe. Les rebelles entrerent en fureur à la vûe du péril, auquel leur Général venoit d'être expoſé. Ils firent feu ſur les Bandits, en tuerent plus de trente, leur couperent les têtes qui furent expoſées ſur des poteaux au milieu de la grande Place. Les autres prirent la fuite & ſe cacherent en divers endroits. Peron fut arrêté & chargé de chaînes ; on viſita le Couvent des Carmes, où l'on trouva pluſieurs Bandits qu'on expédia ſur le champ. Avant que de mourir, ils révélerent le ſecret de la Conſpiration qui avoit été formée contre Mazaniello par le Duc de Matalonne.

On mit à la torture le Capitaine Peron. Il indiqua pluſieurs endroits qu'on avoit remplis de poudre, pour faire ſauter le peuple en l'air. Après qu'on eut tiré de lui toutes les connoiſſances qu'on vouloit avoir, il fut décapité. Mazaniello ayant appris que le Duc de Matalonne s'étoit retiré à St. Effrain, Egliſe des Capucins, il s'y rendit avec un gros corps de troupes, pour maſſacrer cet auteur de la Conſpiration; mais le Duc avoit déja pris la

fuite, & s'étoit ſauvé à Benevent. Ses Domeſtiques éprouverent la rage de Mazaniello ; la plûpart furent tués, quoiqu'ils n'euſſent rien fait pour mériter la mort. Après cette barbare expédition, le peuple courut en fureur au Couvent de Sainte Marie de la Nova, où s'étoit retiré Dom Joſeph Caraffe, frere du Duc de Matalonne. Celui qu'on cherchoit pour le faire périr, ſçachant le péril dont il étoit menacé, ſe déguiſa en Religieux avec quatre de ſes Domeſtiques, & alla ſe cacher chez une courtiſanne, à laquelle il fit les plus magnifiques promeſſes, ſi elle vouloit lui ſauver la vie. Cette femme qui avoit des ſentimens dignes de ſa profeſſion, livra l'infortuné Dom Joſeph aux fureurs de la populace ; on le maſſacra impitoyablement, & un Boucher lui ayant coupé la tête, on la mit ſur une pique avec un écriteau au-deſſous, ſur lequel on liſoit ces paroles : *Celui-ci eſt Dom Joſeph Caraffe, rebelle à la Patrie, & traître au peuple très-fidelle.* Ses quatre Domeſtiques furent pareillement égorgés ; on porta leurs têtes ſur la grande Place, tandis qu'on traînoit leurs cadavres par les ruës, en leur jettant des pierres, de la boue & des or-

dures. Mazaniello ordonna que la tête de Dom Joseph seroit mise dans une cage de fer. & qu'on la placeroit hors de la porte St. Janvier, par où on alloit au Palais de Matalonne. Tous les Nobles trembloient pour eux, en voyant de quelle maniere on venoit de traiter un homme de la plus haute naissance.

Mazaniello persuadé que le Duc d'Arcos avoit trempé dans le complot du Capitaine Peron, arrêta tous les raffraîchissemens qu'on portoit au Château où étoit le Viceroi, & fit boucher les aqueducs qui lui fournissoient de l'eau. Le Duc se voyant ainsi privé des choses les plus nécessaires, pria l'Archevêque Cardinal, d'assurer les Napolitains qu'il n'avoit aucune part à la derniere Conspiration, & qu'il feroit son possible pour se saisir des Bandits qui avoient tramé ce complot, afin de les livrer à la justice du peuple.

Le Prélat vint à bout de calmer la fureur de Mazaniello ; mais celui-ci étoit cependant toujours sur ses gardes, & ne se fioit pas à toutes les paroles du Viceroi. Pour n'être pas surpris, il fit publier que chacun se tînt prêt à prendre les armes au premier coup de toxin,

& de peur que les Allemands & les Eſpagnols qui devoient venir à Naples, n'attaquaſſent les poſtes qu'occupoient ſes gens, il fit dreſſer des barricades à tous les coins des rues voiſines du quartier par où ces troupes devoient entrer. Il ordonna qu'on mettroit pendant la nuit des lampes ou des lanternes à chaque maiſon, afin d'éviter la confuſion & le déſordre qui arrivent quelquefois dans l'obſcurité. Tous ces ordres étoient exécutés avec autant d'exactitude que de diligence. Plus de cent cinquante des Bandits qui s'étoient engagés dans la Conſpiration du Duc de Matalonne, étant tombés entre les mains de Mazaniello, il leur fit couper la tête, qu'on planta dans les lieux les plus éminens, afin d'intimider par cet horrible ſpectacle, tous ceux qui ſeroient tentés de ſe déclarer contre lui. Jamais homme ne ſçut mieux ſe faire obéir. Il n'avoit qu'à dire : *Cela me plaît, je le veux ;* on ſe conformoit ſur le champ à ſes volontés.

Comme il avoit toujours le cœur ulcéré contre le Duc de Matalonne, il fit publier une Sentence qui déclaroit ce Seigneur rebelle & traître à la Patrie, & promit trois mille écus à celui

qui le lui ameneroit mort ou vif. Il envoya des troupes pour le chercher à Benevent ; mais il ne put réuſſir à ſe rendre maître de ſa perſonne. Mazaniello s'étant apperçu que quelques Napolitains cachoient des armes ſous leurs vêtemens pour les diſtribuer aux Bandits, il défendit, ſous peine de mort, qu'on portât des caſaques, des manteaux, des ſoutannes & d'autres habillemens ſemblables : les femmes mêmes n'avoient pas la permiſſion de porter des jupes.

Le Général des rebelles ordonna auſſi à toute la Nobleſſe qu'elle eût à remettre ſes armes au peuple, & qu'elle envoyât ſes domeſtiques en plus grand nombre qu'il ſeroit poſſible au ſervice de la Patrie. Les Seigneurs Napolitains n'obéirent qu'avec beaucoup de répugnance, ſentant bien qu'on les expoſoit à la fureur du peuple. Mazaniello régla enſuite le prix des choſes comeſtibles, & fit pluſieurs réglemens concernant la police. Ces occupations ne l'empêchoient pas de ſe rendre ſouvent dans la maiſon des Carmes, pour négocier avec l'Archevêque de Naples, qui cherchoit à être médiateur

entre les deux partis. Après pluſieurs déliberations, on forma les articles de l'accommodement. Il fut enfin réglé qu'on aboliroit tous les impôts, & qu'on accorderoit une amniſtie générale. On devoit publier cette eſpece de traité de paix dans l'Egliſe des Carmes, en préſence de tout le peuple.

Le bruit de cet accommodement s'étant divulgué, toute la populace ſe rendit en foule au lieu où devoit s'en faire la publication. On lut tous les articles du Traité, & cette lecture fut ſuivie d'un applaudiſſement général. Genoin monta dans la chaire, où l'on venoit de lire la capitulation, & dit à haute voix. » Mon peuple, nous ve-
» nons enfin d'obtenir ce que nous
» avions ſi ardemment déſiré. Dès le
» tems du Duc d'Oſſonne, nous nous
» étions donné des peines & des mou-
» vemens pour jouir d'un ſi précieux
» avantage : mais nous ne pumes alors
» réuſſir. A préſent que par la grace de
» de Dieu & de la Sainte Vierge,
» nous ſommes parvenus au comble de
» nos vœux, c'eſt à nous de témoi-
» gner au Ciel notre reconnoiſſance
» pour un ſi éclatante victoire. Faiſons

donc

» donc retentir l'air des chants d'alle-
» greſſe, auſſi-tôt il entonna le *Te Deum*
» qui fut chanté en muſique.

Après cette cérémonie, Mazaniello vêtu d'un habit de toile d'argent, ſe rendit avec l'Archevêque au Palais qu'occupoit le Viceroi. Il avoit ordonné qu'on néttoyât les rues, & qu'on garnît les fenêtres de chaque maiſon des plus riches tapiſſeries. Avant que de partir, il dépêcha un Courier au Viceroi, pour ſçavoir ſi ſon Excellence voudroit agréer ſa viſite. Le Duc d'Arcos déclara qu'il en ſeroit charmé. Dès que Mazaniello eut reçu cette réponſe, il monte à cheval & marche devant l'Archevêque ayant l'épée à la main, & étant ſuivi d'un cortége auſſi leſte que (*a*) nombreux : à la droite du caroſſe de ſon Eminence, alloit à cheval le frere de Mazaniello, qui s'appelloit Matthieu d'Amalfi. Il étoit vêtu de toile d'or, & portoit à ſa ceinture une épée & un poignard. On voyoit à gauche François Arpaya, le nouvel élû du peuple, qu'on avoit ſubſtitué au Capitaine Peron. Immédiatement derriere

(*a*) Mazaniello étoit accompagné de plus de 50000 perſonnes.

le caroſſe, étoit porté dans un ſiége Jules Genoin, qui venoit d'être fait premier Conſeiller de la Ville.

A meſure que la cavalcade avançoit, le peuple accouroit de toutes parts. Le Capitaine des Gardes du Viceroi vint ſans armes à la rencontre de Mazaniello, le ſalua au nom de ſon Maître, & lui dit qu'on l'attendoit avec impatience, & qu'on le verroit avec plaiſir. Mazaniello rendit le ſalut avec beaucoup de gravité, & fit ſigne à tous ceux qui le ſuivoient, de ne pas continuer leur marche. Il fut obéi comme à ſon ordinaire; & chacun garda un profond ſilence pour écouter ce qu'il paroiſſoit avoir envie de leur dire. Voici le diſcours qu'il leur tint en ſe levant ſur les étriers de ſon cheval. » Vous » ſçavez, mon cher peuple, que vous » m'avez choiſi pour être votre conduc- » teur & votre Général dans l'entre- » priſe que nous avons formée. Sçachez » que je n'ai jamais eu d'autre deſſein » que de travailler à votre bonheur, » en vous délivrant des impoſitions » dont vous étiez accablé; après avoir » obtenu ce que je déſirois, je ne de- » mande pas mieux que de retourner » à mon premier état, ſi vous le jugez à

» propos. Mais je vous conjure de ne
» jamais mettre les armes bas, que
» vous n'ayez reçu d'Eſpagne la con-
» firmation des articles ſtipulés. Ne
» vous fiez jamais à la Nobleſſe en quel-
» que occaſion que ce puiſſe être. C'eſt
» encore un conſeil dont il ne tiendra
» qu'à vous de tirer avantage. Je vais
» me rendre au Palais du Duc d'Arcos,
» & j'eſpere que vous me reverrez
» bientôt ; mais ſi je ne reparoiſſois
» plus, ſoyez ſûr que j'aurai été ſacri-
» fié pour l'amour de vous, & ne ba-
» lancez pas alors à mettre toute la
» Ville à feu & à ſang. C'eſt l'unique
» grace que j'ai à vous demander, &
» que j'ai lieu d'attendre de vous.

Tous les aſſiſtans répondirent qu'ils ſe conformeroient à ſes deſſeins. Alors Mazaniello ſe tourna vers le Cardinal, & le pria de leur donner ſa bénédiction. Il arrivà enfin au Palais, & dès qu'il apperçut le Viceroi, il ſe jetta à ſes pieds & les baiſa. » Je viens devant
» vous, dit-il au Duc d'Arcos, afin
» que votre Excellence faſſe de ma per-
» ſonne tout ce que bon lui ſemblera.
» Vous pouvez me faire pendre, rouer
» ou écarteler. Je ſouffrirai volontiers
» le ſupplice qu'il vous plaira d'ordon-

» ner. Le Viceroi le fit lever, en lui » diſant, je ne vous ai jamais regardé » comme un coupable, & je ne ſçache » pas que vous ayez offenſé en aucune » maniere la Majeſté du Roi ; ainſi je » vous verrai toujours de bon œil, & » j'aurai pour vous la plus parfaite eſ- » time. On ſent bien que la crainte obligeoit le Duc à tenir un pareil langage. Il ne ſe contenta pas de dire à Mazaniello les choſes les plus flatteuſes, il l'embraſſa pluſieurs fois, & le conduiſit dans ſon cabinet pour raiſonner ſur les affaires préſentes.

Pendant qu'ils conferoient enſemble, il ſurvint un grand bruit occaſionné par les inquiétudes du peuple au ſujet de leur Général. Celui-ci ſe doutant de quoi il étoit queſtion, parut à une fenêtre avec le Viceroi, auquel il dit : *Je veux faire voir à votre Excellence combien le peuple de Naples eſt obeiſſant.* Auſſi tôt il cria : *vive Dieu, vive le Roi d'Eſpagne, vive le Cardinal Filamarino, vive le Duc d'Arcos, vive le tres-fidéle peuple de Naples.* Quand tous les aſſiſtans eurent répété ce qu'il venoit de dire, il ne fit que mettre le doigt ſur ſa bouche, & dans l'inſtant chacun garda un profond ſilence. Il

ordonna enſuite à toute cette multitude de ſe retirer. Auſſi-tôt tous diſparurent, & il n'en reſta pas un ſeul. Ils ſe diſoient l'un à l'autre: *Allons, obéiſſons à notre Capitaine.* Une ſi prompte obéiſſance étonna furieuſement le Viceroi, le Cardinal & toutes les perſonnes qui étoient dans le Palais.

Après quelques dieuſſions, le Duc d'Arcos & Mazaniello tomberent d'accord, que l'on feroit imprimer la capitulation; qu'elle ſeroit ſignée du Viceroi & des principaux Corps de la Ville; qu'on en feroit publiquement la lecture dans la grande Egliſe; qu'on s'engageroit par ſerment à en obſerver tous les articles, & qu'on auroit ſoin de la faire confirmer par Sa Majeſté Catholique. Lorſqu'on eut pris tous ces arrangemens, Mazaniello ſortit du Palais. Le Viceroi lui fit préſent d'une chaîne d'or de trois mille écus qu'il lui mit au cou de ſes propres mains. Enſuite ils ſe dirent adieu, & s'embraſſerent comme s'ils euſſent été les meilleurs amis du monde. Mazaniello ne ſe fioit pas tellement à toutes ces démonſtrations, qu'il ne prît de bonnes précautions pour mettre ſa perſonne en ſûreté. Il ſentoit

bien par quel motif on le traitoit avec des diſtinctions ſi flatteuſes.

Le lendemain de cette conférence, on prit une Felouque ſur laquelle il y avoit ſix Mariniers & quatre hommes, vêtus de petites ſoutannes. Ces derniers furent conduits devant Mazaniello, qui les trouva chargés de quelques lettres en chiffre, que le Duc de Matalone écrivoit à ſon Secretaire. Mazaniello craignant que ce Duc ne tramât encore une nouvelle conſpiration, fit couper la tête à ces quatre hommes, parce qu'ils avoient contrevenu à la défenſe de porter des ſoutannes, ou parce qu'ils avoient quelques mauvais deſſeins contre la perſonne de Mazaniello. Celui-ci qui venoit d'être confirmé par le Viceroi dans la Charge de Capitaine général, en fit les fonctions avec plus d'autorité que jamais. Pour rendre la juſtice au peuple, il fit encore conſtruire un échaffaut bien pourvû de tous les inſtrumens de mort. Quatre Bandits qu'on trouva avec des ſoutannes, furent décapités par ſon ordre. Cette exécution cauſa tant de frayeur aux Couriers de la Nonciature qui portoient cet habillement proſcrit,

qu'ils ſe renfermerent dans le Palais de leur Maître ſans oſer en ſortir.

Ce n'étoit pas toujours ſur un échaffaut que Mazaniello rendoit la juſtice. Il donnoit quelquefois audience par une fenêtre de ſa maiſon. On lui préſentoit les Placets & les Mémoires au bout d'une pique, & il tenoit à la main une arquebuſe bandée pour tirer ſur ceux qui avoient le malheur de lui déplaire. On voyoit devant ſa porte dix mille hommes bien armés, ſans compter un grand nombre de ſoldats qui alloient de côté & d'autre pour exécuter ſes ordres. Quand il commandoit quelque choſe, c'étoit toujours ſous peine de mort : toutes les Ordonnances ne ſe faiſoient plus au nom du Roi, mais au nom & de la part de Mazaniello. Un des plus ſinguliers réglemens qu'il fit publier, fut celui qui ordonnoit à tous les hommes, ſous peine de la vie, de ſe faire raſer la tête, parce que quelques Bandits s'étoient déguiſés en femmes, pour cacher des armes ſous leurs robes. Lorſque les Prêtres & les Moines avoient la tonſure fraîchement faite, ils étoient obligés de comparoître devant lui, afin qu'il examinât s'ils étoient réellement Eccléſiaſtiques

& Religieux. A minuit tout le monde, ſans exception, devoit être retiré chacun chez ſoi ; & ſi après cette heure-là on trouvoit quelque perſonne dans les rues, on lui coupoit la tête. Comme preſque tous les habitans de Naples étoient ſous les armes, & qu'ils ne pouvoient alors vaquer à leurs fonctions ordinaires ; ils ſe retiroient le ſoir pour travailler dans leurs boutiques, & on mettoit à chaque porte quatre hommes de garde, auxquels on donnoit par jour un carlin, deux quarts de vin & vingt onces de pain. Trente mille hommes étoient ainſi employés pour garder la Ville & les Fauxbourgs.

Au commencement de la révolte, pluſieurs Gentilshommes s'étoient retirés dans des Couvens de Moines pour être plus en ſûreté ; les Dames avoient pris les mêmes précautions en ſe réfugiant chez des Religieuſes ; Mazaniello ordonna à toutes ces perſonnes de retourner dans leurs maiſons. Il falut obéir par la crainte de quelques mauvais traitemens. Il fit encore publier à ſon de trompettes, & ſous peine de punition, que non-ſeulement les Citoyens, mais encore les Etrangers, & même les Miniſtres d'Etat, euſſent à

mettre ſur les portes de leurs maiſons, les armes du Roi d'Eſpagne à la droite, & celles du peuple à la gauche.

Mazaniello continuoit toujours de ſe rendre redoutable par des actes de ſévérité. Il fit jetter un Boulanger dans un four ardent pour avoir fait le pain trop léger de quelques onces. Tous les Eccléſiaſtiques de mauvaiſe réputation étoient tués ſur le champ. Il n'y avoit point de grace à eſpérer de Maniello, lorſqu'on étoit criminel ; mais il paſſoit ſouvent les bornes de la Juſtice. Il fit chercher tous les Domeſtiques du Duc de Matalone, & de Dom Joſeph ſon frere. Tous ceux qu'on arrêtoit, étoient mis à mort ſur le champ, ou renfermés en priſon & appliqués à la torture, afin qu'on pût ſçavoir par leur dépoſition en quel lieu étoit le Duc, & où il avoit caché ſes biens & ſes meubles qui ne ſe trouvoient point dans ſon Palais. Un de ces Domeſtiques révela que tous les effets de ſon Maître étoient en différens Monaſteres qu'il indiqua. Mazaniello ordonna aux Religieux de jetter dans la rue tous les meubles du Duc, ſans quoi il feroit brûler leur Couvent. On n'eut garde

de lui déſobéir. Tout fut tranſporté dans une des Places de la Ville, & perſonne n'oſa toucher à la moindre choſe. On raſa par ordre de Mazaniello un Château qui appartenoit au Duc de Matalone, & on brûla ſon Palais. Les Rebelles ne pouvant ſe ſaiſir de ce Seigneur proſcrit, déchargerent leur rage ſur ſon portrait. Ils le mirent au-deſſous de la tête du malheureux Dom Joſeph avec cet écriteau: *Celui-ci eſt le Duc de Matalone, rebelle à Sa Majeſté & traître envers le fidèle peuple.*

Le Viceroi qui reſtoit toujours dans ſon Château, voyant qu'il manquoit des proviſions les plus néceſſaires, envoya ſupplier Mazaniello de lui procurer quelque ſecours. On lui fournit ſur le champ toutes les choſes dont il avoit beſoin. Dans le même-tems treize galeres Génoiſes aborderent au port de Naples. Jannetin Doria qui les commandoit, s'adreſſa au Viceroi pour obtenir la permiſſion de deſcendre à terre, afin de ſe pourvoir de tout ce qui lui manquoit. Le Duc d'Arcos lui répondit que cela dépendoit de Mazaniello. Celui-ci fit porter au Général Génois tous les rafraîchiſſemens qu'il dé-

ſiroit, à condition qu'il ſe tiendroit éloigné du port, & qu'aucun des ſiens ne mettroit le pied dans Naples.

Le Cardinal Archevêque alla voir Mazaniello qui eut l'impudence de faire ſentir au Prélat que ſa viſite étoit bien tardive. C'étoit ainſi qu'un miſérable avanturier traitoit d'égal à égal avec les plus grands Seigneurs. Son grand plaiſir étoit d'humilier la Nobleſſe. Un Gentilhomme le conſultant un jour ſur quelque affaire : *Je ne veux point me mêler*, répondit Mazaniello, *de tout ce qui regarde les Cavaliers. Dieu m'a mis ici pour le peuple ;* il regarda enſuite tous ceux qui l'environnoient, & leur dit : *Priez le Ciel pour ma conſervation, car ſi vous veniez à me perdre, ce ſeroit le plus grand malheur qui pourroit vous arriver.*

Au jour marqué pour la lecture du Traité qui avoit été conclu entre les Rebelles & le Viceroi, celui-ci ſe rendit avec Mazaniello à l'Egliſe Cathédrale de Naples, où l'on chanta un *Te Deum* en muſique. Pendant cette cérémonie, le Chef des révoltés tint toujours l'épée nue à la main, & envoya pluſieurs Ambaſſades au Duc d'Arcos,

pour lui déclarer qu'il vouloit être continué dans ſes fonctions de Général, avoir des Gardes, & diſtribuer les Patentes & les Brevets pour les Officiers de guerre. Après qu'on eut chanté le *Te Deum*, il parla de la ſorte à toute l'aſſemblée. » Juſqu'à préſent le peuple » de Naples qui eſt naturellement plein » de vivacité & d'eſprit, s'étoit rendu » digne de blâme par la patience avec » laquelle il ſupportoit le poids des im- » pôts. Sous prétexte de ſervir Sa Ma- » jeſté, on nous enlevoit tous nos » biens, & des gens de la plus baſſe » extraction, s'enrichiſſoient à nos dé- » pens, ſans que le Roi en tirât aucun » profit. La crainte de nous voir en- » tierement dépouillés, nous a fait » prendre le parti de chaſſer de la Ville » ces peſtes publiques, ces hommes in- » téreſſés qui s'engraiſſent de la ſub- » tance des malheureux. En agiſſant » de la ſorte, nous avons non-ſeule- » ment rendu ſervice à la Partie, mais » encore au Roi qui ne déſire que le » bonheur de ſes Sujets. Notre con- » duite ne doit donc pas paroître cri- » minelle ; au contraire elle eſt digne » de louanges, puiſque nous n'avons

» agi que pour le ſervice de Dieu, de » Sa Majeſté, du Viceroi, du peuple » & de tout le Royaume. Mazaniello » voyant que tous les aſſiſtans applaudiſſoient à ſon diſcours, continua de la ſorte. » Ayant eu le bonheur de réuſ» ſir dans mes projets, il ne me reſte » plus rien à déſirer. Je veux donc re» tourner à mon premier état, afin » qu'on voye que ce n'eſt point mon » intérêt particulier, mais celui du » peuple qui m'a fait agir. Après avoir ainſi parlé, il déchira ſon habit de toile d'argent, ſe jetta aux pieds du Cardinal & du Viceroi, & fit toutes ſortes de ſoumiſſions à ces deux Seigneurs qui ne ſe laiſſerent point éblouir par des apparences trompeuſes. On engagea Mazaniello, parce qu'on ne pouvoit faire autrement, à retenir l'autorité dont il s'étoit mis en poſſeſſion, & le Viceroi le traita d'*Illuſtriſſime*. Quand on publioit quelques Ordonnances, les trompettes diſoient, *par ordre de l'Illuſtriſſime Seigneur Mazaniello d'Amalfi, Capitaine Général de Naples.*

Pour être Chef de parti & pour jouir long-tems d'une puiſſance uſurpée; il ne ſuffit pas d'avoir de l'impu-

dence & de l'audace. Il faut encore bien des talens qui manquoient à Mazaniello. Auſſi cet homme ne fut que pendant quelques jours l'idole de la populace. Il ſe rendit odieux par ſon faſte & par ſes cruautés. On fut ſurpris & indigné tout à la fois de voir ſa femme, ſes ſœurs, ſes enfans couverts des plus magniques étoffes & chargés de pierreries, ſe promener en caroſſe & faire des viſites au Duc & à la Ducheſſe d'Arcos. On ſentoit bien qu'un homme qui entretenoit ſa famille d'une maniere ſi brillante, n'avoit pas envie, comme il le diſoit, de redevenir *vendeur de Poiſſon*. L'orgueil & la cruauté de Mazaniello acheverent d'irriter les eſprits. Il alloit à cheval par la Ville, & s'il rencontroit quelques Cavaliers qui ne lui rendiſſent pas les honneurs qu'il prétendoit, il les menaçoit de leur faire couper la tête. Etant allé un jour chez un Seigneur Napolitain, & ayant demandé où étoit le Maître de la maiſon, on lui répondit qu'il étoit à la Campagne. » Vous aurez ſoin de l'a» vertir, dit Mazaniello, qu'il vienne » demain me baiſer les pieds, ſans quoi » je ferai brûler ſa maiſon. Un homme

enflé de ſa fortune, a pour l'ordinaire des domeſtiques auſſi inſolens que lui. Marc Vital, Secrétaire de Mazaniello, ayant eu quelque diſpute avec un des Capitaines du peuple, le menaça de lui faire ôter bien-tôt la tête de deſſus les épaules. L'Officier en courroux, lui paſſe ſon épée au travers du corps. Quelques perſonnes qui furent témoins de cette ſcène, réſolurent de traiter le maître de la même maniere que ſon domeſtique. Ceux qui venoient de former ce projet, coururent à l'Egliſe des Carmes où étoit Mazaniello. Ils entrerent dans une chambre du Couvent où il changeoit pour lors de chemiſe, & le tuerent à coups d'Arquebuſes. Un Boucher lui coupa la tête, qu'on planta ſur la pointe d'une Hallebarde; le corps fut traîné par la Ville, & on cria dans toutes les Places & Carrefours : *Vive le Roi d'Eſpagne, Mazaniello eſt mort.* La populace étonnée de cette nouvelle, & ſe voyant ſans Chef, ſe diſſipa bien vîte, & chacun ſe retira de ſon côté; mais la Nobleſſe témoigna ſa joie par les plus vifs tranſports. On vit alors tous les Seigneurs Napoli-

tains ſortir des lieux où ils ſe tenoient cachés, & courir en foule chez le Vice-roi, pour le féliciter ſur cet événement.

Le Duc d'Arcos dépêcha auſſi-tôt des Couriers pour porter une ſi heureuſe nouvelle en Eſpagne, en Sicile & à Milan. Il fit enſuite publier à ſon de trompettes, que tous les Colonels & autres Officiers ſe tinſſent en ordre avec leurs troupes, avec défenſes, ſous peine de la vie, d'obéir à d'autres qu'à lui ſeul. Tous les complices & les parens de Mazaniello furent pris & conduits en priſon. On arrêta auſſi ſon frere qui étoit allé à Bénévent, pour tâcher de ſe ſaiſir du Duc de Matalone. Le Viceroi qui pendant la rébellion, s'étoit toujours tenu dans ſon Palais avec les autres Miniſtres, ſe montra en public, & ſe rendit à l'Egliſe Cathédrale pour remercier le Ciel d'un bonheur ſi ineſpéré. Il ſe tranſporta enſuite à la Place du Marché, où il fit de rechef ratifier la déclaration de tous les Priviléges que l'empereur Charles-Quint avoit accordés aux Napolitains. On ouvrit auſſi-tôt les Boutiques ; les Soldats Eſpagnols

reprirent leurs poſtes, & tous les Napolitains rentrerent dans le devoir.

Tout ce que nous avons rapporté de Mazaniello, ſe paſſa depuis le 7 de Juillet 1646, juſqu'au 16 du même mois. Ainſi ſon Empire ne dura que neuf jours ; mais dans ce court eſpace, il jouit de l'autorité Souveraine dans toute ſon étendue. Il n'eut pas aſſez de prudence pour ſe ſoutenir dans le haut rang où un excès d'audace l'avoit fait parvenir ; c'eſt pourquoi ſa chûte fut auſſi précipitée que ſon élévation.

Mazaniello avoit rendu des ſervices trop eſſentiels au peuple pour n'en être par regretté : on alla chercher ſon corps, & après l'avoir lavé, on le porta dans l'Egliſe des Carmes. Il fut poſé ſur une eſpéce d'échaffaut & ſous un dais magnifique. On lui donna hautement le titre glorieux de *Pere de la Patrie & de libérateur du peuple.* Sur le ſoir, un nombre conſidérable d'Eccléſiaſtiques & de Religieux vinrent enlever le Cadavre qui fut porté ſur un brancart couvert de velours avec le bâton de Capitaine Général, & toutes les autres marques de cette dignité. Le Convoi paſſa par les princi-

pales rues de Naples, & on revint enſuite aux Carmes où Mazaniello fut enterré dans le tombeau des Rois, ſans que le Viceroi ôsât s'y oppoſer, de peur d'irriter le peuple qui vouloit donner cette derniere marque de reconnoiſſance à ſon libérateur.

CONJURATION

de Naples.

L'Elévation du Duc (*a*) d'Anjou ſur le Thrône d'Eſpagne, mit preſque toute l'Europe en combuſtion. L'Empire, l'Angleterre, la Hollande, ſe liguerent contre le nouveau Roi, pour lui enlever ſa Couronne; mais Philippe V. ne trouva point de plus cruels ennemis que parmi quelques-uns de ſes Sujets. Le Royaume de Naples faiſoit partie alors de la Monarchie Eſpagnole. Quelques Seigneurs Napolitains entierement dévoués aux intérêts de la Maiſon d'Autriche, n'obéiſſoient qu'avec peine à un Prince François, & cherchoient à rentrer ſous la Domination de leurs anciens Maîtres. Ceſar d'Avalos, Marquis del Vaſto, étoit un de ceux qui témoignoit le plus d'ardeur 1701.

(*a*) Le Duc d'Anjou, un des petits-fils de Louis XIV. fut appellé à la Couronne d'Eſpagne par le Teſtament de Charles II. qui mourut ſans poſtérité.

pour le Gouvernement Autrichien. Il entretenoit des liaiſons avec le Conſeil de Vienne, & exhortoit continuellement l'Empereur à envoyer des troupes en Italie, en aſſurant ce Prince que l'affection de tous les Napolitains pour la Maiſon d'Autriche, étoit ſi conſtante & ſi ſincere, qu'ils n'héſiteroient pas d'en donner les plus fortes preuves, dès qu'ils ſeroient aſſurés d'être ſoutenus.

François Caëtano, Prince de la Cazerte & quelques autres Seigneurs, ayant auſſi fait connoître les favorables diſpoſitions où ils étoient à l'égard de Sa Majeſté Impériale, la Cour de Vienne commença alors à former le plan d'une Conjuration, dont le ſuccès auroit fait perdre à Philippe V. le Royaume de Naples. Jean Caraffe & Charles de Sangro qui étoient deux des principaux Conſpirateurs, partirent pour Rome, & allerent voir l'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne. Ils voulurent ſurprendre la confiance de ce Miniſtre, en l'aſſurant qu'ils avoient renoncé au ſervice de l'Empereur, & en faiſant mille proteſtations de fidélité pour le Roi Philippe. Cependant Caraffe écrivit dans les termes les plus preſſans à

Antoine ſon frere naturel, l'exhortant à ſe ſervir du pouvoir qu'il avoit ſur l'eſprit du Comte de Policaſtro leur frere, afin de l'engager à prendre parti pour S. M. I. Antoine déteſtant la trahiſon dans laquelle on vouloit le faire tremper, en inſtruiſit le Viceroi. Ce fut ainſi que parurent les premiers indices de la Conjuration.

L'indiſcrétion de Caraffe détermina les Conſpirateurs à éloigner promptement un homme, dont la préſence pouvoit leur devenir extrêmement préjudiciable. Ils l'envoyerent à Vienne ſous prétexte qu'on avoit beſoin de lui en cette Cour pour prendre des meſures avec les Miniſtres. Sangro demeura à Rome, & ſuppoſa une maladie, afin que le long ſéjour qu'il faiſoit dans cette Ville, ne donnât point de ſoupçons aux partiſans de l'Eſpagne. Pour mieux jouer ſon perſonnage, il rendoit publiquement toutes ſortes de civilités aux Eſpagnols, tandis qu'il négocioit ſecrettement avec les Impériaux. Il n'oublioit rien pour démêler la ſecrette diſpoſition de chaque particulier, à l'égard du nouveau Gouvernement, & ſur les lumieres qu'il pouvoit tirer, il concertoit les meſures néceſſaires avec

ſes complices : Jerôme Capece, Marquis de Rofrano, qui étoit alors à Rome, fut le premier qu'il eſſaya de ſéduire. Comme la fortune de ce Seigneur étoit extrêmement dérangée, l'eſpérance de rétablir ſes affaires, fit accepter avec joie le parti qu'on lui propoſa. Auſſi tôt qu'il fut entré dans la Conjuration, il y attira Joſeph Capece ſon frere. Ce dernier étoit un homme noirci de crimes, d'un caractere fougueux & violent, d'un eſprit inquiet & naturellement ſéditieux. La hauteur avec laquelle il donnoit ſes conſeils, la chaleur qu'il avoit à les faire exécuter, & l'attention continuelle qu'il apportoit à la ſuite des affaires, lui en firent abandonner la conduite, & il devint le chef du parti. On le chargea du ſoin de groſſir le nombre des Conjurés. Il fit dans ce deſſein un voyage à Naples, où il n'eut pas beaucoup de peine à raſſembler ſes compagnons de débauches, parmi leſquels ſe trouverent Barthelemi Grimaldi, François Spinelli, Malika Caraffe, & quelques autres qu'il vint à bout de gagner, en flattant leur ambition par les plus magnifiques promeſſes. » Qu'eſt » devenu, leur dit-il, cet attachement

» que vous aviez autrefois pour les » Princes de la Maiſon d'Autriche ? » Ne vous ſouvient-il plus du bonheur » dont vous jouiſſiez ſous leur Gou- » vernement, & comptez-vous trou- » ver les mêmes avantages ſous une au- » tre domination ? Ne vous en flattez » pas. La perte de vos priviléges & de » vos libertés, eſt le moindre des maux » que vous ayez à craindre. Si au con- » traire vous reſtez fidéles à l'Empe- » reur, que ne devez-vous pas atten- » dre d'un Prince dont la généroſité » eſt une des principales vertus ? Ces diſcours ſéditieux produiſirent leur effet.

Capece après avoir ſéduit pluſieurs Seigneurs Napolitains, ſe rendit à Vienne, où il déclara que toutes les meſures étoient priſes, & que la Conjuration éclateroit, dès qu'on ſeroit convenu des récompenſes que chacun des Conjurés avoit droit d'attendre. Les Miniſtres de l'Empereur promirent tout ce qu'on voulut, & auſſi-tôt les rebelles commencerent à agir pour intimider le peuple de Naples qui eſt naturellement crédule. Ils publioient que l'Eſpagnol avoit fait des pertes conſidérables, que les Grands du Royaume

s'étoient déclarés pour l'Empereur, & que ce Prince paroiſſoit ſur les Frontieres de Naples avec une flotte nombreuſe. Enfin ils n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit jetter l'épouvante & la conſternation dans l'eſprit des peuples. Tous ces faux bruits attiroient des partiſans à l'Empereur, ſur-tout parmi la populace qui ſe flatte ordinairement de trouver toutes ſortes d'avantages dans le bouleverſement de l'Etat.

Les Prêtres & les Moines travaillerent auſſi à allumer le feu de la ſédition. Ils peignoient la Domination Françoiſe avec les plus noires couleurs, tandis qu'ils élevoient juſqu'aux cieux le Gouvernement Autrichien. Ils publioient par-tout que le Teſtament de Charles II. étoit ſuppoſé, & qu'on avoit injuſtement dépouillé L'Empereur du patrimoine de ſes ancêtres. En conſéquence, ils prétendoient que Philippe V. devoit être regardé comme un uſurpateur, contre lequel il étoit permis de ſe révolter. Quelques-uns d'entr'eux pouſſerent la fureur juſqu'à charger des anathêmes de l'Egliſe, & à priver des Sacremens toutes les perſonnes qui ne vouloient pas s'engager dans la rébellion. Tous les Eccléſiaſtiques n'abuſoient

buſoient pas ainſi de leur miniſtere. Le Cardinal Cantelmi, Archevêque de Naples, fut toujours attaché à ſon légitime Souverain, & lui donna les preuves les plus éclatantes de fidélité.

Benavidès qui étoit alors Viceroi de Naples, ſe donnoit beaucoup de mouvement pour contenir les peuples dans le devoir. Les Conjurés craignant les effets de ſon zele & de ſa prudence, ſe hâterent d'exécuter leur complot. Ils ſe rendirent tous à Naples, & s'aſſemblerent dans des lieux ſouterreins, pour concerter les meſures qu'ils devoient prendre. Il fut réglé entr'eux qu'il falloit poignarder le Viceroi, & s'emparer enſuite du Château neuf. Pour réuſſir dans ce double projet, ils ſuborne-rent le Cocher de Benavidès & les ſoldats de la Citadelle. Malgré toutes les précautions que prirent les Conjurés, leur ſecret tranſpira, & on fut inſtruit qu'il ſe tramoit quelque grand deſſein contre la Ville de Naples : mais on ignoroit les particularités de cette conſpiration. Quelques Moines qui furent ſoupçonnés, arrêtés & mis à la torture, en dirent aſſez pour donner de furieuſes inquiétudes au Viceroi ; mais ils ne lui apprirent pas tout ce qu'il auroit vou-

lu ſçavoir. Cependant il ſe tint ſur ſes gardes, & travailla à découvrir la ſource du mal pour en arrêter les progrès.

Les Conſpirateurs effrayés des précautions que prenoit le Viceroi, avancerent le tems où la Conjuration devoit éclater. Au jour marqué pour l'exécution de leur complot, ils ſe rendirent à l'entrée de la nuit, près de la fontaine de Medina, pour attendre Benavidès qui, ſelon le rapport de ſon Cocher, devoit paſſer en cet endroit. Ceux qu'on avoit envoyés dans la Citadelle, étoient convenus qu'au premier coup de piſtolet qu'ils entendroient tirer, & qui ſerviroit de ſignal pour annoncer la mort du Viceroi, ils prendroient les armes, poignarderoient le Gouverneur du Château, & tireroient un coup de canon pour avertir les autres Conjurés qui étoient répandus dans la Ville. Toutes leurs meſures étoient bien priſes; mais le complot fut découvert dans le moment qu'on ſe diſpoſoit à l'exécuter. Voici de quelle maniere la Ville de Naples fut préſervée du plus grand des malheurs.

Joſeph Maſſa, Garde des armes de la Citadelle, & qui devoit les diſtribuer

aux Conjurés, les tira de l'Arſenal, & les fit porter dans la boutique d'un Armurier du Château, ſous prétexte qu'il falloit les nettoyer & les polir. Maſſa eut l'imprudence de découvrir à cet ouvrier l'état de la Conjuration. Il lui annonça la mort du Gouverneur & la priſe de la Citadelle, comme deux choſes dont le ſuccès étoit infaillible. L'Armurier ſaiſi d'horreur à la vûe des maux qui menaçoient ſa patrie, en avertit promptement ſon frere, qui depuis long-tems étoit lié d'une tendre amitié avec Nicolas Serſale, Précepteur des Pages du Viceroi. Ce fut par le moyen de ce Précepteur que Benavidès découvrit la conſpiration. Maſſa fut arrêté ſur le champ, & comme on lui promit ſa grace, s'il vouloit tout avouer, il ne fit pas difficulté de trahir ſes complices.

Le Viceroi aſſembla ſon Conſeil pour ſçavoir quel parti il falloit prendre dans les circonſtances préſentes. » Il n'eſt pas tems de délibérer, dit le » Duc de Popoli : ſongeons plutôt » à nous mettre en état de défenſe. » L'heure marquée par les Conſpira- » teurs approche, il faut les prévenir, » & les déconcerter par notre prompti-

» tude. Qu'on s'en repoſe ſur moi, je » vais mettre nos ennemis hors d'état » de nous nuire. Auſſi-tôt il ſort de l'Aſſemblée, prend toute la Garde d'Infanterie Eſpagnole qui étoit au Palais du Viceroi, la fait paſſer ſur le pont qui communique de la Ville à la Citadelle, s'aſſure du reſte de la garniſon, en la tirant des poſtes qu'elle occupoit pour lui en donner d'autres, & place ſoixante hommes devant la porte de la Citadelle, de maniere que perſonne ne pouvoit entrer ni ſortir: dans le même-tems deux des Conjurés qui étoient cachés dans l'enceinte intérieure, voyant qu'il y avoit une grande rumeur parmi les Soldats de la garniſon, crurent que l'affaire étoit commencée, & ſauterent, ſans déliberer, hors du rempart; mais ayant été pris dans le même moment, ils déclarerent tout ce qu'ils ſçavoient de la conſpiration.

Ceux qui devoient poignarder le Viceroi, ne le voyant point venir dans le lieu où ils ſe tenoient en embuſcade, & n'entendant point le coup de canon que l'on devoit tirer de la Citadelle, remarquant d'ailleurs quelque changement dans la diſpoſition de

la Garde ; ne douterent plus que la conjuration ne fût découverte. Salligner, Bourguignon d'origine, & une des meilleures têtes du parti, voulut perſuader à ſes complices, que la fuite étoit la ſeule reſſource qui leur reſtoit ; & qu'il falloit attendre une occaſion plus favorable : mais la fureur qui tranſportoit les autres Chefs de la rébellion, leur fit prendre une réſolution déſeſpérée. Ils ſe répandirent dans tous les quartiers de la Ville, en criant de toutes leurs forces : *Vive l'Empereur, & la Maiſon d'Autriche* : ils enfoncerent enſuite les portes des priſons, mirent le feu aux Tribunaux où l'on rendoit la Juſtice, & porterent par-tout la déſolation & le ravage.

Le Viceroi avoit bien prévû que les Conjurés voyant leur complot découvert, tenteroient le ſort des armes, & employeroient la force ouverte ; pour être en état de leur tenir tête, il appella auprès de lui les Seigneurs & les principaux Citoyens de Naples. Tous ceux qui n'avoient point de part à la Conjuration, vinrent trouver le Viceroi, lui offrirent leurs ſecours, & témoignerent qu'ils étoient prêts à répandre juſqu'à la derniere goutte de

leur ſang pour le ſervice de leur légitime Souverain. On délibera alors ſur les moyens d'étouffer la ſédition ; mais au lieu de fournir des expédiens, chacun expoſoit des difficultés. On ne parloit que du grand nombre des rebelles, de la fureur dont ils étoient animés, du péril qu'il y auroit à les attaquer, à moins que de leur être ſupérieur en forces. Le moindre bruit que l'on entendoit, faiſoit croire que les ſéditieux étoient très-proches, & jettoit toute l'aſſemblée dans une cruelle inquiétude. On ne ſçavoit pas même en quel lieu on devoit ſe retirer pour délibérer plus tranquillement. Un évenement biſarre en décida. Une vache qui avoit été bleſſée, couroit en furie par les rues de Naples. Animée par les chiens qui la pourſuivoient, elle ſe jettoit avec impétuoſité ſur toutes les perſonnes qu'elle rencontroit. Les cris des ſoldats & de la populace la faiſoient courir de côté & d'autre. Tous ceux qui ne ſçavoient pas la cauſe de ces clameurs, crurent que c'étoient les ſéditieux qui avançoient. Saiſis d'une terreur panique, ils ſe jetterent en foule dans les portes du Palais qui étoient à demi ouvertes, & dont ils rompirent

avec violence les leviers qui leur enfermoient le paſſage. Benavidès étonné du bruit qu'il entendoit, transfera le Conſeil dans la Citadelle, & envoya des perſonnes affidées pour examiner les mouvemens des rebelles, & l'état véritable des choſes, afin qu'on pût prendre des meſures convenables.

Les ſéditieux qui étoient pour la plûpart de la plus vile populace, animés par l'eſpérance d'un riche butin, mettoient à leur tête ceux que le hazard leur préſentoit, & qui avoient aſſez de témérité & d'audace pour accepter le commandement. S'étant armés de pieux, de piſtolets, & de tout ce qui tomboit ſous leurs mains; ils ſe jetterent dans les maiſons qui paroiſſoient les plus opulentes, & en tirerent ce qu'il y avoit de plus précieux. Ils ſe livrerent à tous les excès dont eſt capable une populace effrénée. Leurs Chefs employoient les diſcours les plus preſſans pour exciter la colere & le reſſentiment de leurs compatriotes. On repréſentoit aux Napolitains la triſte ſituation d'un Royaume autrefois ſi floriſſant, & qui alloit devenir la proye des Etrangers. » Il ne tient qu'à vous, » leur diſoit-on, de garantir la Patrie

» des malheurs dont elle eſt menacée ;
» & de la revoir dans ſon ancienne
» ſplendeur. Secondez nos généreux
» efforts, & aidez-nous à mettre ſur le
» Thrône un Prince à qui la Couronne
» appartient légitimement, & de qui
» vous n'avez à attendre que des
» bienfaits. C'eſt ainſi qu'ils tâchoient d'éblouir le peuple, en lui promettant un ſort heureux ſous la domination Autrichienne. Un jeune homme appellé Panſicto qui avoit quelque teinture des belles Lettres, voulut employer ſes foibles talens à ſéduire les Napolitains : mais il harangua inutilement. Tous ceux qui s'arrêterent à l'écouter, ne ſe laiſſerent point ébranler par ſes diſcours ; & ils témoignerent même en préſence du ſéditieux Orateur, qu'ils étoient dans la diſpoſition de demeurer fidéles à leur légitime Souverain.

Les Conjurés ayant perdu toute eſperance de ſoulever le peuple, commencerent à ſe décourager. Mais leur ardeur ſe ralentit entierement, quand ils virent qu'ils ne pouvoient plus compter ſur le pillage. Ils ſe retiroient peu à peu, lorſque le Prince de Macchia qui les commandoit, & qui vouloit les retenir, promit de leur livrer

dans trois jours toutes les caiſſes des Banquiers. Il fit publier en même-tems qu'on mettroit le feu aux Maiſons des Seigneurs qui n'avoient pas voulu ſe déclarer pour l'Empereur, & que leurs biens ſeroient abandonnés aux ſoldats.

Les Seigneurs Napolitains indignés de ces inſolentes menaces, allerent trouver le Viceroi pour lui demander la permiſſion de fondre ſur les rebelles. » Seigneur, lui dirent-ils, vo» tre fidélité & votre valeur ſi ſouvent » éprouvées, ne vous permettent pas » de ſouffrir plus long-tems les diſ» cours inſenſés du chef des ſéditieux ; » vous connoiſſez les projets qu'il mé» dite: c'eſt à vous d'en prévenir l'éxé» cution, & de vous oppoſer aux en» trepriſes d'un homme qui a conjuré » notre perte. Laiſſez-nous agir, & » permettez-nous d'attaquer un auda» cieux qui oſe nous braver. Benavidès ne put s'empêcher d'applaudir à une ſi noble réſolution. Il embraſſa tendrement ces généreux ſoutiens de la Patrie, & loua le courage dont ils étoient animés ; mais pour ne rien perdre par trop de promptitude, il jugea à propos de déliberer ſur leur propoſition. Janvier de Andrea qui étoit un

des membres du Conſeil, appuya fortement la demande des Seigneurs Napolitains. » Une troupe de ſéditieux, » s'écria-t-il, nous fait aujourd'hui » trembler? Ce ne ſont point leurs forces, mais la frayeur & la conſternation du peuple qui entretient & augmente la hardieſſe des rebelles. Ils » molliroient bien-tôt, ſi on les attaquoit avec vigueur. C'eſt un incendie » auquel il eſt facile de remédier dans » les commencemens, mais qui peut » tout réduire en cendres, ſi on n'arrête » ſes progrès. Croyez-vous donc qu'on » aura beaucoup de peine à diſperſer & » à détruire avec des troupes réglées un » parti qui n'eſt compoſé que de gens » ſans diſcipline, ſans aucune expérience de la guerre, & qui ne ſe ſont » raſſemblés que dans l'eſpérance du » pillage? Il ne faut pas perdre le tems » en vaines déliberations. Un plus long » délai ne ſervira qu'à mettre à une » épreuve dangereuſe la fidélité des » principaux habitans, ſur-tout s'ils » voyent les rebelles ſoutenus par de » nouvelles troupes, ſans qu'on prenne » aucune meſure pour s'oppoſer à leurs » entrepriſes. Eh! qui ne ſera pas tenté » de s'enrôler parmi les ſéditieux, lorſ-

» que les Seigneurs les plus conſidera-
» bles du Royaume prendront le par-
» ti de la retraite, & manifeſteront ain-
» ſi leur foibleſſe ? D'ailleurs qui ne
» croira pas que toute la Ville de Naples
» s'eſt déclarée pour l'Archiduc, lorſ-
» qu'on ne verra perſonne agir en fa-
» veur de Philippe V ? Si nous voulons
» donc ſervir efficacement notre légi-
» time Souverain, mettons-nous à la
» tête des troupes, & attaquons promp-
» tement les rebelles. Pour moi, je ſuis
» prêt à partager la gloire & le pé-
» ril avec tous ceux qui marcheront
» contre les ennemis de l'Etat. Ce diſ-
cours fit impreſſion ſur la plûpart des Seigneurs Napolitains, & la chaleur avec laquelle ils embraſſerent le ſenti-ment qu'on venoit de leur propoſer, marqua la diſpoſition favorable où ils étoient de le ſuivre.

Le Duc de Popoli parla enſuite d'une maniere bien différente. Ce Seigneur qui paſſoit pour avoir un jugement ſo-lide & une grande expérience dans la diſcipline militaire, donna de grandes louanges à Janvier Andrea, & à tous ceux qui paroiſſoient les plus diſpoſés à attaquer promptement les rebelles : » mais il ne faut pas, ajouta-t-il, s'ex-

» poſer aux dangers qu'on ne connoît
» pas encore. Une valeur téméraire eſt
» quelquefois plus pernicieuſe que la lâ-
» cheté même. La crainte, il eſt vrai,
» abat les ames foibles : mais les plus
» grands cœurs ſe perdent quelquefois
» par un deſir immodéré de la gloire ;
» des hommes tels que vous, ne doi-
» vent pas prendre les armes pour faire
» une vaine parade de bravoure. Quel
» eſt le but que vous vous propoſez en
» ce jour ? N'eſt-ce pas de ſoutenir les
» droits de votre Souverain, & de ga-
» rantir la Patrie des malheurs qui la
» menacent ? Il faut donc employer vos
» forces à ſauver l'Etat, & non pas à
» vous perdre avec lui par une inutile
» oſtentation de valeur. Ne croyez pas
» que je cherche à refroidir votre zele ;
» je ſerois le premier à l'exciter, ſi la
» conjoncture étoit plus favorable, &
» ſi je ne craignois d'expoſer à un péril
» certain les plus fermes appuis du
» Royaume. Voici, ſelon moi, ce que la
» prudence nous dicte dans la ſituation
» préſente. Il faut ſçavoir d'abord le
» nombre & la qualité des Conſpira-
» teurs. Il ſera aiſé de détruire leur
» parti, s'il n'y a que le petit peuple
» qui ait pris les armes. Si au contraire

» les principaux habitans, dont le nom-
» bre eſt fort conſiderable, ſe ſont dé-
» clarés pour les rebelles ; ce ſeroit une
» témérité d'expoſer à leur furie la fleur
» de toute la Nobleſſe, & d'aſſouvir la
» rage des ſéditieux par le ſang le plus
» pur de l'Etat : en nous ſacrifiant mal-
» à-propos, nous devenons inutiles à
» notre Souverain, & nous courons
» riſque de lui faire perdre un Royaume
» que nous pouvons lui conſerver par
» notre prudence. Le Duc de Popoli
conclut ſon diſcours, en priant le Vice-
roi de lui permettre de ſortir de la Ci-
tadelle avec quelques Soldats d'élite,
pour examiner au juſte l'état de la Vil-
le & la diſpoſition de chacun des habi-
tans.

Benavidès approuva fort le ſenti-
ment du Duc de Popoli, mais il ne
voulut pas le charger de la commiſſion
qu'il venoit de demander, parce qu'il
le deſtinoit au commandement des trou-
pes qu'on devoit envoyer contre les re-
belles. Ce fut André d'Avalos qui eut
ordre de parcourir la Ville & d'exami-
ner ce qui ſe paſſoit. Il ſe mit à la tête
de deux Compagnies de Cavalerie,
auxquelles il joignit les Officiers de
Quartier, les principaux Citoyens &

tous les Seigneurs qui ſe trouverent alors à cheval. D'Avalos étant ſorti de la Citadelle, le reſte de la Nobleſſe & quelques Officiers firent un corps à part, à la tête duquel ils mirent Joſeph Piccolomini, & ſe rendirent à pied par différentes routes devant l'Egliſe de St. Eloi, où ils ſe raſſemblerent tous. D'Avalos ſe faiſoit porter en chaiſe ; & tandis que les Officiers de Quartier jettoient de l'argent au peuple, toutes les troupes formoient un concert d'acclamations en faveur de Philippe V. Le peuple accompagna les cris des gens de guerre, & témoigna par les plus vives démonſtrations ſon zele & ſa fidélité.

Tandis que d'Avalos parcouroit les différens Quartiers de Naples, on lui vint dire que les Conjurés ſe diſpoſoient au combat. Cette nouvelle le détermina à ranger ſa petite armée dans un lieu appellé *Pennino* où il attendit les rebelles ; mais il apprit bientôt que la frayeur les avoit ſaiſis, qu'ils ſe retranchoient avec beaucoup de ſoin, & qu'ils paroiſſoient plus occupés à défendre leurs vies, qu'à attaquer les troupes qu'on envoyoit contr'eux. Pluſieurs Officiers conjurerent alors d'Avalos de

ne pas perdre une occaſion ſi avantageuſe. » Laiſſez-nous combattre, di» ſoient-ils ; c'eſt le vrai moyen d'é» touffer tout d'un coup la ſédition, & » de rétablir le calme dans la Ville. Vous » voyez que le zele & l'affection des » peuples vient d'éclater en faveur » du Roi, & que les rebelles ſont dans » la plus affreuſe conſternation. Quand » trouvera-t-on des circonſtances plus » favorables ? Qu'on nous permette » ſeulement d'attaquer les ennemis, & » nous vous répondons de la victoire.

D'Avalos ne voulut jamais conſentir à tranſgreſſer les ordres qu'il avoit reçus. C'eſt pourquoi ayant repris le chemin de la Citadelle parmi les acclamations du peuple, il vint rendre compte au Viceroi de la fidélité des habitans. Il l'aſſura que le nombre des rebelles étoit réduit à peu de perſonnes, qu'ils ne ſongeoient qu'à mettre leurs jours en ſûreté à la faveur des retranchemens & des barricades ; qu'enfin ſans l'eſpérance d'un ſecours qu'ils ſe flattoient de recevoir la nuit ſuivante, ils auroient déja pris le parti de ſe retirer.

Benavidès tranſporté de joie en apprenant ces heureuſes nouvelles, com-

bla de louanges & de careſſes d'Avalos & tous les Seigneurs de ſa ſuite: il auroit bien voulu dès ce moment marcher contre les rebelles ; mais on lui fit ſentir qu'on avoit beſoin de la clarté du jour pour reconnoître ceux qui étoient réellement ennemis de l'Etat, & pour ne pas confondre les innocens avec les coupables. Il ſe rendit à ces raiſons, & on paſſa la nuit dans un auſſi profond ſilence, que s'il n'y avoit rien eu à craindre.

Cependant les Conjurés apprenant par les Coureurs qu'ils envoyoient de côté & d'autre, que leurs camarades venoient en grande diligence à leur ſecours, & qu'ils étoient ſur le point d'arriver, ils ſe ſaiſirent de différens poſtes par où ils crurent que les troupes du Viceroi devoient paſſer. Le Prince de la Ricia avoit levé des troupes & fait une grande proviſion d'armes qu'il apportoit aux rebelles. Il apprit à moitié chemin que la Conjuration venoit d'échouer. Ce Prince ſe tira d'affaire par une perfidie. Il écrivit à un des plus zélés ſerviteur du Roi, qu'il conduiſoit un corps de troupes bien armées, qu'on pourroit employer utilement contre les ennemis de l'Etat.

Ce fut ainſi qu'après s'être rendu coupable envers ſon Souverain, il ſe déshonora encore par une lâche trahiſon.

Le Viceroi ayant fait appeller au point du jour le Duc de Popoli, lui donna le commandement des troupes avec une autorité abſolue. Le nouveau Général ſe mit à la tête de ſa petite armée qui étoit environ de mille hommes, parmi leſquels il y avoit un grand nombre de Seigneurs. Benavidès voyant cette brave Nobleſſe déterminée à répandre ſon ſang pour le ſervice de la Patrie, combla de juſtes éloges le zele & la fidélité des Seigneurs Napolitains. Il leur parla dans les termes les plus obligeans, & dit en adreſſant la parole aux Officiers : » On ne peut que » tirer un bon augure du ſuccès de vos » armes, en voyant ſous les étendarts, » tant d'illuſtres guerriers qui ne reſ- » pirent que la gloire, & dont chacun » à l'envi cherchera à ſe ſignaler par » d'éclatantes actions. De quoi ne ſera » pas capable une armée dans laquelle » on compte plus d'Officiers que de » ſoldats ? Il ne peut rien m'arriver de » plus agréable que d'être témoin de

» votre courage ; c'eſt pourquoi je ne
» puis conſentir à me renfermer dans la
» Citadelle, tandis que vous allez ex-
» poſer votre vie pour aſſurer la tran-
» quillité & le bonheur de ce Royau-
» me. C'en eſt fait, ma réſolution eſt
» priſe, & je pars avec vous pour par-
» tager vos perils & vos ſuccès

A peine eut-il ceſſé de parler, que tout le monde lui repréſenta qu'il devoit ſe ménager avec grand ſoin; que ſa perte entraîneroit infailliblement celle du Royaume ; que les rebelles avoient fait de la mort un des principaux fondemens de la Conjuration ; qu'enfin les intérêts du Prince & le bien de l'Etat exigeoient qu'il mît ſes jours en ſûreté. Benavidès touché de ces raiſons, rentra dans la Citadelle, & le Duc de Popoli ſe mit en marche pour attaquer les rebelles. Il ne diviſa point ſes troupes, & n'en fit qu'un ſeul corps, qu'il fit marcher en ordre de bataille. Il en uſa ainſi, afin qu'étant apperçu d'un ſeul coup d'œil par les habitans, il pût les raſſurer, & décourager en même-tems les ſéditieux, qui, pour la plûpart étoient peu aguerris & mal diſciplinés.

Il ne tarda pas à fondre ſur les ennemis qui en quelques endroits firent une aſſez foible réſiſtance. Ils ſe défendirent aſſez bien dans les lieux où ils s'étoient fortifiés par de bons retranchemens ; mais lorſqu'on eut renverſé les barricades, ils ſe retirerent en déſordre. La néceſſité où le Duc de Popoli fut, de ne pas diviſer ſes troupes, l'empêcha de ſe ſaiſir des chemins qui favoriſoient leur fuite. Charles Sangro, l'un des principaux Chefs de la Conjuration, ſe voyant pourſuivi, s'étoit ſauvé par-deſſus le toit d'une maiſon ; mais le pied lui ayant gliſſé, il tomba, & ſe fracaſſa toutes les côtes. On le trouva caché dans un magaſin de charbon. Il conjura dans les termes les plus preſſans ceux qui l'avoient ſaiſi de le dérober à l'infamie du ſupplice, en lui permettant de ſe donner la mort. On n'eut aucun égard à ſes prieres. Comme il étoit preſque tout nud, on lui mit ſur le corps un méchant habit, & on le conduiſit en cet équipage au Château neuf avec les autres rebelles qu'on avoit arrêtés.

Le Duc de Popoli voyant que tout

étoit paiſible dans Naples, & que la tranquillité y étoit parfaitement rétablie, alla joindre le Viceroi pour l'informer de ſes heureux ſuccès. Le peuple marchoit en foule devant les vainqueurs, qu'il appelloit *les Peres de la Patrie & les défenſeurs de la liberté.* En même-tems il chargeoit d'imprécarions tous les Conjurés, & ne prononçoit leur nom qu'avec horreur. Tous les Napolitains pouſſoient des cris de joie, & remercioient le ciel d'avoir détourné l'orage qui menaçoit leur Patrie. On faiſoit mille vœux pour la proſpérité de Philippe V. & de tous les Seigneurs qui venoient d'aſſurer à ce Prince la poſſeſſion tranquille du Royaume de Naples. Jamais évenement ne fournit la matiere d'un plus beau triomphe & d'une joie plus univerſelle.

On arrêta pluſieurs des principaux Conjurés, & entr'autres Sallignet, ce Bourguignon dont j'ai parlé ailleurs. Il avoit ſur lui des lettres de l'Empereur, qui contenoient le nom des Maiſons Napolitaines, dont il falloit le plus ſe défier à cauſe de leur attachement pour Philippe V. On exécuta pluſieurs des

coupables. Sangro eut la tête tranchée devant le Château neuf. On prétend que Joſeph Capece ſe voyant pourſuivi par des Soldats, & n'eſperant pas de pouvoir échaper, ſe donna lui-même la mort pour en éviter une plus honteuſe. Sa tête fut expoſée ſur les murailles de la Citadelle; c'eſt toute la vengeance qu'on put tirer de lui. Le Prince de la Ricia fut pris ſur les frontieres du Royaume. On arrêta auſſi les deux Caraffes qui furent mis dans une étroite priſon. Il y eut quelques-uns des rebelles qui trouverent le moyen de ſe ſauver & de ſortir du Royaume. Cajetan, & Jerôme Capece, frere de celui dont je viens de parler, apprirent le mauvais ſuccès de la Conjuration, dans le tems qu'ils étoient prêts à entrer dans le Royaume. Cette nouvelle leur cauſa une ſi grande frayeur, qu'ils ne ſe crurent pas en ſûreté au milieu de leurs amis, à qui ils avoient mis les armes à la main, c'eſt ce qui fit qu'après les avoir diſperſés, ils ſe retirerent dans l'Etat Eccléſiaſtique. Cajetan y fut arrêté par les ordres du Pape qui le dépouilla de ſa Souveraineté, pour avoir refuſé d'obéir au Souverain Pon-

tiſe. On continua de pourſuivre les rebelles qui fuyoient de côté & d'autre. Ce fut ainſi que ſe termina la Conjuration de Naples, qui auroit fait perdre à Philippe V. un de ſes Royaumes, ſi ce Prince n'eût pas trouvé de puiſſantes reſſources dans l'affection de ſes nouveaux Sujets.

CONJURATIONS ET CONSPIRATIONS *EN TURQUIE.*

J'Ai déja dit ailleurs que les peuples pouvoient être fort heureux ſous une domination Deſpotique ; mais en ſuppoſant dans celui qui gouverne un aſſemblage de certaines qualités qu'on trouve rarement chez les Souverains, & preſque jamais chez les Princes qui ſont revêtus d'une puiſſance ſans bornes. L'hiſtoire des Turcs va nous préſenter dans la plûpart des Sultans, des monſtres qui ont été le fléau de l'humanité. Accoutumés à regarder leurs Sujets comme de vils eſclaves, le ſang du peuple ne leur paroît pas aſſez précieux pour qu'ils doivent craindre de le répandre, quand il s'agit de ſatisfaire leur ambition & même leurs caprices. Bourreaux de leur propre famille, ils étouffent tous les ſentimens de la Nature, afin de pourvoir à la conſervation de leur Couronne. Combien

de Princes Ottomans cette barbare Politique n'a-t-elle pas fait égorger ? Les cataſtrophes ne peuvent manquer d'être fréquentes dans un pays où les Souverains abuſent ſi furieuſement de leur pouvoir. Auſſi il n'eſt gueres de Sultans qui ne montent ſur un Thrône enſanglanté. L'Empire Ottoman va nous fournir plus d'un exemple de ces évenemens terribles. Comme la Religion influe beaucoup ſur le Gouvernement des Etats, il me ſemble à propos de faire connoître le prétendu prophete dont les Turcs ont adopté la doctrine.

Ce célebre impoſteur qui de ſimple Marchand, devint le Monarque de l'Arabie, ce fondateur d'un Empire floriſſant, & dont les débris ont formé trois Monarchies puiſſantes, ce vaſte génie qui, ſans le ſecours des ſciences humaines, a effacé la gloire des plus habiles Politiques, ce Prophete ſi renommé, Auteur d'une Religion, qui par ſon étendue le diſpute au Chriſtianiſme, ce deſtructeur de tant de Royaumes, qui inonda la terre de ſang, & qui chercha à détruire tout ce que les hommes précédens avoient acquis de lumieres & de connoiſſances, ce monſtre

monſtre & ce grand homme, Mahomet enfin naquit à la Mecque le 9 Avril, l'an de Jeſus-Chriſt 572. Eminah ſa mere étoit veuve depuis deux mois, lorſqu'elle mit au monde cet enfant. Abdol-Motalleb, ayeul paternel de Mahomet, fut obligé de prendre ſoin du fils & de la mere, qui étoient fort mal partagés du côté de la fortune. Leur bien conſiſtoit en quelques beſtiaux, dont toute la famille tiroit ſa ſubſiſtance.

Mahomet reſta chez Halimah ſa nourrice juſqu'à l'âge de ſix ans. Dès qu'il put marcher, on l'envoyoit avec les autre enfans à la ſuite des troupeaux communs du Village, & il portoit avec lui les petites proviſions dont il avoit beſoin pour quelques jours. Il couchoit à l'air, ſelon l'uſage pratiqué en Arabie, où l'on accoutume les enfans à ſupporter la chaleur & à ſe contenter d'une très-légere nourriture. Mahomet après avoir été élevé de la ſorte pendant les ſix premieres années de ſa vie, ſe livra ſans peine aux plus violens exercices, ſous la conduite de ſon oncle Abutaleb. Celui-ci étoit un Chaſſeur déterminé, qui alloit tous les jours attaquer dans les montagnes les animaux

les plus féroces. Tel fut l'école où Mahomet forma ſa jeuneſſe. Une pareille éducation lui procura une vigueur infatigable, une grande connoiſſance des chevaux & des chameaux, une habileté rare à les gouverner, & beaucoup d'adreſſe pour tirer des fleches & pour ſe ſervir du ſabre & de l'épée. Ce fut ainſi que Mahomet fit l'apprentiſſage du métier de la guerre, & travailla de bonne heure à ſe mettre en état d'exécuter les vaſtes projets que ſon ambition lui inſpira dans la ſuite.

A l'âge de vingt ans ce jeune homme voulant tenter fortune, s'engagea dans les caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas. Il ne tira aucune utilité lucrative des divers voyages qu'il entreprit; mais il acquit des lumieres & des connoiſſances, qui convertirent les notions d'un chaſſeur, ou d'un Marchand en celles d'un grand homme d'Etat & d'un ſage Légiſlateur.

Mahomet ayant eu occaſion d'aller en Perſe pour des raiſons de commerce, il y étudia les mœurs du pays, & s'inſtruiſit principalement de la façon dont on y faiſoit la guerre. En voyant les abus qui s'étoient introduits dans le

Gouvernement, il conjectura que cette Monarchie autrefois ſi puiſſante, ne pouvoit pas long-tems ſubſiſter. Après avoir bien examiné la Perſe, il paſſa en Syrie, & redoubla d'attention pour s'inſtruire de la diſcipline militaire, du Gouvernement politique & de la Religion, d'un peuple auſſi puiſſant & d'auſſi grande réputation que les Romains; mais il fut bien étonné de voir que cet Empire ſi vanté, n'étoit plus qu'un fantôme de ce qu'il avoit été autrefois. Peut-être forma-t-il dès-lors le projet de réunir les Arabes, & de les employer à la deſtruction de ces deux Empires, qui ne lui parurent rien moins que formidables.

Enfin Mahomet étant parvenu à l'âge de 28 ans, ſans avoir pû s'enrichir que du côté de l'eſprit, revint à la Mecque & s'y établit avantageuſement. Une jeune veuve pour laquelle il avoit fait quelque négoce pendant le cours de ſes voyages, & à qui il rendit un compte auſſi exact que déſintéreſſé, conçut la plus vive eſtime pour les ſentimens d'un homme que l'adverſité ſembloit n'avoir pourſuivi que pour rendre ſa fidélité plus brillante. Mahomet ſe trouvoit alors à la fleur de ſon

âge ; & quoique ſa taille n'eût rien d'extraordinaire, ſa phyſionomie ſpirituelle, le feu de ſes yeux, & la modeſtie qui accompagnoit ſes démarches, firent une telle impreſſion ſur le cœur de cette Dame, qu'elle ſe détermina à choiſir Mahomet pour époux, & à lui donner la préférence ſur pluſieurs autres Arabes qui la recherchoient avec empreſſement. Chadije ou Chadijah, c'eſt le nom de cette riche veuve, fit en ſe mariant une donation de tous ſes biens à Mahomet. Celui-ci ſe livra tout entier à la ſatisfaction de ſon épouſe, & & jamais mari ne ſe montra plus tendre ni plus attentif. Chadije de ſon côté ne ſongea qu'à faire la félicité de celui à qui elle venoit de donner & ſa main & ſon cœur.

Mahomet & ſon épouſe vécurent toujours en bonne intelligence, & dans le cours de ſept années, ils eurent cinq enfans, trois garçons & deux filles. Ses trois fils moururent bien-tôt, & leur mere ne tarda pas à les ſuivre. (*a*) Mahomet fut très-ſenſible à la perte de ſon épouſe & de ſes enfans ; mais com-

(*a*) Chadije mourut après ſept ans de mariage.

me il avoit un grand penchant pour les femmes, il ſongea bientôt à ſe remarier. Ses grands biens, ſa bonne réputation, ſa capacité ſinguliere dans le négoce, le mirent à portée d'aſpirer aux meilleurs partis. Il jetta donc les yeux ſur l'une des filles d'Abdallah, ſurnommé Abubeker, qui étoit un des principaux habitans de la Mecque. Mahomet ne trouva pas dans ce ſecond mariage les mêmes douceurs qu'il avoit goûtées dans le premier. Aiesha, c'eſt ainſi que s'appelloit ſa nouvelle épouſe, lui cauſa beaucoup de chagrin par ſa coquetterie & par ſes intrigues. Pour s'en conſoler, il profita de la permiſſion que donnoient les Loix de l'Arabie, d'épouſer pluſieurs femmes & de prendre des Concubines.

Nous n'avons vû juſqu'à préſent dans Mahomet qu'un Citoyen paiſible, uniquement occupé des affaires de ſon commerce ou des plaiſirs que procure la ſociété d'un ſexe aimable; nous allons voir maintenant un Impoſteur qui ſe dit inſpiré du Ciel, & qui employe le fer & la flamme pour obliger les peuples à recevoir ſa doctrine.

Quand Mahomet eut formé le plus hardi projet que puiſſe concevoir l'eſ-

prit humain, il ſongea aux moyens de l'exécuter. Avant que de ſe lancer dans le public & d'y prêcher les dogmes qu'il vouloit établir, il travailla à ſe faire des Proſélites dans ſa propre famille. Zeid, (*a*) Ali & Abubeker furent les premiers qu'il vint à bout de ſéduire. Dans un des momens où l'enthouſiaſme ſe ſaiſit de l'imagination de Mahomet, il parla en préſence de ſon beau-pere, comme l'auroit pû faire un homme inſpiré. Il repréſenta à Abubeker que les malheurs de la Nation Arabe n'avoient d'autre principe que la corruption du culte de Dieu; que chaque famille & chaque particulier proſtituoient leur encens à de vaines Idoles, & que cette abomination avoit pénétré juſques dans le lieu ſaint. Ce diſcours fit une vive impreſſion ſur le cœur d'Abubeker. Quelques jours après celui-ci témoigna à ſon gendre, qu'il étoit réſolu d'embraſſer ſa doctrine. On ſent combien cette déclaration dut être agréable au prétendu Prophete.

Pour voir de quelle maniere Maho-

(*a*) Zeid étoit couſin-germain & beau-frere de Mahomet. Ali fut dans la ſuite gendre du prétendu Prophete.

met employoit ſes talens naturels à la ſéduction des peuples, je vais rapporter quelques-uns de ſes diſcours, dont je ſupprimerai pluſieurs répétitions ennuyeuſes, & certains faits qui n'échappent pas communément aux perſonnes dont l'eſprit eſt rectifié par une étude méthodique. Voici à peu près comment s'exprimoit cet habile Impoſteur. » Citoyens de la Mecque, l'heure eſt venue de rendre compte de votre raiſon & de votre valeur. En vain vous avez reçu ces avantages d'un Maître tout-puiſſant, libéral, & bienfaiſant, ſi vous ne ſçavez pas en faire l'uſage qu'il convient. Je vous avertis de la part de ce Maître. Je ſuis nouvellement chargé de ſa légation, pour vous dire qu'il ne veut plus que vous abuſiez de ſes dons précieux, en ne les employant qu'à des amuſemens indignes de lui. Ne laiſſez plus diſtraire vos cœurs par des plaiſirs imaginaires. Ouvrez vos ames pour recevoir la vérité. Mais ce Mahomet qui vous parle, n'eſt-il pas un homme tel que vous ? Eſtes-vous venus écouter les chimeres de quelque ſonge, des vers rimés par un Poëte adroit, ou de vieux contes des anciennes hiſtoires,

» amuſemens frivoles des vieillards &
» des enfans ? Attendez-vous des mi-
» racles ou des preſtiges ? Hommes
» Arabes, écoutez. C'eſt Dieu qui va
» parler ; c'eſt lui qui a fait le ciel & la
» terre, & qui n'ignore rien de ce qui
» s'y paſſe. Il connoît le fond de vos
» cœurs. *Dis-leur* (*a*), Prophete, que
» dans toutes les Villes qui ſe ſont at-
» tiré toutes ſortes de malheurs par
» les crimes de leurs habitans, nous
» n'avons jamais envoyé pour les con-
» vertir que des hommes ſemblables
» aux autres, & que nous avions inſ-
» truits par la révélation. *Dis-leur* qu'ils
» interrogent les familles de la Loi &
» de l'Evangile, & qu'ils apprennent
» d'elles que ces Envoyés n'ont point
» été des Anges, ou des hommes qui
» vécuſſent ſans manger. Ils n'ont point
» été éternels ſur la terre, & n'ont
» point prolongé leur vie au-delà du
» terme déterminé. *Dis-leur*, nous
» n'en avons pas été moins fideles à

(*a*) C'eſt une de ces expreſſions communes dans l'Alcoran, par leſquelles Mahomet faiſoit entendre à ceux qui l'écoutoient, qu'il ne parloit plus de lui-même, & que l'eſprit de Dieu le tranſportoit.

» exécuter ce qu'ils ont promis de no-
» tre part ; nous les avons toujours dé-
» livrés, & nous avons perdu les pré-
» varicateurs & les endurcis ; & main-
» tenant nous t'envoyons une parole
» qu'ils ne peuvent pas refuſer d'en-
» tendre. Nous parlons un langage vul-
» gaire, qui eſt à la portée du plus foi-
» ble & du plus fort. Combien avons-
» nous fait périr de Villes injuſtes à la
» place deſquelles nous avons fait met-
» tre d'autres générations ! Quand ces
» Nations éprouvoient la rigueur de
» nos châtimens, elles abandonnoient
» promptement les lieux qu'elles
» croyoient frapés de notre colere; mais
» *dis-leur* que les Anges s'en moquoient.
» Ne hâtez point votre fuite, enfans
» d'iniquité, retournez à votre Patrie
» & à vos demeures paternelles. On
» vous interrogera ſans doute avant
» que de vous punir. Oh ! malheureux
» que nous ſommes, répondront-ils,
» nous n'avons point été auſſi méchans
» que l'on nous en accuſe ; & ils n'ont
» point ceſſé de nous reprocher leur
» punition comme une injuſtice, juſ-
» qu'à ce qu'ils ayent été renverſés &
» détruits comme une moiſſon coupée.
» *Dis leur*, avons-nous tiré du néant le

» Ciel & la Terre & tout ce qu'ils con-
» tiennent, pour un divertiſſement
» odieux, ſans égard à la Vérité & à la
» Juſtice ? Prophete, fais évanouir le
» menſonge, fais diſparoître la vanité,
» perce-les de mille traits ; les fleches
» feront la vérité, & ce ſont les armes
» que nous te mettrons entre les mains.
» *Dis-leur*, malheur à vous, à la fauſſe
» opinion que vous avez de Dieu. Les
» Cieux & la terre ſont à lui, & rien
» de ce qu'ils contiennent ne s'eſt en-
» core laſſé de lui obéir. Le ſoleil & les
» aſtres n'ont point dédaigné leur ſer-
» vitude. Ils n'ont point appellé d'au-
» tres Dieux de la terre pour reſſuſciter
» les morts. Citoyens, ne voyez-vous
» pas que s'il y avoit pluſieurs Dieux
» égaux en puiſſance, ils ſe détruiroient
» les uns les autres. Mais louange à
» Dieu, Seigneur de la gloire. Il eſt
» unique, & nul ne lui demandera
» compte de ſa volonté, ni de l'uſage
» de ſon pouvoir ; c'eſt lui qui interro-
» gera les hommes, & qui leur deman-
» dera raiſon des Dieux qu'ils ont eu
» l'audace de ſe forger eux-mêmes.
» C'eſt l'avertiſſement que je vous
» donne pareil à celui des Prophetes qui
» ont été avant moi. Il n'y a point d'au-

» tre Dieu que Dieu, & c'eſt lui ſeul
» que vous devez adorer . . . . . .
» pour vous, Arabes, vous n'êtes qu'un
» peuple; je ne ſuis qu'un ſeul Dieu
» votre Seigneur, & vous ne devez
» ſervir que moi. Les Chrétiens & les
« Juifs ont diviſé leur foi, & ils en
» rendront compte au dernier jour :
» jour terrible ! où les méchans ſeront
» rappellés du néant, non pour vivre
» comme la premiere fois ſur la terre,
» mais pour être des tiſons de l'enfer
» dans un lieu ſi profond, que leurs
» cris épouvantables ne ſeront enten-
» dus d'aucun endroit.

L'effet de ce diſcours fut de perſuader cinq Auditeurs nouveaux qu'Abubeker avoit conduit au prétendu Prophete. Encouragé par ce ſuccès, Mahomet commença à parler en public. Ce fut d'abord dans ſa maiſon où les curieux venoient l'entendre, enſuite dans les Places de la Ville où le peuple s'aſſembloit pour l'écouter; enfin ſous le portique du Temple où les Pélerins & les Dévots de profeſſion ſe trouvoient en plus grand nombre.

Les prédications publiques de Mahomet ne réuſſirent pas dans les commencemens. On étoit bien aiſe de l'en-

tendre, parce qu'il débitoit des hiſtoires inconnues, & qu'il les narroit d'une maniere agréable ; mais les peintures qu'il faiſoit du Paradis & de l'enfer touchoient peu ſes Auditeurs, parce que la réſurrection étoit pour les Arabes un dogme étranger & qui leur parut incroyable. Mahomet gagna donc d'abord très-peu de monde : mais on s'apperçut néanmoins que ſes opinions n'avoient pas laiſſé de ſe répandre & de faire impreſſion ſur les eſprits. S'il ne vint pas à bout de les ſubjuguer entierement, il réuſſit du moins à jetter des ſcrupules dans leurs conſciences, à leur inſpirer l'amour de la liberté & la haine des étrangers.

Mahomet après bien des prédications, ne comptoit au nombre de ſes véritables Diſciples, que trente-neuf perſonnes. Il trouvoit beaucoup d'oppoſition de la part du peuple qui vouloit continuer le même culte & conſerver ſes Dieux. Les principaux Citoyens de la Mecque cherchant à gouverner cette eſpece de République, avoient de leur côté un intérêt ſenſible à prévenir les deſſeins de Mahomet, qui ſous prétexte d'une réforme dans la Religion, travailloit à ſe rendre

maître des eſprits, pour les diriger ſelon ſes vûes. Un des plus redoutables adverſaires du faux Prophete fut Omar, homme qui jouiſſoit d'une grande réputation parmi ſes Concitoyens, & qui étoit fort prévenu contre les nouveautés. Il eut un jour diſpute avec Mahomet, & tira ſon poignard pour en frapper le Prophete; mais on ſe jetta au milieu d'eux, & on les empêcha de s'approcher. Quelque tems après ce même Omar devint un des plus zélés partiſans de Mahomet. Celui-ci pendant trois années de peines & d'un travail aſſidu, n'avoit pû ſéduire que quarante-deux perſonnes, qui étoient à la vérité les plus illuſtres Citoyens de la Mecque, & les plus capables par leur caractere de contribuer au ſuccès de ſon entrepriſe. Mais comme il s'agiſſoit de gagner la multitude, Mahomet redoubla ſes inſtructions publiques, & ne refuſa à perſonne les entretiens particuliers que l'on vouloit avoir avec lui. Toutesfois il ne jugea pas que de ſimples paroles fuſſent ſuffiſantes pour porter la conviction de ſa doctrine auſſi loin qu'il le déſiroit. Il y joignit la pratique d'une extrême libéralité envers les pauvres, & en fit un précepte qui

oblige chaque Muſulman à diſtribuer pendant ſa vie la dixiéme partie de ſes biens.

Cette obligation de ſoulager les malheureux, contribua beaucoup à faire valoir la doctrine de Mahomet. Les ſuccès de cet impoſteur commencerent à allarmer les Magiſtrats qui étoient chargés du Gouvernement. On convoqua une Aſſemblée générale du peuple pour y prendre en commun les réſolutions qui paroîtroient les plus convenables. Abutaleb, oncle du faux Prophete, défendit avec chaleur les intérêts de ſon neveu, en ſoutenant que Mahomet s'étoit toujours conduit en bon Citoyen, qu'on ne pouvoit lui reprocher qu'une particularité d'opinions dont on ne pouvoit ſe former qu'une idée avantageuſe, à en juger par la conduite de ceux qui les avoient embraſſées. Il inſiſta enſuite ſur la néceſſité de garder, à l'égard de ce Citoyen, les régles ordinaires de la Juſtice, qui ne permettent pas de condamner perſonne ſans l'entendre. Il ſe trouva quelqu'un qui ſoutint que Mahomet s'étoit rendu coupable de mort, en attaquant la Religion commune du pays, en tenant des Aſſemblées particulieres, &en

s'efforçant de ſoulever le peuple par des harangues publiques & par des écrits ſéditieux, qui n'étoient propres qu'à répandre dans la ſociété le trouble & la terreur. Il conclut ſon diſcours, en diſant que la mort de Mahomet étoit le ſeul moyen de délivrer l'Arabie des malheurs dont elle étoit menacée. La grande conſidération qu'on avoit pour Abutaleb, empêcha qu'on ne prît un parti violent contre le prétendu Prophete. On ſe contenta de décider qu'il ſeroit fait une députation à Mahomet pour l'interroger ſur certains points de ſa doctrine. Abutaleb frappé du péril que ſon neveu avoit couru, lui repréſenta qu'il étoit plus raiſonnable d'adopter les opinions reçues, que de ſoutenir opiniâtrément des ſentimens ſinguliers. Il lui expoſa les ſuites funeſtes que pouvoit avoir le changement qu'il vouloit introduire dans la Religion, & chercha à l'intimider, en le menaçant de l'abandonner à la diſcrétion de ſes ennemis. Mahomet répondit à ſon oncle qu'il choſiroit plutôt la mort, que de ceſſer d'inſtruire les peuples, parce qu'il étoit obligé d'obéir à Dieu qui l'avoit choiſi pour un ſi glorieux miniſtere. Abutaleb ne cherchoit qu'à dé-

ſivrer ſon neveu du péril auquel il le voyoit expoſé ; mais il n'avoit aucune envie de l'abandonner en de pareilles circonſtances.

Les Députés qu'on envoya à Mahomet, lui reprocherent de vouloir introduire un culte nouveau, de prêcher la réſurrection des morts qui leur paroiſſoit une doctrine abſurde & incroyable, d'inventer des fables puiſées chez des Nations étrangeres & ſuperſtitieuſes. Ils lui dirent enfin que ſes libéralités, dont le motif étoit peut-être fort louable, pouvoient auſſi paſſer pour une eſpece de corruption pratiquée dans le deſſein de ſurprendre les ſuffrages de la populace. » C'eſt pour quoi, ajoutoient-» ils, la conduite la plus convenable à » un homme ſage, tel que vous l'avez » paru juſqu'à préſent, eſt celle qui » donnera le moins d'occaſion au ſcan-» dale de vos compatriotes & aux ac-» cuſations de vos ennemis, à moins » que vous n'entrepreniez de faire des » miracles publics pour autoriſer vo-» tre doctrine. C'eſt ainſi qu'en ont » uſé tous les autres Prophetes. En re-» fuſant de nous donner cette preuve de » votre miſſion, vous ne manquerez » pas d'encourir l'indignation générale,

» & peut-être les ſuites d'une accuſa-
» tion capitale devant vos propres
» Concitoyens. La réponſe que Maho-
met fit aux Députés, ſe trouve dans le
ſixiéme chapitre de l'Alcoran. Voici
comment s'explique cet habile impoſ-
teur. » Ils ont juré par le ſerment le
» plus ſacré, que s'ils voyoient un ſeul
» miracle, ils croiroient au livre qui
» t'eſt adreſſé : *Réponds*, certes les mi-
» racles ſont au pouvoir de Dieu. Il
» eſt le maître de la Nature, quoique
» les infideles ne le comprennent pas.
» *Dis-leur*, celui qui fait croître les
» moiſſons ſur la terre avec quelques
» gouttes d'eau qu'il y répand des
» Cieux, celui qui nourrit l'homme
» avec du pain, dont il fait de la chair
» & des os, n'eſt-il pas tout puiſſant
» pour planter un jardin dans le déſert,
» ou pour faire couler les eaux du ſein
» des montagnes ? Oui certes, il eſt
» tout-puiſſant, car il renverſe la rai-
» ſon des infideles, & frappe leurs yeux
» d'aveuglement, afin qu'ils perſéve-
» rent dans l'erreur qu'ils ont choi-
» ſie & qu'ils ont préferé à la vérité.
» *Dis-leur*, Prophete, que quand ils ver-
» roient deſcendre les Anges, que
» quand les morts leur parleroient, &

» qu'ils verroient toute la nature dé-
» couverte ſous leurs yeux, ils ne croi-
» roient que par le bienfait de Dieu.
» Peuples, vous en voyez aſſez pour
» vous convaincre; nous n'avons em-
» ployé les prodiges que pour la ter-
» reur ou la punition des incrédules.
» Ne ſuis-je pas un homme tel que les
» autres? Dieu m'a-t-il confié le pou-
» voir de faire des miracles? Je ne ſuis
» envoyé que pour vous inviter à choi-
» ſir le bien qui vous eſt offert, & à
» craindre le mal qui ſera punir les mé-
» chans. Je ne vous dis que ce qui eſt
» enjoint, ce que je dois crier à force
» de voix à ceux qui voudront m'en-
» tendre & à ceux qui refuſeront de
» m'écouter.

Cette réponſe étoit fort raiſonnable dans la bouche d'un homme qui ne s'attribuoit point le pouvoir de faire des miracles. Il ne répondit pas ſi judicieuſement à certaines queſtions qu'on lui fit par le conſeil des Juifs pour ſonder l'étendue de ſes connoiſſances. Il ne put ſe tirer d'affaire qu'en débitant des fables abſurdes & extravagantes.

Les Députés qu'on avoit envoyés à Mahomet, retournerent à leurs Chefs qui jugerent que cet impoſteur étoit

déterminé à pourſuivre ſon entrepriſe. On l'auroit mis hors d'état de troubler l'Arabie, s'il n'avoit pas été ſoutenu par Abutaleb qui avoit beaucoup de crédit parmi ſes compatriotes. Mais ſi on étoit contraint en quelque ſorte d'épargner Mahomet, on ne laiſſoit échapper aucune occaſion de chagriner ſes Diſciples. Ceux-ci ſe voyant expoſés à tous momens aux inſultes & aux railleries de leurs Concitoyens, ſeize d'entr'eux réſolurent d'aller chercher dans un autre pays la tranquillité, dont ils ne pouvoient pas jouir dans leur propre Patrie. Mahomet qui ne demandoit pas mieux que de ſe faire des créatures en différens endroits, & d'étendre ſa doctrine, leur accorda volontiers cette permiſſion; il l'accompagna d'inſtructions néceſſaires, & d'une lettre pour le Roi d'Ethiopie chez qui ſes Diſciples perſécutés devoient chercher un aſyle. Ce Prince étoit Chrétien, & ſoit par un motif de charité, ſoit par déférence aux recommandations du Prophete, il reçut ſi bien ces fugitifs, que la nouvelle en étant venue à la Mecque, pluſieurs de leurs freres prirent le même chemin; de ſorte qu'il ſe trouva dans la ſuite un aſſez grand nom-

bre de Muſulmans en Ethiopie. C'eſt cette époque que les Mahométans célebrent encore aujourd'hui ſous le nom de premiere Egyre.

Les perſécuteurs du Mahométiſme voulant en arrêter les progrès, firent un Traité avec toutes les Tribus des Arabes, par lequel on s'engageoit à ne contracter aucune alliance avec les deſcendans d'Haſchem (*a*) & d'Abdol-Motalleb, & à n'avoir aucun commerce avec eux. Par ce traité les parens de Mahomet, ceux mêmes qui étoient encore oppoſés à ſes ſentimens, ſe virent obligés de ſortir de la Mecque & de ſe retirer dans une Terre d'Aboutaleb peu éloignée de la Ville. Ce fut dans cette eſpece d'exil que Mahomet accompagné de quelques-uns de ſes Diſciples, paſſa les années ſix, ſept, huit & neuf de ſa miſſion.

(*a*) Haſchem étoit pere d'Abdol-Motalleb. Celui-ci eut douze fils; le dernier qui s'appelloit Abdallah étoit pere de Mahomet: le cinquiéme des fils d'Abdol Motalleb s'appelloit Abougeher, & fut toujours un des plus mortels ennemis du Prophete. Abbas le neuviéme fils d'Abdol-Motalleb fut la tige de tous les Califes Abaſſides.

Le généreux parent qui avoit tenu lieu de pere à Mahomet pendant ſon enfance, qui s'étoit déclaré ſon protecteur en toutes occaſions, qui venoit tout nouvellement de lui donner un aſyle, Abutaleb enfin mourut dans la quatre-vingt-troiſiéme année de ſon âge, & adopta, à ce qu'on penſe, avant que de mourir, la nouvelle doctrine, qu'il n'avoit jamais voulu embraſſer pendant le cours de ſa vie. Mahomet parut extrêmement touché de la mort de ſon bienfaiteur: ce qui lui rendit encore cette perte plus ſenſible, c'eſt qu'Abuſophian ſon plus mortel ennemi, ſe trouva par la mort d'Abutaleb revétu de la principale autorité dans la Ville de la Mecque.

Abuſophian anima tellement les Koréiſshites contre le Prophete, qu'ils commencerent dès-lors à s'oppoſer vigoureuſement aux progrès de la nouvelle doctrine. Ils y réuſſirent même ſi bien que pluſieurs des Diſciples de Mahomet voyant qu'il n'y avoit rien à gagner avec lui, & qu'au contraire y avoit tout à craindre, l'abandonnerent lui & ſa nouvelle Religion.

Mahomet n'etoit pas homme à ſe rebuter. Les obſtacles ne ſervoient qu'à

animer ſon courage. Voyant que ſes compatriotes étoient ſi fort prévenus contre ſa doctrine, il jugea à propos de céder au tems & d'attendre des circonſtances plus favorables. Il ſortit donc de la Mecque, & alla à Taïf dans le deſſein d'y faire des Proſélytes; mais les prédications du Prophete ne lui attirerent que des railleries & des inſultes qui l'obligerent de quitter cette Ville. Il revint à la Mecque où il continua d'exhorter ſes Concitoyens à abandonner le culte idolâtre & à embraſſer ſa Religion, dont les dogmes principaux établiſſoient l'unité d'un Dieu & la vérité de ſa miſſion. Il attira à ſon parti ſix habitans de Médine, qui étant de retour chez eux, dirent mille biens de la perſonne & de la doctrine de Mahomet, de ſorte que quand il alla dans leur Ville, la plûpart des habitans le reçurent avec joie, & parurent diſpoſés à l'écouter favorablement.

L'Impoſteur avoit déja fait de grands progrès. Ils auroient été bien plus conſidérables, s'il eût pû ſatisfaire le peuple ſur l'article des miracles. Il avoit beau alléguer ſes entretiens familiers avec l'Ange Gabriel, tout cela ne ſervoit à

rien, on vouloit des prodiges. Cette indocilité cauſoit beaucoup de chagrin à Mahomet ; mais il trouva de quoi ſe conſoler dans la dignité de Chef, qui lui fut ſolemnellement conferée par les (*a*) Anſariens. Ils lui jurerent foi & obéiſſance comme à l'Apôtre de Dieu, & s'obligerent à prendre les armes pour ſoutenir ſes intérêts. Mahomet leur fit auſſi prêter ſerment pour leurs femmes, & ils s'engagernt *qu'elles n'aſſocieroient rien à Dieu, qu'elles ne déroberoient point, qu'elles ne commettroient point de fornication, & qu'elles ne tueroient point eurs enfans.*

Après cette formalité, Mahomet leur donna Moſaab fils d'Omar pourles inſtruire dans le Muſulmaniſme. Moſaab paſſa à Medine où il fut d'abord regardé comme un Eſpion. Il ſe juſtifia facilement, & parut devant le Prince du Pays, lui lut quelques verſets de l'Alcoran, en fit un illuſtre Proſélyte, dont l'exemple entraîna un grand nombre

(*a*) *Anſariens* veut dire *Auxiliaires.* On appella Anſariens les premiers habitans de Médine que Mahomet engagea dans ſon parti, & qui lui furent dans la ſuite d'un grand ſecours.

d'habitans dans le parti de Mahomet. Celui-ci juſqu'alors s'étoit contenté de prêcher ſa doctrine, en déclarant qu'il n'avoit rien à oppoſer aux perſécutions de ſes ennemis que la patience. Il changea enfin de langage, & ſuppoſa qu'il avoit ordre du Ciel d'exterminer tous ceux qui ne voudroient pas ſe ſoumettre à ſon obéiſſance. Il exigea de ſes Diſciples un nouveau ſerment, par lequel ils s'engageoient à le défendre avec le même zele qu'ils défendroient leurs femmes & leurs enfans. De ſon côté il leur promit de ne les abandonner jamais, & les aſſura que s'ils mouroient à ſon ſervice, le Ciel ſeroit la récompenſe de leur valeur & de leur fidélité.

Mahomet, après une pareille démarche, ſentit bien qu'il ne ſeroit pas en ſureté à la Mecque; il réſolut donc d'en ſortir & de ſe retirer à Medine. Avant ſon départ, il choiſit parmi les Anſariens douze perſonnes pour gouverner ſous ſes ordres, & pour inſtruire tous ceux qui avoient déja embraſſé, ou qui dans la ſuite embraſſeroient la Religion Muſulmane. Les Koréiſhites, qui craignoient que Mahomet ne leur échapât, réſolurent de l'aſſaſſiner; mais afin que l'on fût dans une eſpece d'impoſſibi-

lité

lité de venger ſa mort, on voulut que les meurtriers du Prophete fuſſent tirés de toutes les différentes Tribus, & que chacun donnât ſon coup, afin que toute la Nation ſemblât avoir concouru à la mort de l'Impoſteur. Celui qu'on vouloit perdre, ne tarda pas à en être inſtruit, & ſongea aux moyens de pourvoir à ſa ſûreté. Il dit à ſon diſciple Ali : *Mettez-vous dans mon lit & prenez ma robe verte, afin qu'on croye que je ſuis chez moi. Je ferai dire que je ſuis malade & que je repoſe.* Cet artifice réuſſit. Mahomet ſe retira dans le tems que ſes aſſaſſins attendoient ſon lever pour le faire périr. Ils donnerent d'autant mieux dans le piége, qu'ayant regardé par les fentes de la porte, & ayant apperçu la robe du Prophete, ils crurent que c'étoit lui-même, & ne ſe douterent pas qu'un autre eût pris ſa place.

Ali ſe leva, lorſqu'il crut Mahomet en ſûreté, il avoit tout à craindre qu'on ne ſe vengeât ſur lui de la fuite (*a*) du Prophete. Cependant on ne lui fit au-

(*a*) C'eſt à cette fuite de Mahomet que commence l'Egyre qui eſt l'époque des Mahométans.

cun mal. Il reſta quelques jours à la Mecque pour rendre les dépôts qu'on avoit confiés à Mahomet. Celui-ci accompagné d'Abubeker, ſe retira d'abord à la montagne de Thur, où il demeura caché pendant trois jours. Ses ennemis le cherchoient avec ſoin, & il eut bien de la peine à ſe dérober à leurs pourſuites. Enfin il arriva heureuſement à Medine, où il commença à jouir de la tranquillité qui lui étoit néceſſaire pour l'exécution de ſes vaſtes projets. Il s'occupa d'abord de l'inſtruction des peuples, & établit quelques cérémonies dans ſa Religion. Voyant qu'il ne pouvoit pas ſubjuger tous les eſprits auſſi facilement qu'il l'auroit ſouhaité, il crut qu'il étoit tems de ſubſtituer la force & la violence aux raiſonnemens & aux diſcours. C'eſt pourquoi il avertit ſes Sectateurs de ſe préparer à faire la guerre, & à paſſer au fil de l'épée tous ceux qui ne voudroient pas embraſſer ſa doctrine, à moins qu'ils ne vouluſſent payer un tribut annuel.

Les Diſciples de Mahomet ſe ſoumirent ſans peine à cet ordre barbare qui leur fourniſſoit les moyens de s'enrichir. Leur premiere expédition fut la capture d'une caravane qui appartenoit

à des Marchands de la Mecque. De ſorte que les Compatriotes de Mahomet furent les premiers contre qui il employa le vol & le brigandage pour les attirer à ſa Religion. Cet Impoſteur ſçachant qu'Abuſophian, dont j'ai déja parlé, revenoit de Syrie accompagné de trente hommes qui conduiſoient une caravane, mit ſes troupes en embuſcade pour attaquer le Koréiſshite, & lui enlever ſes marchandiſes. Abuſophian en ayant été averti, manda à ceux de ſa Tribu le danger où il ſe trouvoit. On lui envoya promptement neuf cens hommes d'Infanterie & cent de Cavalerie. Les forces de Mahomet étoient bien inférieures, puiſque les ayant ramaſſées, il ne ſe trouva que cent treize combattans. Cette diſpoſition ne fit qu'animer ſon courage. Il ſe mit en marche comptant ſur la bravoure de ſes ſoldats, & ceux ci le ſuivirent avec ardeur, dans l'eſpérance que Dieu ſuppléroit à la foibleſſe de leur armée. Pleins de cette confiance qu'inſpire le fanaſtime, ils fondent ſur l'ennemi & le mettent en déroute. Cette victoire peu conſidérable en elle-même, doit être regardé comme le fondement de toutes celles que Mahomet remporta

dans la ſuite : un Général eſt en état de tout entreprendre avec des ſoldats qui s'imaginent que la Divinité s'intéreſſe à leur ſuccès.

Pendant le combat, dont je viens de parler, Mahomet étoit reſté dans ſa tente à prier Dieu ; mais lorſqu'il vit plier ſes gens, il ſe mit à leur tête, jetta du ſable aux yeux de ſes ennemis, & prononça ces paroles : *Que leurs viſages ſoient troublés & confondus*, & les ayant vivement chargés, il les força à prendre la fuite. Il y eut ſoixante-dix hommes de tués & autant de priſonniers du côté d'Abuſophian. Mahomet ne perdit que quatorze hommes. La nouvelle de cette défaite conſterna les habitans de la Mecque, & fit mourir de chagrin (*a*) Abulahab un des plus grands ennemis du Prophete.

Quand il fallut partager le butin, il y eut une grande diſpute dans l'armée des Vainqueurs. Les uns vouloient avoir une part plus conſidérable que les autres. Pour appaiſer ce différend qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes, Mahomet ſuppoſa un ordre du Ciel qui lui preſcri-

(*a*) Il y a dans l'Alcoran un chapitre de malédictions contre Abulahab.

voit de prendre la cinquiéme partie du butin, & de partager le reſte également à ſes ſoldats.

Après avoir rétabli la bonne intelligence parmi ſes troupes, Mahomet les fit marcher contre quelques Juifs de la Tribu de Kainokan dont il prétendoit avoir lieu de ſe plaindre. On les preſſa ſi vivement qu'ils ſe rendirent à diſcrétion. Ils furent heureux d'en être quittes pour la confiſcation de leurs biens ; car le vainqueur avoit deſſein de pouſſer plus loin ſa vengeance.

Je paſſe ſous ſilence pluſieurs expéditions peu importantes pour venir tout d'un coup à la fameuſe bataille d'*Ohud*. Les Koréiſshites aſſemblerent une armée de trois mille hommes & de deux cens chevaux, & Abuſophian en fut nommé le Général. Mahomet effrayé d'abord par le nombre de ſes ennemis, délibera pendant quelque tems s'il iroit les attaquer, ou s'il ſe tiendroit renfermé dans Medine. Il prit le premier parti, & s'avança avec neuf cens hommes d'infanterie, juſqu'à un lieu ſitué entre la Mecque & la montagne d'Ohud. Il plaça ſon monde le plus avantageuſement qui lui fut poſſible, & donna bataille. Cinquante Archers de Mahomet trop

avides du pillage, ne garderent pas leurs poſtes, & donnerent lieu à celui qui commandoit l'aîle droite des Koréiſshites de fondre ſur les Muſulmans avec ſa Cavalerie. Au milieu de la confuſion & du déſordre, le bruit ſe répandit que le Prophete avoit été tué. Cette fauſſe nouvelle déconcerta tellement ſes ſoldats qu'ils ſe laiſſerent enfoncer de toutes parts. Mahomet fut bleſſé de deux coups de pierre dont l'un lui caſſa quelques dents, & l'autre lui fit au viſage une égratignure légere. Si Abuſophian eût voulu profiter de ſes avantages, il lui auroit été facile de défaire entierement les troupes de Mahomet: mais il ſe contenta de lui demander une Treve pour toute l'année ſuivante.

La perte de la bataille d'Ohud donna lieu à bien des murmures: on demanda au Prophete comment il pouvoit ſe faire que Dieu ſe fût déclaré contre les défenſeurs de ſon culte. D'autres qui avoient perdu leurs parens & leurs amis dans le combat, parurent ſe repentir vivement de s'être engagés dans le parti de Mahomet. Cet Impoſteur eut bientôt trouvé de quoi répondre aux uns & aux autres. Il dit aux premiers

qu'il falloit attribuer cette diſgrace aux crimes de quelques-uns de ſes Diſciples, que Dieu ſéparoit ainſi les bons d'avec les méchans, afin qu'on pût diſcerner les véritables fidéles ; & pour arrêter les plaintes des autres, il leur débita la doctrine du *deſtin*, en leur repréſentant que leurs amis ſeroient également morts, quand ils ne ſe ſeroient pas trouvés à la bataille, puiſque les jours de tous les hommes étoient ſi bien comptés, qu'il n'y avoit aucune précaution à prendre pour les prolonger. C'eſt à la croyance de cette doctrine qu'il faut attribuer l'intrépidité avec laquelle les Muſulmans affrontoient les plus grands périls, & qui procura à Mahomet & à ſes ſucceſſeurs de ſi rapides conquêtes.

Au commencement de la quatriéme année de l'Egyre, le Prophete envoya ſoixante & dix Anſariens au Prince de Naged, pour l'inviter lui & ſes Sujets à embraſſer le Mahométiſme. Cette députation eut un très-malheureux ſuccès. Le Prince commença par faire mourir celui qui oſa lui faire une ſemblable propoſition, & marcha enſuite contre les autres Députés, qui, pour

récompenſe de leur zèle, furent tous paſſés au fil de l'épée. Mahomet en conçut un vif reſſentiment. Réſolu de ſe venger, il ſe mit en campagne ; mais il ne trouva qu'une troupe de Gaftanites qui ſe mirent à fuir, dès qu'ils ſçurent qu'il approchoit. Un d'entr'eux cependant fut aſſez hardi pour ſe gliſſer dans le camp de Mahomet, qu'il pria, ſous prétexte de curioſité, de lui faire voir ſon ſabre. Le Prophete n'en fit aucune difficulté ; mais le Gaftanite ayant ce Cimeterre entre les mains, le dégaîna dans le deſſein de tuer Mahomet. Celui-ci eut le bonheur d'éviter le péril auquel ſon imprudence venoit de l'expoſer.

Abuſophian toujours animé contre les Muſulmans & ſur-tout contre leur Chef, aſſembla une armée nombreuſe compoſée de pluſieurs Tribus de Juifs, de Kenanites, de Gaftanites & de Koraïtes, qui tous enſemble faiſoient un corps de plus de dix mille hommes. Une armée ſi conſidérable jetta la terreur parmi les Muſulmans, & le Prophete lui-même en parut tellement allarmé, qu'il jugea à propos de ſe retrancher dans ſon camp ; uſage juſqu'a-

lors inconnu chez les Arabes. Ce fut pourquoi on appella cette expédition, *la guerre des foſſés.*

Mahomet fut aſſiégé dans ſon camp pendant vingt jours qui ſe paſſerent en eſcarmouches. Amru qui paſſoit pour le meilleur homme de cheval de ſon tems, voulut donner un ſpectacle aux deux armées, & des marques de ſon adreſſe & de ſa valeur. Il courut à toute bride ſur le bord du retranchement de Mahomet, & invita le plus brave des ennemis à un combat ſingulier. Ali, quoique neveu d'Amru accepta le défi. Avant que de combattre, ils jurerent qu'ils ne s'épargneroient point. Ils ſe tinrent parole. Ali remporta toute la gloire du combat. Ce ſuccès fut l'avant-coureur de la déroute entiere de l'armée d'Abuſophian. Mahomet remporta une victoire d'autant plus remarquable, ſelon les Muſulmans, que ce fut Dieu lui-même qui, pour épargner le ſang des fidéles, la leur procura par un vent impétueux qui renverſa les tentes & les ouvrages des Koréiſhites, & les obligea eux & leurs Alliés à ſe retirer confuſément chacun dans leur pays.

Mahomet ſçut profiter de ſa victoire. Il ſuppoſa un ordre du Ciel d'aller at-

taquer la Tribu des Koraïtes. Après avoir pris avec ſon gendre Ali les meſures convenables pour faire réuſſir cette expédition, il marcha contre ſes ennemis, les tint aſſiégés pendant vingt-cinq jours, & les preſſa ſi vivement, qu'ils furent obligés de ſe rendre à diſcrétion. Ces malheureux, au nombre de ſept cens, ſe flattoient que le vainqueur ſe contenteroit de prendre leurs biens, & leur accorderoit la vie; mais ils furent trompés dans leur eſpérance. Mahomet affectant de ne vouloir pas décider du traitement qu'on devoit leur faire, en chargea Saad un de ſes Lieutenans qu'il ſçavoit animé contre les Koraïtes, à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçue pendant *la guerre des foſſés*. Le vindicatif Saad ordonna que tous les hommes fuſſent décolés, les femmes & leurs enfans menés en ſervitude, & leurs biens diſtribués aux vainqueurs. Cet ordre barbare fut exécuté, & Saad mourut de ſa bleſſure, auſſi-tôt qu'il eut aſſouvi ſa vengeance. Il ſe trouva parmi les Eſclaves une fille d'une rare beauté qu'on préſenta à Mahomet, & qu'il mit au nombre de ſes Concubines. On lui fournit encore de quoi ſatisfaire ſa paſſion amoureuſe dans la perſonne

de Giowaira, fille d'un des Principaux de Moſtalek. Le voluptueux Prophete épouſa cette jeune perſonne, & relâcha pour l'amour d'elle une centaine de ſes parens qui avoient été faits priſonniers dans un combat que Mahomet venoit de livrer aux Motalekiſtes.

Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'Aiesha la plus jeune des femmes du Prophete, fut ſoupçonnée d'entretenir un commerce criminel avec un jeune homme qui la ſuivoit par-tout. On conſeilla au mari de répudier une épouſe qui le déshonoroit. Le Prophete qui ne pouvoit ſe réſoudre à ſe défaire d'une femme qu'il aimoit tendrement, & qui vouloit en même-tems mettre ſon honneur à couvert, ſe comporta d'une maniere fort adroite dans une affaire ſi délicate. Il ſupppoſa une révélation du Ciel par laquelle Aiesha étoit pleinement juſtifiée, & fit donner quatre-vingt coups de fouet à ceux qui lui avoient conſeillé de répudier ſa femme.

Toutes les entrepriſes du Prophete étoient ſuivies du plus heureux ſuccès. Voulant profiter de ſon bonheur & de la confiance que ſes troupes avoient en lui, il marcha avec quatorze cens hommes vers la Ville de la Mecque. Les

habitans lui ſignifierent qu'ils étoient réſolus de ne point lui en permettre l'entrée. Mahomet leur repréſenta qu'il n'avoit entrepris ce voyage que pour faire ſes dévotions dans leur Ville. Les Mecquois ne ſe laiſſerent point éblouir par ce ſpécieux prétexte; cependant comme ils craignoient d'être forcés, ils propoſerent une Treve que le Prophete accepta au grand déplaiſir de ſes troupes qui comptoient s'enrichir par le pillage. Voici quelles furent les conditions du traité. On convint de part & d'autre que, s'il ſe trouvoit quelqu'un parmi les Koréiſshites qui voulût ſe joindre à Mahomet, il pourroit alors le faire en toute ſûreté; que pareillement ceux de l'armée de Mahomet qui voudroient ſe retirer à la Mecque parmi les Koréiſshites, pourroient le faire librement: mais que, ſi dans la ſuite quelque habitant de la Mecque venoit à paſſer dans l'armée de Mahomet, celui-ci ſeroit obligé de le rendre: enfin que Mahomet & les ſiens pourroient aller & venir dans la Ville, pourvû qu'ils y vinſſent ſans armes, & qu'ils n'y reſtaſſent que trois jours chaque fois. Il n'y eut que les Soldats du Prophete qui ne furent pas contens de ce traité pour

les raiſons que je viens de dire ; mais ils trouverent bientôt après de quoi ſe dédommager dans l'expédition que leur infatigable Général méditoit contre les Juifs de Chaïbar. Il alla aſſiéger leur Ville dont il ſe rendit maître après un ſiége de dix jours. La priſe de cette Place procura à Mahomet une nouvelle femme en la perſonne de Safia, fiancée pour lors à un Prince de ce canton. Elle ne balança pas à rompre ſes engagemens pour s'attacher au Conquerant de l'Aſie.

Après la priſe de Chaïbar & de quelques autres Villes qui appartenoient aux Juifs, Mahomet reprit le chemin de Medine, où il trouva ceux de ſes Diſciples qui au commencement de ſa miſſion, s'étoient réfugiés en Ethiopie. Il eut une joie extrême de les revoir, & en reconnoiſſance du zele qu'ils avoient témoigné pour ſes intérêts, il les fit entrer dans le partage du butin qu'il venoit de faire à Chaïbar.

Al-Nagiash, Roi d'Ethiopie, entretenoit avec le Prophete une amitié ſi intime, que ce Prince ne crut point déroger à ſa dignité, en épouſant pour Mahomet une fille d'Abuſophian, veuve d'Abdolla qui s'étoit retiré avec ſon

époux en Ethiopie. Le Prophete qui ſongeoit toujours à ſe rendre maître de la Mecque, contracta cette alliance pour ſe rendre favorable le Chef des Koréiſshites, dans l'eſpérance qu'Abuſophian reſpecteroit en la perſonne d'un gendre le plus redoutable de ſes ennemis.

Mahomet après avoir étendu ſes Conquêtes & amené les habitans de pluſieurs Cantons de l'Arabie à ſa doctrine, envoya des Ambaſſadeurs à tous les Princes ſes voiſins, pour les inviter à embraſſer le Muſulmaniſme. Coſrou, Roi de Perſe, fut le premier qui reçut cette invitation; mais bien loin d'y répondre favorablement, ce Prince hautain déchira la lettre, indigné *de ce qu'un de ſes Eſclaves oſoit lui écrire.* Il s'attira la malédiction du Prophete qui ne répondit autre choſe à ce mépris, ſinon que *Dieu déchireroit le Royaume du Perſan, comme celui-ci avoit déchiré ſa lettre.* Le ſecond à qui Mahomet écrivit, fut Heraclius, Empereur des Romains, qui reçut fort bien l'Ambaſſadeur du Prophete, & le renvoya chargé de préſens. Le troiſiéme fut le Prince des Coptes Al Mokawkas qui gouvernoit l'Egypte ſous Heraclius,

& qui ſe fit enſuite Muſulman, ſous le Calife Omar. Comme il connoiſſoit le penchant de Mahomet pour le ſexe, il lui envoya une jeune fille d'une grande beauté, nommée Marie. Ce préſent fut très-agréable au Prophete, qui préféra la belle Copte à toutes ſes autres femmes. Le quatriéme fut le Roi d'Abyſſinie qui avoit déja embraſſé le Mahométiſme. Le cinquiéme fut Al-Haret, Prince Gaſſanite, qui regnoit ſur une partie de l'Arabie. Il répondit qu'il iroit rendre viſite au Prophete, apparemment avec une armée, puiſque Mahomet s'en fâcha. Le ſixiéme fut Howada, Roi de l'Yemen; il refuſa d'abord de ſe rendre auprès du Prophete qui l'en prioit par ſa lettre. Il s'y rendit néanmoins depuis, & fit profeſſion du Muſulmaniſme; il abandonna cette Religion, dès qu'il fut retourné dans ſes Etats. Le ſeptiéme fut Mondar qui étoit Roi d'Alhahraim ſur le Golfe Perſique. Il embraſſa la Doctrine du Prophete, & tous ſes Sujets ſuivirent ſon exemple.

L'année 8 de l'Egyre, Mahomet envoya contre les habitans de Muta, Ville de Syrie, ſous la domination des Romains, un corps de trois mille

hommes, à qui il donna pour Généraux Zaïd, Giafar & Abdolla, afin que ſi le premier venoit à être tué, il fût remplacé par le ſecond, & ſi celui-ci avoit le même ſort, le troiſiéme lui ſuccédât. Les Arabes prétendent que l'armée ennemie étoit de cent mille hommes, ce qui n'eſt pas croyable; mais il paroît qu'elle étoit beaucoup ſupérieure pour le nombre à celle des Muſulmans. Ceux-ci néanmoins reſterent vainqueurs après un combat fort opiniâtre. Les trois Généraux que Mahomet avoit nommés ayant été tués, ayant la fin de l'action, Chaleb fut élû en leur place par un conſentement unanime de toute l'armée, & montra par ſon habileté & ſa valeur qu'il étoit digne d'un tel choix. Il revint à Medine avec ſes troupes victorieuſes, & après avoir attendri Mahomet par la relation qu'il lui fit de la mort de ſes trois Généraux, il en reçut le ſurnom *d'Epée de Dieu.*

Les Koréiſshites s'étant aviſés de rompre la Treve qu'ils avoient faite avec Mahomet, Abuſophian pour prévenir les ſuites de cette rupture, alla lui-même à Medine dans l'eſpérance d'appaiſer ſon gendre & de trouver

dans la perſonne de ſa fille une interceſſion efficace auprès du chef des Muſulmans ; mais après avoir preſſé inutilement Mahomet de lui rendre une réponſe favorable ; il s'en retourna à la Mecque auſſi mécontent de ſon gendre qu'indigné contre ſa fille, qui à peine avoit daigné lui parler, & qui avoit oſé lui reprocher *qu'il étoit idolâtre, & que ſon mari étoit l'Apôtre de Dieu.*

Le Prophete ne laiſſa pas échapper une ſi belle occaſion de ſe rendre maître de la Mecque. Il fit ſes préparatifs ſi ſecrettement, qu'il arriva, pour ainſi dire, aux portes de cette Ville, avant qu'on eût eu avis de ſon départ de Médine. Il ne tint pourtant pas à Hateb, un des Chef de l'armée Muſulmane, que les Mecquois ne fuſſent avertis à tems de ce qui ſe tramoit contre eux. Touché des malheurs que ſa Patrie alloit eſſuyer, il avertit les Koréiſshites des deſſeins de Mahomet. Afin que ſa lettre leur parvînt plus ſûrement, il en chargea ſa ſervante qui ſe mit auſſitôt en chemin. Mahomet inſtruit de cette manœuvre, fit arrêter la fille & intercepta la lettre. Il envoya chercher Hateb, & lui demanda pourquoi il s'étoit rendu coupable d'une ſi noire tra-

hiſon. Hateb ſe juſtifia le mieux qui lui fut poſſible, & obtint le pardon de ſa faute.

Mahomet étant à une journée de la Mecque, fit camper ſon armée qui étoit de dix mille hommes, donna la garde du camp à Omar, ordonna qu'on tînt allumés des feux pendant la nuit, & qu'on diſposât les Gardes de telle maniere que perſonne ne pût entrer dans la Ville : All-Abbas, oncle de Mahomet, étoit reſté à la Mecque, quoiqu'attaché à la Doctrine de ſon neveu. Il perſuada à Abuſophian d'aller trouver le Prophete, de lui rendre hommage comme à ſon légitime Souverain & d'embraſſer ſa Religion. Abuſophian ſuivit ce conſeil, & ſe mit en chemin avec All-Abbas. Ce dut être une grande ſatisfaction pour le Prophete de voir à ſes genoux ſon plus mortel ennemi, & de le forcer à ſe ranger parmi ſes Sectateurs.

Mahomet après avoir ainſi gagné le Chef des Koréiſshites, s'avança vers la Mecque & en fit le ſiége. Lorſqu'il ſe fut rendu maître de cette Place importante, il ſongea d'abord à abolir entierement le culte des Idoles, & renverſa pour cet effet tous les ſimulacres qui

avoient été l'objet de la vénération des Idolâtres. Après s'être acquitté de ces fonctions Religieuſes, il ordonna qu'on fît mourir quelques perſonnes qui avoient témoigné le plus d'emportement contre lui. Ces malheureuſes victimes de la vengeance du Prophete étoient au nombre de dix, ſix hommes & quatre femmes. La plûpart ſe déroberent à la mort en embraſſant le Muſulmaniſme.

Après que Mahomet eut mis ordre à tout dans la Ville de la Mecque, il envoya Chaleb avec des troupes pour inviter les habitans des Cantons voiſins à ſe ſoumettre à ſon Empire & à ſa Religion. Mais il lui défendit d'employer d'autres voies que la perſuaſion & la douceur. Chaleb ne ſe conforma point aux intentions de ſon Maître. Pour venger la mort d'un de ſes oncles tués par les Giadimites, il paſſa ces malheureux au fil de l'épée, quoiqu'ils fuſſent venus à ſa rencontre, & qu'il leur eût promis de leur laiſſer la vie & la poſſeſſion tranquille de leurs biens, pourvû qu'ils embraſſaſſent le Mahométiſme. Le Prophete déſapprouva hautement l'action de ſon Officier, & prit Dieu à témoin de ſon innocence à cet égard.

Pour réparer en quelque ſorte le mal qui avoit été fait, il envoya ſon gendre Âli vers la Tribu qu'on venoit de traiter ſi cruellement, & donna ordre de payer aux parens des morts le prix du ſang qui avoit été répandu. L'équité demandoit qu'on punît ſéverement l'auteur de cet affreux carnage ; mais Mahomet ne voulut pas perdre un homme qui lui avoit rendu de grands ſervices, & qui pouvoit encore lui en rendre dans la ſuite.

Le Chef des Muſulmans étoit obligé d'avoir toujours les armes à la main. Il avoit ſans ceſſe des ennemis à combattre. Pluſieurs Tribus réunirent leurs forces ſous un Chef nommé Malec, dans le deſſein d'arrêter les conquêtes du Prophete & de ſe ſouſtraire à ſa domination. Mahomet ſortit de la Mecque pour les aller attaquer avec un corps de douze mille hommes. Les deux armées ſe rencontrerent dans la vallée d'Honaina. Celle de Mahomet étoit beaucoup ſupérieure par le nombre ; auſſi crut-il qu'il n'avoit qu'à ſe préſenter pour mettre en fuite ſes ennemis : mais il eut la mortification de voir ſes troupes en déroute dès le premier choc. Il mit toute ſon habileté en uſage pour

les rallier, & en étant venu à bout, il donna ſur les ennemis avec tant d'impétuoſité, qu'il les obligea de fuir à leur tour. Après cette victoire, il vint aſſiéger Taif, & ne put s'en rendre maître. Il leva le ſiége & ſe retira à une Ville voiſine où il avoit laiſſé le butin qu'il venoit de faire à la bataille d'Honaina. Ceux ſur qui on avoit fait ce butin, envoyerent des Ambaſſadeurs à Mahomet pour le prier de leur rendre leurs femmes & leurs enfans avec tout ce qui leur avoit été pris. Il garda les biens & rendit le reſte. Le Général Malec obtint la reſtitution de tout ce qu'on lui avoit enlevé en embraſſant la Religion de Mahomet. Le partage du butin dont nous venons de parler, cauſa de grandes diſputes dans l'armée des Muſulmans; mais le Prophete vint à bout de calmer les eſprits.

L'année IX. de l'Egyre eſt célebre par les différentes Ambaſſades que les Princes de l'Arabie envoyerent à Mahomet, tant pour le féliciter ſur ſes conquêtes, que pour ſe reconnoître ſes Tributaires. Ils virent bien qu'ils n'étoient pas en état de réſiſter à un ennemi ſi puiſſant; ainſi ils aimerent mieux ſe ſoumettre de bonne grace que

de s'expoſer à une guerre dont les ſuites pouvoient leur être funeſtes.

Lorſque Mahomet eut ſubjugué preſque toute l'Aſie, il forma le deſſein de conduire en Syrie ſes troupes victorieuſes & d'attaquer les Romains. Il ne cacha point, comme à l'ordinaire, à ſes ſoldats, les fatigues & les périls auxquels cette expédition devoit les expoſer; auſſi parurent-ils fort mécontens: mais les principaux Officiers montrent beaucoup de zele & d'ardeur pour une entrepriſe dont le ſuccès devoit les couvrir de gloire. Ayant ranimé par leur exemple le courage des ſoldats, Mahomet ſe mit en campagne dans les plus fortes chaleurs de l'été avec vingt mille hommes d'Infanterie & dix mille de Cavalerie. Après pluſieurs jours de marche, il arriva dans la Ville de Tabuc appartenant à l'Empereur Grec, dont il ſe rendit maître, & où il reçut les députations de pluſieurs Princes Chrétiens, qui s'engagerent à lui payer un tribut annuel, pourvû qu'il les laiſsât paiſibles poſſeſſeurs de leurs Etats. Ce fut ainſi qu'un Négociant de la Mecque alla braver juſques ſur le Thrône les ſucceſſeurs des Ceſars.

Mahomet après ſon expédition de Syrie, revint à Medine, où il trtouva des Envoyés de la Ville de Taif qui offroient de ſe ſoumettre à ſon Empire, pourvû qu'il leur laiſsât la permiſſion de rendre un culte Religieux à leur Idole favorite Le Prophete n'y voulut jamais conſentir, & exigea une ſoumiſſion pure & ſimple à ſa doctrine. Le pouvoir de Mahomet étoit devenu ſi formidable que perſonne n'oſoit lui réſiſter, de ſorte qu'il acheva d'établir ſon Empire & ſa Religion dans toutes les Provinces de l'Arabie. Après avoir pris les meſures néceſſaires pour ſe maintenir dans ſes conquêtes, il vint à la Mecque pour y faire le Pélerinage que lui-même avoit inſtitué. Il ajouta quelques cérémonies à celles qu'il avoit d'abord établies, adreſſa pluſieurs exhortations aux peuples qui étoient accourus pour voir leur nouveau maître, & s'en retourna enſuite à Medine. Ce voyage de Mahomet à la Mecque, eſt nommé par les Muſulmans *le Pelerinage d'Adieu*, parce que ce fut le dernier que fit le Prophete.

Enfin Mahomet acheva d'établir ſon Empire & ſa Religion dans toutes les Provinces de l'Arabie, où il envoya

ſes Lieutenans pour y gouverner en ſon nom, & pour abolir l'ancien culte. Le Prophete s'étoit toujours reſſenti d'un (*a*) poiſon qu'il avoit pris autrefois. Ses douleurs redoublerent & furent accompagnées d'une groſſe fiévre. Pendant les premiers jours de ſa maladie, il ne diſcontinua pas de ſe rendre à la Moſquée aux heures de la priere. Voyant que ſon mal augmentoit, il fit venir les principaux des Anſariens, & leur recommanda ces deux choſes, 1°. de ne ſouffrir aucune Idolâtre dans l'Arabie. 2°. d'accorder à ceux qui embraſſeroient ſa Religion, les mêmes priviléges dont ils jouiſſoient eux-mêmes. Etant tombé bientôt après en délire, il demanda une plume & de l'encre pour écrire, diſoit-il, un livre dont la lecture devoit préſerver ſes Diſciples de toutes ſortes d'erreurs. Mais Omar défendit qu'on en apportât, en diſant que *l'Alcoran ſuffiſoit*. Après qunize

(*a*) Une Juive de Chaïbar voulant éprouver ſi Mahomet étoit Prophete, empoiſonna une épaule de mouton qu'on devoit ſervir ſur la table de Mahomet. Celui-ci ne s'apperçut que la viande étoit empoiſonnée, qu'après en avoir mangé un morceau.

jours

jours de maladie, Mahomet mourut à Médine dans la ſoixante-quatriéme année de ſon âge. La plûpart de ſes Sectateurs ne vouloient pas croire qu'il eût ceſſé de vivre, ni permettre qu'on l'enterrât. Omar qui étoit de cet avis, déclara, en tirant ſon ſabre, qu'il puniroit quiconque s'aviſeroit de dire que Mahomet étoit mort. Mais Abubeker ne voulut pas laiſſer Omar ni la populace dans cette folle perſuaſion. Il prouva par des paſſages de l'Alcoran que Mahomet devoit mourir, ainſi que les autres hommes, & fit revenir tous les aſſiſtans de leur ridicule erreur. Il y eut quelques conteſtations au ſujet du lieu où l'on devoit inhumer le corps du Prophete, il fut enfin enterré dans la chambre de ſa femme Aiesha où il avoit voulu mourir. Bien des gens croyent encore que le corps de Mahomet ayant été enfermé dans un cercueil de fer & tranſporté dans une Chapelle, dont les murailles étoient revétues de pierres d'Aiman, le cercueil étoit demeuré ſuſpendu dans l'eſpace vuide de la Chapelle par l'effort reſpectif de toutes ces pierres. Quoique pluſieurs Ecrivains ayent réfuté cette fable, elle trouve

encore croyance dans la plûpart des eſprits. Après avoir rapporté les principales actions de la vie de Mahomet, il ne ſera pas, je crois, hors de propos, de faire connoître en quoi conſiſte la Religion qu'établit ce célebre Impoſteur. Toute ſa Théologie peut ſe réduire à trois points principaux. Le premier eſt de *croire la vérité* ; c'eſt-à-dire, l'exiſtence & l'unité de Dieu, à l'excluſion de toute autre puiſſance qui puiſſe partager ou modifier ſon pouvoir & ſa volonté ; ce que Mahomet rejette en général ſous le nom d'*Aſſociation*, comme l'idée la plus baſſe & la plus indigne qu'on puiſſe ſe former de la Divinité. Le ſecond eſt de croire que Dieu, Créateur univerſel, eſt tout-puiſſant, connoît toutes choſes, punit le vice, récompenſe la vertu, non-ſeulement en cette vie, mais encore après la mort, parce que tous les hommes reſſuſciteront & comparoîtront devant lui pour y ſubir le jugement qu'il portera de toutes leurs actions. Le troiſiéme eſt de croire que Dieu, pitoyable envers les hommes qui ſe perdent, faute d'une inſtruction qui pourroit les retirer du vice & leur faire connoître la Vérité,

a dans les derniers tems, ſpécialement & perſonnellement ſuſcité Mahomet pour être ſon Prophete, & pour apprendre aux hommes les moyens de plaire à Dieu, de parvenir à la récompenſe des bons, & d'éviter la punition des méchans.

Mahomet a adopté, comme on voit une grande partie des vérités fondamentales du Chriſtianiſme, puiſqu'il admet l'unité de Dieu, la néceſſité de l'aimer, d'obéir à ſes loix, la réſurrection des morts, le jugement dernier, les récompenſes & les châtimens. Il a auſſi reconnu la Vérité de la Miſſion de Jeſus-Chriſt, ſa naiſſance d'une Vierge, ſes miracles & la ſainteté de ſa Doctrine; mais il a rejetté le Dogme de l'Incarnation du *Verbe*, qui fait un Dieu d'un véritable homme, & cet autre Dogme qui diſtingue le même Dieu de ſon fils & de ſon Eſprit pour en faire trois différentes perſonnes. Selon Mahomet, c'étoit méconnoître la ſimplicité de l'Etre Divin, que de donner au pere un Fils & un Eſprit autres que lui-même. N'ayant pû s'imaginer que la Juſtice de Dieu pût imputer aux deſcendans du premier homme, un péché qu'ils n'avoient pas commis, il n'a point conçu que la ſa-

tisfaction de Jesus-Christ fût nécessaire pour purger le genre humain d'aucune tache originelle: il abolit le culte des images qu'il regardoit comme une *Association* des Saints à la Divinité, croyant que c'étoit faire injure à Dieu que d'associer quelqu'un à sa puissance. Il ne distinguoit point l'ame du reste de la substance matérielle, si ce n'est en supposant que Dieu l'a rendue vivante & capable de toutes ses fonctions animales & raisonnables.

On voit que cet Imposteur pour bâtir son système, a pris beaucoup de chose dans la Religion des Juifs & des Chrétiens. Il haissoit cependant les uns & les autres. Il imputoit aux premiers la corruption du texte de la Loi par principe de haine contre les autres Nations, par le motif de l'orgueil & de la vanité qui les faisoit se préférer à tous les peuples du monde, & par celui de l'avarice qui les portoit à des usures énormes, pour dépouiller les autres hommes de leurs biens, loin d'exercer la charité & la compassion qui sont les vertus les plus nécessaires à la Société, & qui leur avoient été si recommandées dans la Loi. Il accusoit les Chrétiens d'avoir corrompu le texte de

l'Evangile par le principe des diviſions extraordinaires qui régnoient entre eux, & dont le premier effet, après les perſécutions réciproques, avoit été l'altération d'un livre qui n'enſeignoit que des vérités très-ſimples, ne recommandoit que la paix & l'union, & condamnoit également les animoſités & les opinions extrêmes de tous les partis. Tels étoient les reproches que cet Impoſteur faiſoit aux Juifs & aux Chrétiens.

La Religion Muſulmane oblige ſes Sectateurs à des prieres fréquentes, qui exigent beaucoup de précautions pour les faire avec régularité. La principale eſt d'obſerver la ſituation du Temple de la Mecque, vers lequel celui qui prie, doit avoir la face tournée. Du haut d'une Tour de la Moſquée, on invite les fideles à la priere par ces mots : *Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, il n'y a point de Dieu que Dieu, Mahomet eſt l'Apôtre de Dieu.*

On ſçait que la Circonciſion eſt en uſage parmi les Muſulmans. Elle l'étoit auparavant chez les Orientaux & chez les Egyptiens qui la regardoient comme une précaution néceſſaire dans les pays chauds pour prévenir certains ac-

cidens de maladie, d'incommodité ou de malpropreté auxquels la Circonciſion remédie d'une maniere efficace. Ce fut auſſi pour des raiſons de ſanté, que Mahomet défendit de manger certaines viandes. On conçoit que les cochons ne peuvent jamais être bien nourris dans un pays où les récoltes ne ſont rien moins qu'abondantes, & fourniſſent à peine à la ſubſiſtance des habitans. Comme les bois ſont rares en Arabie, auſſi-bien que les pâturages & les racines, il ne ſe trouve dans cette contrée aucune eſpece de nourriture propre aux pourceaux, d'où l'on doit conclure que ces ſortes d'animaux doivent être très-mal nourris. Par conſéquent, loin que la chair en ſoit délicate & voluptueuſe, ou qu'elle puiſſe ſervir à aſſaiſonner les autres viandes, elle doit être très-méchante au goût & très-nuiſible à la ſanté. Outre la diſpoſition prochaine que les pourceaux ont à la ladrerie, qui peut augmenter & devenir effective par le défaut d'alimens convenables à leur eſpece, & ſe communiquer aux autres beſtiaux, & principalement aux hommes qui s'en nourriſſent, la ſalure des eaux & des alimens, dont on uſe en Arabie, doit

rendre les habitans très-ſuſceptibles de toutes les maladies de la peau & par conſéquent de la ladrerie.

Mahomet mourant conſulté par ſes Diſciples ſur ce qu'il y avoit de plus eſſentiel dans les commandemens qu'il leur laiſſoit, recommanda la paix, & leur dit que le meilleur moyen de la conſerver, étoit de donner une attention perpétuelle à la propreté, & de prendre la précaution de renfermer & de ſéparer leurs femmes. Voici comment M. de Boulainvilliers explique le rapport qu'il y a entre ces choſes qui paroiſſent n'en avoir aucun. La ſéparation des femmes telle qu'elle eſt pratiquée dans tout l'Orient, eſt un moyen aſſuré pour les exclure des intrigues du Gouvernement, & pour prévenir les orages qu'elles ont trop ſouvent excités dans le monde. Quand elles ne s'occuperont chez elles que du ſoin de plaire à leurs maris, la paix domeſtique ſera conſervée dans les ménages, comme elle le ſera dans l'Univers, lorſque les paſſions immodérées des femmes n'en augmenteront pas le trouble. Il en eſt de même à l'égard de la propreté : lorſque l'attention que l'on donnera à la conſerver, de peur de prendre part aux

ſouillures des uns ou des autres, tiendra les Muſulmans éloignés de ceux qui ne profeſſent pas la Religion de Mahomet, il en arrivera une ſéparation propre à maintenir la paix : ſéparation qui ſupprimera beaucoup de diſputes inutiles, beaucoup de diſcours dangereux. Capables de porter le trouble, l'inquiétude, l'ambition & le déſordre chez ceux qui les écoutent : ſéparation enfin qui produira le repos & la tranquillité particuliere qui font que l'homme jouit de lui-même par préférence à tous ſes autres biens.

Ce fut pour entretenir la propreté que le Prophete ordonna les purifications & les lotions qui ont été de tout tems en uſage dans l'Arabie ; car la chaleur y étant extrême, & les vêtemens mal proportionnés à la qualité du (*a*) climat, on ſe trouvoit dans la néceſſité d'uſer ſouvent du bain. C'étoit le ſeul moyen de ſe délivrer des ordures dont le corps ſe trouvoit chargé par la tranſpiration. D'ailleurs l'impétuoſité des vents & la légereté des ſables couvroient de pouſſiere diverſes

(*a*) La toile & le linge étoient fort rares en Arabie.

fois par jour des hommes qui vivoient continuellement dans les campagnes. C'eſt ce qui fait que les Arabes chez qui les eaux ſont rares, ſoupirent après les lieux où elles ſont abondantes, afin de faire leurs purifications avec plus de facilité. Lorſque les Muſulmans ſe trouvent en des endroits où l'eau manque abſolument, ils peuvent ſe purifier avec de la pouſſiere.

Les Arabes avoient toujours maintenu la pluralité des femmes ſans excluſion des concubines, eſtimant une maiſon bienheureuſe, à proportion des accouchemens qui y arrivoient dans le cours de l'année. Mahomet ne jugea pas néanmoins qu'un nombre indéterminé de femmes légitimes fût compatible avec le bon ordre & avec la tranquillité de chaque ménage. Il réduiſit donc le nombre à quatre femmes, ſans forcer pourtant perſonne à le remplir; mais il laiſſa la liberté de prendre des concubines tant qu'on voudroit, pourvû qu'on fût en état de les nourrir & de leur procurer les choſes néceſſaires. Il obligea les femmes de l'une & de l'autre condition à vivre dans la retraite & dans la dépendance de leurs Maîtres. Mahomet ſe trompa, en croyant que la

pluralité des femmes contribuoit à la multiplication de l'eſpece humaine ; car l'expérience prouve que les pays où l'on a pluſieurs femmes, ne ſont pas plus peuplés que ceux où l'on eſt réduit à une ſeule.

Comme les Arabes étoient des eſpeces de Philoſophes qui menoient une vie fort retirée, & qui ne ſe livroient point aux plaiſirs ni aux amuſemens que procurent le jeu, les ſpectacles & la bonne chere, il falloit tâcher de rendre leur ſolitude agréable. Pour y réuſſir, Mahomet n'imagina pas de meilleur moyen que de permettre la pluralité des femmes, & d'obliger celles-ci à une entiere ſoumiſſion. Mais ce prétendu Prophete en voulant faire le bonheur des uns, fit le malheur des autres ; car ſi les hommes peuvent aiſément contenter leurs deſirs, il n'en eſt pas de même des femmes qui etant nées avec des paſſions auſſi vives pour le moins que les nôtres, ſe trouvent dans l'impoſſibilité de les ſatisfaire, & ſont regardées comme des eſclaves deſtinées aux plaiſirs de leurs Maîtres.

Mahomet ne chercha pas toujours à ajuſter ſon ſyſtême de Religion avec les penchans de ſes Compatriotes. Il

ſçavoit que les Arabes aimoient le vin, & il connoiſſoit les funeſtes effets de cette liqueur : voilà pourquoi il en défendit l'uſage. On attribue cette défenſe à une violente diſpute, que l'excès du vin excita une fois parmi les troupes du Prophete. D'autres prétendent que le Prophete ayant paſſé le jour dans une maiſon où tout étoit en joie, il trouva le lendemain au même endroit une grande conſternation cauſée par une batterie ſurvenue entre des gens yvres. Il eſt certain que les motifs qui engagerent Mahomet à défendre l'uſage du vin, furent les déſordres terribles que l'excès de cette boiſſon peut occaſionner.

Quand on conſidere les rapides progrès du Mahométiſme, on eſt étonné qu'un ſeul homme, un ſimple particulier ait pû en ſi peu de tems changer la face de l'Univers. Mahomet n'auroit pas réuſſi avec tant de facilité, ſi les circonſtances ne lui euſſent été favorables. Les(*a*) Ethiopiens & les Perſans avoient envahi alors divers cantons de l'Arabie, pendant que les Romains s'efforçoient

(*a*) Les Ethiopiens étoient Chrétiens.

d'en faire autant d'un autre côté, & que les Juifs avoient pénetré dans le cœur du pays. Or comme ces différens peuples faiſoient tous leurs efforts pour introduire leur Religion en Arabie, ce qui tendoit manifeſtement à détruire toutes les anciennes traditions & les notions communément reçues. Mahomet qui en entreprit la défenſe, & qui ſçut les conſerver en les faiſant entrer dans ſon nouveau ſyſtême, avec pluſieurs dogmes Juifs & Chrétiens, ſe concilia bien mieux les eſprits qu'aucune autre Secte ne le pouvoit faire. Mahomet voulant s'ériger en Prophete, ne chercha pas à détruire entierement la croyance de ſes Compatriotes. Au contraire l'ancienne croyance ſervit de baſe & de fondement au nouvel édifice qu'il vouloit conſtruire. Mais en admirant ſon habileté & ſon adreſſe, quelle horreur ne doit pas nous inſpirer un homme dont l'impoſture fut ſi funeſte au genre humain! Que de troubles n'excita-t-il pas dans le monde! Que de ſang fit-il répandre! C'eſt le Mahométiſme qui engloutit toute la Chrétienté de l'Orient, qui a détruit les Empires les plus anciens & les plus ſolidement fondés, qui a renverſé une

quantité innombrable de Villes illuſtres, & qui a fait périr des millions d'hommes qu'on prétendoit convertir les armes à la main.

Les deſtructeurs de l'Empire Romain, tous barbares qu'ils étoient, ne cauſerent point dans le monde tant de ravages & de déſolation. Ils voulurent profiter de la ſituation favorable des pays où la fortune les avoit conduits. En quittant leur patrie glacée, inculte & ſtérile, ils trouverent ſous un autre climat, des richeſſes qui leur étoient inconnues; mais moins touchés de cet objet, que du déſir d'acquérir des connoiſſances, ils prirent la Religion & les mœurs des peuples qu'ils avoient ſubjugués; de ſorte que s'ils avoient eu le tems de ſe polir dans les lieux qu'ils avoient occupés, on ne ſe ſeroit peut-être que foiblement apperçu de leur invaſion; mais d'autres barbares qui chaſſoient les premiers venus, firent que pendant une durée de trois ſiécles, l'Occident ne fut ſoumis qu'à des Conquérans paſſagers qui ſe trouvoient forcés à faire plus de mal aux pays qu'ils quittoient, que leur inclination ne les portoit à en faire à celui où ils arrivoient. Les Arabes au contraire ap-

porterent plus de malheurs au monde ; y répandirent plus de pareſſe & d'ignorance, que la grande capacité des Grecs & des Romains n'en avoit diſſipées pendant quinze ou vingt ſiécles. Ces furieux ſe firent un plaiſir cruel de détruire les Bibliothéques & tous les monumens conſacrés à la gloire des actions des Grands hommes. On ne ſçauroit penſer ſans douleur à l'incendie funeſte de la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie, aſſemblée depuis tant de ſiécles par des Rois curieux & puiſſans, & augmentée d'âge en âge par les plus ſçavans hommes de leur tems. C'étoit le tréſor univerſel de toute l'Hiſtoire du monde, des opinions de tous les Philoſophes, de toutes les recherches naturelles & de toutes les connoiſſances où les hommes avoient pû parvenir par l'étude & par l'expérience : incendie que l'on ne peut attribuer, ni à la chaleur d'une action, ni à la vengeance du ſoldat fatigué d'un long ſiége, ni à la rigueur du Général qui s'étoit rendu maître d'Alexandrie ; mais uniquement au caprice du vieux Omar ſecond Calife, qui après avoir pris la Ville, conſulté ſur ce qu'il ordonneroit qu'on fît d'un ſi grand amas

de livres, répondit qu'il *falloit les brûler, parce que l'Alcoran devoit tenir lieu de tous les autres.* En effet cet ordre fut exécuté, & ces livres amaſſés avec tant de ſoin & de dépenſe, ſervirent à chauffer les bains d'Alexandrie durant près de huit mois. Perte irréparable, & qui coute au monde plus que les carnages qu'ont fait en divers tems tous les Barbares enſemble. Ce fut le fanatiſme qui pouſſa les Arabes à de pareils excès : fanatiſme occaſionné par l'eſtime qu'ils avoient pour leur Alcoran, que les Arabes regardoient comme le plus ſublime ouvrage de la ſageſſe de Dieu, & comme le ſeul qui fût digne de fixer l'attention des hommes. Cette opinion étoit le principe du mépris que les Muſulmans avoient autrefois pour les ſciences étrangeres. Il faut à préſent faire connoître le génie & les mœurs de ce peuple qui adopta la Religion de Mahomet, & qui la répandit dans une grande partie de l'Univers.

L'Arabie eſt une grande péninſule de l'Aſie bornée au Septentrion par la (*a*) Turquie, à l'Orient par le Golfe

(*a*) Par cette Partie de la Turquie qui eſt en Aſie.

ou la mer de Perſe, au Midi par l'Océan Indien, au Couchant par la mer rouge & par l'Iſthme de Suez. L'eſpace qui joint l'Arabie au Continent, eſt un pays affreux par ſes vaſtes déſerts, inhabité & inhabitable, à cauſe du ſable profond qui le couvre, & parce que l'eau y eſt ſi rare, qu'un puits fait la richeſſe eſſentielle d'un canton de quinze lieues à la ronde. On diviſe l'Arabie en trois parties, l'Arabie *Heureuſe*, l'Arabie *Déſerte*, & l'Arabie *Petrée*. L'Arabie *Heureuſe* ne mérite l'épithete qu'on lui a donnée libéralement que par comparaiſon aux deux autres parties. Située ſous un climat où les chaleurs ſont exceſſives, elle n'eſt pleinement habitée que dans les lieux où l'ombre des montagnes & les eaux qui en ſortent en quelques endroits, procurent quelque ſoulagement à ceux qui habitent ce pays. Dans l'Arabie *Déſerte* & l'Arabie *Petrée*, la chaleur n'eſt adoucie d'aucune façon. La terre toujours aride & brûlante, ne préſente que des ſables ou des rochers.

Les Arabes par la ſituation de leur pays, étoient ſéparés du reſte des hommes. Mais le manque de communication avec les autres habitans du mon-

de, n'avoit reſſerré ni leurs connoiſſances ni leurs lumieres. Ils cultivent dans tous les tems les ſciences les plus utiles & les plus élevées. Ils y firent de grands progrès ſans être aidés par les découvertes des autres Nations, la ſeule attention ayant produit chez eux ce que la longue expérience a procuré aux autres peuples. Mais en s'attachant aux hautes connoiſſances, ils ne négligerent pas celles qui pouvoient être d'un uſage plus commun. Ils ornoient leur langage des beautés les plus délicates & les plus fines de l'Eloquence & de la Poëſie, ayant un goût extrême & un talent admirable pour produire des penſées vives, ingénieuſes, pour les exprimer en vers & en proſe avec une préciſion, un choix de termes exquis, & une dignité ſinguliere : ce talent merveilleux n'étoit point le fruit de l'étude, mais celui d'une éducation ſimple priſe dans leurs propres familles, ſous la direction du plus vieux qui n'avoit puiſé qu'auprès de ſes peres la politeſſe qu'il faiſoit paſſer à ſes enfans.

La conſtitution naturelle des Arabes étoit la plus robuſte & la plus forte. La ſobriété & le travail auxquels ils s'accoutumoient dès l'enfance, ſe joi-

gnant à la pureté de l'air dans lequel ils vivoient, & à la chaleur du climat qui cauſoit une tranſpiration ſuffiſante, entretenoient leur ſanté juſqu'à une extrême vieilleſſe. En conſéquence de cette diſpoſition du corps, leur Jugement étoit ordinairement ſain, net & exact, & preſque inébranlable, parce qu'ils avoient peu de paſſions. Ils étoient graves & mélancoliques, mais ſans caprice & ſans mauvaiſe humeur. La ſimplicité de leurs mœurs étoit également éloignée de la baſſeſſe & de l'orgueil. On trouvoit chez eux de l'humanité mêlée d'une fierté bienſéante qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la ſolidité de leurs ſentimens. La ſolitude dans laquelle ils vivoient, les accoutumoit à ſe connoître eux-mêmes, & à ſe rendre dignes de leur propre eſtime. La valeur ne pouvoit être une qualité rare chez un peuple qui pour ſa conſervation, étoit continuellement obligé de faire la guerre aux bêtes les plus féroces.

Cette vie ſolitaire des Arabes leur étoit extrêmement avantageuſe. Elle maintenoit chez eux la tempérance, le mépris des richeſſes & des plaiſirs. C'étoit elle qui leur ſervoit à dominer

heureuſement ſur les paſſions impétueuſes, qui parmi nous troublent trop ſouvent la ſociété, & qui contribuoit à augmenter leurs connoiſſances, qu'ils étendoient ſelon leur génie particulier aux ſciences les plus difficiles. Quoiqu'ils n'euſſent preſque point de commerce entre eux, ils n'en étoient pas moins adroits dans la conduite des affaires. Accoutumés à ſe poſſéder toujours eux-mêmes parfaitement, l'indiſcrétion, le menſonge, la colere, la joie immodérée, étoient des défauts qu'on ne pouvoit reprocher à cette Nation. Avant que l'avarice & l'ambition les euſſent corrompus, ils étoient ſi modérés, qu'au milieu des thréſors immenſes de tout l'Orient, les Arabes qui s'en rendirent les maîtres, ne prenoient de toutes ces richeſſes qu'une portion néceſſaire à leur ſubſiſtance, ſans ſe propoſer d'autre uſage de tant de biens, que celui de les diſtribuer aux perſonnes qu'ils croyoient les mériter.

Lorſque les Arabes abandonnerent leur ſolitude par le déſir de faire des conquêtes, on commença à leur trouver des défauts dont on ne s'étoit point apperçu juſqu'alors, & qui rendirent leur nom odieux & déteſtable. Je parle

de cette dureté de cœur, ſuite néceſſaire de leur tempérament ſec & bilieux, & de la vie ſolitaire où ils étoient accoutumés dès la plus tendre jeuneſſe. Je parle auſſi de ce mépris barbare pour tout ce que les autres peuples avoient aimé ou eſtimé; de cette préférence donnée ſans meſure & ſans bornes à leurs opinions & à leurs uſages; de cette cruauté qui les porta à ôter au monde la moitié de ſes habitans, & à priver ce qu'ils en laiſſerent de toutes les connoiſſances que le genre humain s'étoit procurées par de longs & pénibles travaux.

Ce fut l'envie d'étendre leur Religion qui rendit les Arabes cruels. Le but de leurs conquêtes étoit l'établiſſement des dogmes nouveaux qu'ils venoient d'adopter. Auſſi leurs premiers Capitaines ne propoſoient jamais d'autres conditions aux Provinces où ils entroient en qualité de vainqueurs, que celles d'embraſſer la même Religion, & d'être admis par ce moyen à une véritable fraternité, ou de recevoir des maîtres abſolus, uniquement occupés à faire ſentir le poids de leur cruelle Domination. Cette dureté de cœur qu'on reprochoit aux Arabes après la

mort de Mahomet, & ſous ſes ſucceſſeurs, étoit fortifiée par leur Gouvernement, toujours rélatif à la Religion qu'ils ont établie par leurs conquêtes; car toute l'œconomie de ce Gouvernement étant fondée ſur une obéiſſance aveugle & préciſe, qui doit être ſoutenu par la croyance d'un deſtin inévitable, on comprend alors qu'ils ont regardé l'uſage de la pitié comme le plus grand obſtacle qui ſe pût rencontrer à l'exactitude de la diſcipline civile & religieuſe. Et véritablement de ce principe fondamental de leur Doctrine, qui poſe que l'obéiſſance dûe à Dieu n'eſt que conditionnelle & rélative à la foibleſſe de l'homme, & que celle qui eſt dûe aux Princes eſt abſolue, ils ont conclu que les ordres des Souverains obligent indiſpenſablement les Sujets, & que la déſobéiſſance eſt toujours un crime capital & inexcuſable, s'il n'eſt juſtifié par le ſuccès d'une révolte. Car il ſuit de leurs mêmes principes, que comme il n'y a que Dieu qui puiſſe réunir la crainte & l'amour en qualité de Maître ſouverainement parfait, auſſi clément & miſéricordieux qu'il eſt juſte & puiſſant; ſi les Princes ont l'avantage de ſe pou-

voir faire obéir dans toute l'étendue de leurs commandemens, ſans interprétation, ni retardement, les peuples ont par compenſation la liberté de les haïr, & de s'en faire juſtice quand leur patience eſt forcée. Ce qui met les Souverains dans la néceſſité d'exercer une Domination très-ſévere, & les peuples dans une diſpoſition très-prochaine, de changer au hazard la forme de leur eſclavage. Voilà la cauſe de toutes les ſanglantes cataſtrophes qu'on voit fréquemment arriver ſous la domination des Princes Muſulmans.

Les Turcs, comme tout le monde ſçait, ont embraſſé la Religion Mahométanne. Ces peuples ſont originaires de Scythie. Deux de leurs Colonies après avoir inondé les Provinces voiſines, s'établirent l'une en Syrie, & l'autre en Perſe. La premiere embraſſa la Religion de Mahomet, & fonda les Royaumes d'Alep, de Damas & d'Inconium, & ſe mêla avec les Sarraſins. La ſeconde encore Idolâtre, s'empara de la Perſe, & y établit une Principauté toute compoſée de Turcs naturels. Il y avoit parmi ces derniers deux familles très-illuſtres auxquelles ils cédoient le ſouverain commandement. On les

appelloit les Oguziens & les Selguziens. Ils tiroient leurs noms d'Auguz & de Selguz, deux de leurs ancêtres qui vivoient dans les tems les plus reculés, & dont les deſcendans gouvernerent les Turcs ſans interruption.

Vers le milieu du XIIIe. ſiécle, Soliman étoit le Chef de la Maiſon d'Oguz. Une armée effroyable de Parthes deſcendit dans la Perſe où il régnoit, & le força d'abandonner ſon Royaume. Il parcourut l'Aſie pour chercher un nouvel établiſſement ; mais il ſe noya en voulant paſſer l'Euphrate. Son fils Ortogul continua ſa route, & étant arrivé en Miſnie, il députa vers Aladin, Sultan d'Inconium, afin d'obtenir de ce Prince un aſyle dans ſes Etats, offrant de lui obéir & de le ſervir contre tous ſes ennemis. Aladin le reçut non-ſeulement avec beaucoup d'humanité, mais encore lui accorda le Bourg & le Territoire de Sogut en Miſnie, pour y demeurer avec les ſiens. Le Sultan quelque tems après, lui offrit les premieres dignités de l'Empire, s'il vouloit embraſſer le Mahométiſme. Ortogul y conſentit avec joie, & ſon exemple fut ſuivi par tout ſon peuple. On ne fit

bientôt plus de diſtinction entre les Turcs & les Sujets d'Aladin.

Ortogul eut un fils qu'il nomma Ottoman, & qui après la mort de ſon pere, trouva auſſi le ſecret de s'inſinuer dans les bonnes graces du Sultan d'Inconium. Ce dernier mourut ſans enfans, & ſept des principaux Seigneurs de ſa Cour, aſpirerent à lui ſuccéder. Lorſqu'ils étoient prêts à verſer le ſang des peuples pour ſatisfaire leur ambition, ils convinrent de diviſer l'Empire en ſept Tétrarchies. Oſman quoiqu'étranger, fut admis à ce partage. On forma donc ſept Souverainetés qui furent la Turquie, la Caramanie, l'Ionie, la Lydie, la Bythinie, la Carie & la Paphlagonie.

Ottoman (*a*) choiſit d'abord la Ville d'Acre pour le lieu de ſa réſidence, & s'appliqua à étendre les bornes de ſon Empire. Après un long ſiége, il emporta la Ville de Burſe, Capitale de l'ancienne Bythinie où il transféra ſa Cour. Il eut la ſatisfaction ſur la fin de ſa vie, de goûter les douceurs d'une paix profonde ; ce qui arrive rarement

(*a*) Il eut la Turquie en partage.

aux

aux Fondateurs des grands Empires. Ce Prince gouverna avec autant de bonté que de ſageſſe, & laiſſa à ſes ſucceſſeurs des exemples qui furent rarement imités. Orcan ſon fils poſſeſſeur d'un Etat déja floriſſant, l'augmenta encore par ſes conquêtes. Soliman qui regna (*a*) enſuite, pouſſa les limites de ſon Empire juſqu'en Europe, où il s'empara de la fameuſe Ville d'Andrinople. La mort l'interrompit au milieu de ſes exploits. Amurat ſon frere & ſon ſucceſſeur ſe ſignala auſſi par d'éclatantes victoires. Il transféra ſa Cour à Andrinople, & établit cette fameuſe milice qu'on appelle Janiſſaires. Ce fut lui auſſi qui créa la Charge de Grand Vizir, & qui donna à la Monarchie des Turcs à peu près la forme que nous lui voyons aujourd'hui.

Amurat avoit trois fils, Saux, Soliman & Bajazet. Le premier étoit beaucoup plus âgé que ſes deux autres freres, & le Sultan ſe repoſoit ſur lui d'une partie des affaires de l'Etat. Saux avoit du courage & encore plus d'ambition. Il réſolut de déthrôner ſon pere ou de le forcer du moins à lui abandon-

(*a*) Il étoit fils d'Orcan.

ner les Provinces que les Turcs poſſédoient en Europe : quoiqu'il pût compter ſur l'affection des gens de guerre, il chercha encore de l'appui parmi les étrangers. Jean Paleologue regnoit pour lors à Conſtantinople. Andronic ſon fils aîné qui avoit auſſi deſſein de lui enlever la Couronne, ayant fait le voyage d'Andrinople pour rendre ſes hommages (*a*) au Sultan, forma une liaiſon très-étroite avec le fils aîné d'Amurat. Ces deux jeunes Princes après s'être communiqué leurs projets, ſe promirent de s'appuyer réciproquement & de partager leur bonne & leur mauvaiſe fortune.

Sur ces entrefaites, pluſieurs Gouverneurs d'Aſie, ſe ſouleverent contre Amurat, & ce Prince partit avec la moitié de ſon armée pour les aller ſoumettre. Il laiſſa le reſte des troupes à ſon fils, en lui recommandant de veiller ſur les Etats qu'il occupoit en Europe. L'Empereur Grec Jean Paleologue fut obligé d'accompagner le Sultan dans cette expédition avec des

(*a*) Les Grecs étoient alors Tributaires des Turcs.

troupes auxiliaires, & abandonna le Gouvernement de l'Empire à ſon fils Andronic. L'occaſion parut très-favorable aux deux jeunes Princes, & dès qu'ils crurent que leurs peres étoient engagés bien avant dans l'Aſie, ils ſe révolterent ouvertement. Ils joignirent leurs troupes, Saux prit le nom de Sultan, & Andronic celui d'Empereur.

Amurat ayant appris ces nouvelles, ſe trouva fort embarraſſé. Il avoit en même-tems deux guerres civiles à ſoutenir, & ne ſçavoit quels ennemis il devoit d'abord combattre. Comme il s'imagina d'ailleurs que Paleologue agiſſoit de concert avec Andronic, il laiſſa appercevoir ſes ſoupçons, & dit à l'Empereur Grec. « Je jure par » Mahomet que ta vie me répondra de ta » fidélité. » Paleologue proteſte au Sultan qu'il n'a aucune part à ce complot. » Hâtons-nous, ajoûta-t-il, d'aller » punir ces rebelles, & vous me verrez » toujours prêt à faire ſouffrir à mon » fils les mêmes châtimens auxquels » vous condamnerez le vôtre. » Amurat raſſuré par ce diſcours, pacifia promptement les troubles de l'Aſie,

& fit reprendre à ſes troupes le chemin de l'Europe.

Lorſqu'il fut arrivé auprès d'Appicridium, où étoient campés les rebelles, il y eut une action entre les deux partis, & les troupes du Sultan furent repouſſées. Ce déſavantage fit craindre à Amurat le hazard d'une bataille, & l'engagea à prendre un parti que la prudence n'autoriſoit peut être pas. Pendant la nuit il part de ſon camp avec peu de ſuite, s'approche de l'armée des rebelles, appelle à voix baſſe quelques-uns des Officiers, & même des Soldats, & lorſqu'il croit qu'on peut l'entendre, il leur parle de la ſorte. » Avez-vous » donc perdu le ſouvenir des bontés » que j'ai toujours eues pour vous, » des travaux que nous avons eſſuyés » enſemble, & des honneurs qui ont » été la recompenſe de vos ſervices? » Que ne devez-vous pas encore attendre de moi, ſi comme je l'eſpere, » vous rentrez dans le devoir dont » vous vous êtes écartés? Comment » avez-vous pû abandonner votre » Souverain légitime, pour ſuivre un » jeune téméraire que rien n'a rendu » recommandable, que la trahiſon dont

» il s'eſt rendu coupable envers ſon
» Seigneur & ſon pere ? Votre égare-
» ment m'inſpire plus de compaſſion
» que d'horreur. On vous a ſans doute
» forcés à une révolte que vous déte-
» teſtez au fond de votre ame, & que
» je ſuis prêt à oublier entierement, en
» pardonnant même à votre Chef, à ce
» Prince qui malgré ſon ingratitude eſt
» toujours mon fils.

Ce diſcours produiſit un effet dont le Sultan ne s'étoit peut-être pas flatté. Une partie des rebelles paſſa auſſi-tôt dans le camp d'Amurat. Les autres qui craignoient le juſte reſſentiment de leur Souverain, & qui ne vouloient cependant plus perſiſter dans leur rébellion, allerent chercher un aſyle hors des Etats du Sultan : de ſorte que les deux Princes virent bientôt leur camp déſert. Alors la frayeur s'empara de leur ame. Ils ſe ſauverent promptement à Didimotique en Thrace, où les Grecs du parti d'Andronic, & un petit nombre de Turcs ſe firent un honneur de les ſuivre.

Les deux Princes furent aſſiégés dans la Place où ils venoient de ſe retirer avec le débris de leurs troupes. Ils ſe défendirent d'abord avec beau-

coup de réſolution. Mais les vivres leur ayant manqué, ils furent contraints de ſe rendre. Amurat ne ſongea plus alors qu'à ſatisfaire ſa vengeance. Il fit crever les yeux à ſon fils qui en mourut quelques jours après. Tous les Grecs qui avoient trempé dans ce complot, furent précipités du haut d'une tour dans le fleuve qui baigne les murs de Didimotique. On les précipitoit deux à deux, & trois à trois, tandis qu'Amurat placé ſous un ſuperbe pavillon qu'il avoit fait tendre au milieu de ſon camp, repaiſſoit ces yeux de cet horrible ſpectacle. Le barbare Sultan donna ordre que les Turcs qui avoient embraſſé le parti du jeune Prince, fuſſent maſſacrés par leurs plus proches parens. De ſorte que les peres étoient contraints d'égorger leurs propres fils, ſous peine d'être mis au nombre des coupables. Deux peres n'ayant pû ſe réſoudre à être les bourreaux de leurs fils, furent poignardés avec eux. Paleologue auroit bien voulu pardonner à Andronic : mais le Sultan fit ſouvenir l'Empereur de ſa parole, & le força de faire crever les yeux au jeune Prince. On exécuta cet ordre avec moins de violence qu'à l'égard du fils d'Amurat,

de façon qu'Andronic dans la ſuite, recouvra en partie la vûe.

La rébellion & la mort du jeune Prince Muſulman rendit plus chers à Amurat les deux autres fils qui lui reſtoient. Soliman l'aîné étoit un Prince que ſa douceur faiſoit extrêmement aimer du peuple. Bajazet le ſecond, plus vif & plus agiſſant étoit adoré des gens de guerre, & le Sultan lui donnoit auſſi la préférence dans ſon cœur. Pendant la guerre qu'Amurat eut à ſoutenir contre le Sultan de Caramanie, le jeune Bajazet fit de ſi belles actions, & ſe rendit ſi redoutable aux ennemis que les Turcs le ſurnommerent *le Foudre*, & ce ſurnom lui demeura. Amurat marcha une ſeconde fois en Servie, dont il avoit fait mourir le Souverain, qu'on appelle Deſpote. Bajazet accompagna ſon pere dans cette expédition. Avant que de livrer bataille aux Serviens, on avertit Amurat de ſe défier de la perfidie de ces peuples. En effet Cabiloviſt, Gentilhomme de Croatie, entreprit de venger la mort du Deſpote. On donna le combat, & Amurat fut vainqueur. Tandis qu'il recevoit les applaudiſſemens militaires, quelques ſoldats lui amenerent Cabi-

loviſt qu'on avoit trouvé parmi les morts, & qui demanda à être conduit au Sultan, pour lui réveler, diſoit-il, des ſecrets de la derniere importance. Auſſi-tôt le bataillon des Janiſſaires s'ouvre, Cabiloviſt s'approche, & dans le tems qu'il ſe proſterne devant le Sultan, il tire un poignard de deſſous ſa robe (*a*) & perce le cœur d'Amurat. Ce Prince tombe mort, & Cabiloviſt eſt ſur le champ maſſacré par les ſoldats.

Soliman qui étoit le fils aîné d'Amurat, devoit naturellement monter ſur le Thrône; mais outre qu'il étoit demeuré à Andrinople, Bajazet ſon frere qui ſe trouvoit pour lors à la tête d'une armée victorieuſe, & qui s'étoit acquis par ſes exploits l'affection & l'eſtime des ſoldats, vint facilement à bout de ſe faire proclamer Sultan. Il ne s'agiſſoit plus que de prévenir une guerre civile. Bajazet choiſit un Chiaoux dont il connoiſſoit la fidélité,

(*a*) C'eſt depuis ce tems-là que perſonne n'aborde le Sultan, ſans être conduit & tenu par-deſſous les bras par deux Capigis, qui ſont des Portiers du Palais.

ſe charge d'un ordre ſcellé du ſceau d'Amurat, qui preſcrivoit à Soliman de ſe rendre inceſſamment auprès de ſon pere, & fait partir le courier pour Andrinople avec une extrême diligence. Le Chiaoux ne perd pas un inſtant. Il ſe rend dans la Capitale de l'Empire, montre ſes ordres, & preſſe le départ de Soliman. Celui-ci qui n'a pas le moindre ſoupçon de la mort de ſon pere, ſe met en route, arrive ſur les frontieres de la Servie, où il trouve l'armée rangée en bataille. Il demande où eſt le Sultan; on le conduit à la tente de Bajazet. A peine y eſt-il entré, que quatre muets ſe jettent ſur lui & l'étranglent.

Bajazet devenu maître de l'Empire par un trait d'injuſtice & de cruauté, dont les Princes Muſulmans ne ſe font pas grand ſcrupule, ne ſongea plus qu'à ſatisfaire la plus ardente de ſes paſſions, qui étoit l'envie de conquérir. Il ajoûta à ſon Empire les Etats que les Princes Chrétiens avoient fondés en Aſie pendant les Croiſades. Il n'épargna pas plus les Princes Mahométans. Cinq Souverains qui avoient leurs Etats en Cappadoce & en Miſnie, furent dépouillés par cet ambitieux Sultan, qui

pour envahir les Royaumes d'autrui ; ne prenoit d'autre prétexte que le droit de bienſéance. Tous ces Princes déthônés, ſe réfugierent à la Cour de Tamerlan, Empereur des Tartares.

Ce Monarque inſtruit par l'adverſité, avoit appris à être doux & humain ; fils d'un ſimple Payſan, il paſſa les premieres années de ſa vie à conduire les troupeaux. Devenu dans la ſuite le chef d'une troupe de brigands, les forêts & les montagnes lui ſervirent de retraite & d'aſyle. Après avoir diſcipliné ſes ſoldats, il commença à former des projets capables de ſatisfaire la grandeur de ſon ambition. Toutes ſes entrepriſes furent ſuivies des plus éclatans ſuccès. La Reine des Maſſagetes partagea avec lui ſon lit & ſon Thrône. Chaque année ajoutoit une nouvelle Couronne à ſon Diadême. Joignant à ſes conquêtes la bonté & la juſtice envers les peuples vaincus, il fonda un Empire qui devint la terreur de l'Aſie. Tel étoit ce Prince qui déclara la guerre à Bajazet, pour forcer le Sultan à rétablir les Princes Mahométans qu'il avoit déthrônés. Tout le monde ſçait quel fut le ſuccès de cette expédition. Tamerlan vainqueur,

ſit enfermer Bajazet dans une cage, & le promena preſque par toute l'Aſie dans cet état humiliant. La fierté du Sultan lui attira un traitement ſi dur. Bien loin de s'appliquer à fléchir l'Empereur Tartare, il cherchoit à l'outrager par des reproches continuels ſur la baſſeſſe de ſa naiſſance. Tamerlan qui paroiſſoit déterminé à la ruine de l'Empire Ottoman, ſe vit contraint de retourner dans ſes Etats, que l'Empereur de la Chine menaçoit d'une invaſion prochaine. Bajazet craignant d'être tranſporté en Tartarie, aima mieux ſe donner la mort, que d'être expoſé aux inſultes d'un peuple qu'il avoit toujours mépriſé. On prétend qu'il ſe briſa la tête contre les barreaux de la cage, dans laquelle il étoit renfermé depuis huit mois.

Il y eut des guerres ſanglantes entre les fils de Bajazet pour la ſucceſſion à l'Empire. Iſa que le droit d'aîneſſe appelloit au Thrône, ſoutint ſes prétentions les armes à la main. Dans une bataille qu'il livra auprès d'Andrinople, il fut vaincu & enſuite étranglé. Muſulman ſon frere reſta en poſſeſſion du Thrône, & ne ſongea plus qu'à ſuivre ſon penchant pour les plaiſirs; mais il

fut bientôt obligé de prendre les armes contre Muſa ſon frere qui prétendoit à l'Empire. Les deux Princes mirent des armées en campagne, & ne tarderent pas à en venir aux mains. La victoire ſe déclara en faveur de Muſulman, & ſon rival ſe ſauva en Turquie.

Le Sultan après cette heureuſe expédition, ſe retira à Andrinople où il s'enfonça dans toutes ſortes de voluptés. Il ſe rendit tellement odieux & mépriſable, que les Janiſſaires indignés contre lui, partirent de ſon armée, & allerent joindre Muſa qui étoit ſorti de ſa retraite avec de nouvelles troupes. Le Sultan ſe voyant abandonné de preſque tous ſes Sujets, réſolut de ſe ſauver à Conſtantinople. Quelques Turcs qui le rencontrerent en chemin, le firent priſonnier, & lui couperent la tête qu'ils porterent à Muſa, ſe flattant d'obtenir une bonne récompenſe; mais ce Prince étonné d'un ſpectacle imprévû, détourne la tête, & demande aux meurtriers de ſon frere, pourquoi ils ont oſé tremper leurs mains dans le ſang Ottoman. Pour les punir d'une pareille audace, il les fait jetter au feu.

La victoire que venoit de remporter Muſa, ne le rendit pas tranquille

poſſeſſeur du Thrône. Il trouva un ennemi bien redoutable dans la perſonne de Mahomet ſon frere. Celui-ci qui étoit le quatrieme fils de Bajazet, ſe tenoit depuis quelque tems caché à Burſe, chez un faiſeur de cordes de Luth. Il ſortit de ſon aſyle dans le tems que ſes deux (*a*) freres ſe diſputoient l'Empire, & il ſongea dès-lors à ſe frayer une route au Thrône. Quand il vit que Muſa, dont il n'avoit pas favoriſé le parti, étoit parvenu à l'Empire, il ſe retira chez le Sultan de Caramanie, attendant une occaſion favorable d'exécuter ſes projets.

Orcan (*b*) neveu de l'Empereur Turc, parut auſſi ſur les rangs, & voulut enlever une couronne ſur laquelle il prétendoit avoir des droits légitimes. Ce jeune Prince fut trahi & livré au Sultan qui le fit étrangler. Pendant ce tems-là Mahomet ſort de Caramanie avec une armée conſidérable, arrive à Conſtantinople où il trouve de puiſſans ſecours, ſe met en campagne, & ſe diſpoſe à attaquer le Sultan. Les deux ar-

(*a*) Muſulman & Muſa.
(*b*) Il étoit fils de Muſulman.

mées étant en préſence dans la plaine de Samokonu, l'Aga des Janiſſaires paſſe dans l'armée de Mahomet avec tous ſes ſoldats ; il s'approche enſuite des tranchées du camp de l'Empereur, & exhorte les Spahis (*a*) à ſuivre l'exemple des Janiſſaires. Le Sultan témoin de cette audace, ſort de ſa tente, court ſur lui, & l'abbat d'un coup de cimeterre. L'Ecuyer de l'Aga qui craignoit lui-même la colere du Sultan, lui emporte la main d'un revers de ſabre. Muſa tout en ſang, & jettant de grands cris, retourne dans ſon camp, où ſon état, au lieu d'inſpirer de la compaſſion, ne lui attire que du mépris. Ses ſoldats marchant devant lui en ordre de bataille, allerent ſe rendre à Mahomet. Le malheureux Sultan cherche à ſe ſauver, on le pourſuit, on le tire à demi-mort du fond d'un marais, & on le conduit à la tente de Mahomet, où il fut étranglé ſur le champ.

Après une guerre civile de treize années, l'Empire Ottoman diſputé par cinq Princes, demeura au plus jeune d'entr'eux, & à celui qui ſembloit y avoir moins de droit ; mais qui cepen-

(*a*) La Cavalerie Turque.

dant en étoit le plus digne. Ce nouveau Sultan raffermit la Monarchie que la chute de Bajazet, & les diviſions de ſes enfans avoient fort ébranlée. Brededin qui avoit été (*a*) Kadiſlesker ſous le regne précedent, entreprit d'exciter des troubles dans l'Empire, croyant qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de s'emparer d'un Thrône qui depuis quelques années étoit au premier occupant. Il s'attacha à ſéduire les peuples, & pendant qu'un de ſes domeſtiques feignant d'être inſpiré, prêchoit une nouvelle doctrine, le Maître ſe retira dans une forêt de Valaquie, où ſous les apparences d'une vie auſtere & mortifiée, il attiroit tous les habitans des Villes & des Bourgades. Tous ſes diſcours tendoient à prouver aux Mahométans que le Ciel l'avoit envoyé pour les rendre heureux. Lorſqu'il les eut convaincus de ſa miſſion, il commença à les diſcipliner, & ſortit enſuite de ſes forêts avec une armée nombreuſe. Mahomet ne négligea point cette révolte. Il fit partir ſes Capitaines les plus expérimentés, & voulut que ſon fils Amurat qui n'avoit encore que douze ans, ſe

(*a*) Premier Magiſtrat de l'Empire.

mît à leur tête. Le Kadiſlesker vint au-devant des ennemis, & il fallut qu'une bataille réguliere décidât cette querelle. Le jeune Prince triompha, & le Chef des rebelles fut pendu en préſence de toute l'armée.

Quelque tems après il parut dans la Valaquie, un homme âgé de plus de quarante ans, qui ſe fit paſſer pour Muſtafa, fils aîné de Bajazet. Il ſoutint hardiment qu'il s'étoit heureuſement ſauvé de la bataille d'Ancire; il ajouta que redoutant ſes freres qui s'étoient emparés ſucceſſivement du Thrône, il avoit gardé le ſilence dans ſa retraite: mais que le moment étoit venu où il devoit rentrer en poſſeſſion d'une Couronne qui lui appartenoit légitimement. Quelques Princes appuyerent les prétentions de cet Impoſteur. Pluſieurs Turcs ou perſuadés par ſes raiſons, ou mécontens du Gouvernement, ſe rangerent de ſon parti. Le Sultan qui craignoit les ſuites d'une pareille impoſture, ſe diſpoſa à fondre en Valaquie. Alors les protecteurs de Muſtafa lui firent entendre que leurs forces ſeules ne ſuffiſoient pas pour le placer ſur le Thrône, & l'engagerent à prendre le chemin de Conſtantinople, pour im-

plorer l'aſſiſtance de l'Empereur Emmanuel. Muſtapha partit avec le Duc de Smirne, & lorſqu'ils furent arrivés à Salonique, le Gouverneur les fit arrêter, & en donna avis à l'Empereur. Le Sultan de ſon côté inveſtit Salonique, & demande qu'on lui livre un Impoſteur qui troubloit le repos de l'Empire Ottoman. L'ordre d'Emmanuel arriva ſur ces entrefaites, & ce Prince défendit très-expreſſément de ſe deſſaiſir de Muſtapha; mais en même-tems l'Empereur Grec envoya des Ambaſſadeurs au Sultan, qui l'aſſurerent que Sa Majeſté Impériale ne pouvoit livrer un homme qui avoit choiſi ſes Etats pour aſyle: mais qu'elle n'avoit garde de rompre l'alliance qu'ils avoient contractée enſemble, & qu'elle mettroit Muſtapha hors d'état de rien entreprendre contre Sa Hauteſſe. En effet l'Impoſteur fut relégué à Leſbos, où il fut gardé avec beaucoup de précaution, & Mahomet convint de payer tous les ans une certaine ſomme d'argent à l'Empereur, pour l'entretien d'un homme qui lui avoit cauſé pendant quelque tems de très-vives inquiétudes.

Mahomet après un regne glorieux, mourut dans la force de ſon âge, &

laiſſa l'Empire à ſon fils Amurat qui réſolut de marcher ſur les traces de ſon prédéceſſeur. Jean Paleologue, que ſon pere Emmanuel venoit d'aſſocier à l'Empire, voyant que la puiſſance des Princes Ottomans augmentoit tous les jours, tandis que celle des Grecs s'affoibliſſoit de plus en plus, réſolut d'exciter des troubles dans les Etats du nouveau Sultan. Pour y réuſſir, il ordonna qu'on rendît la liberté au faux Muſtapha, qu'on retenoit priſonnier dans l'Iſle de Leſbos. Cet ordre fut exécuté, & Jean Paleologue excita l'Impoſteur à recouvrer l'héritage de ſes ayeux, & lui offrit toutes ſes forces pour l'aider à monter ſur le Thrône. Muſtapha n'eut garde de refuſer des offres ſi avantageuſes. Il entre dans la Thrace avec une armée aſſez conſidérable. Quantité de Turcs ſe joignent à lui. Il marche en diligence vers Andrinople, eſt reçu dans cette Ville, & voit ſoumis à ſes loix preſque tout ce que les Turcs poſſédoient en Europe. Il paſſe enſuite en Aſie pour aller chercher Amurat. Celui-ci vient au-devant de ſon rival. Les deux armées ſe trouvent en préſence auprès du Lac de Lapodie. Preſque tous les ſoldats qui

avoient ſuivi l'Impoſteur, l'abandonnent & paſſent dans le camp de Mahomet. Muſtapha ſe voyant ſeul, & déja ſaiſi des horreurs de la mort, court vers le rivage, où il trouve des vaiſſeaux qui le tranſportent à Gallipoli. Le Sultan le pourſuit, ſe rend maître de ſa perſonne, le fait conduire à Andrinople, où il fut pendu aux crenaux des murailles. Les Hiſtoriens n'ont pû décider ſi Muſtapha étoit véritablement un Impoſteur ou un fils de Bajazet.

Amurat après avoir régné glorieuſement pluſieurs années, réſolut d'abdiquer l'Empire & de le céder à Mahomet ſon fils, qui n'étoit alors âgé que de quatorze ans. Lorſqu'il eut exécuté ce projet, il ſe retira à Magneſie pour y mener une vie douce & tranquille. Le jeune Sultan mécontenta bientôt ſes Sujets par la dureté de ſon Gouvernement, de ſorte que toutes les puiſſances ennemies de l'Empire Ottoman, ſongerent à profiter des circonſtances pour renverſer un Thrône qui n'étoit établi que ſur des uſurpations. On s'allarme à Andrinople, & on croit que la jeuneſſe du Sultan ne ſuffit pas pour diſſiper un ſi terrible orage. Comme on étoit inſtruit que le

pere commençoit à s'ennuyer dans ſa retraite, le Viſir lui écrivit pour l'engager à reprendre les rênes de l'Empire. Amurat ne demandoit pas mieux. Après avoir bien pris ſes meſures, il part ſecrettement de Magneſie, & arrive à Andrinople. Le jeune Sultan n'en fut informé que lorſqu'il n'étoit plus maître de la Ville. Mahomet eut recours à la diſſimulation, & fut le premier à féliciter ſon pere de ce qu'il vouloit bien encore ſe charger du Gouvernement.

Les Turcs ſe promirent de nouvelles victoires ſous la conduite d'Amurat, & ce Sultan répondant à leur eſtime, alla ſe mettre à la tête de l'armée, & préſenta bataille à toutes les forces de la ligue qui avoit pour Chef Ladiſlas, Roi de Hongrie. Amurat fut vainqueur, il retourna à Andrinople, & déclara qu'une vaine légereté ne l'avoit point déterminé à remonter ſur le Thrône, mais ſeulement les beſoins preſſans de l'Empire. En même-tems il quitte les ornemens Impériaux, les remet aux pieds de ſon fils, & reprend le chemin de ſa ſolitude.

Mahomet abuſa comme auparavant de la puiſſance ſouveraine : ce qui dé-

termina les Miniſtres à ſolliciter encore Amurat de déthrôner ſon fils. Le vieux Sultan y étoit tout auſſi diſpoſé que la premiere fois ; mais il craignoit le blâme d'inconſtance que toute la terre lui donneroit, pour avoir deux fois abandonné & repris le Diadême. Il appréhendoit d'ailleurs de trouver des obſtacles de la part de Mahomet, que la révolution précédente devoit avoir rendu attentif ſur toutes les démarches de ſon pere. On le détermina enfin à paſſer pardeſſus toutes ces conſidérations. Le Viſir Calib Bacha qui conduiſoit encore cette intrigue, propoſa une partie de chaſſe au jeune Sultan. Tandis que Mahomet ſortoit d'Andrinople par une porte, Amurat qui avoit quitté Magneſie avec un ſecret & une diligence incroyable, y entroit par une autre, où il fut joint par tous ſes partiſans. Le peuple vit ſon ancien maître avec joie. Amurat aſſemble le Divan, & eſt reconnu Empereur tout d'une voix. Mahomet n'a point d'autre parti à prendre que de venir s'humilier devant ſon pere. Amurat l'embraſſe, & lui déclare qu'il n'eſt venu que pour partager avec lui le fardeau du Gouvernement. En effet il ne voulut point

qu'il quittât le titre de Sultan, ni les ornemens Impériaux. Mahomet, pour ne point donner d'ombrage à ſon pere, demanda & obtint la permiſſion de ſe retirer à Magneſie, où il paſſa quatre ans dans une molle oiſiveté, ne s'occupant que de la chaſſe & des plaiſirs de la table.

Amurat qui vouloit rendre ſon fils digne de l'Empire & le faire connoître aux ſoldats, le manda à Andrinople, & le conduiſit à l'armée, où il fut reçu avec de grands témoignages de joie & d'eſtime. Quoique Mahomet ne fût alors âgé que de dix-huit ans, on prévoyoit déja qu'il ſe ſignaleroit dans le métier de la guerre. En attendant la ſaiſon propre à ſe mettre en campagne, il ſe rendit ſecrettement à Conſtantinople. Ce fut moins la curioſité qui le détermina à faire ce voyage que le déſir de s'exciter à la conquête d'une Ville qui paſſoit pour la premiere du monde.

Au commencement du Printems, il accompagna ſon pere en Hongrie, & le ſuivit dans toutes ſes expéditions. Enfin Amurat par ſa mort, laiſſa Mahomet poſſeſſeur d'un Thrône, d'où il ne craignit plus d'être renverſé. Alors

l'ambition s'empara totalement du cœur de ce jeune Prince. Il aſpiroit au ſurnom de Grand, & affectoit de reſſembler à Alexandre qu'il ſe promettoit d'imiter par la conquête de toute la terre. Sa premiere expédition fut le ſiége de Conſtantinople. Il partit pour cette entrepriſe avec quatre cens mille combattans, & avec une flotte qui couvroit toute la mer de Marmora. L'Univers fut attentif à ce grand événement, & tous les peuples eurent les yeux attachés ſur le Prince Turc & ſur l'Empereur Grec. Ils ne firent rien l'un & l'autre qui ne contribuât à leur attirer l'eſtime & l'admiration de toute la Terre. Si Mahomet ſe précipita mille fois dans les plus effroyables dangers, Conſtantin (*a*) ne ſe défendit pas avec moins de courage. Enfin après cinquante jours du ſiége le plus rude qui eût peut-être été jamais ſoutenu, le grand nombre accabla la valeur, le Sultan ſacrifia cinquante mille hommes au ſuccès de ſon entrepriſe. Conſtantinople fut emportée d'aſſaut, & l'Empereur Grec y perdit la vie; heureux de n'avoir pas ſurvécu à la perte de ſon 1453.

(*a*) Conſtantin Paleologue.

Empire ! Après un massacre effroyable, Mahomet demeura paisible possesseur de cette importante conquête.

La prise de Constantinople rehaussa tellement le cœur de Mahomet qu'il se confirma dans l idée chimérique de conquérir toute la Terre. Il venoit de débuter d'une maniere brillante ; car Constantinople étoit la plus grande, la plus riche, la plus belle & la plus forte Ville qu'il y eût alors dans le monde. Mahomet en fit la Capitale de son Empire. Ce Prince fut vaincu au milieu de sa victoire. Une jeune Grecque, nommée Irene, captiva le cœur du Sultan, & parut avoir pour lui une passion réciproque. L'amour changea totalement Mahomet. Son ardeur pour la gloire se ralentissoit de jour en jour, & il se reposoit sur ses Ministres du soin des plus importantes affaires. Lorsqu'il s'agissoit d'aller se mettre à la tête de ses troupes, il différoit son départ le plus long-tems qu'il étoit possible, & revenoit toujours au commencement de l'automne.

Cetre conduite excita les murmures des Janissaires. Mustapha Bacha eut le courage de repré enter au Sultan que les soldats étoient indignés de voir leur

leur maître languir entre les bras d'une femme, au lieu d'exécuter les nobles projets qu'il avoit formés au commencement de ſon regne. « Je te pardonne » ton audace, dit le Sultan au Bacha ; » aye ſoin que les Janiſſaires ſoient de- » main rangés en bataille. Après avoir donné cet ordre, Mahomet va trouver Irene, lui témoigne plus de tendreſſe que jamais, & paſſe toute la nuit avec elle. Il lui ordonne le lendemain de prendre tout ce qu'elle croit de plus beaux ornemens, & quand il la vit dans l'état qu'il ſouhaitoit, il la prend par la main, & la conduit lui-même dans le lieu où les troupes étoient aſſemblées. Peu de gens avoient vû Irene : lorſqu'elle parut, ſa beauté fit la plus forte impreſſion ſur tous les ſpectateurs. « Eh » bien ! leur dit Mahomet, la Nature a- » t-elle produit jamais un ouvrage plus » accompli. Le Sultan n'eut pour répon- ſe qu'un cri d'applaudiſſement. Les principaux Officiers ſe jettent aux pieds de leur Maître, l'aſſurent qu'Irene eſt l'ornement de l'Empire, & qu'il peut l'aimer éternellement ſans que ſa gloire en ſoit ternie. » C'eſt » pourtant après cette gloire, repartit » le Sultan avec un ton furieux, que

» j'ai ſoupiré toute ma vie; c'eſt elle » ſeule que j'ai eu continuellement de- » vant les yeux. J'ai appris que vous » blamiez mes amours, ſçachez aujour- » d'hui que votre Empereur eſt non- » ſeulement le maître de l'Univers, mais » qu'il l'eſt encore de lui-même A peine eut-il fini ces paroles, qu'il prend Irene par les cheveux, & lui abbat la tête d'un coup de cimeterre : tel fut le ſacrifice que fit Mahomet à cette gloire pour laquelle il étoit ſi paſſionné. Il courut enſuite oublier la mort d'Irene par les plus rapides conquêtes.

Athenes, cette Ville fameuſe, qui avoit été ſi long-tems l'aſyle des ſciences & des Arts, paſſa ſous la domination des barbares Muſulmans. Preſque toute la Grece fut bientôt aſſujettie. Il n'y eut que l'Empire de Trebiſonde & le Royaume de Sparte, qui défendirent encore quelque tems leur liberté ; mais enfin ces deux Puiſſances furent contraintes de ſe ſoumettre. Mahomet traîna à ſa ſuite David Comnene, Empereur de Trebiſonde, & le traita lui & toute ſa famille comme de vils eſclaves. Le Sultan ayant ſçu que ſon priſonnier entretenoit des intelligences avec la Cour

de Perſe, lui déclara qu'il n'avoit point d'autre moyen pour ſauver ſes jours, que de prendre le Turban. Comnene ſe ſouvenant qu'il avoit été Empereur, répondit qu'il étoit prêt à mourir. Auſſi-tôt on le traîne dans un champ hors de Conſtantinople avec les ſix aînés de ſes fils. Il vit le ſabre levé ſur leur tête ſans s'ébranler. Il ne lui échappa pas le moindre murmure. Les jeunes Princes moururent généreuſement, & leur pere les ſuivit avec le ſeul regret de laiſſer au pouvoir de ſes ennemis un fils âgé d'un an, & une fille qui en avoit quatre. On expoſa les corps de ces Princes aux oiſeaux carnaciers, & il fut défendu, ſous peine de la vie, de leur donner la ſépulture. Cependant l'Epouſe de Comnene étant accompagnée de quelques filles qui bravoient la mort auſſi-bien qu'elle ſe rendit au lieu où étoient les cadavres de ſon mari & de ſes enfans, les arroſa de ſes larmes, & leur rendit les derniers devoirs. Le Sultan, tout barbare qu'il étoit, n'oſa la punir : mais cette Princeſſe mourut bientôt de douleur.

Tout cédoit devant le fier Mahomet, & ſon Empire s'étendoit déja des frontieres de la Perſe à celles de la Hon-

grie. Il attaqua l'Iſle de Leſbos & s'en rendit maître. Il conçut tant de mépris pour celui qui en avoit été Roi (*a*), qu'il lui fit couper la tête, quoique ce lâche Leſbien ſe fût fait Mahométan, pour ſauver ſa vie, Mahomet fatigué de tant d'expéditions militaires, voulut goûter quelque repos dans ſon ſerrail où il s'attacha à la lecture, à la peinture & à l'agriculture. Il trouva juſques dans ces occupations paiſibles de quoi ſatisfaire ſon caractere cruel. Un Icoglan s'aviſe un jour de manger quelques concombres dans les jardins du Serrail. Mahomet ne ſçachant à qui il doit s'en prendre, appelle tous les Icoglans, & fait ouvrir ſucceſſivement le ventre (*b*) à pluſieurs, juſqu'à ce qu'on eût trouvé le coupable. Belino fameux Peintre Vénitien, fut mandé à Conſtantinople pour y exercer ſes talens. Mahomet, qui étoit connoiſſeur, admira les ouvrages de cet Artiſte, & ſur-tout un tableau qui repréſentoit la décolation de Saint

(*a*) Parce qu'il ne s'étoit pas défendu.

(*b*) Quelques-uns prétendent qu'on trouva le concombre dans le ventre du premier; d'autres ſoutiennent que ce fut dans le ventre du quatriém, & même du quatorziéme.

Jean-Baptiſte. Le Sultan trouva cependant quelques défauts dans la partie du cou qui étoit reſté à la tête ; pour en convaincre le Peintre, il fit couper le cou à un eſclave ; & prouva la juſteſſe de ſon obſervation.

Tant de victoires remportées par Mahomet, lui firent donner par ſes Sujets le ſurnom de Grand. Ce titre qu'il ne méritoit que parce qu'on le confere ordinairement aux deſtructeurs du genre humain, ſervit à enflammer de plus en plus l'ambition de Mahomet: il attaqua le Sultan de Caramanie, & lui enleva pluſieurs Places. Il revint enſuite à Conſtantinople, laiſſant à la tête de l'armée Muſtapha ſon ſecond fils. Ce jeune Prince qui ne cherchoit que l'occaſion d'acquerir de la gloire, & de gagner le cœur des gens de guerre, acheva la conquête de la Caramanie. Chaque année ajoutoit un Royaume aux Etats de Mahomet. Celui de Negrepont fut conquis ſur les Vénitiens, quoiqu'il eût été défendu avec courage par le protecteur Erizzo. Celui-ci ne rendit la Citadelle qu'à condition qu'il auroit la tête ſauve ; mais le Sultan interprétant cette promeſſe, prétendit que les flancs n'y étoient pas

compris, & fit ſcier le Provéditeur par le milieu du corps.

Mahomet avoit déclaré la guerre aux Perſans. Il en confia le ſoin à ſon fils. Muſtapha qui s'attachant à répondre aux idées qu'on avoit conçues de lui, n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès des armes Ottomanes. Ce jeune Prince entre en Perſe, y fait de grands ravages, & remporte une victoire éclatante. Mahomet eſt tranſporté de joie en apprenant cette nouvelle; il va joindre avec de nouvelles troupes le vainqueur des Perſans, emmene avec lui Bajazet ſon fils aîné, & laiſſe à Conſtantinople le jeune Zizim ſon troiſiéme fils, après lui avoir établi un Conſeil pour régler les affaires les plus preſſantes. Le Sultan part avec trois cens mille hommes, s'enfonce dans des déſerts par des chemins impraticables, & où l'eau manquoit abſolument. Il employa quarante jours à traverſer ces affreuſes ſolitudes. Pendant tout ce tems-là on n'entend point parler de lui, & le bruit ſe répand qu'il a péri dans les ſables avec les deux Princes ſes fils & ſon armée entiere. Cette nouvelle ſe confirme à Conſtantinople, & Zizim qui

la ſouhaitoit peut-être, y ajoute foi & prend auſſi-tôt le titre de Sultan. Mahomet apprend au milieu de la Perſe que ſon fils eſt monté ſur le Thrône, & dans ſon premier tranſport, il eſt prêt d'envoyer le fatal cordon à ce jeune Prince; un mouvement de tendreſſe ayant combattu ſa colere, il ſe contente d'ordonner qu'on étrangle les Bachas qui compoſent le Conſeil du jeune Prince. Cet ordre fut exécuté, & Zizim ſe hâte de quitter l'autorité ſouveraine qui avoit penſé lui être ſi funeſte.

Enfin l'armée Ottomane arrive ſur les bords de l'Euphrate, où Uzum-caſſan, Sophi de Perſe, l'attendoit avec une armée à peu près égale. Mahomet paroît au milieu de ſes deux fils; on en vient aux mains, & on combat de part & d'autre avec beaucoup de valeur: mais les Perſans avoient l'avantage du lieu, & Mahomet après avoir perdu cinquante mille hommes, eſt obligé de céder la victoire. Uzum-caſſan pourſuit les Turcs, & les joint auprès de Trebiſonde, la honte & le déſeſpoir d'avoir été vaincus, fournit de nouvelles forces aux Ottomans. On donne une ſeconde bataille. Muſtapha enfonce les eſcadrons ennemis, & leur arrache toute la gloire

qu'ils venoient d'acquerir. Bajazet pouſſé d'une généreuſe émulation ſe diſtingue auſſi, mais beaucoup moins que ſon frere. Enfin les Perſans cedent le champ de bataille, & Muſtapha emporté par ſon courage pourſuit bien loin les fuyards. Son abſence cauſe les plus vives inquiétudes à Mahomet ; mais ce fils ſi tendrement aimé, reparoît tout couvert de ſang & de pouſſiere. Son pere l'accable de careſſes & lui prodigue les éloges les plus flatteurs. On voit que l'expédition de Perſe eut une fin plus heureuſe que les commencemens ne ſembloient le promettre : mais le Sultan qui ne voulut plus ſe commettre avec la fortune, tourna ſes armes d'un autre côté.

La gloire que venoit d'acquerir Muſtapha, la prédilection que ſon pere avoit pour lui, l'affection que lui portoient ſes ſoldats, tout ſembloit annoncer à ce jeune Prince qu'il ſeroit un jour aſſis ſur le Thrône des Ottomans au préjudice d'un frere aîné, dont les qualités étoient plus eſtimables, mais beaucoup moins brillantes. Une folle paſſion renverſa tous ces beaux projets de grandeur. Muſtapha devint amoureux de la femme d'Achmet Bacha qui

s'étoit élevé aux premiers emplois, autant par ſon (*a*) eſprit que par ſa valeur. Le jeune prince n'ayant pû ſéduire cette femme, la viola. Achmet en porta ſes plaintes au Sultan, qui répondit d'abord d'une maniere fort dure au mari outragé : mais Mahomet venant enſuite à réfléchir ſur l'action de Muſtapha, n'enviſagea plus ſon fils que comme un Prince ambitieux qui s'imaginoit déja être placé ſur le Thrône, & qui pourroit bien ne pas attendre la mort de ſon pere pour y parvenir. Ces réflexions agiterent le cœur du Sultan pendant trois jours, la tendreſſe combattant les réſolutions funeſtes que la colere dictoit. Cette derniere paſſion l'emporta, & ſur la fin du troiſiéme jour, Mahomet envoya étrangler ſon

(*a*) On dit que lorſqu'Achmet n'étoit encore que ſimple Janiſſaire, le Sultan lui demanda quelle marque pouvoit mieux faire connoître la puiſſance d'un Souverain. » C'eſt » répondit Acmet, en faiſant tout-à-coup d'un » malheureux un grand Seigneur, ou d'un » grand Seigneur un malheureux. » Cette réponſe p'ut au Sultan, & voulant convaincre ſur le champ Achmet de ſa puiſſance, il le fit Seraskier, qui eſt un des principaux emplois de l'armée chez les Turcs.

fils. Muſtapha fut pleuré de tous les gens de guerre, & toute leur inclination ſe tourna vers Zizim qui reſſembloit par ces qualités au jeune Prince qu'on venoit de faire mourir.

Le Sultan avoit toujours l'eſprit occupé des plus vaſtes projets Il forma le deſſein de conquerir Rhodes qui appartenoit alors à ces Religieux militaires ſi connus ſous le nom de Chevaliers de Malte. Il avoit auſſi réſolu d'aller prendre dans Rome la Couronne Impériale. Le ſuccès de ces deux entrepriſes auroit effacé au jugement de Mahomet la gloire de tous les autres exploits. Il fit donc aſſiéger Rhodes avec toutes les forces de l'Empire Ottoman; mais le grand Maître d'Aubuſſon ſe défendit avec tant de bravoure, que Miſach Bacha qui avoit eu la conduite de ce ſiége, fut contraint de le lever après avoir perdu quarante mille hommes. La ſeconde entrepriſe de Mahomet eut de plus beaux commencemens. Achmet Bacha ſe rendit maître d'Otrante, & par la priſe de cette Ville, ouvrit aux Turcs le chemin d'Italie. Le Sultan réſolut de paſſer en Europe pour profiter de cette conquête. Il partit avec des troupes formidables; mais

comme il n'étoit encore qu'à une journée de Conſtantinople, il tomba dangereuſement malade. Il reconnut qu'il fallait mourir, & pendant les derniers jours de ſa vie, il ne fut agité que par ſon ambition. Il ſe plaignit du mauvais ſuccès qu'il avoit eu devant Rhodes, & maudit cette Iſle juſqu'a trois fois, comme pour exciter ſes ſucceſſeurs à en tirer vengeance. Il mourut enfin le 3 de Mai 1481, âgé de cinquante & un an, après avoir ordonné qu'on mît cette épitaphe ſur ſon tombeau.

Il vouloit prendre Rhodes & dompter l'Italie. Bajazet & Zizim ſe diſputerent l'Empire après la mort de leur pere; mais enfin le premier reſta en poſſeſſion du Thrône, Zizim fut contraint pour mettre ſes jours en ſûreté, de chercher un aſyle chez les plus grands ennemis des Turcs, je veux dire les Chevaliers de Rhodes. Il paſſa enſuite en France, (*a*) & de-là en (*b*) Italie, eſperant

(*a*) Charles VIII. Roi de France, qui avoit formé le projet de paſſer dans la Grece & d'en chaſſer les Ottomans, réſolut de ſe ſervir de Zizim & de l'oppoſer à Bajazet.

(*b*) Alexandre VI. ſi connu par les horreurs de ſon Pontificat, négocia avec Baja-

toujours que les Princes Chrétiens lui aideroient à monter ſur le Thrône. Après s'être donné en ſpectacle à l'Europe, & avoir paſſé quatorze ans dans l'infortune, il mourut à Terracine. La mort de ce Prince permit à Bajazet de ſe livrer ſans inquiétude à l'oiſiveté & à l'étude, ſes deux paſſions favorites. Il fuyoit le tumulte des armes & l'embarras des affaires, dont il laiſſoit tout le ſoin à ſes Miniſtres. La Philoſophie faiſoit ſes plus cheres délices, & il aimoit la compagnie des Sçavans. La bonne chere étoit auſſi un de ſes principaux plaiſirs. C'étoit outre cela un Prince libéral, dont les mœurs étoient fort réglées, & qui haiſſoit mortellement l'injuſtice. Bajazet auroit été adoré dans un pays où les Souverains ne font pas conſiſter la gloire à ravager l'Univers, mais à gouverner paiſiblement les peuples qui leur ſont ſoumis. Auſſi l'Empire des Turcs ne s'accrut point ſous ſon regne, quoiqu'il ſe préſentât

---

zet, & s'engagea de retenir Zizim, & d'empêcher qu'aucun Prince Chrétien ne l'employât contre les Turcs, moyennant une groſſe penſion que le grand Seigneur payoit au peuple.

des occaſions favorables de l'étendre.

Ce Prince voulant paſſer ſa vieilleſſe en repos, réſolut d'abdiquer l'Empire en faveur d'Achmet ſon fils aîné. Les Janiſſaires qui ne conſidéroient pas beaucoup celui qu'on leur deſtinoit pour Maître ; l'envoyerent cependant ſaluer, & lui demanderent de combien il rehauſſeroit leur ſolde à ſon avénement au Thrône. Achmet répondit avec fierté, *qu'il ne ſçavoit point acheter un Empire.* Cette réponſe acheva de le rendre odieux aux Janiſſaires. Selim, un des autres fils du Sultan, fit alors des démarches pour lui ſuccéder : il leva des troupes, & ſe mit en état d'uſurper l'Empire. On vit le pere & le fils armés l'un contre l'autre ; & ce qui eſt ſans exemple, c'eſt que les ſoldats de Bajazet étoient prévenus en faveur de Selim, & auroient tout ſacrifié pour le voir ſur le Thrône. Cependant lorſqu'ils enviſagerent l'état pitoyable de l'Empereur qui mettoit en eux ſeuls toute l'eſpérance de ſa vie & de ſa fortune, ils ſe trouverent animés par un tel ſentiment d'honneur, qu'ils ſe propoſerent de mourir, en défendant leur Souverain. La bataille devint donc opiniâtre & ſanglante. Les ſoldats de

Selim ſe regardant comme des rebelles, & n'attendant, s'ils étoient vaincus, que les plus cruels ſupplices, ſe battirent avec toute l'impétuoſité que la rage & le déſeſpoir peuvent inſpirer. Ceux de Bajazet au contraire excités par leur devoir, mettoient en uſage avec beaucoup de ſang froid, tout ce que l'art & l'expérience leur avoient appris. Selim fut trois fois ſur le point de vaincre; autant de fois les Janiſſaires tournant les yeux vers le Sultan, & le voyant couché triſtement (*a*) dans ſon chariot, attendant pour ainſi dire, que ſon fils vînt trancher ſes jours, ſentirent renouveller leur force, & combattirent avec plus de vigueur. Enfin le véritable courage triompha de la fureur & du déſeſpoir, après (*b*) un combat de huit heures, Selim fut vaincu, & ne vit plus de reſſource que dans une prompte fuite. On ne fit de quartier à

(*a*) Bajazet qui étoit alors tourmenté par une goute cruelle, reſta dans un chariot pendant le combat, implorant l'aſſiſtance de Dieu & du grand Prophete, abandonnant ſa deſtinée à la Providence.

(*b*) Ce combat ſe donna à Vizen entre Andrinople & Conſtantinople.

perſonne : tout fut maſſacré.

Selim qui montoit un excellent cheval, court à toute bride juſqu'au Village de Midie ſur les bords de la mer noire, où le hazard lui fait rencontrer une barque qui le tranſporte à Caſa : ne ſe trouvant pas encore en ſûreté dans cette Ville, il paſſe en Tartarie, & lorſque ſa crainte eſt un peu diſſipée, il retourne à Trebiſonde. Cependant Bajazet voulant profiter de ſa victoire pour mettre ſon fils Achmet ſur le Thrône, aſſemble le Divan, & fait jurer tous les Bachas qu'ils le ſeconderont de tout leur pouvoir. On ſonde à ce ſujet les Janiſſaires qui n'écoutent qu'avec frémiſſement le nom d'Achmet. On propoſe au Sultan d'inſtaller ce Prince ma gré eux. Le bruit de cette réſolution parvient aux Janiſſaires indignés, de ce qu'on veut leur donner un maître qui commencera ſon regne par leur ſupplice, ils courent aux armes, & rempliſſent la Ville de clameurs Enſuite ils inveſtiſſent le ſerrail, appellant le Sultan à haute voix. & menacent d'enfoncer les portes, ſi on refuſe de les ouvrir.

Bajazet étonné de leur audace, ne ſçait d'abord quel parti prendre ; mais

dans la crainte qu'ils ne perdent entierement le reſpect, il commande que le ſerrail leur ſoit ouvert. Ils entrent avec impétuoſité dans la chambre du Sultan. Bajazet rappelle en ce moment toute la grandeur de ſon ame, & leur parle avec cette fierté que la dignité de ſon rang autoriſe. Tous ces rebelles s'écrient qu'ils ont beſoin d'un Chef qui puiſſe les conduire au combat. Un Janiſſaire plu hardi que les autres s'avance, & repréſente au Sultan qu'on laiſſe les Chrétiens en repos, que la Majeſté de l'Empire s'avilit, que Sa Hauteſſe accablée d'âge & de maladies n'eſt plus en état de les conduire. Le Sultan outré de douleur, leur demande avec indignation quel Empereur ils veulent choiſir. Mille cris confus lui répondent qu'ils n'en veulent point d'autre que lui, & jurent qu'ils lui obéiront juſqu'à la mort : mais ils veulent en même-tems un Général dont ils puiſſent ſuivre l'exemple. Le Sultan voit bien que leur choix regarde Selim, & tâche de le faire tomber ſur Achmet. Il leur propoſe ſucceſſivement pluſieurs Bachas, & s'offre de ſe mettre lui-même à leur tête ; mais ils ne trouvent aucun de ſes Capitaines di-

gnes de les commander, & ils ajoutent qu'à ſon égard, la vieilleſſe & les infirmités l'ont mis hors d'état d'être leur conducteur. » Je me ferai traîner dans » un chariot, répliqua l'Empereur. Le » corps n'eſt pas ſi néceſſaire dans un » Chef que l'eſprit & le jugement. Mais un Aga lui repartit qu'ils vouloient un Général dont ils puſſent imiter la valeur, & ſuivre les glorieux exemples.

Alors Bajazet irrité, s'emporta contr'eux, leur reprocha leur ingratitude & leur infidélité, & paſſant tout-à-coup de la colere à la douceur, il leur nomma Achmet pour Général. Leur fureur redoubla dans cet inſtant. Ils ſe récrierent qu'Achmet ne reſſembloit à ſon pere que par le corps; que ce n'étoit qu'une maſſe de chair, ſans cœur & ſans eſprit. De ce portrait odieux, ils vinrent à celui de Selim ſans néanmoins prononcer ſon nom. Ils ajouterent qu'il leur falloit un Chef plein de feu, qui ne reſpirât que la guerre, & qui ſçût en même-tems inſpirer du reſpect à ſes ſoldats, & faire trembler ſes ennemis. Le Sultan pénétré de douleur, s'écria: » Eh bien! quel eſt donc ce Chef » que vous déſirez avec tant d'ardeur?

Auſſi tôt mille voix répondent, *Sultan Selim*, *Sultan Selim*. Un Aga ajouta que lui ſeul étoit digne de commander les armées d'un ſi grand Empire.

Bajazet ſe retira en ſoupirant dans une chambre voiſine avec ſes principaux Miniſtres. Quelques-uns d'entre eux remontrerent à Sa Hauteſſe qu'il falloit céder à la néceſſité. Le Sultan répondit : » Je vous aſſure, mes amis, » que je ne puis me réſoudre à aban» donner l'Empire avec tant de lâcheté. Les Bachas n'inſiſterent plus, mais ils firent leurs adieux au Sultan, étant ſûrs, diſoient-ils, que ces rebelles alloient les mettre en piéces au ſortir du Palais. » Eh quoi ! répliqua le Sultan, en vou» droient-ils à ma vie ? non, répondit » un des Bachas ; mais ſois certain qu'a» vec les crocs de leurs hallebardes, ils » t'arracheront du Thrône. Ces paroles épouvanterent Bajazet. Il ſortit pour ſe montrer aux rebelles, & leur dit qu'il nommoit Selim pour leur Général. Les Janiſſaires pleins de joie, demanderent que le Mandement Impérial en fût dreſſé ſur le champ, & auſſi tôt qu'on leur en eût livré l'expédition, ils ajouterent qu'il falloit encore remettre les thréſors de l'Empire entre les mains

de leur Chef. Le Sultan perdit patience à cette propoſition. » Il faut donc, » s'écria-t-il, que je cede l'Empire, » puiſqu'il eſt impoſſible de le conſer- » ver, ſans les thréſors qui en maintien- » nent la Majeſté. Il refuſa avec fer- meté de conſentir à leur demande, mais un Spahi s'étant avancé fierement, lui dit : » Ces thréſors ne t'appartien- » nent point, ils ſont à nous ; c'eſt le » prix de notre ſang, & ſi tu continues » de nous les refuſer, nous ſçaurons » non-ſeulement te les arracher, mais » encore & l'Empire & la vie. Des menaces & des cris effroyables accom- pagnerent ce diſcours ; & Bajazet con- nut enfin que le terme de ſon regne étoit arrivé. Il prit ſon parti ſur le champ, & fit remettre les clefs du thréſor à l'Aga des Janiſſaires. Alors les applaudiſſemens & les cris de joie ſuccederent aux plaintes & aux me- naces. On n'entendit par toute la Ville que cette proclamation, *longue & heu- reuſe vie à Sultan Selim.* Tout reten- tiſſoit de ſes éloges. On dépêcha cou- riers ſur couriers au-devant de ce Prin- ce, & la moitié de l'armée s'avança en Aſie pour le recevoir.

Bajazet écrivit à ſon fils Achmet tout

ce qui venoit de ſe paſſer, & accompagna ſa lettre de ce qui lui reſtoit d'or & d'argent. Achmet partit pour ſon Gouvernement avec ces triſtes nouvelles. Corcut (*a*) un de ſes freres, qui venoit d'apprendre que le Sultan avoit formé le deſſein d'abdiquer l'Empire, jugea à propos de venir à Conſtantinople ; il rencontra Achmet qu'il haïſſoit mortellement, l'attaqua, le mit en fuite, & lui enleva l'argent que Bajazet lui avoit envoyé. Corcut continua ſon voyage, laiſſa ſes troupes en Aſie, & arriva à Conſtantinople. Les Janiſſaires qui avoient conçu pour ce jeune Prince plus d'amitié que d'eſtime, parce qu'ils le regardoient comme un Philoſophe, vinrent lui baiſer les mains. Mais Bajazet s'imaginant qu'il venoit pour renouveller les troubles, lui or-

(*a*) Corcut avoit été tendrement aimé de ſon ayeul Mahomet II. Après la mort de celui-ci, Corcut qui n'étoit alors âgé que de huit ans, fut proclamé Empereur ; mais dès que ſon pere Bajazet fut arrivé à Conſtantinople, il lui remit l'Empire ; & Bajazet lui promit de le faire un jour ſon ſucceſſeur, quoiqu'il ne fût alors que le cinquiéme de ſes fils. Corcut pouvoit avoir des prétentions à l'Empire ; il étoit plus âgé que Selim.

donna de s'en retourner au plutôt en Magneſie Les Janiſſaires irrités de cet ordre, répondirent: *Eh! quel mal le Sultan prétend-il faire à un Roitelet qui s'eſt mis à couvert ſous une ronce?* En même tems ils entourerent le jeune Prince comme pour le défendre, ſi on vouloit l'attaquer: le Sultan lui fit dire alors qu'il pouvoit demeurer à Conſtantinople, & lui envoya même de l'argent.

Corcut réſolut de profiter de l'affection des Janiſſaires, après avoir tâché de les corrompre par ſes largeſſes; il leur repréſenta qu'Achmet étoit indigne du Thrône; » Puiſque vous l'en avez ex-» clu, ajouta-t-il, c'eſt à moi ſeul que » l'Empire doit appartenir. Vous ſça-» vez que j'ai porté le ſceptre après la » mort du grand Mahomet, & je ne » l'ai rendu à mon pere que ſur la pro-» meſſe qu'il me fit, de n'en diſpoſer » qu'en ma faveur. Les Janiſſaires lui répondirent qu'il étoit arrivé trop tard, & qu'un ſerment ſolemnel les attachoit à Selim.

Corcut diſſimula ſa douleur, & dit qu'il ne troubleroit jamais le repos de l'Empire par ſon ambition; qu'à la vérité il auroit diſputé le Thrône à Ach-

met, mais qu'il le cédoit ſans murmure à Selim. Celui-ci qui avoit reçu à Trebiſonde la nouvelle des révolutions arrivées à Conſtantinople, ne voulut pas d'abord y ajouter foi : il s'imagina que c'étoit un piége que lui tendoit ſon pere pour l'attirer auprès de lui, & le faire enſuite périr. Dans cette perſuaſion, il répondit aux premiers Députés des Janiſſaires qu'ils étoient des rebelles, & qu'il n'avoit garde d'aller expoſer ſes jours à la fureur d'une troupe de ſéditieux. Mais les inſtances réitérées des Janiſſaires, les marques qu'ils lui avoient données tant de fois de leur affection, la foule des couriers qu'on lui adreſſoit coup ſur coup, les lettres qu'il reçut de ſes amis, & plus que tout cela l'ambition qui l'excitoit à tout hazarder, pour monter ſur le Thrône, le déterminerent à partir pour Conſtantinople. Il eſt vrai qu'il prit la précaution de ſe faire ſuivre par tous les ſoldats qu'il avoit autour de lui, & leur nombre s'augmenta ſi conſidérablement que tous ſes ſoupçons furent bientôt diſſipés.

Tous les habitans de Conſtantinople allerent au-devant de Selim. Corcut lui-même ſuivit leur exemple, & les

deux freres après s'être embraſſés, entrerent l'un à côté de l'autre dans la Capitale. Selim alla paſſer la nuit au milieu des Janiſſaires, ſous une ſuperbe tente qu'ils lui avoient dreſſée. Le lendemain il ſe rendit chez le Sultan qui le reçut aſſis ſur ſon Thrône, affectant un air plein de gravité. Selim ſe proſterna aux pieds de ſon pere, & lui baiſa la main. Bajazet le releva, & lui dit: » Il y a eu de grands obſtacles à votre » élévation, mais ils ſont tous levés, » & je vois que la providence vous » avoit deſtiné l'Empire Ottoman. Bajazet ſe leva enſuite, & prit ſon frere par la main pour le faire aſſeoir ſur le Thrône. Selim refuſa d'y prendre place, & affecta les termes les plus ſoumis; mais Bajazet ajouta: *Vous êtes Empereur, mon fils, & cela vous eſt dû.* Cependant il le pria de ſe retirer dans un Palais qu'il lui aſſigna pour ſa demeure, juſqu'à ce qu'on eût fait quelques réparations à Didimotique, où le vieux Sultan vouloit établir ſon ſéjour.

Le lendemain Selim fut proclamé Empereur au quartier des Janiſſaires, & il alla auſſi-tôt s'aſſeoir ſur le Thrône Impérial. Pour premier acte de ſon au-

torité, il fit étrangler un Bacha qui avoit eu le malheur de lui déplaire. Il accabla de careſſes ſon frere Corcut; mais il l'obligea de ſe retirer dans ſon Gouvernement, auquel il ajouta l'Iſle de Leſbos. Corcut partit, flatté de l'eſperance d'y paſſer tranquillement le reſte de ſa vie.

Bajazet étoit né à Didimotique. Il avoit choiſi cette Ville pour le lieu de ſa retraite, parce que l'air y eſt pur & ſain. Lorſqu'on y eut fait toutes les réparations convenables, le vieux Sultan fit charger ſur des chariots le reſte de ſes thréſors qui étoient encore immenſes. Tout étant prêt pour le départ, il manda Selim, lui dit les derniers adieux, & l'exhorta à ne jamais répandre le ſang innocent. Il monta enſuite dans ſon chariot. Selim & les Bachas l'accompagnoient à pied, & la tête nue. Bajazet regardant ſon fils avec tendreſſe, continuoit à lui donner de ſages avis. Enfin étant arrivé à la porte d'Andrinople, Selim baiſa encore la main de ſon pere, & s'en retourna au ſerrail ſuivi de tous les Bachas.

Le nouveau Sultan qui avoit vû avec chagrin les thréſors immenſes que ſon pere

pere avoit emportés, & s'imaginant qu'ils étoient deſtinés à ſon frere Achmet, pour le mettre en état de monter ſur le Thrône, ſe rappellant d'ailleurs l'exemple d'Amurat II. qui avoit deux fois cédé le Thrône à ſon fils, & qui y étoit remonté deux fois, réſolut de ſe délivrer de toutes ſes craintes par le plus affreux des crimes. Il envoya chercher le premier Médecin qui ſe nommoit Hammen, & lui promit mille âpres par jour, s'il vouloit ſe défaire du vieux Sultan. Hammen qui étoit Juif, y conſentit volontiers. Lorſque Bajazet fut arrivé à Tzurulo qui eſt un Village auprès d'Andrinople, il ſe trouva un peu indiſpoſé des fatigues de ſon voyage. Hammen lui conſeilla de ſe repoſer un jour, & promit de lui donner le lendemain une médecine fort douce qui le ſoulageroit entierement. Le perfide Juif lui fit prendre un breuvage empoiſonné, & monta enſuite à cheval pour aller apprendre cette nouvelle à Selim. Quelques momens après Bajazet reſſentit les plus vives douleurs. On chercha le Médecin, & ſon abſence découvrit le crime. L'infortuné Sultan après avoir beaucoup ſouffert pendant une ou deux heures, mou-

rut dans la ſoixante & deuxiéme année de ſon âge. Selim fit apporter le corps de ſon pere à Conſtantinople, où il fut inhumé avec la derniere magnificence. Tel fut le ſort de Bajazet II. qui méritoit de regner ſur des peuples moins feroces que les Turcs. Le meurtrier de ce Prince obtint une récompenſe digne de ſes barbares ſervices. Il fut décapité par l'ordre de celui même qui l'avoit engagé à faire le métier d'empoiſonneur.

Les défauts du corps manifeſtent quelquefois les vices de l'ame. Selim étoit d'une nature médiocre, mal fait dans ſa taille, & même un peu boiteux. Il avoit le front refrogné, l'œil grand & plein de feu, mais d'un aſpect terrible. Son viſage couvert d'une éternelle pâleur, n'étoit propre qu'à inſpirer l'effroi. Cet extérieur ne prévenoit pas en faveur du nouveau Sultan. Auſſi étoit-il cruel, inexorable, & opiniâtre juſqu'à la fureur, mais ambitieux, avide de gloire, brave, prudent, habile dans le métier de la guerre, actif, patient, libéral, ennemi (*a*) du faſte, peu ſen-

(*a*) Il défendit qu'on ſe proſternât devant lui, comme on faiſoit devant ſes prédéceſſeurs.

ſible aux plaiſirs de l'amour, paſſionné pour la lecture, & ayant l'eſprit plus orné que ne l'ont pour l'ordinaire les Princes Ottomans. Dès qu'il ſe vit en poſſeſſion du Thrône, il ſongea à ſe défaire de tous ceux qui pouvoient y prétendre. Achmet & Corcut étoient les deux victimes qu'il vouloit immoler à ſa ſûreté. Ce Prince qui venoit de faire empoiſonner un pere qui lui avoit cédé la Couronne, ne devoit pas craindre de répandre le ſang de deux freres qui pouvoient la lui diſputer. Achmet pour mettre ſes jours à couvert, ſe retira (*a*) dans des déſerts inacceſſibles. Corcut demeuroit à Magneſie, vivant d'une façon qui ne devoit cauſer aucun ombrage. Cette conduite ne put guérir Selim de ſes inquiétudes. Il monte un jour à cheval, ſe faiſant ſuivre avec une extrême diligence par dix mille chevaux, & prend la route de Magneſie. Corcut averti du danger qui le menace; prend la fuite, arrive auprès de Smirne, & ſe cache dans une caverne obſcure. Deux eſclaves lui apportoient quelquefois à manger, & le reſte du tems il vivoit de racines & de miel

(*a*) En Cilicie.

ſauvage, n'ayant point d'autre compagnie que celle des bêtes farouches qu'il redoutoit beaucoup moins que ſon frere. Un des eſclaves qui le ſervoit, ayant appris qu'on promettoit une grande récompenſe à quiconque pourroit le livrer, déclara le lieu où étoit caché ſon maître ; ce malheureux Prince fut arrêté & conduit à Burſe où le Sultan le fit étrangler. Corcut avant que de mourir, écrivit à Selim une lettre en vers Arabes, dans laquelle il lui reprochoit la mort de Bajazet. » J'ai » trouvé, lui diſoit-il, au milieu des » déſerts & parmi les bêtes ſauvages, » plus d'humanité que dans la Cour » d'un frere qui m'avoit juré une amitié éternelle: mais Dieu & notre ſaint » Prophete ne laiſſeront pas ta cruauté » impunie ; ils vengeront un jour mon » ſang ſur le tien & ſur celui de tes enfans.

Après la mort de Corcut, Selim fit étrangler cinq ou ſix autres Princes Ottomans, ſes neveux, dont la vie lui parut ſuſpecte. Il reſtoit encore à immoler le malheureux Achmet, que ſes droits à l'Empire faiſoient regarder comme un rival odieux. Ce Prince ſoutenu par le Roi de Perſe, s'avança

avec quelques troupes dans l'Aſie, & s'obſtina malgré les conſeils de ſon fils Amurat à tenter les hazards d'une bataille. Selim ne ſouhaitoit rien plus ardemment. Les deux armées ſe trouverent en préſence dans la plaine de Geniſchéer auprès de Burſe. On en vint aux mains. L'infortuné Achmet fut vaincu, & lorſqu'il ſongeoit à prendre la fuite, il reçut un coup de cimeterre qui le fit tomber de cheval, & on l'arrêta priſonnier. Ses deux fils, Amurat & Aladin, eurent le bonheur de ne pas tomber au pouvoir des ennemis; le premier ſe retira en Perſe, & Aladin en Egypte.

On conduiſit Achmet devant Selim qui le regarda avec une joie mêlée de haine & de fureur. Il faut, dit le barbare Sultan, donner à ce Prince un appanage digne de ſa naiſſance. Auſſitôt on emmene Achmet & on l'étrangle. Selim irrité contre le Roi de Perſe, qui avoit accordé un aſyle à Amurat, réſolut de lui déclarer la guerre. Il commença par outrager les Ambaſſadeurs (*a*) du Monarque Per-

(*a*) Les Ambaſſadeurs du Sophi qui étoient venus pour féliciter Selim ſur ſon avénement

ſan, ſçachant bien que ce Prince ne ſouffriroit pas un pareil affront. En effet il leva des troupes, & mit à la tête de dix mille chevaux (*a*) Amurat qui paſſa l'Euphrate, ſuivi de toute l'armée Perſanne commandée par le Sophi en perſonne. Amurat porta le fer & le feu dans les Etats du Sultan, ravagea & conquit la Cappadoce. Selim marcha contre ſes ennemis avec une armée de quatre cens mille hommes, & faiſant une diligence incroyable, il arriva en ſoixante jours aux bords de l'Euphrate. Il traverſa enſuite les déſerts du Mont Taurus, où il fut vingt fois prêt d'être englouti dans les ſables. Enfin les deux armées ayant chacune leur Monarque à leur tête, ſe trouverent en préſence, & la bataille ſe donna dans la plaine de Calderane. La victoire pencha plus d'une fois du côté des Perſes : mais l'artillerie de

---

à l'Empire, lui apporterent en préſent un lion d'une grandeur énorme & extrêmement furieux. Le Sultan prétendit qu'on vouloit par-là lui reprocher ſa cruauté, & chaſſa ignominieuſement les Ambaſſadeurs.

(*a*) Le Sophi donna alors une de ſes filles en mariage à Amurat.

Selim la lui fit obtenir. Les vainqueurs pénétrerent juſqu'à Tauris, Capitale de l'Empire Perſan, & Selim réſolut de paſſer l'hyver dans cette Ville, afin d'achever au printems ſuivant la conquête de tous les Etats du Sophi.

Les Perſes regardant alors Amurat comme la cauſe de leurs malheurs, l'arrêterent priſonnier, & enſuite lui couperent la tête. Selim apprit cette nouvelle avec joie : mais il reçut en même-tems une terrible mortification de la part des Janiſſaires. Ils avoient appris qu'on vouloit leur faire paſſer l'hyver à Tauris ; c'en fut aſſez pour les porter à la ſédition. Le Sultan voulut d'abord mépriſer leur révolte : mais ils le menacerent de mettre à leur tête Soliman ſon fils. Cette menace troubla Selim. Il abandonna toutes ſes conquêtes & ſe hâta de retourner à Conſtantinople.

Soliman inſtruit de ce qui venoit d'arriver, comprit tout ce qu'il avoit à craindre de la part d'un pere qui ſacrifioit ſans peine tout ce qu'il avoit de plus cher à ſes moindres ſoupçons. D'ailleurs ce jeune Prince n'ignoroit pas qu'il étoit fort mal dans l'eſprit du

Sultan, & il avoit été ſur le point d'en faire (*a*) une funeſte expérience. Soliman voulant prouver qu'il n'avoit pas de mauvais deſſeins, vint de lui-même ſe livrer à ſon pere, & cette ſoumiſſion appaiſa Selim. En ce même tems Aladin le ſecond des fils d'Achmet qui, comme je l'ai dit, s'étoit retiré en Egypte, fut emporté par une maladie, & acheva de délivrer le Sultan de toutes ſes inquiétudes.

Le Soudan d'Egypte & le Sophi de Perſe ſe ligurerent contre Selim. Celui-ci ſe contenta d'occuper les forces du Monarque Perſan avec une armée médiocre, & fondit en Syrie avec des forces innombrables, à deſſein de détruire l'Empire (*b*) des Mammelus. Il gagna quatre batailles, tua le Sou-

(*a*) Soliman étant encore enfant, menaça un jour ſon pere. Celui-ci lui donna une robe empoiſonnée; mais la mere du jeune Prince qui ſe douta de quelque choſe, fit mettre la robe ſur le corps d'un eſclave qui mourut ſur le champ.

(*b*) Cet Empire ſubſiſtoit depuis quatre ſiécles & comprenoit l'Egypte, la Judée, l'Arabie, la Syrie, & les Monarchies d'Alep & de Damas.

dan dans un combat, fit mourir ſon ſucceſſeur au milieu des ſupplices, & tous les différens Etats qui compoſoient la Monarchie des Mammelus, devinrent autant de Provinces de l'Empire Ottoman. Selim employa quatre ans à faire ces conquêtes. Pendant ce tems-là il fut toujours armé, & ne retourna point à Conſtantinople. Ce Prince chargé des dépouilles de l'Egypte & de l'Adulie qu'il avoit ſubjuguées, ſe voyoit par ſes richeſſes immenſes en état de tout entreprendre, & ne ſe propoſoit rien moins que la conquête de toute la terre. Mais la mort vint l'interrompre au milieu de ſes vaſtes projets. Une maladie très-douloureuſe termina les jours de ce Prince dans la quarantiéme année de ſon âge. Les Turcs peuvent mettre Selim au rang de leurs plus grands Monarques; mais toutes les Nations chez qui le courage n'eſt pas la ſeule vertu, le regarderont comme un monſtre digne d'exécration.

Soliman II. ſon fils & ſon ſucceſſeur ne fut point obligé de tremper ſes mains dans le ſang, lorſqu'il monta ſur le Thrône. L'orgueil & le goût pour

la magnificence (*a*) furent les principales passions de ce nouveau Sultan. On l'entendit s'écrier une fois, que *puisqu'il n'y avoit qu'un Dieu au Ciel, il étoit bien juste qu'il n'y eût qu'un seul Monarque sur la terre.* Aussi tôt qu'il eut été proclamé Empereur, il ordonna que tous ceux à qui le feu Sultan avoit pris quelques terres ou quelques meubles, eussent à le déclarer, & que tout leur seroit exactement rendu. Cette déclaration fut exécutée, & attira au nouveau Monarque mille bénédictions; les Turcs s'écriant à l'envi, *qu'un agneau très-doux & très-innocent, avoit succédé à un lion très-fier & très-superbe*

Amurat II. & Mahomet II. avoient perdu leur réputation devant Belgrade. Soliman signala les commencemens de son regne par la prise de cette Place importante. Voulant surpasser la gloire de ses plus illustres prédécesseurs, il entreprit de faire la conquête de Rhodes, qui étoit le rempart de la Chrétienté & le séjour des plus braves soldats de la terre. Il l'assiégea en effet,

(*a*) Il s'est immortalisé par la construction de plusieurs magnifiques édifices.

& ſe vit durant ſix mois à la veille d'enlever honteuſement (*a*) le ſiége: ſa fermeté & ſa valeur ſurmonterent des obſtacles preſque invincibles. Il conquit enfin Rhodes, & rendit par ce ſeul événement ſon nom & ſa gloire immortels. On vit bientôt après ce victorieux Sultan dans les plaines de Mohacs, terraſſer les forces de la Hongrie, & conquerir ce floriſſant Royaume. Soliman porta la terreur juſques dans Vienne, & compta preſque toutes les années de ſon regne, qui fut de quarante-ſix ans, par autant de victoires. Il eſſuya cependant quelques revers de fortune. Son entrepriſe contre les Perſes eut d'heureux commencemens. Il prit Tauris, pénétra juſqu'à Babylone, ſe fit couronner Roi de Perſe; mais des vents & des orages

(*a*) On peut lire dans l'Hiſtoire de Malte, par M. l'Abbé de Vertot, les détails de ce fameux ſiége. Il y avoit à Rhodes un Prince Ottoman, nommé Amurat, & fils de ce Zizim dont j'ai parlé ailleurs. Amurat & ſes deux fils s'étoient faits Chrétiens. Soliman voulut les engager à changer de Religion; ils ne voulurent jamais y conſentir, & furent étranglés par ordre du Sultan.

furieux furent ſur le point de faire périr ſon armée. Les ennemis l'ayant attaqué dans ſa retraite, taillerent en pieces une partie de ſes troupes. De ſorte qu'il revint à Conſtantinople déſeſpéré d'avoir ſi mal réuſſi.

Soliman débarraſſé des ſoins de la guerre, ſe livra entierement aux plaiſirs de l'amour, & cette paſſion occaſionna des ſcènes bien tragiques. Une jeune eſclave Italienne (*a*) nommée Roxelane, captiva le cœur du Sultan : elle joignoit beaucoup d'eſprit à une extrême beauté ; mais elle étoit exceſſivement ambitieuſe, & aucun crime ne l'étonnoit, lorſqu'elle le jugeoit néceſſaire à l'accompliſſement de ſes projets. Habile dans l'art de cacher ſes vices, ſous les apparences des plus hautes vertus, Roxelane trouva le moyen de ſe concilier tout à la fois la tendreſſe & l'eſtime de Soliman. Elle avoit un ſi furieux aſcendant ſur l'eſprit de ce Prince, qu'elle l'engagea à l'épouſer, quoique la coutume établie (*b*) depuis long-tems dans la Maiſon

(*a*) Elle étoit de Sienne.

(*b*) Les Sultans avant Mahomet II. étoient dans l'uſage de ſe marier ; mais ils avoient en

Ottomane, s'oppoſa à une pareille union. Le titre d'épouſe ne fut pas capable de contenter l'ambition de cette Princeſſe. Elle entreprit de faire regner un jour ſes enfans au préjudice de Muſtapha, que Soliman avoit eu d'une autre Sultane. Pour y réuſſir, il falloit immoler le jeune Prince que le droit d'aîneſſe appelloit à l'Empire. Roxelane à force d'artifices, détermina Soliman à lui ſacrifier cette innocente victime. Six muets forts & vigoureux furent chargés de l'exécution. Muſtapha ſe défendit contre ſes Bourreaux, tâchant de ſortir du lieu où il étoit, & de ſe retirer au (*a*) camp où il eût trouvé un ſûr aſyle. Les muets commençoient à ſe fatiguer, lorſque le Sultan paſſant la tête par la fente d'une tapiſ-

---

même-tems des Concubines qu'ils conſidéroient preſqu'autant que leurs femmes, & dont les enfans pouvoient ſuccéder à l'Empire. Mahomet confondit ſes épouſes avec ſes eſclaves, & préfera même celles-ci aux premieres. Bajazet II. ſuivit les mêmes maximes, & Selim en fit comme une loi inviolable.

(*a*) Il y avoit alors une armée prête à partir contre les Perſes.

ſerie pour voir ſi le jeune Prince vivoit encore, appercevant les bourreaux qui reprenoient leurs forces, il leur lance un regard furieux qui les ranime. Auſſi-tôt ils ſe jettent ſur Muſtapha, le terraſſent & l'étranglent.

Giangir, un des fils de Soliman & de Roxelane, entre dans la tente de ſon pere, & demande où eſt Muſtapha afin qu'il aille l'embraſſer. Le Sultan, ſans l'avertir de rien, l'envoye dans le lieu où l'on venoit de faire l'exécution. Giangir trouve ſon frere qui venoit d'expirer. Saiſi d'horreur à la vûe de ce ſpectacle, il ſe jette ſur le corps de Muſtapha, l'arroſe de ſes larmes, l'embraſſe mille fois, & maudit les auteurs de ſa mort. Soliman entend les plaintes de Giangir, & envoye un Bacha pour le conſoler; mais le jeune Prince s'emporte en ce moment contre ſon pere, & dit tout ce que le déſeſpoir peut ſuggérer en de ſemblables circonſtances. Soliman qui l'aimoit, vint lui-même pour le retirer d'un lieu qui entretenoit ſa douleur. Giangir lui fait les plus ſanglans reproches, & tirant ſon poignard, il regarde ſon pere avec des yeux terribles : *Barbare*, s'écrie-t il, *je t'empêcherai bien de m'en faire jamais*

autant; auſſi-tôt il ſe perce le cœur & tombe ſur le corps de ſon frere.

On expoſa le cadavre de Muſtapha à la vûe de toute l'armée. On ne peut exprimer quelle fut la conſternation des Janiſſaires. Ils couroient dans le camp comme des furieux, pouſſant au Ciel des cris lamentables, & ne reſpirant que la vengeance. Le Sultan, Roxelane & le Viſir furent chargés d'imprécations. Si les Janiſſaires avoient trouvé dans ce moment un Chef, ils auroient fait repentir Soliman d'avoir immolé un Prince qui donnoit les plus belles eſperances.

Roxelane ne ſe contenta pas de cette victime. Muſtapha avoit laiſſé un fils appellé Amurat, qui n'étoit âgé que de treize ans, & qui demeuroit à Burſe. La cruelle Sultane réſolut de le faire périr. » Ta Hauteſſe, dit-elle un jour » à Soliman, a perdu inutilement Muſ» tapha. Il a laiſſé un fils qui devient » grand, & qui a la mort de ſon pere » à vanger. Ces Janiſſaires ont tranſ» porté leur affection ſur Amurat. Les » habitans de Burſe l'adorent, & lui » ſouhaitent une plus longue vie qu'à » ſon pere. On lui renouvelle par-là de » triſtes idées. Ne t'abandonne point à

» une pitié foible, & ſonge que la tran-» quillité de l'Empire dépend des jours » d'Amurat. Auſſi-tôt l'Arrêt de mort eſt porté contre ce jeune Prince. L'Eunuque qui fut chargé de l'exécution, lui ayant déclaré qu'il falloit mourir : *Cet ordre*, dit Amurat, *eſt auſſi ſacré pour moi que ſi c'étoit celui de Dieu même.* Il ne demanda que le tems de faire une courte priere, puis il préſenta ſon cou & fut étranglé.

Il ſemble que Roxelane devoit être alors au comble de ſes ſouhaits. Cependant une choſe manquoit encore à ſa ſatisfaction. Cette Princeſſe aimoit beaucoup plus Bajazet ſon ſecond fils, que Selim qui étoit l'aîné. Elle auroit voulu procurer l'Empire au Prince pour qui elle ſentoit plus de tendreſſe : mais l'exécution de ce projet n'étoit pas facile car Soliman penchoit en faveur de Selim. Toutes les intrigues de Roxelane n'aboutirent qu'à exciter une guerre civile, dont cette Princeſſe ne fut cependant pas témoin, elle mourut avec le chagrin de n'avoir pû déterminer Soliman à choiſir Bajazet pour ſon ſucceſſeur. Celui-ci, après la mort de ſa mere, prit les armes pour tâcher de ſe procurer l'Empire. Selim

eut ordre de marcher contre ſon frere, & accepta avec joie une pareille commiſſion. On donna la bataille dans la plaine d'Ancire, & Bajazet fut vaincu. Ce Prince fit ſa retraite en bon ordre, & ſe comporta pendant & après le combat comme un très habile Général; il réſolut de ſe réfugier en Perſe, où la Puiſſance du Sophi pourroit le ſoutenir contre Soliman. Etant obligé de laiſſer à Iconium un de ſes fils qui étoit malade, il emmena ſes autres enfans, & laiſſa par tous les endroits où il paſſoit des manifeſtes, pour exciter les Turcs à prendre ſon parti.

Selim ſe mit à la pourſuite de ſon frere: mais il ne put l'empêcher de paſſer avec toute ſon armée en Perſe, où regnoit pour lors Tachmas, Prince timide & enfoncé dans les plaiſirs. Bajazet trouva la mort dans le lieu qu'il avoit choiſi pour ſon aſyle; le Sophi qui n'aimoit pas la guerre, & qui ſçavoit que Soliman faiſoit de grands préparatifs contre la Perſe, réſolut de ſacrifier Bajazet. Tachmas commença par donner ordre qu'on paſsât au fil de l'épée tous les Turcs qu'on avoit diſperſés en différens lieux. Le jour même de cette terrible exécution, on arrêta

Bajazet, ſes enfans & tous les Bachas. Le Sophi ne tarda pas à inſtruire le Grand Seigneur de ce qu'il venoit de faire. Soliman déclara que le ſeul moyen de le contenir, étoit de lui livrer Bajazet & ſes enfans ou de les faire mourir. Le Sultan envoya en Perſe un Ambaſſadeur pour faire exécuter ſes volontés. Tachmas conſentit à la mort de tous ces malheureux Princes qui étoient venus ſe réfugier dans ſes États. Bajazet qui étoit ennuyé de la vie, reçut ſans murmure la nouvelle de ſa mort. Il demanda ſeulement la permiſſion d'embraſſer ſes enfans, & cette grace lui fut refuſée. On lui jetta une corde au cou & on l'étrangla. Ses quatre fils périrent le même jour de la même maniere. Leurs corps & celui de leur pere furent portés à Sebaſte.

Bajazet avoit encore un fils que le Sultan avoit d'abord commandé qu'on élevât d'une maniere conforme à ſa naiſſance; mais Soliman qui vouloit éviter juſqu'aux ſemences de la guerre civile, donna ordre qu'on le fît mourir. L'Eunuque chargé de cette commiſſion, fut touché en voyant ce jeune Prince qui n'avoit encore que cinq ans & qui étoit d'une beauté rare. Il ne put.

ſe réſoudre à être ſon meurtrier. Il chargea un Capigi de ſa ſuite d'aller l'étrangler. Le Capigi entre dans la chambre du jeune Prince qui avec un air riant court l'embraſſer. La beauté & les careſſes de cet enfant, retiennent le bras du Bourreau qui s'arrête à contempler ce jeune Prince ; mais l'Eunuque qui les obſervoit d'une porte voiſine, ſongeant que ſa pitié lui deviendroit funeſte, entre bruſquement, & étrangle cet enfant infortuné.

Selim ſe trouve ainſi ſans concurrent. Son pere qui vécut encore quelques années, alla finir ſes jours & ſon regne en Hongrie au ſiége de Ziget, que le Comte de Serin défendit contre lui avec beaucoup de valeur. Le chagrin 1566.
que lui cauſa le mauvais ſuccès de cette entrepriſe, le conduiſit au tombeau après un regne auſſi long que glorieux. Ce Prince qui n'avoit point verſé de ſang en montant ſur le Thrône, ſe trouva obligé d'en répandre pour s'y maintenir. Ce furent les barbares maximes de la politique Ottomane qui le porterent à tous ces excès de cruauté qu'on n'a pû lire ſans horreur.

Un des fils de Mahomet qui portoit le même nom que ſon pere, entrepri-

de ſe placer ſur le Thrône, & formâ des intrigues pour réuſſir dans ſon projet. Le complot fut découvert, & il en couta la vie au Conſpirateur, auſſi-bien qu'à la Sultane ſa mere qui avoit excité le jeune Prince à ſe révolter contre Mahomet. Le Sultan ne ſurvécut guéres à la mort de ſon fils. Il lui en reſta de chagrinantes idées, qui le plongerent dans une profonde mélancolie. La peſte qui faiſoit alors de terribles ravages à Conſtantinople, vint frapper Mahomet au milieu de ſon Serail. Ce Prince mourut dans la trente-huitiéme année de ſon âge, peu regretté des Ottomans qui virent, ſous ſon regne, leur gloire à demi éteinte.

Achmet I. qui lui ſuccéda, ne ſuivit point cette coutume barbare qui étoit ſi funeſte aux freres d'un nouveau Sultan. Ce Prince naturellement porté aux plaiſirs de l'amour, ſe laiſſa entierement dominer dans les commencemens de ſon regne par une Juive nommée Keira. Jamais peut-être il n'y eut de femme plus ambitieuſe. Elle s'inſinua dans l'eſprit d'Achmet par la gayeté de ſon caractere, & par le talent qu'elle avoit d'amuſer ſon maître par des contes agréables. Elle parvint bientôt au

plus haut degré de faveur, & vit à ſes pieds les principaux Miniſtres de la Cour Ottomane. Toutes les Charges étoient à ſa diſpoſition, & elle ne les conféroit pas à ceux qui les avoient mérités par leurs ſervices, mais aux perſonnes qui lui en offroient davantage. Cette conduite allarma tous les eſprits ; bientôt l'on publia que l'Empire étoit gouverné par une eſclave. Les Janiſſaires ne tarderent pas à ſe ſoulever. Ils inveſtirent le Serrail & demanderent la tête de Keira. Achmet craignant les ſuites de cette rébellion, ſe vit contraint de livrer ſa favorite, qui fut miſe en piéces par les ſoldats.

L'Aſie ſe révolta plus d'une fois pendant le regne d'Achmet, & les Janiſſaires perdirent ſouvent le reſpect qu'ils devoient à leur Souverain. La foible complexion du Sultan & ſes débauches le précipiterent au tombeau à la fleur (a) de ſon âge. Achmet ſe voyant ſur le point de mourir, & de laiſſer l'Empire à l'aîné de ſes fils qui n'avoit que onze ans, réſolut, pour remédier à tous les troubles qui pouvoient ſurvenir dans l'Etat, de choiſir un ſuc-

(a) Il n'avoit que trente-un ans.

ceſſeur qui fût en état de gouverner. Il nomma donc pour le remplacer, ſon frere Muſtapha, qui s'étoit retiré dans une ſolitude de Dervis, pour ne point cauſer d'ombrage au Sultan.

Auſſi-tôt qu'Achmet eut rendu le dernier ſoupir, on alla chercher Muſtapha, & on le fit paſſer de ſa cellule ſur le Thrône. Il ne s'y ſoutint pas long-tems. Le dérangement de ſon eſprit, lui attira bientôt le mépris de ſes Sujets. Quatre des principaux Officiers de l'Empire, formerent une Conſpiration contre le nouveau Sultan. Ils publient dans Conſtantinople qu'il eſt honteux aux Ottomans d'obéir à un inſenſé, incapable de ſe gouverner lui-même; que les affaires de l'Etat ſont dans la plus triſte ſituation, & qu'on ne peut remédier à tant de déſordres, qu'en dépoſant Muſtapha, pour mettre à ſa place le jeune Oſman légitime héritier de l'Empire.

Ces bruits ſemés de toutes parts diſpoſent les eſprits à la révolte. Les Conjurés prennent des meſures pour aſſurer le ſuccès de leur entrepriſe. Ils enlevent Oſman & le proclament Empereur. Muſtapha apprend cette nouvelle, & ſon imbécillité ne l'empêche

pas d'être ſenſible à la perte d'une Couronne. On enferme ce Prince dans une Tour qui ne recevoit de lumiere que par une petite ouverture. Nous verrons dans la ſuite ce que devint ce malheureux Sultan. Son regne ne fut que de trois mois & ſept jours.

Pendant la minorité d'Oſman, l'Empire fut gouverné par le grand Viſir & le Capitan Bacha : le jeune Sultan montra bientôt un déſir violent de regner, & dès qu'il fut en âge, il prit les rênes du gouvernement. Dévoré d'un déſir inſatiable de gloire, il entreprit la conquête de la Pologne. Auſſitôt il part pour cette expédition avec une armée de quatre cens mille hommes. Les Polonois étoient perdus ſans reſſource, ſi les troupes Ottomanes avoient eu autant de valeur que le jeune Sultan qui les commandoit ; mais les Janiſſaires ne ſeconderent pas les efforts du courageux Oſman. Ce Prince pour s'en venger, en fit mourir un grand nombre. Leur ſupplice ne ſervit qu'à irriter leurs compagnons : ils éclaterent en murmures, & on eut beaucoup de peine à les appaiſer. Le Sultan conçut dès-lors une haine irréconci-

liable contre cette milice, & forma le deſſein de la détruire. Il fit ſon traité avec les Polonois, & retourna à Conſtantinople.

Oſman pour exécuter le projet qu'il avoit formé contre les Janiſſaires, réſolut de transférer le ſiége de l'Empire au Grand-Caire, où avoient réſidé autrefois les Soudans d'Egypte. Son deſſein fut découvert malgré toutes les précautions qu'il prit pour le tenir caché. Auſſi-tôt les Janiſſaires entrent en fureur, & s'oppoſent au départ du Prince. Ils commencent par demander la tête des Miniſtres qu'ils ſoupçonnoient avoir donné à l'Empereur de ſi pernicieux conſeils. Oſman témoigne d'abord beaucoup de fermeté, & ne veut rien accorder aux rebelles. Ce refus acheve d'irriter les Janiſſaires. Ils trouvent le Grand Viſir & un autre Miniſtre à qui ils coupent la tête. S'étant enſuite rendus maîtres du Serrail, ils pénetrent dans les lieux les plus ſecrets. Quelques uns des plus emportés demandent où eſt le Sultan Muſtapha, & s'écrient qu'il faut le rétablir ſur le Thrône. On va le chercher dans la Tour où il étoit enfermé, & on l'en

fait

fait (a) ſortir. Ce Prince étoit dans l'état du monde le plus déplorable depuis le commencement de la révolte, on n'avoit pas ſeulement penſé à lui, & c'étoit le troiſiéme jour qu'il n'avoit ni bû ni mangé. Comme il s'imagina qu'on ne venoit l'arracher de ſa priſon que pour lui ôter la vie, il s'évanouit entre les bras des Janiſſaires. Il revint à lui un inſtant après, & on eut bien de la peine à lui perſuader qu'on n'avoit d'autre deſſein que de le remettre ſur le Thrône. On le tranſporta au vieux Serrail, les uns criant : *Voici Muſtapha notre Sultan* ; les autres répondant, *qu'il vive à jamais.*

Ces cris parvinrent juſqu'aux oreilles d'Oſman qui fut pénétré de la plus vive douleur. Déterminé cependant à faire ſes efforts pour conſerver l'Empire ; il entreprend d'enlever Muſtapha, & de lui arracher la vie ; mais on l'empêche d'exécuter ce projet. Oſman

(a) On fut contraint de lever le toit de la Tour pour faire ſortir Muſtapha, parce que la porte de cette priſon donnoit du côté de l'appartement des femmes où les ſéditieux n'avoient pû pénétrer. On tira Muſtapha de cette Tour avec des cordes.

ſe voyant abandonné de tout le monde, fit une démarche qui dut bien coûter à ſon orgueil ; il va trouver Alil Bacha, Chef des ſéditieux, deſcend aux prieres les plus baſſes, & les accompagne de magnifiques promeſſes. La ſituation d'un jeune Prince qui, quelque jours auparavant, faiſoit trembler tant de millions d hommes, & qui ſe voyoit réduit à demander grace à ſes propres Sujets, cette ſituation, dis-je, toucha vivement Alil Bacha. Il ſe rendit avec le Grand Viſir au camp des Janiſſaires, & leur fit des propoſitions de la part de l'Empereur. Les rebelles indignés contre ceux qui s'étoient chargés d'une pareille commiſſion, ſe jetterent ſur eux, & les mirent en piéces. Ils arrêterent enſuite le Sultan, & avertirent Muſtapha que ſon ennemi étoit tombé entre leurs mains.

Il n'y eut point d'indignités ni d'outrages qu'on ne fit alors eſſuyer au malheureux Oſman. On le mit ſur un mauvais cheval, & on lui fit traverſer toutes les rues de Conſtantinople, en l'accablant d'injures, & en portant devant lui les têtes de ſes plus fideles Officiers. Ce Prince pleuroit amerement ſans proférer une ſeule parole, &

laiſſoit échapper de profonds ſoupirs, capables d'inſpirer de la compaſſion aux cœurs les plus durs. Lorſqu'il fut arrivé au camp, les rebelles l'environnerent avec des tranſports de rage, grinçant les dents, & lui donnant les noms les plus odieux. Ils lui paſſoient ſous le nez des mêches à demi éteintes, & lui crioient avec des poſtures & des grimaces effroyables, qu'il méritoit d'être étranglé ; enſuite ils le firent monter ſur le chariot deſtiné à conduire les criminels au ſupplice, & mirent le Bourreau à côté de lui. Ce dernier outrage fut le plus ſenſible à l'Empereur. « Muſulmans, s'écria-t-il, généreux Mu-» ſulmans, étranglez-moi, je vous en » conjure; faites-moi la grace de rece-» voir la mort par les mains de tant de » vailans ſoldats, & non par celles d'un » infâme Bourreau. On n'eut aucun égard aux prieres d'Oſman, & on le conduiſit au Château des ſept Tours. Le nouveau Grand Viſir ſe rendit bientôt dans cette priſon, ſuivi de pluſieurs Eſclaves munis de cordes de ſoye. Il annonce à Oſman qu'il faut mourir. Le Prince ſoupire & demande avec beaucoup de douceur le tems de recommander ſon ame à Dieu. On lui ac-

corde cette grace. Au milieu de ſes prieres, l'idée de ſa grandeur paſſée, & de ſon malheur préſent, le frappe. Il ſonge qu'il perd à quinze ans l'Empire & la vie ; auſſi-tôt il ſe leve avec tranſport, en s'écriant : » Mes amis, n'y » a-t-il perſonne parmi vous qui veuille » me donner un poignard pour défen- » dre mes jours.

Le Viſir dans ce moment fait ſigne aux eſclaves d'avancer. Oſman court au-devant d'eux, & ſe défend avec autant de force que d'adreſſe ; mais on vient enfin à bout de lui jetter par derriere le fatal cordon qu'on ſerre ſi fortement, que le Prince tombe. On ſe jette ſur lui avec précipitation. Il ſe débat long-tems entre les mains des Bourreaux ſans qu'on puiſſe l'étrangler. On lui donne un coup de hache ſur l'épaule & un derriere le cou. Oſman ceſſe pour lors de ſe mouvoir, & on l'étrangle avec facilité. Tel fut le ſort tragique d'un jeune Prince que ſa beauté, ſon eſprit & ſa valeur avoient d'abord fait regarder avec admiration, mais que ſon imprudence, & quelques traits de cruauté précipiterent dans les plus grands malheurs. Jamais aucun Monarque Ottoman n'avoit été traité

ſi indignement par ſes Sujets.

L'imbecillité de Muſtapha l'empêcha de conſerver long-tems le Thrône ſur lequel il venoit de remonter. Ce Prince ſe levoit quelquefois au milieu de la nuit, & s'écrioit: » Oſman, Oſ» man, reviens reprendre ton Empire; » ſon poids eſt trop peſant pour moi; » je ne le puis ſoutenir, il m'accable. La Sultane mere tâchoit de cacher toutes les extravagances de ſon fils: mais elle n'y pouvoit réuſſir & s'attendoit bien à une nouvelle révolution.

Les troupes d'Aſie ſe ſouleverent ſous prétexte de venger la mort d'Oſman. La Ville de Conſtantinople étoit pleine de déſordres, & on ne regardoit les Janiſſaires qu'avec horreur. Ceux-ci commencoient à rougir de leurs excès; & pour réparer en quelque ſorte leur crime, ils étranglerent le Grand Viſir qui s'étoit chargé de l'exécution d'Oſman, déterminerent les principaux Miniſtres à renverſer Muſtapha du Thrône pour y placer ſon neveu Amurat. Celui-ci fut proclamé Empereur, & on remit en priſon le Sultan dépoſé, à qui on laiſſa la vie, parce que la Religion des Turcs

ne permet pas qu'on faſſe mourir un Prince inſenſé.

Amurat IV. pendant les premieres années de ſon regne, eut des chagrins à eſſuyer de la part de ſes troupes. Les (*a*) Spahis & les Janiſſaires qui étoient mécontens de la Sultane (*b*) Validé, & du Grand Viſir, demanderent à l'Empereur la tête de ſa mere, & celle du premier Miniſtre. Amurat ayant refuſé d'y conſentir, ils lui déclarerent qu'ils alloient mettre ſur le Thrône ſon frere Bajazet. Le Sultan qui ſe rappella alors l'Hiſtoire tragique du malheureux Oſman, abandonne le Viſir à la fureur des rebelles, perſuadé qu'ils ne perſiſteront pas à demander la mort de la Sultane mere. Les ſéditieux devenus plus fiers, exigerent qu'on leur livrât quelques-uns des principaux Miniſtres. Ce qui leur fut accordé en partie. Enſuite ils voulurent voir Bajazet, & lorſqu'on leur eut donné cette ſatisfaction, ils s'écrierent que le (*c*)

(*a*) C'eſt la Cavalerie des Turcs.

(*b*) C'eſt le nom qu'on donne à la mere du Sultan.

(*c*) C'étoit celui qu'on avoit mis à la place du Viſir qu'on venoit de leur livrer, & qu'ils avoient maſſacré.

Viſir & le Mufti répondroient ſur eurs têtes de celle de Bajazet, afin qu'ils ſçuſſent, quand ils en auroient beſoin, trouver un Sultan digne de les commander. On ne put appaiſer les rebelles, qu'en leur livrant encore deux victimes (*a*) qu'ils avoient réſolu d'immoler. Après qu'ils les eurent ſacrifiés à leur haine, ils rentrerent dans le devoir.

Le Sultan perſuadé que la fermeté & la hardieſſe étoient les plus ſûrs moyens de contenir ſes troupes dans la dépendance & la ſoumiſſion, fit apporter dans le Serrail une grande quantité d'armes, & les diſtribua à ſes Gardes, dont il connoiſſoit la fidélité & le courage. Il ſortit enſuite à leur tête, & parut dans les rues de Conſtantinople & dans le quartier des Janiſſaires avec un air fier & dédaigneux, jettant ſur les ſoldats des regards terribles. Son intrépidité les étonna. Amurat s'appercevant de l'effet qu'avoit produit cette démarche, fit mourir un grand nombre des plus mutins & des plus audacieux Spahis. Il n'épargna pas

(*a*) L'Aga des Janiſſaires, & le Teſtedar.

plus le ſang des Janiſſaires. Ses Gardes étoient occupés une partie de la nuit à jetter les corps des ſoldats dans la mer. Ces exécutions devinrent ſi fréquentes, que le canal de la mer noire ſe trouva, dit-on, une fois bouché par cette grande quantité de cadavres.

Après qu'Amurat ſe fut rendu redoutable à ſes ſoldats, il chercha à s'en faire aimer. Il converſoit avec eux familierement, & aſſiſtoit à tous leurs exercices. Il prenoit ſur-tout grand plaiſir à les voir tirer au blanc dans l'hippodrome. Les plus adroits ſe reſſentoient toujours de ſa libéralité. Quelques Forçats fugitifs ayant été repris, il les fit ſervir de but aux flêches de ſes ſoldats, & il applaudiſſoit à celui qui avoit eu l'adreſſe de leur percer le cœur. Ce ne fut pas le ſeul acte de cruauté qui lui échappa pendant tout le cours de ſon regne. Tout trembloit & frémiſſoit devant lui: le ſang humain n'étoit rien à ſes yeux, & il ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de répandre celui que les Muſulmans avoient toujours reſpecté. Le Mufti en fit la triſte expérience. Amurat parcouroit la nuit toutes les rues de Conſtantinople, pour voir ſi on ne tranſgreſſoit

point la défenſe qu'il avoit faite de boire du vin. Cinq ou ſix malheureux qu'il trouva yvres, furent envoyés en priſon & battus juſqu'à la mort. Un homme qui ne s'étoit pas rangé à l'approche du Sultan, fut traîné au ſupplice, quoiqu'on eût reconnu qu'il étoit ſourd, & qu'il n'avoit pas entendu la voix de Sa Hauteſſe. Un Marchand Vénitien qui avoit bâti un cabinet ſur la plate-forme de ſa maiſon, d'où l'on pouvoit voir l'appartement des Sultanes, fut pendu en chemiſe au haut de ce cabinet. Trente Pelerins Indiens ayant fait cabrer le cheval du Sultan en lui demandant l'aumône, furent envoyés aux galeres. Comme l'odeur du tabac étoit inſupportable à Amurat, il fit de rigoureuſes défenſes à ſes Sujets d'en vendre, ni d'en conſommer. Il trouva un homme qui en vendoit, & deux hommes qui en fumoient : une femme fut pareillement ſurpriſe la pipe à la main. Deux de ces hommes eurent les bras & les jambes ſciées, & furent enſuite expoſés en public. L'autre, & la femme furent empalés, ayant autour du cou un rouleau de tabac.

Toutes les fois qu'il ſe promenoit dans les jardins du Serrail, il avoit à

côté de lui une carabine chargée, qu'il tiroit sur tous ceux qui s'avançoient un peu trop près du rivage. Il fit même un jour tirer le canon sur une gondole remplie de Dames Turques, qu'un coup de vent exposa à sa vûe, & qui furent coulées à fond dans le moment. Amurat n'étoit pas moins cruel dans son domestique. Un Cuisinier perdit la vie pour avoir manqué un ragoût, & il fit étrangler un Musicien qui avoit chanté devant lui une chanson qui faisoit l'éloge de la valeur des Perses. Ce Prince avoit quatre freres qu'il laissa vivre, tandis qu'il n'eut point d'enfans; mais dès qu'une des Sultanes eût mis au jour un héritier de l'Empire, Amurat fit étrangler Bajazet & Orcan, qui étoient les plus âgés de ses freres. L'imbecillité d'Ibrahim lui sauva la vie : il ne restoit plus que Chasun qui, malgré son extrême jeunesse, fut mis à mort quelque tems après, parce que le Sultan lui trouva trop d'esprit.

Amurat porta deux fois la guerre dans la Perse, & se rendit maître de Babylone. Cette Ville après une vigoureuse résistance fut emportée d'assaut, & vingt-quatre mille soldats qui restoient de la garnison, furent massacrés

par l'ordre du vainqueur. Cet événement rendit à la Monarchie Ottomane la gloire & la ſplendeur dont elle ſembloit être déchue depuis pluſieurs années. Amurat ſe fit couronner Empereur de Perſe à Babylone.

Les fatigues & les débauches du Sultan altérerent conſidérablement ſa ſanté. Comme il craignoit qu'on ne profitât de ſa ſituation pour le renverſer du Thrône, il envoya étrangler ce Muſtapha qui avoit été deux fois Empereur, & qui préſenta ſon cou aux Bourreaux avec indifférence, moins par courage que par ſtupidité. Le Sultan revint à Conſtantinople où il entra en triomphe, & où il travailla de nouveau à abréger ſes jours par la débauche.

Tous les fils d'Amurat étoient morts quelque tems après leur naiſſance. Le Sultan en fut ſi déſepéré, qu'on l'entendit s'écrier un jour, que non-ſeulement il ſouhaitoit être le dernier Prince du Sang Ottoman, mais encore que ſon tombeau fût couvert des ruines de la Monarchie. Quelque tems avant que de partir pour ſon expédition de Perſe, il fit ſon teſtament, par lequel il déshéritoit ſon frere Ibrahim, & ap-

pelloit à la ſucceſſion Rahim Chiras Cham des Tartares.

Le vin étoit un poiſon mortel pour Amurat, dans la ſituation où ſe trouvoit pour lors ce Prince. Il continua cependant d'en boire exceſſivement, & fut la victime de ſon intempérance. Amurat n'avoit que trente ans, lorſque ſes excès le conduiſirent au tombeau. Tout ce que j'ai dit de ce Prince, n'a dû le faire enviſager qu'avec horreur. Cependant ſes Sujets jouirent ſous ſon gouvernement d'une tranquillité plus grande que ſous aucun de ſes prédéceſſeurs. Sa ſévérité inflexible arrêta le cours de quantité de déſordres. Il eſt vrai que ſon amour pour la juſtice dégénéra en cruauté; mais l'on conſidere peu parmi un peuple barbare cette cruauté, lorſqu'elle s'étend ſur peu de perſonnes, & qu'elle procure de grands avantages à tout l'Empire. Amurat avoit d'ailleurs des qualités qui le rendirent cher à ſes Sujets. Il poſſédoit en un ſouverain degré toutes les vertus guerrieres, & en donna des preuves toutes les fois qu'il ſe trouva à la tête de ſes armées. Or les Turcs eſtiment plus cette ſorte de mérite dans leur Souverain, que des inclinations paci-

ſiques, qui feroient le bonheur d'une Nation plus civiliſée. Pour achever de faire connoître Amurat IV. je dirai qu'il avoit beaucoup d'eſprit & peu de Religion.

Il y eut de grandes brigues pour la ſucceſſion à l'Empire ; mais enfin le Teſtament d'Amurat fut déclaré nul, & Ibrahim proclamé Sultan. Ce Prince qui ne ſe ſentoit gueres capable de gouverner l'Etat, laiſſa la conduite des affaires à la Validé, & ſe livra entierement aux plaiſirs du Serrail. Tous les Officiers de la Cour Ottomane furent bientôt mécontens d'Ibrahim qui paſſoit ſes jours dans une voluptueuſe indolence. Le peuple ne paroiſſoit pas moins indiſpoſé contre le Sultan, de ſorte que tout tendoit à une rébellion. Les circonſtances parurent favorables au Mufti qui vouloit ſe venger d'Ibrahim (*a*) dont il avoit lieu de ſe plaindre. On forma bientôt une conſpiration pour déthrôner le Sultan, & on vint à bout de faire entrer dans le complot la Validé, en lui perſuadant qu'on n'avoit 1650.

(*a*) Ibrahim avoit enlevé la fille du Mufti, comme il enlevoit toutes les autres femmes qui lui plaiſoient.

d'autre deſſein que d'intimider ſon fils, afin de l'engager à changer de conduite. Les Janiſſaires, ſelon leur coutume, ſe ſouleverent les premiers. Ils entrerent dans Conſtantinople, ſe rendirent au Serrail, & demanderent la tête du Viſir. Ibrahim mépriſant d'abord leur audace, les refuſa avec indignation. Mais la Sultane mere qu'il conſulta, lui ayant repréſenté que cette révolte pouvoit avoir des ſuites funeſtes, il dépoſa le Viſir qui ſe réfugia chez le Mufti.

Ce premier ſuccès encourage les Conjurés. Ils demandent à Sa Hauteſſe l'héritier préſomptif de l'Empire, afin qu'ils puiſſent l'élever d'une maniere convenable à ſa naiſſance, & au rang qu'il devoit un jour occuper. On les refuſe, & auſſi-tôt ils courent chez le Mufti qu'ils conſultent pour ſçavoir *ſi la loi n'approuvoit pas la dépoſition d'un Sultan imbécille & Tyran.* Le Mufti répondit *qu'elle l'approuvoit.* Armés de cette réponſe, ils ſomment le Grand Seigneur de comparoître au Divan. Ibrahim ſe moque de cette ſommation & de pluſieurs autres qui lui furent faites. Il donne même ordre de faire couper la tête au Mufti. Non-ſeulement on

n'obéit point au Sultan, mais encore les Janiſſaires inveſtiſſent le Serrail, & ſe diſpoſent à le forcer. Le cœur manque tout à-coup à Ibrahim, & il court ſe jetter entre les bras de ſa mere, en la conjurant de lui ſauver la vie. Cette Princeſſe va au-devant des rebelles, & tâche par ſes diſcours de rappeller dans leur cœur, l'amour & la vénération qu'ils doivent à leur Souverain; mais la Sultane voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner ſur eux, les conjure au moins de ne pas tremper leurs mains dans le ſang de leur Maître, & leur promet qu'Ibrahim renonceroit à l'Empire. Ces offres calmerent les rebelles: mais ils perſiſterent à demander qu'on leur confiât le fils aîné de l'Empereur. La Sultane promit encore de le leur remettre, & alla le chercher. Sur ces entrefaites, un des Conjurés arrêta Ibrahim, & le conduiſit dans l'appartement qu'il occupoit avant que de monter ſur le Thrône, où il ne lui laiſſa pour toute compagnie, que deux vieilles femmes.

La Sultane Validé emmena par la main le jeune Mahomet ſon petit fils, qui n'avoit pas encore huit ans. Ibrahim ſe voyant renfermé, & comparant

ſa ſituation préſente avec la grandeur & les plaiſirs qu'il venoit de perdre pour toujours, fut ſaiſi d'un tel déſeſpoir, qu'il réſolut de mourir. Pour cet effet, il ſe frappa ſouvent la tête contre la muraille; mais il n'avoit pas aſſez de fermeté pour ſe donner un coup qui terminât ſes infortunes. Le Mufti ſuppléa à la foibleſſe de ce Prince, en déclarant que Sultan Ibrahim étoit digne de mort, pour avoir abuſé des femmes & des filles de ſes Sujets. Le Pontife Ottoman voulut ſe procurer le cruel plaiſir de faire exécuter cette Ordonnance. Il ſe tranſporta dans la priſon d'Ibrahim, & lui lut ſon arrêt de mort. Auſſi-tôt quatre muets ſe jetterent ſur le Sultan, & l'étranglerent avec des cordons de ſoye huit jours après ſa dépoſition. Ce fut ſous le regne d'Ibrahim que commença la fameuſe guerre de Candie.

La Majorité des Princes Ottomans eſt fixée à l'âge de dix-ſept ans accomplis. Le nouveau Sultan n'en avoit que ſept; & il s'agiſſoit d'établir une Régence. La Sultane Kioſen & la Sultane Tachan, l'une ayeule, & l'autre mere du jeune Prince, furent déclarées Régentes; mais la premiere

s'empara de toute l'autorité dont elle avoit déja joui ſous le regne précédent. La Sultane Tachan chercha à ſupplanter une ſi dangereuſe rivale, & eut le bonheur de réuſſir. Kioſen avoit une favorite nommée Mulki Kadem, qu'elle donna en mariage à Schaban Kalfa, homme de beaucoup d'eſprit. Ces trois perſonnes régiſſoient l'Empire à leur gré. Les Janiſſaires indignés de recevoir des ordres de Mulki, ſe ſouleverent tous en même-tems, & demanderent la tête de cette favorite & celle de ſon mari. La Sultane fit un beau diſcours pour appaiſer les Janiſſaires; mais cette Milice s'écria, *point de paroles, il faut qu'ils meurent.* Auſſitôt les ſéditieux inveſtirent le Serrail, & la Sultane Kioſen ſentit qu'elle ne pouvoit diſſiper un danger ſi preſſant, qu'en faiſant jetter aux rebelles les têtes de deux perſonnes qui lui étoient extrêmement cheres.

Ce premier ſuccès engagea la jeune Régente à faire de nouveaux efforts pour perdre ſa rivale. Elle ſçavoit que Kioſen avoit trempé dans la Conjuration qui avoit été ſi funeſte à Ibrahim. Elle s'adreſſa aux Spahis qui étoient depuis long-tems en méſintelligence

avec les Janissaires. Les Spahis avoient alors pour leur Aga Gurgi Nebi, Capitaine fort expérimenté, & qui gouvernoit toute l'Asie où il étoit avec ses troupes. La jeune Validé lui écrit, l'exhorte à délivrer le jeune Sultan de l'espece d'esclavage où l'on le retient, & à venger la mort d'Ibrahim. Le Commandant des Spahis prend aussitôt les armes, & se prépare à venir à Constantinople. Bectas Aga des Janissaires se hâte de marcher contre lui, & ne tarde pas à le joindre. On fut sur le point de voir entre les deux corps les plus redoutables de la Milice Ottomane, une action sanglante qui auroit mis la Monarchie à deux doigts de sa perte ; mais on engagea les Spahis à se retirer sans avoir combattu. Alors l'Aga des Janissaires qui étoit une des créatures de la vieille Sultane, se vit alors tout puissant dans l'Empire. Il fit tuer Gurgi Nebi dont on apporta la tête à Constantinople, où elle fut exposée aux insultes de la populace.

L'Aga des Janissaires pour signaler sa puissance, fit déposer consécutivement deux Visirs, parce qu'ils ne lui paroissoient pas assez soumis. Siaoux qui les remplaça, & qui étoit un hom-

me d'eſprit & de cœur, réſolut de mourir plutôt que d'être l'Eſclave de l'Aga qui abuſoit inſolemment de ſon pouvoir. Le nouveau Viſir pour faire ſentir à Bectas qu'il n'étoit pas d'humeur à dépendre de lui, fit poignarder le Kiaia des Janiſſaires qui étoit un des plus zélés partiſans de l'Aga. Cette action fit connnoître à la vieille Sultane qu'elle s'étoit donné un maître dans la perſonne du nouveau Viſir.

Cette ambitieuſe Princeſſe au lieu de chercher à renverſer la fortune du premier Miniſtre, entreprit de déthrôner le Sultan & d'élever à l'Empire Soliman l'aîné des freres de Mahomet. L'Aga des Janiſſaires entra dans le complot, & crut pouvoir gagner facilement le Grand-Viſir qu'il regardoit comme une de ſes créatures. Bectas lui propoſa donc la dépoſition de Mahomet, & l'élévation de Soliman, faiſant entendre au Viſir que c'étoit une affaire conclue ; & à laquelle il ſeroit inutile de vouloir s'oppoſer. Azem ſe fit violence pour diſſimuler l'indignation & l'horreur que lui inſpiroit le crime auquel on le ſollicitoit. Il parut entrer dans les vûes des Conſpirateurs,

& ne donna aucuns ſoupçons de la fidélité qu'il conſervoit pour ſon Maître. Il y eut cependant un des Conjurés qui dit à ſes complices : « Vous vous » repentirez peut-être bientôt d'avoir » laiſſé la tête ſur les épaules d'un » homme qui ſçaura bien faire tomber » les nôtres.

Le Viſir ſe rendit au Serrail, l'eſprit tout occupé des moyens dont il devoit ſe ſervir pour empêcher le ſuccès de la Conjuration. Dès qu'il fut arrivé au Palais, il arrêta la Sultane Validé & toutes les perſonnes qui étoient ſuſpectes. Tout cela ſe fit en un inſtant, & avec ſi peu de bruit, que le Sultan n'en entendit rien. Azem envoya enſuite cinq ou ſix perſonnes pour avertir ſes amis & les Bachas dont il étoit ſûr, du péril qui menaçoit l'Empire, & pour leur recommander de ſe rendre promptement au Serrail. Auſſi tôt il fait éveiller la Sultane mere, & l'inſtruit du péril dont elle eſt menacée. Cette Princeſſe jette un grand cri, prend le Sultan entre ſes bras, en diſant : O *mon fils, nous ſommes morts.* Le jeune Empereur qui pleuroit à chaudes larmes, ſe jetta aux pieds du Keſler, & le conjura de lui ſauver la

vie. Ce ſpectacle arracha des larmes à tous les ſpectateurs : on eut bien de la peine à raſſurer le fils & la mere, qui s'imaginoient à chaque inſtant qu'on alloit les maſſacrer. On porta le jeune Mahomet ſur ſon Thrône, & le Keſler s'adreſſant à l'Aſſemblée : » Mes amis, » leur dit-il, des traîtres & des perfides » ont arraché la vie au Sultan Ibrahim » notre Maître ; ils veulent encore » nous enlever ſon fils, notre unique » eſpérance. L'Empereur implore aujourd'hi le ſecours de votre bras généreux. Tous les aſſiſtans promirent de s'expoſer à la mort pour la défenſe de leur Souverain. En même-tems le premier Miniſtre donne ſes ordres, & fait prendre les armes à tous les Officiers du Serrail. Tous les amis du Viſir viennent à ſon ſecours avec de nombreuſes troupes, de ſorte qu'on mit le jeune Sultan en état de conſerver ſon Thrône & ſa vie.

L'Aga des Janiſſaires commença alors à ſe reprocher ſon imprudence. Ses partiſans ne furent pas moins déconcertés que lui, & la conſternation ſuccéda dans leur cœur à la confiance & à l'audace. Cependant ils ne renoncerent pas à leur entrepriſe, & réſolurent de

tout hazarder. Pendant ce tems-là le Grand-Viſir forçoit le Mufti à donner un Arrêt de mort contre la Sultane Kioſen qui avoit excité la révolte. Le Pontife Muſulman délivra ce funeſte Arrêt qu'on ſe mit auſſi-tôt en devoir d'exécuter. On ſe rendit chez la Princeſſe qui s'étoit cachée dans une grande armoire ſous un tas de tapis de Perſe & de matelas. On la chercha long tems; enfin on la trouva qui étoit couchée tout de ſon long dans l'endroit que je viens de dire. Elle étoit magnifiquement vêtue, & couverte de diamans d'un prix ineſtimable. Cette Princeſſe jettant un regard plein de Majeſté & de douceur ſur le chef des Icoglans qui venoient pour l'étrangler. » Jeune » homme de bonne mine, lui dit-elle » tout bas, aye compaſſion de mon ſort; » il y a cinq (*a*) bourſes pour chaque » Icoglan.« Mais cet Officier lui répondit tout haut: » Traîtreſſe, il ne s'agit » point à préſent de parler de ta rançon. En même tems il la tira par les pieds hors de l'armoire. Elle ſe releva promptement, & jetta une poignée de Sequins aux Icoglans pour les occuper &

(*a*) Chaque bourſe vaut quinze cens livres.

à deſſein de les corrompre. Mais leur Chef ſe jetta ſur la Sultane & la renverſe par terre. Chacun ſe hâte de la dépouiller, & on lui ôte juſqu'à ſa chemiſe. On la traîne en cet état hors du Serrail, & on lui paſſe une corde au cou. Tandis qu'on la ſerroit fortement, elle mordit au doigt un de ſes Bourreaux, & lui cauſa une ſi vive douleur, qu'il fut contraint de lâcher un peu la corde. Le Bourreau tire ſon poignard, & donne à la Sultane un coup du pommeau au-deſſus de l'œil droit qui la fit évanouir. Les Icoglans ſerrerent une ſeconde fois la corde, & voyant que la Princeſſe ne faiſoit aucun mouvement, ils s'écrierent, *elle eſt morte*, & la laiſſerent. Un moment après la Sultane leva la tête, & la tourna de tous côtés comme pour demander du ſecours. Elle fut apperçue des Icoglans qui revinrent pour l'achever, & qui ayant tourné cette fois la corde avec le manche d'une hache, ne la quitterent que quand ils furent bien ſûrs qu'elle ne vivoit plus. Ainſi mourut dans ſa ſoixante-dixiéme année, une Princeſſe qui avoit joué un brillant rôle pendant ſa vie, & qui fut femme, mere & ayeule d'Empereurs. Son ambition la fit entrer dans pluſieurs

complots qui furent cauſe enfin de ſa perte.

Après l'exécution de cette Sultane, le Grand-Viſir fit arborer à la grande porte du Serrail l'étendart de Mahomet. Tous les peuples vinrent ſe ranger ſous la banniere du Prophete, & la plûpart des Janiſſaires rentrerent dans le devoir à la vûe de ce drapeau ſi révéré parmi les Turcs. L'Aga qui perſiſtoit toujours dans ſa révolte, propoſa à ſes partiſans de mettre le feu à Conſtantiple. Une réſolution ſi déſeſpérée, leur inſpira tant d'horreur, qu'ils paſſerent dans le parti du Sultan. Bectas ſe voyant ainſi abandonné, ſe hâta de fuir, & ſe ſauva chez un pauvre homme qui avoit été autrefois de ſes amis; mais il fut bientôt découvert, & on le conduiſit au Viſir qui le fit étrangler dans le Serrail. Tous les Chefs de la révolte eurent le même ſort. Ce fut ainſi qu'un ſeul homme vint à bout d'éteindre en trois jours une des plus dangereuſes Conſpirations qui eût encore menacé l'Empire Ottoman.

Environ cinq ans après cette premiere ſédition, il s'en éleva une ſeconde qui ne fut pas moins dangereuſe. Les Janiſſaires & les Spahis ſe propoſerent

ſerent de dépoſer Mahomet qui ne leur paroiſſoit pas digne de regner. Ils ſe porterent à toutes ſortes de violences, & auroient peut-être réuſſi dans leur projet, ſi le Viſir Azem, qui venoit de mourir, n'eût pas été remplacé par Kiuperli de Damas. C'étoit un vieillard plein de feu & d'eſprit, conſommé dans les affaires, & qui ſçavoit employer à propos la ſévérité chez un peuple qu'on ne peut contenir que par la terreur. Il falloit un homme de ce caractere pour remédier aux troubles qui déſoloient l'Empire.

On vit alors paroître ſur la ſcene un jeune homme qui ſe diſoit fils d'Amurat IV. & qui l'étoit (*a*) peut-être effectivement. Ce Prince ou cet Impoſteur ſe fit proclamer Sultan ſous le nom de Soliman III. Il étoit ſoutenu par Orcan Bacha d'Alep, ennemi mortel du Grand Viſir. Toute l'Aſie ſe ſoule-

(*a*) On prétend qu'Amurat avoit eu un fils d'une perſonne nommée Rachima, & que celle-ci avoit eu ſoin de cacher la naiſſance de ſon fils, pour ne pas l'expoſer au ſort que ſubiſſoient ordinairement tous les Princes de la Maiſon Ottomane qui avoient des droits à l'Empire, ſans pouvoir y parvenir.

va en faveur de Soliman. Le Sophi & le Czar lui envoyerent des Ambaſſadeurs pour le féliciter ſur ſon avénement au Thrône. Kiuperli voyant le péril dont Mahomet eſt menacé, leve des troupes pour la défenſe de ſon Maître. mais ne voulant pas expoſer la Couronne ni la vie de Mahomet aux hazards d'une bataille, il entreprend de gagner Orcan, & lui fait les plus magnifiques promeſſes. Le Bacha d'Alep ſe montre d'abord inflexible, & répond qu'on décideroit par les armes à qui devoit reſter l'Empire. Les deux partis en viennent aux mains dans les champs de Trocakaja auprès de Smirne, & la victoire ſe déclare en faveur de Soliman. Celui-ci au lieu de ſe rendre tout de ſuite à Conſtantinople, s'arrête en Aſie, & donne le tems aux vaincus de raſſembler les débris de leur armée & d'y ajouter de nouvelles forces. De ſorte que Mahomet ſe voit bientôt à la tête de cent mille hommes. Kiuperli avant que de tenter un ſecond combat, fait de nouvelles propoſitions à Orcan. Celui-ci paroit alors plus traitable, & accepte une conférence dans laquelle les prétentions des deux partis devoient être réglées. Il ſe rend au lieu

marqué ſans prendre les précautions néceſſaires. Auſſi-tôt il eſt inveſti par des ſoldats qui ſe jettent ſur lui & l'étranglent. Un inſtant après Soliman eſt arrêté & conduit à Conſtantinople, où il périt par le même genre de mort que le rebelle Orcan. Le ſupplice de ces deux hommes rétablit la tranquillité dans tout l'Empire.

Mahomet IV. entroit dans ſa vingtiéme année, & goûtoit à longs traits la grandeur dont il jouiſſoit ; mais plus il y trouvoit de charmes, plus il craignoit de la perdre. Ce Prince avoit continuellement devant les yeux la mort ſanglante de ſon pere, la fin tragique de quelques-uns de ſes Prédéceſſeurs, & les périls auxquels il avoit été expoſé lui-même. Ces triſtes idées lui inſpirerent une haine effroyable pour Conſtantinople. Son Palais étoit devenu pour lui un ſéjour affreux ; de ſorte qu'il prit la réſolution de quitter un lieu qui ne lui préſentoit que des images effrayantes. Il ſe retira à Andrinople fort déterminé à ne plus retourner dans la Ville Impériale. Cependant il y reparut quelque tems après. L'eſprit de ce Prince étoit aſſez inégal. Sa timidité naturelle lui faiſoit craindre ſans

ceſſe de funeſtes événemens ; mais l'appréhenſion d'éprouver un jour quelque triſte revers de fortune, ne le rendit pas cruel, comme le ſont ordinairement les Princes d'un caractere ombrageux. Toutes ſes autres paſſions cédoient à la fureur dont il étoit dévoré pour la chaſſe. On ne peut s'imaginer juſqu'où alloit ſon ardeur pour cet amuſement. Il paſſoit les nuits ſur la cime des plus hautes montagnes, & commençoit ſa courſe au lever de l'aurore. Toutes les ſaiſons lui étoient indifférentes, quand il s'agiſſoit de chaſſer. Il bravoit les rigueurs de l'hyver, & expoſoit les gens de ſa ſuite à périr de froid. Les bleds & les vignes étoient ravagés dans tous les lieux de ſon paſſage. Un Prince s'embarraſſe-t-il de ſacrifier à ſes plaiſirs la ſubſiſtance du pauvre Laboureur ?

Mahomet ſortit une ſeconde fois de Conſtantinople. Comme on vouloit l'engager à y revenir : » Quoi, dit-il, je » retournerois dans une Ville où mon » pere a été maſſacré, où mon oncle » a expiré entre les mains des Bour» reaux, & où tous mes ayeux ont reſ» ſenti la fureur & la rage d'une Milice » inſolente ? Le goût qu'avoit le Sul-

tan pour la chaſſe, le rendit aſſez long-tems inſenſible aux plaiſirs de l'amour. Il s'y livra enfin, & s'adonna d'abord à ces infâmes voluptés que réprouve la raiſon, & qui ne ſont que trop ordinaires dans un pays où la Religion ne limite point des penchans plus naturels.

Pendant que l'amour & la chaſſe faiſoient toutes les occupations de Mahomet, le Grand Viſir Kiuperli (*a*) étendoit bien loin les bornes de l'Empire, & combattoit en Candie contre toutes les forces de la Chrétienté. Le Sultan qui ne comptoit pas beaucoup ſur le ſuccès de cette guerre qui duroit depuis ſi long-tems, s'abandonna à un chagrin qui le rendoit méconnoiſſable. Perſuadé qu'il alloit être l'objet du mépris de toute la terre, il s'enfonce dans les montagnes de Theſſalie, où il devint auſſi farouche que les animaux auxquels il faiſoit continuellement la

(*a*) C'étoit le fils de ce Kiuperli dont nous avons déja parlé. Il ſuccéda à ſon pere dans la Charge de Viſir; ce qui n'étoit jamais arrivé depuis l'établiſſement de la Monarchie Ottomane.

guerre. Dans un des accès de ſa mélancolie, il donne ordre qu'on faſſe mourir tous ſes freres qui étoient ſous la garde de la Sultane Validé. Cette Princeſſe montre aux Janiſſaires les lettres qu'elle vient de recevoir. Auſſitôt toute la Ville de Conſtantinople eſt en mouvement. Chacun s'aſſemble. On ferme les boutiques & on prend les armes. Les Janiſſaires remercient la Sultane, l'aſſurent d'une éternelle reconnoiſſance, & donnent des Gardes à tous les jeunes Princes contre qui on venoit de prononcer un arrêt de mort.

Le Sultan apprit bientôt qu'on n'avoit pas exécuté ſes ordres, & qu'il s'expoſoit à perdre la Couronne, en voulant l'affermir ſur ſa tête par les moyens que lui ſuggeroit la politique Ottomane. Epouvanté par ces nouvelles, il s'enfonce dans ſon déſert, & devient plus ſauvage que jamais. Il abandonne pour un tems le deſſein de faire périr ſes freres, eſperant trouver un jour des circonſtances plus favorables.

Enfin le Grand Viſir ſe rendit maître de Candie après une guerre de trente années. Auſſi-tôt que Mahomet eut été inſtruit de cet heureux événement,

il quitta la ſolitude, & ſe rendit à Andrinople. A peine y fut-il arrivé, qu'il fit périr par le poiſon Orcan l'aîné de ſes freres qui étoit adoré du peuple. Mahomet après une longue abſence, revint à Conſtantinople, mais il n'y reſta pas long-tems. Le brave Kiuperli n'exiſtoit plus, & ceux qui le remplacerent, n'avoient ni ſon habileté, ni ſon bonheur. Les affaires de l'Empire en ſouffroient beaucoup. La perte de Candie n'avoit pas découragé les Chrétiens, ils faiſoient la guerre avec ſuccès, & enleverent une infinité de Places aux Turcs. Bude qui étoit la clef & le rempart de l'Empire Ottoman, fut emporté d'aſſaut. Cet évenement jetta la conſternation parmi les Infideles. Le Sultan ſe rendit à Conſtantinople, afin que ſa préſence retînt l'impétuoſité des habitans de cette grande Ville: mais il ne put réuſſir à calmer un peuple, que le mauvais ſuccès de leurs armes avoit rendu furieux. Tandis que Mahomet étoit dans la Moſquée, un Iman lui adreſſe la parole, & lui reproche qu'il paſſe ſon tems à la chaſſe, tandis qu'il perd ſes Etats. Le Sultan effrayé de la hardieſſe de ce Prédicateur, ſe hâte de quitter Conſtantinople,

& se retire à Calcédoine. Mahomet, quelque tems après son départ, apprit que l'armée de Hongrie s'étoit soulevée, & que les soldats avoient nommé un Général à la place du Visir qui les commandoit. Les rebelles envoyerent des Députés à l'Empereur, & lui firent des propositions insolentes. Bientôt ces séditieux se mirent en route, & avancerent vers Constantinople où Mahomet étoit retourné. Ce Prince assembla le Divan pour sçavoir quel parti on devoit prendre dans une occasion si périlleuse. Le Kaïmacan conseilla à l'Empereur de se mettre à la tête de tous les gens de guerre qui étoient autour de sa personne, & de marcher contre les rebelles. Ce sage conseil ne fut pas suivi, & Mahomet attendit du tems seul la fin de la rébellion. La conduite du Sultan ne contribua pas médiocrement à augmenter l'audace des révoltés. Ils s'écrioient qu'il falloit déposer l'Empereur, & mettre à sa place une personne plus digne de commander aux Ottomans. Ces insolentes clameurs parvinrent aux oreilles de Mahomet. Une mort affreuse, la perte d'un grand Empire, la privation de tant de plaisirs, frapperent dans un même instant l'es-

prit de ce malheureux Prince. Il ſe reſſouvint de la crainte qu'il avoit eue toute ſa vie d'être dépoſé, de l'averſion inſurmontable qu'il avoit toujours ſentie pour Conſtantinople, des précautions qu'il avoit priſes pour la conſervation d'une Couronne qu'on cherchoit à lui enlever, & on s'imagine quelle impreſſion durent faire des réflexions ſi chagrinantes ſur le cœur d'un Prince dépourvû de cette fermeté d'ame qui fait ſoutenir avec conſtance les grandes infortunes.

Mahomet ſuppoſant que les rebelles n'auroient jamais conçu le deſſein de lui ôter l'Empire, s'ils n'euſſent eu dans la perſonne de ſes freres, d'autres Sultans à lui ſubſtituer, fait prendre les armes aux Officiers du Serrail, leur commande de ſe rendre dans l'appartement des Princes & de leur ôter la vie. Il ſe met lui-même à la tête des Officiers du Palais, & on ajoute qu'il voulut auſſi s'aſſurer de la perſonne de ſes propres enfans & les éloigner, afin que les rebelles voyant qu'il reſtoit ſeul du ſang Ottoman, fuſſent forcés de le laiſſer ſur le Thrône. Cet excès de barbarie n'eſt pas croyable de la part d'un Prince qui avoit montré toujours beau-

coup plus d'humanité que la plûpart de ſes prédéceſſeurs.

Comme on avoit prévû que le Sultan pourroit attenter à la vie de ſes freres, on avoit pris des meſures pour ſauver les jours des Princes. On refuſa à l'Empereur l'entrée de leur appartement, & on l'empêcha ainſi d'exécuter ſon cruel deſſein. Le Boſtangi lui ſignifia qu'il ne le reconnoiſſoit plus pour maître, & que Soliman étoit ſon Empereur. Ces paroles furent un coup de foudre pour Mahomet. Il ſe retira dans ſon appartement ſans proférer une ſeule parole, & montra pendant ſix jours une indifférence qui approchoit de la ſtupidité.

Cependant l'armée s'avançoit vers Conſtantinople, pour empêcher les rebelles d'entrer dans la Ville; on jugea à propos d'inſtaller promptement le Prince à qui on deſtinoit l'Empire. On fut chercher dans ſon appartement, ou plutôt dans ſa priſon, Soliman, l'aîné des freres de Sa Hauteſſe. Ce Prince encore épouvanté du péril qu'il avoit couru quelques jours auparavant, crut qu'on lui apportoit le cordeau fatal. Il refuſa d'ouvrir ſa chambre, & quand il vit qu'on la forçoit, il s'évanouit.

Lorſqu'il fut un peu revenu à lui, l'on tâcha de le raſſurer, en lui apprenant le changement qui étoit arrivé dans ſa fortune. Il n'ajouta aucune foi à ces diſcours, & tomba une ſeconde fois en foibleſſe, quand on voulut l'élever ſur une eſpece de Thrône. Voyant enfin tous les principaux Officiers de l'Empire proſternés à ſes pieds, & lui rendant hommage, il commença à croire que ce n'étoit plus un ſonge.

On courut annoncer à Mahomet ſa dépoſition & l'élévation de ſon frere. A cette nouvelle il tomba ſans ſentiment ſur un ſopha. Il ne recouvra ſes forces que pour demander la vie. Lorſqu'on l'eut aſſuré qu'il n'avoit rien à craindre, il parut moins triſte, & conſentit à ſigner une abdication en faveur de Soliman. On le conduiſit enſuite dans le même appartement, où ſon frere avoit été retenu pendant trente années. Mahomet accoutumé à des exercices violens, étant réduit tout-à-coup à une inaction perpétuelle, fut bientôt attaqué d'une maladie qui le conduiſit au tombeau. Soliman ne regna que quatre ans, & le même jour qu'il mourut, ſon frere Achmet II. monta ſur le Thrône.

Il fut redevable de ſon élévation au Grand Viſir (*a*) Kiuperli qui avoit contribué à la dépoſition de Mahomet, & qui empêcha que le fils aîné de ce Prince ne parvînt à l'Empire. Je paſſe le regne de deux ou trois Sultans, pour arriver à la derniere révolution que nous avons vû arriver à Conſtantinople en 1730.

Sous le regne d'Achmet III. les Perſes qui étoient en guerre contre la Turquie, firent des propoſitions après la mort de leur Sophi Pendant le cours des Négociations, ils firent quelques actes d'hoſtilité, qui rompirent tous les arrangemens qu'on avoit déja commencé à prendre. On fit de grands préparatifs à Conſtantinople. Le Sultan & le Viſir allerent camper à Scutari, ſous prétexte d'y attendre que tout fût prêt pour ſe mettre en campagne. Malgré toutes ces apparences de guerre, la Cour Ottomane étoit fort irréſolue ſur le parti qu'elle avoit à prendre, & ne

(*a*) C'étoit le frere de ce Kiuperli qui avoit ſuccédé à ſon pere dans la place de Grand-Viſir. Il y eut trois Kiuperli à la tête du Gouvernement ſous le regne de Mahomet IV.

ſçavoit ſi elle devoit continuer ſa marche, ou retourner à Conſtantinople. Les ſoldats murmuroient hautement de cette irréſolution, & des murmures, on en vint à une révolte ouverte. Le peuple & les ſoldats étoient fort indiſpoſés contre le Gouvernement, à cauſe de la rareté des vivres & du poids des impôts. D'ailleurs la réduction de Tauris, après tant de ſang répandu pour cette conquête, avoit conſterné les troupes. Ainſi la nouvelle de la continuation de la guerre avec les Perſes, avoit achevé de répandre un germe de ſédition dans les eſprits qui n'attendoient qu'une occaſion pour faire éclater leur mécontentement. Outre cela, l'inquiétude de quelques miſérables qui aſpiroient après un changement, dans l'eſperance d'ameliorer leur fortune, contribua auſſi à exciter une révolte, dont les Chefs étoient encore plus mépriſables qu'audacieux.

Le principal auteur de la rébellion fut un homme de néant, appellé Patrona Khalib qui, après avoir ſervi dans la marine, paſſa dans le corps des Janiſſaires. Au déſeſpoir d'avoir dépenſé dans la derniere guerre le peu de bien qu'il avoit, il réſolut de former quelque

Conjuration pour réparer ſa fortune à la faveur des troubles ; & comme il ſçavoit qu'il y avoit beaucoup de mécontens parmi le peuple & les ſoldats, il ſentit qu'une ſimple étincelle pourroit cauſer un embraſement général. L'eſprit rempli de vaſtes projets, il aſſembla un jour douze de ſes plus intimes amis, & après avoir déclamé contre le Gouvernement, il leur déclara qu'il avoit deſſein de ſe défaire des Miniſtres & de dépoſer le Grand Seigneur. Tous ceux qui étoient préſens applaudirent à ſa réſolution, & s'engagerent par un ſerment ſolemnel à s'aſſiſter fidelement les uns les autres. Ils fixerent le 28 Septembre pour le tems de l'exécution.

Lorſque ce jour fut arrivé, ils s'aſſemblerent dans la Place qui eſt vis à-vis la Moſquée du Sultan Bajazet, & là ils convinrent entr'eux de ſe partager en trois bandes, de parcourir différens quartiers de la Ville pour tâcher de ſoulever le peuple, & de ſe joindre enſuite ſur la Place (*a*) d'Atmeidan. La

(*a*) C'eſt une grande Place où les Turcs font la plûpart de leurs exercices.

troupe de Patrona ſe mit d'abord en marche, le ſabre à la main, & avec un drapeau déployé, criant par toutes les rues que les Marchands & les Artiſans fermaſſent leurs boutiques, que tout bon Muſulman ſuivît le drapeau qu'ils voyoient, & qu'on leur communiqueroit les juſtes plaintes qu'on avoit à faire contre le préſent Miniſtere. Les deux autres troupes ayant fait la même choſe dans les quartiers qu'elles avoient parcourus, la confuſion ſe mit bientôt par toute la Ville; cependant la plûpart des Turcs, au lieu d'obéir aux rebelles, ſe cacherent dans leurs maiſons. Les Chrétiens auſſi bien que les Juifs, jugerent à propos de prendre le même parti.

Pendant que ces troubles agitoient Conſtantinople, le Sultan & ſon Grand Viſir étoient toujours campés à Scutari. Muſtapha, Capitan (*a*) Bacha, & Caïmacan, qui, en cette derniere qualité, devoit veiller avec encore plus de ſoin qu'à l'ordinaire à la tranquillité

(*a*) Le Capitan Bacha eſt Général de la mer. Le Caïmacan eſt un Vice-Viſir. C'eſt un office que crée le Sultan, lorſque le Viſir eſt obligé de quitter Conſtantinople.

publique, pendant l'abſence du Grand Seigneur & du premier Miniſtre, ſe trouvoit pour lors abſent de Conſtantinople, & s'occupoit à faire planter des tulipes à ſa Campagne. Le *Reis-Effendi* étoit auſſi à une de ſes maiſons de plaiſance, où livré à ſon indolence naturelle, il traitoit de bagatelles & de fables tous les avis qu'on lui donna au ſujet de la révolte. De ſorte qu'il n'y avoit alors à Conſtantinople aucun homme capable d'y rétablir l'ordre, que l'Aga des Janiſſaires & le Kiaïa du Grand Viſir. Ce dernier qui avoit plus à craindre qu'un autre de la fureur du peuple, ne fut pas plutôt inſtruit du ſoulevement, qu'ayant perdu courage, il pourvut à ſa ſûreté en prenant la fuite. L'Aga des Janiſſaires raſſembla ſa garde ordinaire, & ſe mit en marche contre les rebelles, dans le deſſein de les diſſiper ou de les ramener par la douceur; mais voyant que ſa préſence ne ſervoit qu'à les aigrir davantage, & que ſa garde murmuroit hautement de ce qu'il refuſoit de ſe joindre aux rebelles, & de leur remettre le drapeau qu'on a coutume de déployer dans les ſoulevemens; averti d'ailleurs qu'une autre troupe de ſéditieux avançoit vers

ſon Palais pour le piller, alors il ſe retire, paſſe à Scutari, s'enferme dans une de ſes maiſons, ſans faire part au Grand Viſir de ce qui venoit d'arriver à Conſtantinople, dans la crainte que ce Miniſtre ne le fît étrangler ſur le champ; pour n'avoir pas prévenu ou étouffé dans ſa naiſſance ce mouvement populaire.

Le nombre des Conjurés augmentoit à chaque inſtant. Ils menaçoient de la mort quiconque refuſeroit de les ſuivre, & ils tuerent effectivement pluſieurs perſonnes qui aimerent mieux ſe laiſſer maſſacrer, que de manquer de fidélité à leur Souverain. Les ſéditieux eurent ſoin de ſe munir d'armes. Ils forcerent les priſons, & fortifierent tellement leur parti, qu'ils ſe trouverent bientôt au nombre de plus de deux mille, obſervant une diſcipline exacte déclarant qu'ils ne vouloient faire tort à perſonne, & qu'ils n'avoient pris les armes que pour ſe ſouſtraire à la Tyrannie du Gouvernement.

La ſédition avoit fait de grands progrès avant que le Grand Viſir en eût connoiſſance. Il ne fut parfaitement inſtruit de cette révolte, que quand le Mufti, le Caïmacan, le Kiaia, & les

autres principaux Miniſtres & Officiers lui en eurent rendu compte. Le Caïmacan cherchant à ſe diſculper, dit qu'ayant été averti de ce tumulte entre les dix & onze heures du matin, il étoit revenu ſur le champ à Conſtantinople, & qu'étant monté à cheval pour rétablir la tranquillité publique, il n'avoit pû y réuſſir, faute d'avoir eu des troupes capables de réprimer l'inſolence des ſéditieux. Il s'en fallut bien que cette réponſe fut regardée comme une parfaite juſtification.

On tint le Divan pour ſçavoir quel parti on devoit prendre dans les circonſtances préſentes. Les avis furent ſi partagés, qu'on délibera juſqu'à la nuit ſans rien conclure, ſinon qu'il falloit tenir un nouveau conſeil en préſence du Sultan. Le réſultat de cette derniere aſſemblée, fut qu'il étoit néceſſaire que le Grand Seigneur & toute ſa Cour revinſſent à Conſtantinople, où l'on ſeroit plus à portée de prendre des meſures convenables. Le Sultan avant que de partir, voulut conſulter ſa ſœur pour laquelle il avoit une extrême conſidération. » Je vous conſeille, » lui dit cette Princeſſe, de retenir au» près de vous vos principaux Miniſtres,

» afin que ſi les rebelles viennent à de-
» mander qu'on leur en livre quelqu'un,
» vous puiſſiez par le ſacrifice que vous
» en ferez, préſerver de toute inſulte
» votre famille & votre auguſte per-
» perſonne. En conſéquence de cet avis, le Grand Seigneur ſuivi de tous ſes Miniſtres, arriva pendant la nuit à Conſtantinople, & ſe rendit à ſon Palais. On aſſembla encore tous les Grands de l'Empire & les gens de Loi, pour déliberer ſur les affaires préſentes, & on ne décida rien. Tous convenoient à la vérité que le nombre des rebelles n'étant pas encore conſidérable, on pouvoit eſperer de les détruire; qu'il falloit leur oppoſer un bon corps de troupes, & les aller combattre avant que leur parti fût devenu plus fort. Cet avis étoit le meilleur & même l'unique, pourvû qu'on l'eût exécuté ſur le champ: mais le Sultan voulut tenter un autre moyen.

Achmet envoya un Officier pour ordonner aux rebelles de ſe retirer avec menace de les faire mourir, s'ils ne ſe ſéparoient promptement; mais ils ne ſe laiſſerent pas intimider, & répondirent qu'ils s'étoient aſſemblés pour le bien & la gloire de l'Etat,

qu'ils avoient de juſtes remontrances à faire à leur Souverain, & qu'ils ne quitteroient point les armes qu'on ne leur eût rendu juſtice. Le Sultan irrité d'une réponſe ſi audacieuſe, s'emporta violemment contre le Grand Viſir, comme il avoit déja fait le jour précédent, & l'accuſa d'être cauſe de tout le déſordre. Le premier Miniſtre rejetta toute la faute ſur le Caïmacan qu'il accabla de reproches les plus ſanglans en préſence du Sultan. » Souffri» rez-vous, Seigneur, lui dit-il, qu'un » auſſi vil & auſſi miſérable que celui» ci, jouiſſe encore de la lumiere, Achmet ſurpris de ſes paroles, fait auſſi-tôt arrêter le Caïmacan, & ſe radouciſſant enſuite à l'égard du Viſir, il lui propoſa divers moyens pour appaiſer la révolte; mais l'habile Miniſtre les jugeant impraticables & inutiles, répondit de la ſorte au Sultan. » Dans la ſi» tuation où ſe trouve actuellement » l'Empire, je ne vois que deux partis » à prendre pour rétablir la tranquillité. » Il faut que Votre Hauteſſe marche » elle-même à la tête des troupes du » Serrail pour diſſiper les rebelles par » ſa préſence, ou qu'elle me permette » d'avoir l'honneur d'y aller à ſa place.

» Je me flatte que je ſuis aſſez aimé de la » Milice pour me faire un parti conſi- » dérable, auſſi-tôt que je me ferai voir.

Le timide Sultan n'approuvant ni l'un ni l'autre de ces partis, tenta d'autres moyens qui n'eurent aucun ſuccès. Il fit déployer à la porte du Serrail l'étendart du Prophete, & crier du haut des murs : Que tout ſoldat & bon Muſulman qui voudroit venir ſe ranger ſous cette enſeigne pour combattre les rebelles, auroit trente écus de gratification, & qu'on lui augmenteroit ſa paye de deux Aſpres (*a*) par jour. Comme perſonne ne ſe laiſſa tenter par de ſi belles promeſſes, il fallut en revenir, mais trop tard, au premier projet du Grand Viſir, qui étoit de former un corps de troupes & de les faire marcher contre les rebelles. On eut recours aux (*b*) Boſtangis ; mais quand il fallut les raſſembler, on s'apperçut que la plûpart s'étoient cachés ou avoient pris la fuite. On jetta alors les

(*a*) L'Aſpre eſt une piece de monnoie d'environ ſix deniers.

(*b*) C'eſt une milice deſtinée pour la culture des jardins du Grand Seigneur, & pour la garde du Serrail.

yeux ſur les troupes de mer, & le Grand Seigneur honora de la Charge de Capitan Bacha, Abdi Capoutan, homme de réſolution, qui pour donner à l'Empereur des marques de ſa reconnoiſſance & de ſon zele, donna ordre aux Galeres de ſe rendre à la pointe du Serrail, & fit en même-tems battre la caiſſe au nom du Grand Seigneur. Cette démarche produiſit d'abord un aſſez bon effet. On avoit déja débarqué quatre cens perſonnes au Serrail, lorſque Patrona paſſant tout d'un coup à l'Arſenal, en chaſſa le Capitan Bacha, & fit entendre aux ſoldats (*a*) de marine que s'ils prenoient le parti de la Cour, on ne leur feroit aucun quartier, & qu'on brûleroit toutes leurs maiſons auſſi-bien que les vaiſſeaux & les galeres du Grand Seigneur.

Ces menaces firent tant d'impreſſion ſur les eſprits, que ceux qui étoient allés au Serrail pour s'enrôler, ſe retirerent promptement, & que les ſoldats qui avoient déja reçu les trente écus de gratification, trouverent moyen de s'enfuir. Patrona ſe reſſouvenant qu'ayant été autrefois condamné à mort pour un

(*a*) On les appelle *Leventis*.

aſſaſſinat, Abdi Capoutan lui avoit ſauvé la vie, ſaiſit cette occaſion pour lui marquer ſa reconnoiſſance. Il le rameña à l'Arſenal, le rétablit dans ſa charge de Capitan Bacha, & lui promit ſa protection ; mais il emmena avec lui le ſecours que ce Général avoit deſtiné pour la défenſe du Sultan, & renforça ſes troupes de tous les Turcs qui ſe trouvoient dans le *Bagne* (*a*) & ſur les galeres. A la faveur de cette délivrance, pluſieurs Chrétiens furent aſſez heureux pour recouvrer leur liberté.

Achmet voyant qu'il n'étoit pas en état de dompter les rebelles, fut obligé d'en venir à la négociation. Il leur envoya l'Aſſeki Aga pour leur demander ce qu'ils ſouhaitoient de lui, & quelles étoient leurs intentions ? Leur réponſe fut qu'ils prioient le Sultan de leur faire remettre vifs le Mufti, le Grand Viſir Ibrahim, Muſtapha Bacha Caïmacan & Général de la mer, & le Kiaïa Mahomet, tous deux gendres du Grand Viſir, & que du reſte ils étoient

(*a*) C'eſt l'endroit où l'on garde les eſclaves.

contens de Sa Hauteſſe, & qu'ils lui ſouhaitoient toutes ſortes de proſpérités. Sur cette réponſe, le Sultan fit arrêter le Kiaïa; mais il ne jugea pas à propos d'en agir de même à l'égard du Mufti & du Grand Viſir. Achmet donna ordre à l'Aſſeki Aga de retourner au camp des rebelles, pour leur dire: Que Sa Hauteſſe vouloit bien dépoſer & exiler le Mufti & le Viſir, & qu'elle les prioit de ſe contenter de ce châtiment, ſans exiger qu'on leur ôtât la vie, en conſidération de ce qu'à leur priere, il avoit fait arrêter le Kiaia & le Caïmacan, pour en faire tout ce qu'ils voudroient ordonner.

Les rebelles répondirent qu'ils ſe contentoient de la dépoſition & de l'exil du Mufti; mais ils perſiſterent à demander qu'on leur livrât le Grand Viſir. Achmet, malgré l'attachement qu'il avoit pour ſon premier Miniſtre, voyant qu'il ne pouvoit le ſauver ſans danger de ſe perdre lui-même, lui envoya demander le ſceau Impérial, & le fit enſuite arrêter.

Pendant que tout étoit ainſi en agitation dans le Serrail, les rebelles s'occupoient à piller les maiſons des Proſcrits.

crits. Ils trouverent dans celle du Vaivode (*a*) de Galata, beaucoup d'argent qu'ils jetterent par les fenêtres, ainſi que le reſte des meubles, en diſant que les Muſulmans ne devoient pas profiter des rapines & des extorſions que cet indigne Miniſtre avoit faites ſur les Infidelles, & qu'il étoit juſte que ceux ci repriſſent leur bien. En effet ce Vaivode tyrannifoit en toutes occaſions les Juifs & les Chrétiens. Les uns & les autres s'emparerent de tout l'argent qu'on leur abandonnoit, ſans que les Turcs s'y oppoſaſſent & vouluſſent en rien prendre.

Patrona fit publier qu'on ne feroit aucun tort ni aucun mal aux (*b*) Infidelles, pourvû qu'ils ſe tinſſent tranquilles dans leurs maiſons. Il tint ſa promeſſe aſſez exactement. Les rebelles ordonnerent auſſi qu'on tînt ouvertes & bien fournies toutes les boutiques où ſe vendoient les choſes néceſſaires à

(*a*) Cette Charge réunit les fonctions de Gouverneur, & de Lieutenant de Police. La Juriſdiction du Vaivode de Galata s'étend juſqu'à la mer noire tout le long de la côte de l'Europe.

(*b*) C'eſt-à-dire aux Chrétiens.

la vie. Ce qui fut ſi fidelement exécuté, que pendant tout le tumulte, on ne manqua de rien dans la Capitale ni dans ſes vaſtes Fauxbourgs.

Quoique toutes les troupes de l'Empire fuſſent très-diſpoſées à la révolte; cependant elles reſterent tranquilles pendant les premiers jours : mais les choſes ne demeurerent pas long-tems en cet état. Les (*a*) Janiſſaires, & d'autres corps de Milice ſe joignirent aux rebelles, de ſorte que Patrona ſe vit en état d'exécuter facilement ſes ambitieux projets. Le Sultan voulut encore faire une tentative pour ſauver la vie au Grand Viſir; mais les ſéditieux répondirent avec inſolence qu'ils avoient déja trop fait en ſauvant la vie au Mufti, & qu'ils ne s'y étoient portés qu'en conſidération de Sa Hauteſſe, & parce que ce Miniſtre étoit le Chef de la Loi; mais qu'ils vouloient abſolument qu'on leur remît le Grand Viſir & ſes deux gendres, pour leur faire rendre compte de leur mauvaiſe adminiſtration.

Achmet vaincu par l'opiniâtreté de

(*a*) C'eſt le principal Corps de l'Infanterie Turque.

ces mutins, & voyant qu'il étoit impoſſible de ſouſtraire le Viſir à leur fureur, le fit condamner à mort auſſi-bien que le Caïmacan, & le Kiaia. Après qu'ils eurent été exécutés, on porta leurs cadavres aux rebelles. Le peuple crioit par les rues: *Ainſi périſſent tous les ennemis de l'Empire & de la Religion.* Les rebelles ſe plaignirent amerement de ce que le Grand Seigneur ne leur avoit pas remis ces Miniſtres en vie. Tout ce qu'on put leur dire pour les appaiſer ne ſervit à rien. Ils pouſſerent ſi loin leur audace, qu'ils demanderent la dépoſition du Sultan, & qu'on mit ſur le Thrône ſon neveu Mahmoud. La vûe de leur propre ſûreté les porta à cet excès. Ils conſidéroient qu'Achmet étoit naturellement cruel, que ce Prince ayant fait mourir ceux qui avoient déthrôné ſon frere pour le placer lui-même ſur le Thrône, ils ne pouvoient s'attendre qu'aux plus cruels châtimens, s'ils le laiſſoient en état de ſe venger; au lieu qu'en faiſant regner Mahmoud qui languiſſoit en priſon depuis vingt-ſept ans, ils avoient lieu de ſe flatter que ce Prince les épargneroit par reconnoiſſance de la liber-

té qu'ils lui auroient procurée, & de ſon élévation au Thrône.

Comme il falloit quelque prétexte pour colorer une entrepriſe ſi injuſte, les rebelles publierent que ce n'étoit point le corps du Grand Viſir qu'on leur avoit envoyé ; mais celui d'un Forçat de galere qui lui reſſembloit, & qu'on avoit mis à ſa place. Il eſt certain que ce Miniſtre étoit devenu ſi méconnoiſſable après ſa mort, qu'un de ſes Domeſtiques aſſura que ce n'étoit point lui. On eut encore d'autres raiſons (*a*) pour croire que ce n'étoit point le cadavre du Grand Viſir. Quoiqu'il en ſoit, les rebelles ſoutinrent que le Sultan les avoit trompés. Après qu'ils eurent exercé toute leur rage ſur les corps du Caïmacan & du Kiaia, ils lierent à la queue d'un cheval celui du Viſir, & le traînerent à la porte du Serrail. Là ils crierent que puiſqu'Achmet n'avoit pas tenu ſes promeſſes, il

(*a*) Ce Grand Viſir qui étoit né Chrétien Arménien, & qui n'avoit aucune Religion, s'étoit fait circoncire. Les rebelles ne virent aucune marque de circonciſion ſur le cadavre qu'on leur avoit envoyé.

ne méritoit plus de regner, & qu'il falloit le déthrôner, & lui nommer un ſucceſſeur. En vain le vieux Sultan fit tout ſon poſſible pour les appaiſer, en leur offrant des préſens conſidérables, ils furent inflexibles, & perſiſterent à demander un Empereur.

Quoiqu'ils fuſſent déterminés à dépoſer Achmet, ils avoient beſoin d'un homme qui eût aſſez de lumieres & de crédit pour l'exécution d'un projet ſi important. Ils trouverent ce qu'ils cherchoient dans la perſonne d'un nommé *Iſpiri-Zadé*, Prédicateur ordinaire de la Cour & de la Moſquée de Sainte Sophie. Cet hypocrite qui ſous un air ſimple & pénitent, cachoit une ambition démeſurée, avoit été comblé de bienfaits par le Sultan; mais coupable de la plus noire ingratitude, il alla trouver les rebelles, les fortifia par ſes pernicieux conſeils dans leur malheureux deſſein, leva toutes les difficultés qui pouvoient ſervir à leur faire changer de réſolution, & ſe chargea lui-même de ménager cette affaire. Il ſe rendit au Serrail, & paroiſſant accablé de la plus vive douleur, il dit devant tous les Miniſtres aſſemblés, que les rebelles vouloient abſolument qu'Achmet quit-

tât le Thrône ; il ajouta qu'après avoir tenté toutes ſortes de moyens pour leur faire changer de réſolution, voyant qu'il n'étoit pas poſſible de les fléchir, il avoit pris le parti de venir à la Cour, pour faire part aux Miniſtres de ce qui ſe paſſoit.

A ces paroles l'aſſemblée demeura immobile, & ne put faire aucune réponſe. Le perfide Iſpiri-Zadé voyant que perſonne n'étoit aſſez hardi pour aller annoncer au Sultan une ſi triſte nouvelle, ſe chargea lui-même de cette commiſſion. » Eh bien ! lui dit » Achmet en le voyant, qu'y a-t-il de » nouveau ? Les rebelles ſont-ils tou- » jours ſous les armes ? Pourquoi ne ſe » retirent-ils pas, afin que chacun puiſ- » ſe vaquer à ſes affaires ? J'ai fait pour » eux plus que je ne devois. Que de- » mandent-ils, & que ſouhaitent-ils » davantage. Seigneur, répondit Iſpiri- » Zadé avec un air également ferme » & modeſte, ton regne eſt fini, & tes » Sujets ne veulent plus te reconnoître » pour Empereur. Achmet alors ſe le- » vant, lui dit en colere : eh ! Pourquoi » ne le diſois-tu pas d'abord, toi qui » venois ici tous les jours ? pourquoi tant tarder à parler ? Puis allant à l'ap-

partement de Mahmoud, il prit ce Prince par la main, le conduiſit à la Chambre Impériale, où il le plaça lui-même ſur le Thrône, & le ſalua en qualité d'Empereur. » Souvenez-vous, » lui dit-il, avec beaucoup de tendreſſe, que Muſtapha II. votre pere, » ne perdit le Thrône que je vous cede » aujourd'hui, que pour avoir eu une » complaiſance trop aveugle pour le » Mufti Feizula Effendi, & que je ne » le perds moi-même que par mon excès de confiance en Ibrahim Pacha » Viſir. Profitez de ces exemples. Ne » vous attachez point trop à vos Miniſtres, & ne vous repoſez ſur eux » qu'avec beaucoup de circonſpection. » Si j'avois toujours ſuivi mon ancienne politique, de ne laiſſer jamais mes » Miniſtres trop long-tems en place, » ou de leur faire rendre ſouvent un » compte exact des affaires de l'Empire, j'euſſe peut-être fini mon regne » auſſi glorieuſement que je l'ai commencé. Adieu : je ſouhaite que le » vôtre ſoit plus heureux, & je vous » recommande mes fils & ma propre » perſonne.

Après ces paroles, l'Infortuné Ach-

met fut s'enfermer dans la même prison, d'où il venoit de tirer son neveu. Aussi-tôt tous les Grands de la Cour vinrent rendre leurs hommages au nouveau Sultan. Dès qu'on eut publié l'élévation de Mahmoud à l'Empire, on fit partir une galere pour transporter le Mufti à Tenedos, lieu de son exil. Mahmoud ayant voulu voir Patrona, celui-ci se présenta devant l'Empereur avec son habit de Janissaire, & ayant baisé la main du Sultan : » Que puis je faire pour toi, lui » dit ce Prince, tu as droit de me de» mander toutes sortes de graces. Patrona montrant alors des sentimens plus nobles & plus généreux, que ne le comportoient sa naissance & une vie chargée de crimes, répondit de la sorte à l'Empereur : » J'ai enfin obtenu ce » que je désirois, puisque vous êtes sur » le Thrône : mais je sçais bien que je n'ai » à attendre de votre Hautesse qu'une » mort prochaine & honteuse. Je te » Jure par les cendres de mes ancêtres, » lui dit Mahmoud, que je ne te fe» rai jamais aucun mal. Dis-moi seule» ment quelle récompense je puis te » donner, & je te l'accorde d'avance.

» Puiſque votre bonté Impériale eſt » ſans bornes, répondit Patrona, je la » ſupplie de faire ſupprimer tous les » nouveaux impôts dont vos fidéles » Sujets ont été accablés ſous le mi- » niſtere précédent. Mahmoud ſouſ- crivit ſur le champ à cette Requête, & dès le même jour on publia par-tout la ſuppreſſion des impôts.

La dépoſition d'Achmet, & les graces que venoit d'accorder ſon ſucceſſeur, ne furent pas capables de ſatisfaire les rebelles. Ils allerent piller les maiſons des proſcrits, & rompirent le ſceau Impérial qu'on y avoit appoſé. Cette audace choqua vivement l'Empereur; mais comme il n'étoit pas encore en état de marquer ſon reſſentiment, il envoya prier les rebelles de faire ceſſer de ſemblables déſordres, & leur fit dire que puiſqu'ils l'avoient mis ſur le Thrône, ils devoient lui laiſſer le ſoin de punir les coupables. Au lieu de ſe rendre à une réprimande ſi douce & ſi juſte, les ſéditieux répondirent qu'ils ne ceſſeroient point d'exercer leur vengeance juſqu'à ce qu'ils fuſſent entierement ſatisfaits, & ils demanderent une ſeconde fois qu'on remît entre leurs mains le Reis Effendi, le

(*a*) Chiaoux Pacha & pluſieurs autres Miniſtres : ce que la Cour ne put & ne crut pas devoir faire, d'autant plus que le Reis Effendi, étoit alors ſi bien caché, qu'on le croyoit ſorti de Conſtantinople.

C'eſt un uſage de l'Empire Ottoman, que quand un Sultan vient à mourir de mort naturelle, le Prince qui lui ſuccede, n'eſt pas obligé de donner aucune gratification aux troupes ; mais en cas d'une révolution, le nouvel Empereur doit faire un préſent aux ſoldats & augmenter leur paye. Mahmoud, pour ſatisfaire à cet uſage, fit venir le grand Thréſorier, & lui donna ordre de préparer l'argent néceſſaire pour le payement des troupes. Le Chef des finances réſolut de ne point toucher au thréſor de l'Empire, & de chercher dans les dépouilles du Grand Viſir, de ſon Kiaia, & du Caïmacan, de quoi payer la gratification. On trouva des ſommes immenſes chez ces

(*a*) Les Chiaoux ſont employés à porter les commandemens du G. S. & à faire ſçavoir ſa volonté dans ſes Etats. Ce ſont des eſpeces d'Exempts des Gardes. Le Chiaoux Pacha eſt le Chef des autres Chiaoux.

trois Miniſtres qui s'étoient rendus ſi odieux par leurs concuſſions ſous le regne précédent. Mahmoud fit diſtribuer cet argent aux ſoldats ; mais comme il ſe préſentoit pluſieurs perſonnes qui n'avoient aucun droit de prétendre aux libéralités de l'Empereur, le Lieutenant Général des Janiſſaires repréſenta au Chef des rebelles, que ſi on gratifioit tous ceux qui ſe préſentoient, les thréſors du Grand Seigneur n'y pourroient pas ſuffire. Patrona lui répondit avec fierté : « Tu es » bien inſolent de t'ingérer dans ce qui » ne te regarde pas. Es-tu chargé du » ſoin des finances ? Patrona ordonne enſuite qu'on mette en piéces cet Officier des Janiſſaires ; ce qui fut exécuté ſur le champ.

Mahmoud ayant été inſtruit de cette violence, ſentit bien qu'il ne ſeroit pas poſſible de rétablir le bon ordre & la tranquillité à Conſtantinople, tant que Patrona reſteroit les armes à la main ; mais comme il n'avoit ni le courage ni la force de prendre aucune réſolution contre le Chef des rebelles, il tenta de le gagner, en lui offrant un des poſtes les plus conſidérables de l'Empire, & toutes les marques d'honneur qu'il

pourroit ſouhaiter. Mais Patrona qui craignoit avec raiſon que des offres ſi avantageuſes, ne cachaſſent quelque piége tendu pour le ſurprendre, répondit qu'il ne ſe ſoucioit d'aucune dignité, & qu'il n'étoit avide que du ſang des Proſcrits dont il avoit fait une longue liſte. L'Aga des Janiſſaires conſeilla au Sultan de donner à Patrona cent mille ſequins, & de lui laiſſer la liberté de ſe retirer où il lui plairoit. Le rebelle lui répondit : » Sçache que » je n'ai point beſoin d'argent, puiſque » toutes les bourſes de Conſtantinople » ſont à ma diſpoſition. Puis jettant un coup d'œil terrible ſur l'Aga des Janiſſaires, il lui ordonna d'un air impérieux de ne jamais ſe mêler de ſa perſonne.

Le Chef des rebelles nomma de lui-même de nouveaux Officiers, & à meſure qu'ils ſe préſentoient devant lui, il les fit revêtir de peaux de Martre Zibeline, qui avoient été priſes dans le pillage des maiſons des Proſcrits. On publia auſſi par ſon ordre, que tous ceux qui feroient quelque violence, ſeroient punis de mort ; car il affectoit de paroître zélé pour le bien public.

Le Sultan s'étant rendu à une des

Moſquées pour ſe faire ceindre le ſabre Impérial, les rebelles voulurent aſſiſter à cette cérémonie avec leurs armes, malgré la défenſe de l'Empereur. Patrona monté ſur un très-beau cheval, couvert d'un magnifique harnois, marchoit immédiatement devant le Grand Seigneur, & avoit à ſa gauche un autre des rebelles. Ces deux hommes affectant de mépriſer le faſte, n'avoient qu'un petit turban & l'habit des ſimples Janiſſaires, & jettoient de tous côtés des ſequins au peuple.

Après la cérémonie, Patrona ſe rendit chez le Grand Viſir. Auſſi-tôt que ce Miniſtre qui étoit gendre du vieux Sultan, & qui ne ſe ſeroit pas levé pour un Ambaſſadeur, ſçut que ce rebelle arrivoit, il vint le recevoir juſqu'au bas de l'eſcalier, & l'ayant conduit dans ſon appartement, ils reſterent deux heures enſemble à s'entretenir, & le Viſir le reconduiſit juſqu'au même endroit où il l'avoit reçu. Patrona qui avoit montré juſqu'alors beaucoup de déſintéreſſement, venant à faire réflexion que la gloire n'eſt qu'un peu de fumée, voulut lui donner plus de conſiſtance en lui aſſociant les richeſſes. Comme pluſieurs des Proſcrits qui s'é-

toient cachés, cherchoient ſous main ſa protection, ils lui offrirent de l'argent chacun ſelon ſes facultés, & il accepta tout ſans en faire part à ſes compagnons; mais ceux-ci n'en furent pas plutôt inſtruits, qu'ils lui en firent des reproches fort amers. » Vous ſçavez, » lui dirent-ils, que nous n'avons pris » les armes que pour tirer le peuple de » l'oppreſſion. Graces à Dieu, nous » ſommes enfin venu à bout d'une en« trepriſe ſi importante & ſi glorieuſe; » mais comment, vous qui êtes notre » Chef, & qui devez le premier don» ner l'exemple, & obſerver plus reli» gieuſement que perſonne, le ſerment » que vous nous avez fait faire, & que » vous avez fait vous-même, dene par» donner à aucun des ennemis de l'Etat, » comment êtes-vous le premier à rom» pre de ſi ſaints engagemens par un » vil intérêt? Un peuple infini offre au » Ciel, par reconnoiſſance, ſes prieres » pour nous, & vous êtes le ſeul qui » nous empêchez de porter notre pro» jet à ſa perfection, en vendant votre » protection aux Tyrans de la Patrie. » Ne vous flattez pas, ajouterent-ils, » en hauſſant la voix, de nous voir » applaudir à une action ſi indigne; &

» ſçachez que ſi dans deux jours vous » ne repréſentez pas ceux que vous » avez ſouſtraits à notre juſte fureur, » vous ſubirez vous-même le ſort qui » leur étoit deſtiné. Patrona étourdi de ce diſcours, leur répondit que malgré le crime dont on l'accuſoit, ſon intention avoit toujours été d'exterminer tous ceux qui étoient dans la liſte, & qu'il travailleroit à ſatisfaire ſes compagnons ſur cet article.

Comme les ſéditieux continuoient toujours leurs brigandages, le Sultan en fut ſi indigné, qu'il aſſembla un grand Conſeil, dans lequel il fut réſolu qu'on leur enverroit des ordres fulminans de la part de l'Empereur & du Mufti. Celui qui fut chargé de leur faire connoître les volontés du Prince, ſe rendit au camp des rebelles, & leur demanda s'ils n'avoient pas reçu leur paye, & pourquoi n'ayant plus rien à attendre, ils ne ſe retiroient pas ? Après quoi il leur préſénta, & lut à haute voix l'ordre du Sultan, qui portoit qu'ayant fait eux-mêmes Mahmoud Empereur, & qu'étant ſes eſclaves, ils devoient lui obéir aveuglément & ſans différer ; qu'ayant d'ailleurs tout ſujet d'être contens de Sa Hauteſſe qui les

avoit comblés de faveurs au-delà de leurs desirs, il étoit juste qu'ils lui donnassent cette marque de soumission, afin de rétablir le calme & la tranquillité dans la Capitale où Mahmoud vouloit absolument faire cesser tous les désordres; que si après avoir été instruits des intentions de leur Souverain, ils étoient assez téméraires pour ne pas se conformer à ses justes demandes, il feroit déployer l'étendart du Prophete à la porte du Serrail, & publier de toutes parts, que tout bon Musulman eût à venir se joindre à lui pour attaquer les séditieux, qui dès ce moment seroient regardés comme traîtres & infideles à leur Souverain, répudiés de leurs femmes, & poursuivis jusqu'à leur entiere destruction. L'ordre du Mufti qui étoit conçu en des termes aussi forts, ayant été lû ensuite, les rebelles commencerent à s'ébranler; mais ce qui acheva de les réduire, au moins en apparence, fut la déclaration que leur firent les Janissaires qui étoient déja rentrés dans le devoir, & qui protesterent que si les factieux ne se retiroient promptement, & qu'on arborât l'étendart de Mahomet, ils iroient le défendre, & répandroient, s'il le

falloit, juſqu'à la derniere goutte de leur ſang.

On vit alors les plus mutins ſe ſoumettre, mais à deux conditions que la Cour fut contrainte de leur accorder pour avoir la paix. La premiere, que l'on ne feroit mourir aucun d'eux pour cauſe de ſédition. La ſeconde, qu'ils auroient toujours trois étendarts déployés, afin de pouvoir ſe défendre, ſi on entreprenoit quelque choſe contre leurs perſonnes. En conſéquence de cet accord, le Grand Seigneur fit rouvrir les boutiques, & l'ordre parut entierement rétabli : mais on ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir que la ſédition n'étoit pas éteinte.

Les Caffés ſont à Conſtantinople, comme ailleurs, des endroits où ſe raſſemblent toutes ſortes de gens oiſifs qui converſent enſemble ſans ſe connoître, & dont la principale occupation eſt d'écouter les nouvelles ou d'en débiter. Il eſt dangereux d'y parler trop librement ſur des matieres qui peuvent intéreſſer l'Etat, parce qu'on n'y trouve que trop ſouvent quelques-uns de ces infames délateurs dont la ſubſiſtance eſt fondée ſur l'indiſcrétion d'autrui. Pluſieurs Nouvelliſtes étant

dans un des Caffés de Conſtantinople, s'aviſerent de traiter hautement de rebelles ceux qui avoient occaſionné la derniere révolution. Quelques uns des Partiſans de Patrona qui les entendirent parler de la ſorte, ſe jetterent ſur eux & les poignarderent. Ce ne fut pas la ſeule violence dont ſe rendirent coupables ces mêmes Factieux qui avoient promis de reſter tranquilles & de ne plus commettre de déſordres Un d'entr'eux va à la Douane, prend dans la caiſſe trois cens piaſtres, fait enlever par ſes domeſtiques deux filles eſclaves, trouve à la porte un cheval tout ſcellé, monte deſſus & s'enfuit.

Le lendemain un autre inconnu vient auſſi à la Douane, accompagné de ſix perſonnes; il entre ſeul & va s'aſſeoir auprès de la caiſſe. Les Commis qui s'attendoient à une aventure pareille à celle du jour précédent, lui font toutes ſortes de civilités. *Que vous eſt-il arrivé hier, leur dit-il?* Après qu'on lui eut raconté le fait, il appelle un de ſes domeſtiques, lui ordonne d'aller à Conſtantinople, de faire prendre & maſſacrer le coupable. Puis ſe tournant vers les Commis qui paroiſſoient fort effrayés: *Sçavez-vous*, leur dit-il, *qui*

je ſuis? Je m'appelle Muſluh. Ce nom les fit trembler. » J'ai un talent parti-
» culier, ajouta-t-il, pour diſtinguer
» les honnêtes gens des fripons, & j'ai
» autant d'eſtime pour les premiers,
» que d'horreur pour les autres. Ainſi
» c'eſt pour vous protéger, que j'en-
» voye les ordres dont vous venez
» d'être témoins. Si quelqu'un s'aviſe
» de vous inquietter, faites-le moi ſça-
» voir, & ſur le champ je vous ren-
» drai juſtice.

Ce Muſluh qui étoit, comme je l'ai déja dit, un des principaux Chefs de la Conjuration formée contre Achmet III. avoit l'eſprit élevé, une éloquence naturelle, & certaine grandeur d'ame qu'on ne devoit pas attendre d'un homme de ſon (*a*) état; il étoit fort conſidéré dans ſon parti. La maniere dont il venoit de ſe comporter à l'égard des Commis de la Douane, fait voir qu'il n'approuvoit pas les injuſtices; mais il s'attribuoit en même-tems un droit qui n'appartient qu'au Souverain.

(*a*) Il étoit vendeur de Melons & ſimple Janiſſaire.

Le Mufti voyant que la rébellion n'étoit pas éteinte, fit appeller Patrona, Muſſuh & les autres Chefs de la révolte, & leur parla ainſi : » Il eſt vrai » que la Patrie vous eſt redevable de » la liberté, & le Grand Seigneur de » ſon élévation au Thrône ; mais ſi » vous avez éprouvé par vous-même, » que Sa Hauteſſe ſçait récompenſer la » vertu, vous ne devez pas douter » auſſi qu'elle ne ſçache punir le crime. » On ne peut vous refuſer des éloges » pour avoir détruit un miniſtere tyran- » nique ; mais doit-on ſupporter plus » long-tems les déſordres & les cala- » mités qui regnent à préſent, & qui » ſont pires que les maux auxquels on » a voulu remédier ? Si vous ne prenez » le parti de vous retirer chacun où le » devoir vous appelle, vous perdrez » non-ſeulement le mérite du bien que » vous avez procuré, mais devenus » des objets d'indignation & d'hor- » reur au peuple & au Sultan, la Cour » & la Ville prendront de concert, des » meſures pour vous traiter avec la mê- » me rigueur, que vous avez employée » vous-même contre les Miniſtres du » précédent Gouvernement. Patrona

& les autres Chefs feignirent d'être extrêmement touchés des maux qui étoient arrivés, prétendoient-ils, contre leur intention : mais ils ſe conduiſirent avec la même licence & la même audace qu'auparavant.

Comme il n'eſt permis, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de boire du vin, ni de commettre aucun déſordre dans les chambres des Janiſſaires, les rebelles qui ne vouloient pas s'aſſujettir à une diſcipline ſi rigoureuſe, prirent des maiſons dans la Ville, & vinrent ſe loger au nombre de plus de quatre cens dans le quartier où étoit leur Chef. Ils paſſoient les nuits & les jours dans la débauche, & lorſqu'ils étoient yvres ils alloient trouver le Grand Viſir, & le forçoient de diſpenſer des graces & des emplois à toutes les perſonnes à qui ils accordoient leur protection, de ſorte que le premier Miniſtre de l'Empire étoit contraint de ſouſcrire à tout ce qu'ils exigeoient de lui.

Patrona vint un jour au Serrail, & paſſant entre les rangs des Janiſſaires, il les ſalua à droite & à gauche, & pouſſa juſqu'à l'appartement du Grand Seigneur. La Sultane Validé l'ap-

pellant ſon ſecond fils, l'entretint pendant long-tems, & lui fit donner vingt mille ſequins, dont il diſtribua la plus grande partie aux domeſtiques de cette Princeſſe: ces témoignages d'eſtime qu'on donnoit à Patrona, n'empêchoient pas qu'on ne ſongeât à ſe défaire d'un homme ſi dangereux. On tint à cette occaſion un grand Conſeil, pour délibérer de quelle maniere on devoit agir à l'égard des ſéditieux. Il fut réſolu de leur propoſer, & on leur propoſa en effet, de ſe retirer ſur telle frontiere de l'Empire qu'ils jugeroient à propos. Au lieu d'accepter cette propoſition, ils demanderent la dépoſition du nouveau Grand Viſir; mais Muſluh qui n'étoit pas alors avec eux étant arrivé, les fit changer de réſolution. Le lendemain s'étant préſenté au Serrail en plus grand nombre que le jour précédent, ils ſe plaignirent de ce qu'on mettoit ou de ce qu'on continuoit dans les charges, des perſonnes indignes des poſtes auxquels on les élevoit. Ils dirent qu'ils voyoient bien qu'on avoit envie de faire revivre l'ancien miniſtere, mais qu'ils y mettroient bon ordre.

Après avoir ainſi témoigné leur

mécontentement, Ils demanderent que Ruſtan Bacha qu'ils avoient fait venir de Boſnie, fût déclaré Général de l'armée qui devoit marcher contre les Perſes. Le Sultan y conſentit, à condition qu'ils ſuivroient ce Général; ils le promirent, mais ils n'avoient pas deſſein de quitter Conſtantinople: ils continuerent de tenir leurs aſſemblées, & demanderent que Patrona leur Chef, fût fait Capitan Bacha; le Janiſſaire Aga, Grand Viſir & Muſluh, Aga des Janiſſaires. La Cour ſurpriſe de ce nouveau trait d'audace, ne put ſe perſuader que les rebelles ſe portaſſent d'eux-mêmes à des prétentions ſi déraiſonnables, & crut que quelques Gens de Loix dont elle ſe défioit, étoient les promoteurs ſecrets de toutes ces démarches. On ſe contenta de répondre aux ſéditieux, qu'on ne pouvoit leur accorder les changemens qu'ils demandoient qu'on fît dans le miniſtere.

Le Sultan réïtera les défenſes qu'il avoit déja faites de commettre aucun déſordre, déclarant qu'il étoit réſolu de punir de mort tous les coupables; & comme les rebelles s'étoient diſtingués des autres Sujets du Grand Seigneur

en portant des turbans rouges, & que cette diſtinction pouvoit ſervir à fomenter la diviſion dans la Ville, l'Empereur ordonna à tout le monde d'en porter de ſemblables. Les rebelles obéirent ſans difficulté à ce dernier commandement ; mais à l'égard du premier ordre, qui concernoit la réforme de leur conduite, ils firent bien voir qu'ils n'étoient pas fort diſpoſés à ſatisfaire le Sultan ſur cet article.

Patrona ſe reſſouvenant qu'il n'avoit rien fait en faveur d'un Boucher Grec, nommé Gianaki qui lui avoit rendu quelques ſervices, l'envoya chercher, & lui dit : je ſçais ce que tu as fait pour moi, & je veux t'en témoigner ma reconnoiſſance d'une maniere éclatante. Il lui donna d'abord mille ſequins, & lui fit cette queſtion : » Ne te » ſoucies-tu pas de vivre plus long-tems » que moi ? Gianaki charmé de la généſité de Patrona, lui répondit : » Si tu » viens à mourir, je ne me ſoucie pas de » ſurvivre à mon bienfaiteur. » Puiſ- » que tu penſes de la ſorte, répliqua le » chef des rebelles, dis moi ce que tu » ſouhaites, & tu es ſûr de l'obtenir. »

Mille deſirs s'éleverent alors dans le cœur

cœur du Boucher ; mais il ne ſçut à quoi ſe fixer pour le moment. Il demanda du tems pour conſulter ſes amis, & cela lui fut accordé. Il ambitionna d'abord une charge qui avoit été ſupprimée, & qui convenoit aſſez à un homme de ſa profeſſion. C'étoit un emploi qui donnoit l'inſpection ſur le bétail, & qui rapportoit de grands profits. Quelqu'un qui étoit intéreſſé à ce qu'on ne fît pas revivre cette charge, lui dit qu'il ne devoit pas borner ſon ambition à ſi peu de choſe, & lui conſeilla de ſe faire Prince de Moldavie. Dans un inſtant la vanité renverſa la tête de ce pauvre homme. Oubliant la baſſeſſe de ſa condition, il alla trouver ſon Protecteur, & lui demanda cette Principauté ; j'y conſens, dit Patrona, allez trouver le Grand Viſir de ma part, & demandez-lui ſon agrément. Le premier Miniſtre ſurpris d'une ſemblable propoſition, reſta quelque tems ſans parler, enfin il revint à lui, & dit au Boucher. » Patro-» na demande une choſe impoſſible. » On ne nomme à cette dignité que » des gens de naiſſance, & qui ont » rendu de grands ſervices à l'Etat. Le » ſujet qu'il me propoſe n'a aucune de

» ces qualités ; & d'ailleurs le Sultan » n'ayant confirmé que depuis quatre » jours Gregorasko Ghika dans ce » poſte important, il n'eſt ni de la juſ- » tice ni de l'honneur de Sa Hauteſſe » de deſtituer ce Prince, pour mettre » un vil artiſan à ſa place.

Cette réponſe ayant été rapportée à Patrona ; je veux, dit-il, qu'on faſſe ce que je demande : il renvoya tout de ſuite le Boucher au Grand Viſir, & le fit accompagner par Muſluh. Celui-ci parla avec beaucoup de hauteur au premier Miniſtre, qui ne ſçachant quel parti prendre, dit qu'une affaire de cette importance ne dépendoit pas de lui, & ne pouvoit ſe terminer que par le Sultan dont il falloit ſçavoir la volonté. Allez donc le trouver, répliqua Muſluh : mais ſongez à ſatisfaire Patrona. Le Grand Seigneur ne fut pas moins ſurpris que ſon premier Miniſtre ; mais jugeant que tout ne tarderoit pas à changer de face, il dit au Viſir, contentez ce rebelle. Alors Gianaki fut déclaré Prince de Moldavie. On lui rendit tous les honneurs qui étoient d'uſage en pareille circonſtance. Gregorasko Ghika fut dépoſé, & céda ſa place à un ho. me plus digne de mé-

pris par ſon extravagante ambition, que par la baſſeſſe de ſon état; mais la grandeur de ce Prince Boucher paſſa comme un ſonge. Comme il ne put trouver les ſommes d'argent qu'on avoit coutume de diſtribuer aux Miniſtres de la Porte en pareille occaſion, il ſe vit abandonné de tout le monde, & de Patrona lui-même, qui ne l'avoit ſi fort élevé, que pour faire voir juſqu'où alloit ſon crédit, de ſorte que ce phantôme de Prince fut conduit dans une priſon où nous le laiſſerons déplorer ſa folie jujqu'à ce qu'il en ſorte, pour ſubir un honteux châtiment.

Quelque crédit qu'eût alors Patrona, il trouvoit quelquefois des gens qui oſoient lui réſiſter. Un bas Officier des Janiſſaires lui dit un jour: » Nous » avons pris la réſolution de ne plus » entretenir aucune ſociété avec des » compagnons qui deshonorent leurs » corps par mille violences, & ſi tu ne » te ranges toi-même à ton devoir, on » te fera un mauvais parti. Je me ſou- » cie fort peu de toi, répartit Patro- » na, & ſi on vient m'attaquer, on » trouvera à qui parler. Il y a douze » mille Albanois à Conſtantinople qui » ſont prêts à ſe ſacrifier pour moi.

» Quand tu ferois venir toute l'Alba-
» nie à ton ſecours, répliqua le bas
» Officier, nous ne t'en exterminerons
» pas moins, toi & tous les tiens. Mon
» ami, dit Patrona, tu as tort de te
» mettre en colere contre moi, parce
» que je ne fais de mal à perſonne. Ce-
» la ne ſuffit pas, répondit le Janiſſaire:
» il ne convient pas que tu te mêles,
» comme tu fais, des affaires de la
» Cour & de l'Etat. Il ſemble à te voir
» t'ingérer dans toute choſe, que le
» Sultan & le Viſir ayent beſoin de tes
» lumieres pour ſe conduire. Puiſque
» tu n'es qu'un ſimple Janiſſaire, tu ne
» dois point faire le maître, ni le laiſſer
» faire à Muſluh qui vient tous les jours
» à la Porte avec autant de faſte & de
» fierté que le défunt Kiaia. Si je ne
» m'informe pas de ce qui ſe paſſe, re-
» partit Patrona, on remplira infailli-
» ment toutes les Charges de perſon-
» nes infâmes qui renouvelleront la ty-
» rannie du précédent Miniſtre. Je n'ai
» en cela d'autre vûe que de procurer
» l'avantage du peuple. Ce n'eſt pas
» d'un homme comme toi, réplique-
» rent alors pluſieurs Officiers des Ja-
» niſſaires, que le peuple doit atten-
» dre ſon ſoulagement. Notre Empe-

» reur eſt aſſez juſte & aſſez éclairé
» pour gouverner & pour rendre heu-
» reux ſes Sujets. C'eſt à lui ſeul qu'ap-
» partient le droit de diſpoſer des char-
» ges en faveur de ceux qu'il en juge
» dignes. Quant à nous tous, ce que
» nous avons à déſirer, eſt qu'il vive,
» qu'il regne long-tems, & que notre
» ſolde ſoit payée exactement. Nous
» n'avons juſqu'ici aucune raiſon de
» nous plaindre de Sa Hauteſſe, & ce
» ſeroit nous rendre tout-à-fait indi-
» gnes de ſes bontés, ſi un corps com-
» me le nôtre, qui eſt le plus illuſtre
» de la Milice Ottomane, avoit la har-
» dieſſe de vouloir partager l'autorité
» Souveraine. Ainſi nous te donnons
» encore trois jours pour réduire ou diſ-
» ſiper tes compagnons, & ſi cela n'eſt
» pas exécuté dans le terme que nous
» te preſcrivons, nous ferons main-
» baſſe ſur tous les rebelles.

Quoique Patrona fût un homme déterminé, & qu'il ne craignît pas que les Janiſſaires, parmi leſquels il avoit un parti conſidérable, en vinſſent à l'exécution de leurs menaces, il comprit pourtant par cet entretien, que les eſprits étoient fort échauffés contre lui, & qu'il avoit beaucoup d'ennemis ſe-

crets. Pour s'en inſtruire plus ſûrement, il fut trouver l'ancien Kadiſlesker, & lui dit d'un air hypocrite. » Tu ſçais » que je n'ai pris les armes que pour la » cauſe commune. Dieu a voulu ſe ſer- » vir de mon bras pour délivrer les » Muſulmans des violences de l'ancien » miniſtere. Toi qui es un homme ſi » ſaint, ſi éclairé, & qui peux con- » noître le cœur de chacun, il t'eſt fa- » cile de diſcerner ſi dans tout ce que » j'ai fait, je n'ai pas eu les intentions » les plus pures. Cependant je rencon- » tre tous les jours de mauvais eſprits » qui donnent à mes actions les motifs » les plus criminels, & qui ne travail- » lent qu'à me noircir auprès de l'Em- » pereur, pour qui j'ai expoſé tant de » fois ma vie. Permets donc, Grand » Effendi, que j'implore ta protection » contre ceux qui continuent à me ca- » lomnier auprès de Sa Hauteſſe.

Le Kadiſlesker répondit qu'ayant toujours eu le menſonge en horreur, il s'expliqueroit ſans aucune duplicité; toutes les fois qu'on lui demanderoit ce qu'il penſoit ſur le compte de Patrona. Celui-ci peu ſatisfait d'une réponſe ſi ambigue, affecta néanmoins d'en paroître content, comme s'il eût

été convaincu qu'on ne pouvoit parler qu'à ſon avantage. Patrona en ſortant, diſtribua une poignée de ſequins aux domeſtiques de la Maiſon du Kadiſſesker qui leur ordonna de jetter cet argent dans la mer en préſence de Patrona, & regardant cet homme comme un ſcélérat, dont la viſite avoit ſouillé ſa maiſon, il fit laver tous les endroits où ce rebelle avoit mis le pied.

Comme il étoit impoſſible que les affaires de l'Etat ſubſiſtaſſent encore long-tems dans la ſituation où elles ſe trouvoient pour lors, le Grand Seigneur & les Factieux ſongerent à y apporter du remede, chacun ſelon les différentes vûes qu'ils ſe propoſoient. Les rebelles voyoient bien que pour maintenir leur autorité, ils ne devoient pas quitter Conſtantinople, & le Sultant perſuadé que le tout conſiſtoit à les chaſſer de cette Capitale, prit des meſures pour y réuſſir, & fit revenir à la Cour tous les premiers Officiers de l'Empire.

Les rebelles ayant tenu conſeil, convinrent qu'il falloit ſans différer, faire nommer Muſluh Lieutenant de l'Aga des Janiſſaires. Mais comme on prévit de grands obſtacles, parce qu'on

ne parvient ordinairement à ce poſte, qu'après avoir paſſé par tous les autres grades ; on jugea qu'il falloit avoir recours à l'argent pour déterminer les ſuffrages en faveur de Muſluh, qui n'avoit ni (*a*) l'âge ni la capacité néceſſaires pour remplir un poſte de cette importance. On diſtribua donc une ſomme conſidérable aux plus anciens & aux plus accrédités des Janiſſaires, & on leur fit entendre que s'ils vouloient favoriſer l'élection de Muſluh, on leur feroit payer le préſent de la (*b*) Sultane mere. Comme l'argent a coutume d'applanir les difficultés, principalement à Conſtantinople, les Janiſſaires conſentirent à nommer pour Lieutenant de leur Aga celui à qui les rebelles deſtinoient cet emploi.

(*a*) Muſluh n'avoit que vingt-cinq ans.

(*b*) La mere de Mahomet dans les premiers tranſports de joye dont elle fut ſaiſie, en voyant ſon fils élevé ſur le Thrône, avoit promis un préſent de cinq Piaſtres pour chaque ſoldat. Mais la Sultane n'exécuta point ſa promeſſe, ſe trouvant peut-être dans l'impoſſibilité de payer une ſomme ſi conſidérable.

Les eſprits étant ainſi préparés, Muſluh ſe rendit chez le Grand Viſir, à qui il demanda le brevet pour la charge de Kiaia des Janiſſaires. Le premier Miniſtre lui répondit que le Sultan ne pouvoit l'élever à un poſte ſi conſidérable ſans bleſſer la juſtice, & que le corps des Janiſſaires ne le ſouffriroit jamais. J'ai pourvû à tout, répliqua le rebelle; faites-moi ſeulement expédier le brevet ſans vous embarraſſer de rien davantage. Le Grand Viſir s'obſtinant au refus, Muſluh ſe retira fort irrité. Dès que les ſéditieux eurent appris le mauvais ſuccès de ſa tentative; ils jurerent de ſe venger bientôt du premier Miniſtre, & ſe rendirent au nombre de trente chez le Cham des Tartares, pour lui déclarer qu'ils vouloient abſolument que Muſluh fût Kiaia des Janiſſaires, & que ſi le Viſir perſiſtoit dans ſes refus, il ne tarderoit pas à s'en repentir. Le ton avec lequel ils parlerent, fit juger au Cham des Tartares qu'ils étoient gens à tenir leur parole, & que la prudence exigeoit qu'on cédât au torrent, juſqu'à ce qu'on eût une digue à y oppoſer. Il tâcha donc de les appaiſer, en diſant qu'il alloit ſe rendre à la Cour, & qu'il ne doutoit point que le Viſir

n'eût égard à leurs prétentions. Il courut effectivement chez le premier Miniſtre, & lui parla de la ſorte : » Eſt-» ce votre deſſein de vous oppoſer à » ces miſérables ? Ne Voyez-vous pas » qu'ils travaillent eux-mêmes à leur » ruine, & que plus ils exigent, plus » ils préparent de facilité à les détruire. » Croyez-moi, accordez à Muſluh la » charge qu'il demande, & une plus » conſidérable encore, s'il la déſire. Il » n'en jouira pas aſſez long-tems pour » vous donner ſujet de vous repentir » de votre complaiſance.

Le Viſir ſe rendant à ces raiſons, paſſa chez le Sultan qui, ſe conformant à l'avis de ſon Miniſtre, fit appeller Muſluh, & lui donna l'emploi qu'il demandoit Le nouveau Kiaia qui s'étoit rendu à la Cour avec une pompe & un équipage de Bacha à trois queues, retourna triomphant dans ſa maiſon, où il fut félicité par ſes Confreres, & par une troupe de bas adulateurs qui lui diſoient que cette charge étoit encore au-deſſous de ſon mérite, & qu'il pouvoit aſpirer aux poſtes les plus éminens.

Les rebelles ſe raſſemblerent de nouveau, & reprirent leur premier deſſein,

qui étoit d'élever Patrona à la charge de Capitan Bacha, Muſluh à celle d'Aga des Janiſſaires, & l'Aga des Janiſſaires à la dignité de Grand Viſir. » Par » ce moyen, diſoient-ils, nous ſerons » abſolument les maîtres. Il nous ſera » facile de gouverner le Grand Sei- » gneur à notre fantaiſie, parce qu'é- » tant ſans expérience, il aura peur de » nous, & nous accordera tout ce que » nous lui demanderons, d'autant plus » que ſans nous, il fût peut-être reſté » en priſon toute ſa vie. Les rebelles tinrent cette conférence fort ſecrette : mais on ne leur laiſſa pas le tems d'exécuter leurs projets.

Le Cham des Tartares piqué de ce qu'en pluſieurs rencontres, Patrona & ſes compagnons qui n'avoient aucune connoiſſance des affaires, avoient fait prévaloir dans le Conſeil leurs avis extravagans ſur le ſien, fut celui qui parut le plus animé contre les rebelles, & qui excita le Grand Seigneur à en tirer une vengeance éclatante. Le Capitan Bacha ne leur étoit pas plus favorable : mais le Sultan lui avoua ingénûment qu'il appréhendoit qu'en pouſſant à bout ces ſéditieux, on ne replongeât la Ville dans de nouveaux

malheurs. » Auſſi-tôt que vous vous » ſerez défaits des principaux Chefs de » la rébellion, dit le Capitan Bacha, » il n'y aura plus perſonne qui oſe le- » ver la tête. D'ailleurs une action de » vigueur eſt néceſſaire pour affermir » votre Thrône, & ſera très-agréable » au peuple, qui ne ſouffre qu'avec une » peine extrême de ſe voir tous les » jours expoſés aux violences de ces » furieux. C'eſt enfin le ſeul moyen » d'établir votre réputation chez les » Etrangers, qui ont les yeux fixés ſur » vous au commencement de votre » regne, & qui n'auront aucune conſi- » dération pour votre perſonne ſi » vous ne montrez la fermeté néceſ- » ſaire pour accabler des rebelles qui » s'oppoſent à votre autorité. Ce diſ- cours fit une telle impreſſion ſur le Sultan, qu'il jura de ſuivre les conſeils du Capitan Bacha & du Cham des Tartares.

La fin tragique de tous les auteurs des rebellions précedentes, fit preſſentir aux ſéditieux quelle devoit être leur ſort, s'ils ne prenoient pas ſoin de ſe mettre à couvert du danger. C'eſt pourquoi ils firent entendre qu'ils ſouhaitoient ardemment de porter la

guerre dans le pays étranger. On tourna contr'eux les projets qu'ils avoient formés pour maintenir leur pouvoir. Le Grand Seigneur aſſembla le Divan, où ſe trouverent les Miniſtres & les principaux Officiers de l'Empire. Différens Chefs des rebelles y aſſiſterent. On propoſa dans cette aſſemblée la guerre contre les Moſcovites ; les avis furent partagés, & il y eut un débat fort vif entre le Cham des Tartares & le Chef des Factieux. » Je ſçais, » dit Patrona, que nos affaires en Per» ſe vont de mal en pis, parce que les » Moſcovites fourniſſent continuelle» ment des ſecours à nos ennemis. » Ainſi mon avis eſt que, pour préve» nir de plus grands maux, on porte la » guerre en Moſcovie, & qu'on y en» voye une armée nombreuſe, pour » venger tant de ſang Muſulman qu'on » a fait répandre. Il faut que les Tar» tares entrent de leur côté dans le pays » de ces Infideles, pour le ravager & » en emmener les habitans en eſclava» ge. Je crois auſſi qu'il eſt a propos » de réprimer les vexations des Bachas » des frontieres, qui au lieu d'avoir » ſoin des troupes, & de regarder les » Janiſſaires comme le plus ſolide ap-

» pui de cet Empire, les maltraitent &
» retiennent leur paye pour ſe l'ap-
» proprier, ou pour en gratifier leurs
» créatures. Le Cham des Tartares lui
» répondit, vous qui parlez tant de
» guerre, ſçavez-vous bien ce que c'eſt?
» Pour quel ſujet voulez-vous que Sa
» Hauteſſe la déclare aux Moſcovites?
» Vous ignorez peut-être que nous
» ſommes en paix avec eux, & que
» ſans de juſtes raiſons, il n'eſt pas per-
» mis de la rompre. Avant que de
» prendre une réſolution ſur un point
» de cette conſéquence, il faut s'aſſu-
» rer de bien des choſes que vous avan-
» cez ici ſans preuves. Après quoi on
» déliberera mûrement ſur ce qu'il y a
» de plus utile & de plus honorable à
» faire pour l'Etat. Ce ſont de ces
» choſes qu'il n'eſt pas poſſible de dé-
» cider en un moment, comme vous le
» demandez. D'ailleurs, par quel en-
» droit, dites-moi, pénétrerez-vous en
» Moſcovie? Par les endroits, répon-
» dit Patrona, où nous y ſommes en-
» trés autrefois; nous d'un côté & vous
» de l'autre. Doucement, répliqua le
» Cham des Tartares. Autrefois nous
» allions par la Pologne, parce que
» nous étions en guerre avec elle; m..

» à préſent que nous ſommes amis des
» Polonois, eſt il juſte d'aller porter la
» déſolation parmi des peuples dont
» nous n'avons aucun ſujet de nous
» plaindre ? Sçavez-vous que c'eſt rui-
» ner entierement un pays, que d'y
» conduire une armée de cent mille
» Tartares ? Tant mieux, dit Patrona,
» c'eſt ainſi que j'aime à faire la guerre.
» Et moi pareillement, ainſi que mes
» Sujets, répliqua le Cham : ſi nous
» ne conſultions que nos intérêts, nous
» n'avons rien à ſouhaiter que la guer-
» re ; c'eſt notre véritable élément, &
» la ſource de toutes nos richeſſes, &
» dès que la paix fait tarir cette ſource
» renfermez dans la Crimée, pays ſtérile
» & ſans commerce, nous retombons
» dans la miſere. Mais nous ſçavons
» ſouffrir, & ſacrifier à la juſtice nos
» intérêts particuliers.

» Avant que de prendre les armes,
» il faut bien y penſer, afin de n'avoir
» pas ſujet de s'en repentir. Ce ne ſont
» pas là de ces petites affaires qui ſe
» terminent en deux ou trois aſſem-
» blées. Je trouve, repartit Patrona,
» que celle-ci eſt fort nombreuſe, & je
» ne croyois pas qu'il dût s'y trouver
» tant de monde. Je m'étois imaginé

» que ce Conſeil ne ſeroit compoſé que
» de vous, de Muſluh, de l'Aga des
» Janiſſaires, & de quelques autres per-
» ſonnes en petit nombre; & il fau-
» dra, s'il vous plaît, qu'à l'avenir ce-
» la ſoit ainſi. Autrement il ſera impoſ-
» ſible de tenir rien de ſecret, & les
» infideles ſeront bientôt inſtruits de
» toutes nos délibérations.

» Quand il s'agit d'affaires impor-
» tantes, reprit le Cham, c'eſt une
» maxime ſage de tenir des aſſemblées
» nombreuſes, afin d'y mieux peſer les
» matieres, & d'y appeller des Gens
» de Loi, parce qu'étant les dépoſi-
» taires de la Juſtice, & plus inſtruits
» que les autres, les réſolutions priſes
» ſur leur avis, ſont plus équitables &
» les ſuccès plus heureux. Mais lorſ-
» qu'ils ſont exclus des Conſeils, &
» que les intérêts de l'Etat ſont entre
» les ſeules mains de deux ou trois per-
» ſonnes, il arrive ſouvent ce que vous
» venez de voir ſous le miniſtere d'I-
» brahim (*a*) Bacha, qui, pour n'avoir
» voulu gouverner que par ſes lumieres

(*a*) C'étoit le dernier Grand Viſir dont les rebelles demanderent & obtinrent la dépoſition & la mort.

» & celles de ſes gendres, a preſque ruiné
» l'Empire. Auſſi pour les punir de leur
» préſomption, Dieu a permis, qu'après
» avoir ſouffert une mort ignominieuſe,
» ils n'ayent trouvé que les entrailles
» des chiens pour ſépulture. Un exem-
» ple ſi terrible & ſi récent, devroit
» bien vous apprendre à ſuivre une au-
» tre conduite, & à ne pas vous aban-
» donner à vos propres conſeils. Si
» vous continuez d'agir comme vous
» avez fait juſqu'à préſent, je ſupplie-
» rai Sa Hauteſſe de me renvoyer à
» Burſe pour y vivre en paix, & pour
» n'être plus témoin des aſſaſſinats qui
» ſe commettent impunément chaque
» jour dans cette Capitale. Le Conſeil finit ainſi ſans rien conclure, & on remit la déciſion de cette affaire à un autre Divan, qu'on devoit tenir en préſence du Grand Seigneur. On a dû admirer dans le diſcours que je viens de rapporter la modération, la ſageſſe, l'équité du Cham des Tartares; mais on a dû en même-tems être indigné de l'audace & de l'inſolence du Chef des rebelles.

On fut ſi irrité de voir que Patrona, Muſluh & l'Aga des Janiſſaires vouloient ſe rendre maîtres des princi-

paux emplois du Gouvernement, qu'on prit enfin la derniere réſolution d'exterminer ces rebelles. Ibrahim Bacha fut celui qui régla de quelle maniere on devoit s'y prendre. Il avoit été en diſgrace ſous le précédent miniſtere. Heureuſement pour lui la révolution arrivée dans le Gouvernement, lui ſauva non-ſeulement la vie, mais le mit encore en état d'obtenir les premiers emplois, & de parvenir enfin à la dignité de Grand Viſir. Ibrahim qui avoit été aſſez long-tems Gouverneur du Caire, où les ſéditions ne ſont pas rares, ſçavoit comme on doit ſe conduire en ces ſortes d'affaires. Son plan fut donc approuvé & réuſſit.

Patrona étant allé rendre viſite à Gianum-Coggia, ſous le prétexte de le féliciter ſur ſa nouvelle (*a*) dignité, mais avec une ferme réſolution de le perdre, le Capitan Bacha qui étoit auſſi fin, mais beaucoup plus prudent que le Chef des rebelles, le reçut avec des honneurs extraordinaires, & ils s'entretinrent enſemble avec des dé-

(*a*) Il venoit d'être fait Capitan Bacha, c'eſt-à-dire, Amiral.

monſtrations d'une eſtime réciproque. Lorſque Patrona ſortit, il y eut un ſi grand concours de peuple, qu'il fut porté juſqu'à ſa (*a*) Saïque, par la foule à laquelle il fit jetter une poignée de Sequins, & on remarqua que contre ſa coutume, il portoit ce jour là une ſorte de demie-chauſſe, telle qu'ont coutume de la porter les Officiers de Marine.

Le Cham des Tartares, le Grand Viſir, le Mufti & le Capitan Bacha s'étant aſſemblés ſecrettement, prononcerent la ſentence de mort contre les rebelles. Il ne s'agiſſoit plus que de choiſir les perſonnes qu'on chargeroit de l'exécution. On jugea à propos d'employer les Boſtangis & les autres Domeſtiques du Serrail. Lorſqu'on eut pris toutes les meſures néceſſaires, le Sultan envoya inviter Patrona, Muſtuh & l'Aga des Janiſſaires à ſe rendre au Palais, où l'on devoit continuer la conférence qui avoit été tenue ſur les affaires préſentes de l'Empire. Les trois principaux Chefs des rebelles vinrent donc au Serrail, accompagnés de vingt-

(*a*) Barque ou batteau.

ſix perſonnes qui reſterent dans la premiere cour. Patrona & ſes deux compagnons entrerent dans la ſalle où ſe tient le Divan, ſans avoir le moindre ſoupçon du ſort qui les menaçoit. On ferma auſſi-tôt les portes du Serrail, & lorſque chacun eut pris ſa place, le Grand Viſir s'adreſſant à Patrona, lui dit, Sa Hauteſſe vous fait Gouverneur de Romelie, & vous donne le commandement de trente mille hommes, avec leſquels vous irez joindre Achmet Bacha de Babylone, pour agir, de concert avec lui, contre les Perſes. Le premier Miniſtre s'étant enſuite tourné vers Muſluh & vers l'Aga des Janiſſaires, il dit au premier, on vous a nommé Gouverneur de Natolie, & vous aurez le commandement d'un corps de troupes. Après cela, s'adreſſant au ſecond, il lui dit, le Sultan vous fait Bacha à trois (*a*) queues. Le Sultan vous fait auſſi préſent d'une queue, dit-il au Kadiſlesker d'Aſie

(*a*) Ce n'eſt qu'un titre d'honneur qui ne donne aucun emploi. Il y a des Bachas à trois, à deux & à une queue. Ceux à trois queues ſont les plus diſtingués. Le Grand Viſir en a cinq, & le Sultan ſept.

& à Abdollah Effendi. A peine le Grand Viſir eut-il ceſſé de parler, qu'un des principaux (*a*) membres de cette Aſſemblée, cria à haute voix: *Qu'on extermine les ennemis de l'Empereur & de l'Empire.* Dans l'inſtant plus de trente perſonnes ſe jettant le ſabre à la main ſur les trois Chefs des rebelles, les maſſacrerent avant qu'ils euſſent le tems de ſe reconnoître.

On ſera peut-être ſurpris qu'un homme tel que Patrona, ait été aſſez imprudent pour entrer dans le Serrail ſans armes, & ſuivi d'auſſi peu de perſonnes, d'autant plus qu'auparavant, il n'avoit coutume d'y venir qu'avec ſon ſabre & ſes piſtolets, & toujours accompagné d'une centaine de ſes camarades; mais on prétend que le Viſir, pour le faire tomber ſûrement dans le piége, lui fit dire en particulier, qu'ayant des matieres de la derniere conſéquence à propoſer dans le Conſeil, il le prioit d'amener peu de perſonnes, afin que les ſecrets de l'Etat ne fuſſent pas divulgués; que Patrona plein d'une aveugle confiance, avoit fait reſter dans la

(*a*) Muſtapha Aga dont nous parlerons dans la ſuite.

premiere cour le peu de gens qui le ſuivoient, & ne porta d'autres armes qu'un petit coûteau qui ne lui ſervit de rien; car ayant voulu l'employer pour ſa défenſe, on lui coupa la main d'un coup de ſabre. Muſluh qui n'étoit pas mieux armé, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de ſe tirer d'affaire, s'enveloppa dans ſes riches peliſſes, & ſe laiſſa égorger ſans faire le moindre mouvement.

Auſſi-tôt qu'on eut maſſacré ces ſéditieux, on jetta leurs cadavres par les fenêtres, & on envoya chercher les perſonnes de leur ſuite, ſous prétexte de leur faire quelque préſent. On les fit entrer quatre à quatre, & à meſure que ces malheureux entroient dans la ſeconde cour, on les égorgeoit. Quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été exépdiés, ne voyant revenir aucuns de leurs camarades, commencerent à entrer en défiance, & voulurent ſe ſauver; mais toutes les portes étant fermées, ils furent inveſtis & maſſacrés comme les autres.

Quelques-uns des rebelles qui étoient dans la Ville, voyant que leurs Chefs ne ſortoient point du Serrail, s'y rendirent avec précipitation & en murmu-

rant : mais dès qu'on eût ouvert les portes, ces gens qui paroiſſoient déterminés à tout entreprendre, ne virent pas plutôt les chariots chargés des cadavres de leurs compagnons, que ſaiſis de frayeur, ils s'enfuirent plus promptement qu'ils n'étoient venus. Tous ces corps ayant été enſuite expoſés dans les rues, il s'aſſembla un nombre infini de perſonnes pour les conſidérer. Celui de Patrona attiroit les regards de toute cette multitude. Mais dans la crainte qu'un pareil ſpectacle n'eût des ſuites fâcheuſes, on enleva tous ces cadavres, & on les jetta dans la mer. Les dons imaginaires que le Grand Viſir avoit faits de la part du Sultan à Patrona, à Muſluh & à l'Aga de Janiſſaires, avoient été les ſignaux de leur perte. Il en fut de même à l'égard d'Abdollah Effendi & du Kadiſlesker d'Aſie. Ces deux hommes étoient les principaux auteurs de la révolte ; mais comme les Gens de Loi ſont en très-grande vénération dans l'Empire Ottoman, & qu'il eſt rare qu'on les faſſe mourir, quelques coupables qu'ils puiſſent être, le Sultan crut qu'il falloit dépouiller ces deux rebelles de leur caractere, afin de pouvoir ſatisfaire librement à ſa juſ-

tice. C'eſt ce que fit le Grand Seigneur, en leur donnant une Queue qui fut comme la marque de leur dégradation, parce que cet honneur qui les faiſoit paſſer dans la condition des Gens de guerre, étoit incompatible avec celle d'hommes de Loi.

Auſſi-tôt donc qu'ils eurent reçu du Grand Viſir le ſigne funeſte de leur dignité, ils furent conduits dans une priſon où ils trouverent pluſieurs perſonnes que les rebelles y avoient fait mettre. Abdollah Effendi voyant parmi ces priſonniers le Vaivode de Galata, lui dit: » Tu l'as échappé belle; car » nous avions envie de t'envoyer en peu » dans l'autre monde. Tu es bien heu» reux que nous ayons été prévenus. Je » me ſoucie ſi peu de vivre, répondit » le Vaivode, que je mourrai content, » pourvû que je puiſſe teindre ma bar» be blanche dans ton ſang. La converſation ne ſe ſeroit pas ainſi terminée, ſi on n'étoit venu prendre l'Effendi & le Kadiſlesker pour les conduire ſur une galere où ils furent étranglés, & enſuite jettés dans la mer.

La nouvelle de toutes ces exécutions remplit Conſtantinople de joie; tous les habitans de cette grande Ville rendirent

dirent graces à Dieu, d'avoir livré au glaive du Prince, des ſcélérats qui avoient cauſé tant de déſordres dans l'Etat. Le Grand Seigneur ordonna qu'on ſaisît tous les complices des rebelles, & qu'on les traitât comme leurs Chefs, ce qui fut exécuté ; de ſorte qu'en trois jours de tems, on fit périr de différens genres de mort environ ſept cens perſonnes. Il y en eut quelques-uns des plus coupables qui ſe réfugierent dans la Maiſon du Cham des Tartares. Ce Prince les garantit de la mort, moins par un eſprit de compaſſion, que pour conſerver à ſon Palais le droit d'aſyle.

Le Sultan après avoir puni les rebelles, ſongea à récompenſer ceux de ſes Sujets qui l'avoient bien ſervi. Muſtapha Aga ne fut pas celui qui eut le moins de part aux faveurs de ſon Souverain. Cet Officier connu auparavant ſous le nom de *Pelivan*, c'eſt-à dire, Lutteur, parce que l'adreſſe & la force qu'il faiſoit paroître à la lutte, furent les premiers fondemens de ſa fortune, avoit été dans ſa jeuneſſe créature du Cham des Tartares, qui lui procura une Compagnie dans les Janiſſaires. Dès le commencement de la ſédition,

Pelivan ſe retira auprès de (*a*) ſon Protecteur, afin de ne point ſe trouver impliqué dans cette affaire. Revenu à la Cour avec le Cham des Tartares, ce Prince le préſenta au Grand Seigneur comme un Sujet fidele & d'une force ſinguliere. Le Sultan, pour lui témoigner ſon eſtime, & pour le récompenſer de ce qu'il avoit donné le ſignal de mort contre les rebelles, le fit Kiaia des Janiſſaires à la place de Muſluh. Sa modeſtie fit qu'il refuſa d'abord cette dignité, en diſant qu'il n'avoit pas les qualités néceſſaires pour remplir une place ſi importante, & que cette élévation pourroit l'expoſer à la jalouſie & à la haine des autres Officiers qui en étoient plus dignes que lui; mais ayant été contraint d'accepter ce poſte, il rendit mille actions de graces à l'Empereur.

Le Boucher qui avoit eu la folle ambition de vouloir devenir Prince de Moldavie, eut la tête tranchée. Ainſi il ne ſurvécut pas long-tems à ſon Pro-

(*a*) Le Cham étoit alors dans une Maiſon de Campagne à quelques lieues de Conſtantinople.

tecteur, puiſqu'il perdit la vie le jour d'après la mort de Patrona. Les Miniſtres & les principaux Officiers des troupes mirent toute leur application à rechercher le reſte des rebelles. Ils poſerent par-tout de nombreux corps de garde, & firent marcher des patrouilles par toutes les rues, pour empêcher ſur-tout les incendies dont on ſe ſouvenoit que Patrona avoit ſouvent menacé, diſant que ſi jamais on entreprenoit de le faire mourir, il feroit mettre le feu aux quatre coins de Conſtantinople. En effet, pour y mieux réuſſir, il avoit placé dans tous les bains publics des Albanois qui lui étoient entierement dévoués, & qui ſe comportoient avec la derniere inſolence. Mais après la mort de Patrona, ils oſerent à peine paroître dans les rues de Conſtantinople, parce que le Grand Viſir en fit mourir pluſieurs, & il y en eut auſſi beaucoup à qui l'on donna la baſtonnade pour les plus légeres fautes.

Le Grand Seigneur renonçant à la ſévérité pour n'écouter plus que ſa clémence, accorda un pardon général, à condition cependant que tous ceux qui avoient perſiſté juſqu'à la fin dans

la révolte, n'auroient que la vie ſauve; & ſeroient exilés pour toujours dans les lieux que Sa Hauteſſe preſcriroit à chacun ; mais le Viſir, ſoit pour prévenir de pareilles rébellions, ſoit pour ſe faire valoir auprès de ſon Maître par une grande affectation de zele & de vigilance, s'appliquoit à découvrir le reſte des rebelles. Tous ceux que l'on attrapa, furent auſſi-tôt jettés dans la mer ; de ſorte que pendant un ou deux mois, on voyoit continuellement le Boſphore couvert de corps morts agités au gré des vagues & des vents. Cet excès de rigueur ne ſervit qu'à produire une nouvelle rébellion.

Les Janiſſaires indignés de ce qu'on avoit violé leurs priviléges (*a*) en la perſonne de Patrona & de ſes compagnons qui avoient été maſſacrés publiquement dans le Serrail, & dont on avoit expoſé les corps à la vûe de tout

(*a*) Lorſqu'un Janiſſaire mérite la mort, on doit le livrer à l'Oda Bachi qui le fait étrangler ſecrettement ; ou ſi, pour l'exemple, on eſt obligé de le faire mourir en public, on doit le dégrader auparavant de la qualité de Janiſſaire ; ce qui ſe fait en mettant en piéces le collet de ſon habit.

le peuple ; les murmures du peuple mécontent de ce que les vivres étoient plus chers que ſous le précédent miniſtere ; l'attroupement de quantité de Bandits qui s'étant rendus de toutes les parties de l'Empire à Conſtantinople, & enrôlés dans les différens corps de Milices, ſe trouvoient ſans emploi, & n'attendoient qu'une occaſion favorable pour exercer leurs rapines ; les efforts des partiſans du Sultan dépoſé, qui pour lui marquer leur attachement ou pour leurs intérets particuliers, travailloient à ſoulever les troupes en ſa faveur ; enfin la conduite rigoureuſe qu'on tenoit à l'égard des rebelles, à qui il ne reſtoit d'autre reſſource pour mettre leurs jours en ſûreté, que d'exciter de nouveaux troubles ; toutes ces choſes réunies étoient un préſage certain d'une prochaine révolte : mais ſoit que la Cour ne connût rien de la diſpoſition actuelle des eſprits, ou qu'elle s'en inquiétât peu, le Grand Viſir ne prit aucunes meſures pour en prévenir les effets.

Dans la correſpondance ſecrette que pluſieurs des rebelles avoient entretenue entr'eux, ils étoient convenus de ſe rendre tous enſemble dans un cer-

tain quartier de Conſtantinople. La nuit du 24 au 25 de Mars 1731, quelques Gebegis & Janiſſaires s'étant aſſemblés en tumulte dans l'Etmeidan, une troupe de leurs corps ſe détacha vers les ſix heures du ſoir, & alla vers Sarſſi, lieu où ſont les boutiques des Marchands qui vendent des armes. Après avoir rompu les portes & mis tout au pillage, ils diſtribuerent des armes à ceux qui venoient de tous côtés pour ſe joindre à eux. Une autre troupe de Janiſſaires marcha droit au Palais de l'Aga, & pénétra dans l'appartement de cet Officier dont ils avoient juré la mort. L'Aga ſortit ſur le champ le ſabre à la main, & ſe faiſant jour à coup de cimeterre; favoriſé d'ailleurs par l'obſcurité de la nuit, il trouva moyen de ſe ſauver après avoir reçu dans le bras gauche un coup de mouſquet qui ne le bleſſa que légerement.

Pendant qu'on pilloit ſon Palais, il alla trouver le Viſir pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit. Tous deux ſe rendirent chez le Sultan qui fit appeller les principaux Officiers, Miniſtres, gens de Loi, pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Le réſultat du Conſeil

fut qu'on devoit aſſembler le plus de monde qu'il étoit poſſible pendant le reſte de la nuit, pour être en état d'aller attaquer les rebelles dès la pointe du jour.

L'épouvante & l'agitation où avoit été Conſtantinople depuis quatre ou cinq mois, inſpirant de l'horreur pour ce nouveau ſoulevement, chacun en fut tellement indigné, que tous les habitans de la Ville s'étant animés contre les rebelles, on vit dès le matin à la porte du Serrail une infinité de peuples, les uns bien armés, & les autres n'ayant que de ſimples bâtons. La foule étoit ſi grande, que non-ſeulement la grande Place qui eſt devant le Serrail, mais encore toutes les rues voiſines en étoient remplies; de ſorte que la porte du Palais ayant été ouverte, & le Grand Viſir en étant ſorti avec l'étendard de Mahomet, tous marcherent intrépidement contre les rebelles.

Tous ceux qui s'étoient déclarés en faveur du Souverain, furent partagés en deux corps, l'un commandé par le Viſir & l'Aga des Janiſſaires, & l'autre par Gianum-Coggia, Général

de la mer. On ne tarda pas à attaquer les rebelles qui ſe défendirent d'abord avec beaucoup de courage. L'Emir (*a*) qui portoit l'étendard du Prophete fut renverſé par terre, & ſi les ſéditieux avoient pû s'emparer de ce drapeau (*b*) ſi reſpecté par les Mahométans, la révolte ſeroit peut-être devenue auſſi générale, & auſſi funeſte au nouveau Sultan qu'elle l'avoit été à ſon Prédéceſſeur; mais l'Emir s'étant relevé heureuſement, & ayant montré l'étendard, le peuple ſe raſſembla diſpoſé à tout entreprendre pour la défenſe de ce ſacré Drapeau. Les rebelles ayant fait un mouvement pour venir prendre par derriere ceux qui les attaquoient, le Viſir qui s'en apperçut, vint au-devant d'eux, & l'on recommença à combattre. La victoire ſe déclara en faveur du parti le plus juſte. Pluſieurs des ſéditieux pour ſe dérober à la juſte fureur de l'ennemi, ſe réfugierent dans

(*a*) Les Emirs ſont ceux qui prétendent être deſcendus de la famille de Mahomet.

(*b*) Les Turcs croyent que cet étendard fut envoyé du Ciel à leur Prophete Mahomet.

les chambres des Janiſſaires, qui furent convaincus par là d'être complices de la révolte. Mais comme ils ne ſouhaitoient autre choſe que de voir violer leur aſyle, afin d'avoir un prétexte plauſible de lever le maſque, le Grand Viſir ne voulut pas permettre qu'on pourſuivît les révoltés dans les chambres de cette redoutable Milice : on ſe contenta d'avoir tué un petit nombre de ſéditieux, & d'en avoir pris une ſoixantaine qu'on conduiſit au Serrail & qu'on fit étrangler.

On connut par les diſpoſitions de ceux qui furent mis à mort, qu'il y avoit à la tête des révoltés trois Janiſſaires, & le Metter Bachi du défunt Grand Viſir qui reſta ſur le champ de bataille. On fit fermer les Caffés & tous les autres lieux publics. Enſuite on viſita les Tavernes des Grecs ; & après avoir enfoncé les tonneaux, on laiſſa couler le vin par les rues. Le Grand Viſir ſuſpendit le Divan pour s'appliquer uniquement à la deſtruction des rebelles. Il répandit dans toute la Ville des troupes qui, ſans examen, faiſoient périr ſur le moindre ſoupçon, quiconque tomboit entre leurs mains. Cela

fut cauſe qu'il périt un grand nombre d'innocens accuſés par les ennemis, ou maſſacrés par l'avidité barbare des ſoldats, à qui la Cour avoit promis une certaine ſomme d'argent pour chaque tête qu'ils apporteroient; ce qui les excitoit à égorger le premier Grec, Turc ou Arménien qu'ils trouvoient de nuit dans les rues. De ſemblables exécutions remplirent la Ville d'une frayeur ſi générale, que chacun craignant pour ſa propre vie, ſe renferma dans ſa maiſon, & ne ſe laiſſa voir de quelque tems.

Trois cens rebelles qui s'étoient diſperſés par la Ville avec leurs drapeaux, pour enrôler tous ceux qui voudroient prendre parti, allerent réjoindre les cinq cens qui étoient reſtés dans le Quartier d'Et-Meidan. Ils avoient mis le feu en différens endroits, dans l'eſpérance que le Grand Viſir & les autres Miniſtres, étant occupés, ſelon la coutume, à le faire éteindre, les Conjurés trouveroient aiſément le moyen d'exécuter leur entrepriſe. Mais heureuſement le feu ne fit aucun progrès. Le deſſein des rebelles étoit de piller le Beſeſtein, où tous les Marchands de

Conſtantinople & les autres particuliers avoient mis toutes leurs richeſſes en dépôt : de ſorte que ſi l'on eût tardé deux ou trois heures de plus à diſſiper ces ſéditieux, ils ſe ſeroient rendus maîtres abſolus de toute la Ville ; & comme ils n'avoient aucun Chef aſſez accrédité pour les contenir, ils ſe ſeroient portés à toutes ſortes d'excès, & n'auroient pas plus épargné leurs compatriotes que les étrangers.

On ne put ſçavoir au juſte ni le nombre ni la qualité des véritables auteurs de cette Conſpiration. On ſoupçonna quelques Sultanes d'y avoir eu part, & on eut lieu de croire que Fatima y avoit plus contribué qu'aucune autre. Cette Princeſſe étoit fille du Sultan dépoſé, & veuve de l'ancien Viſir, dont Patrona & ſes Partiſans avoient exigé le ſacrifice. Fatima ayant réſolu de rétablir ſon pere ſur le Thrône, & de venger la mort de ſon époux, employa les thréſors qu'elle poſſédoit pour corrompre les Janiſſaires & la plus grande partie des Officiers. Le nouveau Sultan la fit paſſer avec tout ce qu'elle avoit de plus précieux dans le nouveau Serrail, où elle reſta juſqu'à ſa mort, qui arriva peu de mois après. Mah-

moud reſſerra enſuite plus étroitement le malheureux Achmet. Mais lorſqu'il fut bien convaincu que l'ancien Sultan n'avoit eu aucune part à la rébellion, il le traita avec la même indulgence qu'auparavant, lui laiſſant toute la liberté que peut permettre l'uſage préſentement introduit chez les Empereurs Ottomans.

Malgré toutes les précautions que l'on prit pour détruire entierement le parti des rebelles, on ne laiſſa pas de trouver dans le Serrail & dans les Moſquées des billets ſéditieux contre le Gouvernement. La rébellion qu'on croyoit éteinte, n'étoit qu'un feu caché ſous la cendre, prêt à jetter de nouvelles flammes au premier vent favorable. Il ſe répandit un bruit, que le jour du Grand Bairam (*a*), il devoit y

(*a*) C'eſt une grande Fête que les Turcs célebrent durant trois jours après leur Ramazan. Pendant ce tems-là ils s'occupent à faire bonne chère & à ſe réjouir. Le Ramazan eſt leur Carême qu'ils obſervent pendant une lune entiere. Pendant trente jours les Turcs ſont depuis le matin juſqu'au ſoir ſans boire ni manger. Mais en récompenſe ils mangent toute la nuit. Les Officiers tiennent alors table ouverte pour toutes ſortes de perſonnes.

avoir une nouvelle ſédition ; mais on prit de ſi bonnes meſures, qu'il n'y eut aucun ſoulevement. Ainſi la fête ſe paſſa ſans tumulte. La ſeconde révolte, loin de ralentir le zele du Viſir dans la pourſuite des rebelles, ne fit que l'y animer davantage. Il prit cette affaire ſi fort à cœur qu'il promit au Sultan, de ne laiſſer échapper aucun des coupables. Auſſi la Ville de Conſtantinople vit diſparoître tout-à-coup près de cinquante mille de ſes habitans, dont les uns furent maſſacrés, les autres noyés, & le reſte contraint de ſe retirer en différens endroits. Pour inſpirer plus de terreur, le Viſir fit jetter dans la mer les corps de ceux à qui il avoit fait couper la tête. Si on eût laiſſé faire ce premier Miniſtre, il auroit dépeuplé Conſtantinople ; mais le Grand Seigneur venant enfin à s'appercevoir que ſon Viſir ne montroit tant de zele que pour ſe faire valoir, & qu'il pourroit bien par-là cauſer quelque ſoulevement, il dépoſa ce Miniſtre, & lui donna le Gouvernement de Negrepont. Ce fut ainſi que ſe terminerent ces deux rébellions, dont la premiere fit perdre le Thrône au malheureux Achmet. Si les Chefs de la ſeconde révolte avoient eu

autant de tête que le fameux Patrona, ils auroient pû occaſionner une nouvelle révolution dans Conſtantinople. Mais il ne fut pas difficile de détruire une troupe de ſéditieux, qui n'avoient d'autres guides que leur fureur, & contre leſquels on employa tout d'un coup des forces ſupérieures, avant qu'ils euſſent eu le tems de fortifier leur parti.

CONJURATIONS ET CONSPIRATIONS *DU JAPON.*

PLUSIEURS Isles forment l'Empire du Japon. Ce pays est situé entre les trente-un & quarante-deux degrés de latitude Nord. Sa longueur est de deux cens mille d'Allemagne, sur soixante ou soixante-dix lieues de largeur. On divise le Japon en plusieurs manieres. Parmi le grand nombre d'Isles qui composent cet Empire, il y en a trois principales dont les autres peuvent passer pour des dépendances. La plus grande de toutes se nomme Nipon. Les deux autres sont Ximo & Xicoco. Il est extrêmement difficile d'aborder au Japon, parce que les côtes de presque toutes les Isles, sont ou plates ou extrêmement élevées, sans rivage & sans abri. La mer y est d'ailleurs presque toujours orageuse, de sorte que les Pilotes ne s'y exposent qu'en trem-

blant & avec de grandes précautions. Il y a autour du Japon des Iſles & des terres, qui à proprement parler, ne ſont point de cet Empire, mais qui en dépendent, & reconnoiſſent le Monarque Japonnois pour leur Souverain.

Le terroir du Japon eſt en général peu fertile de ſa nature ; mais les habitans à force de travail, viennent à bout de lui faire produire tout ce qui eſt néceſſaire pour les beſoins & même pour les délices de la vie. Quoique ces Inſulaires ſoient extrêmement prévenus en faveur de leur climat, il faut cependant convenir que le tems eſt fort inconſtant au Japon. Il y tombe pendant l'Hyver une prodigieuſe quantité de neiges, & le froid y eſt des plus piquans. En Eté les chaleurs y ſont exceſſives, ſur-tout pendant les jours caniculaires. Il y pleut ſouvent en toutes les ſaiſons, & le tonnerre y eſt fort fréquent. Ce pays eſt fort ſujet à des tremblemens de terre, qui cauſent quelquefois les plus terribles déſaſtres. Les mines d'or, d'argent de cuivre, de fer & d'étain ne ſont pas rares au Japon. On y trouve auſſi des agathes de différentes eſpeces, des cornalines, du jaſpe & de fort belles perles. Les porcelai-

nes qui viennent de ce pays ſont encore fort eſtimées, quoiqu'elles ſoient bien inférieures, à beaucoup d'égards à celles qu'on fabrique aujourd'hui en Saxe & en France.

Le Japon contient un grand nombre de Villes fort peuplées, elles ne ſont point fermées de murailles. Les maiſons n'ont qu'un étage, on n'oſe pas leur donner beaucoup d'élévation à cauſe des tremblemens de terre. Preſque toutes ſont bâties de bois, ce qui occaſionne ſouvent des incendies. Les chambres par le moyen de certaines cloiſons movibles à peu près ſemblables à nos paravents, s'élargiſſent ou ſe rétreciſſent ſelon le beſoin. On décore les appartemens à peu de frais. Au lieu de tapiſſeries, on employe un papier qui eſt orné de fleurs d'or ou d'argent, qu'on applique ſur les cloiſons & ſur les portes. On embellit le platfond par des peintures, & le plancher eſt couvert de nattes, dont les bordures ſont des franges, des broderies ou d'autres ornemens ſemblables. Les dehors des maiſons n'ont rien de fort gracieux par rapport à la conſtruction. Comme les murailles ſont faites de

planches (*a*) très-minces; on a ſoin de les enduire d'une terre graſſe; & au défaut de cette terre, on met pluſieurs couches de vernis, qu'on releve par des doru-res & des peintures. On voit ſur toutes les fenêtres des pots de fleurs, & quand les naurelles manquent, on y ſuppléé par des artificielles. Tout cela produit un effet qui charme les yeux, s'il ne les contente pas autant que feroit une belle architecture. Le vernis n'eſt pas épargné dans l'intérieur des maiſons, & il ne contribue pas peu à la décoration des appartemens. On ne trouve dans les chambres, ni bancs ni chaiſes, la coutume étant de s'aſſeoir à terre. Les nattes qui couvrent le plancher ſervent tout à la fois de ſiéges & de lit. Les perſonnes riches y étendent un tapis quand elles veulent ſe coucher. Il n'y a point de cheminées dans les maiſons; mais on ménage au milieu de la cham-bre un trou bien muré qu'on remplit de cendres & de charbons ardens, ou bien on ſe ſert de pots de cuivre & de terre dans leſquels on met de la braiſe.

(*a*) Les toits ſont auſſi de planches.

Derriere toutes les grandes maiſons & les Hôtelleries, il y a ordinairement de fort beaux jardins.

Les grands chemins ſont fort larges, bien entretenus, plantés d'arbres de tous côtés. Un grand nombre de fontaines entretiennent l'air dans une grande fraîcheur. On y trouve des cabinets (*a*) de verdure dreſſés exprès pour les Seigneurs qui voyagent. Les ponts qui ſont ſur les rivieres ſont de bois de cedre & très ſolides. Sur toutes les routes il y a des Hôtelleries preſque à chaque pas, principalement dans les endroits où l'on court la poſte. On trouve dans ces Hôtelleries toutes ſortes de commodités, & on y eſt fort bien ſervi. La circulation du commerce, les pélerinages de dévotion, les viſites que les Grands Seigneurs exigent de leurs vaſſaux, occaſionnent beaucoup de voyages, de ſorte que les grands chemins ſont fort fréquentés. On y rencontre auſſi preſque à chaque pas des pauvres qui demandent l'aumône, des Marchands qui cherchent des acheteurs,

(*a*) De trois lieues en trois lieues.

& des filles de joie qui offrent leurs ſervices.

Il n'eſt pas facile de décider d'où les Japonois tirent leur origine. Si quelque peuple voiſin a formé le corps de cette Nation, il y a lieu de croire que ce ſont les Tartares ou les Chinois. Sans entrer dans des diſcuſſions qui ſeroient aſſez inutiles, je vais tâcher de faire connoître le génie, le caractere & les mœurs de ces fameux Inſulaires qui ſont ſéparés de nous par des mers immenſes. Les Japonois ſont francs, ſinceres, généreux, fideles, officieux, prévenans, exacts à remplir les devoirs de l'amitié. La grandeur d'ame, la nobleſſe des ſentimens, la force d'eſprit, le mépris des richeſſes, le zele pour la Patrie ſont des qualités auſſi communes au Japon, qu'elles l'étoient à Rome dans les plus beaux tems de la République; exceſſivement délicats ſur le point d'honneur, le plus vil artiſan ne ſouffrira pas impunément la moindre inſulte, de la part d'un homme qui lui ſera infiniment ſupérieur par le rang ou par la naiſſance. Il n'eſt point de péril à quoi un Japonois ne s'expoſe pour défendre & ſervir ſon ami. Un inconnu

même eſt ſûr de trouver un zélé défenſeur dans celui dont on implore le ſecours. Les tortures les plus cruelles ne forceront jamais un criminel à nommer ſes complices ; mais ſi ces Inſulaires ſont fidéles dans l'amitié, ils ſont implacables dans la vengeance ; habiles à diſſimuler, ils attendent tranquillement l'occaſion favorable de perdre leur ennemi ; & lorſqu'ils ne peuvent eux mêmes tirer raiſon d'une injure, ils chargent leurs enfans du ſoin de les venger. Quand l'offenſé ſuccombe dans un combat, l'offenſeur eſt deshonoré, s'il ne s'arrache pas la vie. Le Suicide n'eſt point regardé comme un crime au Japon ; c'eſt l'opprobre qu'on craint dans ce pays, & non pas la mort. Souvent un criminel pour ſe ſouſtraire à l'infâmie du ſupplice, exécute l'Arrêt prononcé contre lui. La ſenſibilité que témoignent les Japonois pour la plus légere offenſe, entretient juſques parmi le peuple, une politeſſe qui feroit honneur aux Nations les plus civiliſées de l'Europe. On voit par tout ce que je viens de dire, que le courage doit être une vertu fort commune parmi les Japonois. Ces peuples conſervent dans les plus grands revers de fortune, une

fermeté plus que Stoicienne. Leur hiſtoire en fournit pluſieurs exemples. Ils ont en horreur la mauvaiſe foi, & le plus léger menſonge eſt puni de mort. La Religion eſt parmi eux une choſe ſacrée, & ils ne la font point ſervir à leurs intérêts. Naturellement fiers & portés à l'indépendance ; il n'y a que la force & la crainte qui les retiennent dans la ſoumiſſion : auſſi les Souverains du Japon ſont-ils plus redoutés que chéris de leurs Sujets. Toutes les richeſſes de ce puiſſant Etat ſont entre les mains des Princes & des Grands qui portent fort loin la magnificence. Le peuple eſt borné au pur néceſſaire, & fait peu de cas des richeſſes. Comme les Japonois ſont extrêmement ſobres, ils ſe procurent à peu de frais les choſes néceſſaires à la vie.

Rien n'égale le ſoin des peres & meres pour l'éducation de leurs enfans, ni l'exactitude des Prêtres pour l'inſtruction des peuples : auſſi les parens & les Miniſtres des Dieux, ont la ſatisfaction de trouver des ſentimens de reſpect & d'amour dans le cœur de tous ceux qui ſont confiés à leurs ſoins. Les Seigneurs, les peres & les maris ont droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux,

leurs enfans & leurs femmes. Ils ont une grande autorité ſur leurs domeſtiques, & s'ils les tuent dans un premier mouvement de colere, ils ſont abſous, en prouvant la faute pour laquelle ils ſe ſont portés à cet excès de violence. On a vû plus d'un pere renouveller l'exemple de Brutus, & condamner un fils à mort ſans changer de viſage. La ſévérité de leur caractere ne les empêche pas d'être fort ſenſibles aux douceurs de la ſociété. Ils ſe régalent ſouvent, & trouvent le moyen d'allier dans leur repas la ſobriété avec la magnificence. Ils déteſtent les grands parleurs, les médiſans & les querelleurs. Je me ſuis beaucoup étendu ſur les bonnes qualités de cette Nation; il ne me reſte plus qu'à en faire connoître les défauts. Les Japonois ſont altiers, défians, ombrageux, très-diſſolus dans leurs mœurs, & ont un ſouverain mépris pour les peuples étrangers. Ils font eſſuyer toutes ſortes de déſagrémens aux Européens qui ont encore la liberté de commercer au Japon. Il n'y a que les Hollandois, c'eſt-à-dire, des hommes avides de richeſſes, qui puiſſent ſe réſoudre à ſervir de jouet à ces fiers Inſulaires. Quoique les Japonois méritent

d'être mis au rang des Nations civilisées, il y a cependant parmi eux des coûtumes fort barbares. Les peres qui ne se sentent pas en état d'élever leurs enfans, peuvent les exposer ou les faire périr. Il ne meurt pas un homme de condition, qu'un certain nombre de ses domestiques ne se fendent le ventre, pour accompagner leur maître dans l'autre monde.

L'extérieur des Japonois n'est pas l'endroit par où ils brillent le plus. Ils sont communément mal faits, ont le teint olivâtre, les yeux petits, les jambes grosses, la taille au-dessous de la médiocre, le nez court, un peu écrasé & relevé en pointe, les sourcils épais, les joues plattes, les traits grossiers & très-peu de barbe, qu'ils rasent ou qu'ils s'arrachent. L'Historien (*a*) qui m'a fourni ce portrait, prétend que les Japonoises sont en réputation de beauté; mais il ne me paroît guere vraisemblable que les femmes puissent être très-belles dans un pays où les hommes sont fort laids. Les Dames Japonoises sont aussi dans l'habitude de se peindre le visage pour réparer les difformités

(*a*) Le P. de Charlevoix Jésuite.

naturelles;

naturelles : on pourroit croire que nos Voyageurs ſe ſont laiſſés ſéduire par cet éclat emprunté, ſi nous ne ſçavions pas par expérience que tous les artifices qu'employent les femmes qui ſont mal partagées du côté de la figure, n'empêchent pas leur laideur de ſe manifeſter.

Les Japonois ont grand ſoin de cultiver l'eſprit de leur enfans. Après que les jeunes gens des deux ſexes ont appris à parler correctement leur langue, on leur donne des leçons d'Eloquence, de Morale, de Poëſie & de Peinture. On prétend qu'ils excellent dans le genre (*a*) Dramatique. Ils ne ſont pas

(*a*) Voici ce que dit le P. de Charlevoix. » Les Japonois réuſſiſſent ſur-tout dans les Pie» ces de Théâtre. Ces pieces ſont diſtribuées » en Actes & en Scenes comme les nôtres. » Ils en tracent le plan dans le Prologue ; » mais ils ne diſent rien du dénouement, afin » de mieux ſurprendre les Spectateurs & de les » tenir toujours en ſuſpens. Les décorations » ſont belles & accommodées au ſujet. Les » intermédes ſont des ballets ou quelque farce » bouſonne, mais tout eſt moral dans leurs » Tragédies & dans leurs Comédies. Le ſtyle » des premieres a de l'emphaſe & de l'é» nergie. Les actions les plus héroïques, & » ſurtout les prétendus Martyrs de leur Reli-

fort verſés dans les ſciences de ſpéculation. L'art dans lequel ils réuſſiſſent le mieux, eſt la Peinture; mais ils ſe bornent à peindre des fleurs, des figures d'oiſeaux,& autres choſes ſemblables.Ils s'adonnent beaucoup aux arts méchaniques, & tout ce qui ſort de leurs mains, eſt achevé. Il y a peu de pays où l'agriculture & le commerce (*a*) fleuriſſent

» gion en ſont le ſujet ordinaire. Selon ce récit, il ſembleroit que les Japonois ont porté la perfection de la Poëſie Dramatique auſſi loin que les peuples, chez qui les Belles-Lettres ſont le plus en vigueur; il eſt permis d'en douter.

(*a*) L'Hiſtorien Jéſuite dont j'ai déja parlé, dit au commencement de ſon Livre, que le commerce eſt regardé parmi les Japonois comme une profeſſion vile; & quelques pages après, on trouve dans le même Auteur le récit ſuivant. » Il y a dans toutes les parties qui » compoſent ce grand Etat, une ſi prodigieu» ſe circulation par le commerce, qu'il faut » l'avoir vû pour en avoir une juſte idée. Il » n'eſt pas croyable combien les ports & juſ» qu'aux petits havres, ſont remplis de na» vires, de batteaux & de barques; combien » on trouve dans les Provinces de Villes ri» ches & marchandes.» Comment ſe peut-il faire que le commerce ſoit regardé comme *une profeſſion ville* dans un pays dont la plûpart des habitans s'adonnent au négoce? J'ai-

davantage qu'au Japon. Cet Empire ſi peuplé ſe ſuffit à lui-même par le travail & par l'induſtrie de ſes habitans. Les Japonois admettent pluſieurs Divinités. Chacun choiſit ſon Dieu ſelon le Paradis qui lui plaît davantage ; car ces Inſulaires croyent qu'il y a un Paradis dans l'air, au fond de la mer, dans le ſoleil, dans la lune & dans tous les corps lumineux. Cependant beaucoup de Japonois ne paroiſſent pas trop convaincus de l'immortalité des ames. Ils ne connoiſſent point d'autres Diables que les ames des renards, animaux qui font beaucoup de ravages dans le pays. Le nombre de leurs Temples & de leurs Chapelles eſt prodigieux, & ils n'épargnent rien pour la décoration de ces édifices. Les Prêtres ſont fort ignorans. La pureté extérieure de la Religion Japonoiſe, conſiſte à ne ſe pas ſouiller de ſang, à s'abſtenir de manger de la chair, à éviter de toucher & même de voir des corps morts. Il n'eſt

---

merois autant dire que la profeſſion des armes eſt mépriſée parmi les Suiſſes qui ſont preſque tous ſoldats.

pas permis aux femmes d'entrer dans les Temples, lorſqu'elles ont certaines incommodités ordinaires à leur ſexe. Ces peuples croyent ne pouvoir mieux célébrer leurs Fêtes que par des réjouiſſances, perſuadés que les Dieux ſe plaiſent à voir prendre aux hommes des divertiſſemens honnêtes. Les Pélerinages ſont fort communs au Japon. Cet acte de Religion eſt fort du goût des femmes, qui préferent les fatigues d'un voyage au repos qu'elles pourroient goûter en reſtant auprès de leurs maris & de leurs enfans. Il faut remarquer que les Japonois prennent autant de femmes qu'ils veulent, mais il n'y en a qu'une de légitime. On ſe marie quelquefois ſans ſe connoître; mais on peut ſe ſéparer dans la ſuite, lorſque l'on ne ſe convient pas; ce qui paroît aſſez raiſonnable. L'adultere eſt puni de mort dans les femmes. Mais on les met dans la néceſſité d'être fideles à leurs maris par la contrainte où on les retient. La Religion Indienne qui eſt un tiſſu de fables monſtrueuſes & d'abſurdités, a été introduite dans le Japon & y a fait de grands progrès. Il y a beaucoup de pratiques qui ſemblent avoir été em-

pruntés du Chriſtianiſme. Je n'entrerai point dans un plus grand détail au ſujet de la Religion des Japonois. Il eſt tems de parler de leur Gouvernement & des révolutions arrivées dans cet Empire.

Le Japon a toujours été un Etat Monarchique. On diſtingue trois Dynaſties, dont les deux premieres ſont fabuleuſes. Il n'en eſt pas ainſi de la troiſiéme qui commence ſix cens ſoixante ans avant J. C. & qui ſert d'époque à la fondation de l'Empire. On donnoit aux premiers Souverains du Japon le titre de *Dairy*, qui veut dire *le fils du Ciel*. Leurs ſucceſſeurs qui portent encore aujourd'hui le même titre, & à qui on accorde des honneurs preſque divins, ne ſont plus à préſent que comme des Idoles devant qui on brûle de l'encens & qui n'ont aucun pouvoir. Un uſurpateur, comme nous le verrons dans la ſuite, s'eſt emparé de l'autorité ſuprême aux dépens des anciens Maîtres du Japon, & ne leur a laiſſé que l'éclat extérieur de la Royauté.

Le Dairy, ou l'Empereur du Japon, n'oſe pas toucher la terre du pied ; elle le prophaneroit. Ce Prince eſt aſtraint

à un cérémonial fort gênant. Il réſide à Meaco, où le Cubo-Sama (c'eſt ainſi qu'on appelle le véritable Souverain) fournit à la ſubſiſtance de ce phantôme d'Empereur.

Dans les premiers tems de la Monarchie Japonoiſe, le Chef de la Milice ſe nommoit *Cubo*; avec le tems on ajouta à ce titre celui de *Sama*, qui veut dire *Seigneur*. Cette charge qui donnoit une autorité preſque abſolue ſur le militaire, n'étoit confiée qu'à des perſonnes dont la fidélité ne paroiſſoit pas ſuſpecte. C'étoit ordinairement l'appanage du ſecond des fils de l'Empereur. Il eſt dangereux de mettre entre les mains d'un ſeul homme toutes les forces de l'Etat. Les Dairys en firent la triſte expérience. Un Cubo-Sama ſe révolta contre ſon maître, & le Japon ſe vit partagé entre deux Souverains. Cette révolution arriva dans le douziéme ſiecle de l'Ere Chrétienne, & donna lieu à des guerres ſanglantes, qui aboutirent enfin à faire paſſer l'autorité ſuprême du côté des Uſurpateurs.

Les Seigneur & les Gouverneurs de Province qui ſe trouvoient en place,

lorſque les Cubo-Samas acheverent de dégrader les Dairys, s'érigerent en Souverains, & on leur donna le nom de *Jacatas*, que nous avons rendu par celui de *Rois*. Ils furent ſubjugés dans la ſuite, & devinrent les vaſſaux du Cubo-Sama. Tous ces Princes ſont obligés d'entretenir à leurs dépens & à proportion de leurs revenus pour le ſervice de (*a*) l'Empereur, un certain nombre de troupes qui étant réunies, montent à près de quatre cens mille hommes, ſans compter cent mille fantaſſins, & vingt mille Cavaliers que le Cubo-Sama tient à ſa ſolde, & qui compoſe les garniſons de ſes Places, ſa Maiſon & ſes Gardes.

Il m'a paru néceſſaire de donner une idée générale du Japon, avant que de parler des complots, des conjurations & des révoltes qui ſe ſont formés dans cet Empire. Je vais préſentement entrer en matiere, & préſenter aux Lecteurs quelques-unes de ces terribles

(*a*) C'eſt-à-dire, du Cubo-Sama, car le Dairy n'a point de ſoldats à ſa diſpoſition. Je donnerai déſormais au Cubo-Sama le nom d'Empereur.

cataſtrophes qui ſont la matiere de mon ouvrage. J'ai déja dit que le Japon
1555. étoit partagé entre pluſieurs Souverainetés qui dépendoient du Cubo-Sama. Naugato, un de ces Royaumes tributaires, étoit ſous la domination d'un Prince appellé Facarandono, qui ne ſembloit occupé qu'à rendre ſes Sujets heureux. Quoiqu'il fût adoré des peuples, il éprouvoit ſur le Thrône les plus cruelles inquiétudes. Son élection n'avoit pas été généralement approuvée, & quelques-uns des grands Vaſſaux de la Couronne avoient conſtamment refuſé de le reconnoître pour leur Souverain; de ſorte qu'il ſe forma dans l'Etat deux partis, dont l'animoſité mutuelle devoit néceſſairement occaſionner les ſcenes les plus tragiques. L'orage après avoir grondé long-tems, creva enfin tout-à-coup. De part & d'autre on courut aux armes. Le Roi qui ne ſe ſentoit pas en état de réſiſter aux rebelles, fut contraint de ſe retirer dans une fortereſſe, pour ſe mettre à couvert du péril qui le menaçoit. Les ſéditieux emportés par leur fureur, ſe livrerent à toutes ſortes d'excès, & Amanguchi, Capitale du Royaume, fut

bientôt inondée de ſang. Tout ce que le fer du ſoldat n'avoit pû détruire, devint la proye des flammes, & plus de dix milles maiſons furent réduites en cendres.

Sur ces entrefaites, Morindono (*a*), qui étoit un jeune Prince, brave & entreprenant, voulut profiter des circonſtances pour enlever une Couronne à laquelle il avoit des prétentions. Il aſſemble une armée & vient camper auprès de la Capitale. Facarandono ſortit alors de ſon aſyle, & vint préſenter bataille à ſes ennemis. Ce Prince fut vaincu, & perdit dans un ſeul combat le Thrône & la vie. Les vainqueurs entrerent dans la Ville, la pillerent & paſſerent tous les ſoldats au fil de l'épée. La victoire que remporta Morindono, le mit en poſſeſſion de la Couronne.

Les Jéſuites, quelque tems après leur établiſſement en Europe, paſſerent au Japon, & y prêcherent le Chriſtianiſme avec ſuccès. Un de leurs plus zélés Proſelites, fut Sumitanda, Prince d'O-

(*a*) Il étoit parent d'Oxindono dernier Roi de Naugato.

mura. Son attachement à la nouvelle Religion qu'il venoit d'embraſſer, penſa lui être funeſte. Ce Prince entreprit d'abord de convertir quelques Seigneurs de ſa Cour : mais ils ne parurent pas diſpoſés à ſuivre l'exemple de leur Maître ; quoiqu'il ſoit aſſez ordinaire de voir les Courtiſans ſacrifier juſqu'à leur conſcience, quand il s'agit de plaire à leur Souverain. Les Seigneurs dont je viens de parler, bien loin de ſe conformer aux intentions du Prince, réſolurent de venger l'outrage qu'on faiſoit aux anciennes Divinités
1563. du Pays. Ils formerent une conſpiration contre Sumitanda, & leurs complots ne tarderent pas à éclater.

Tous les ans, à certain jour, le Souverain étoit obligé de ſe rendre en grand cortége dans un Temple où étoit la ſtatue de ſon prédéceſſeur, à laquelle il falloit rendre une eſpece de culte Religieux. Sumitanda qui vouloit donner une preuve éclatante de ſon zele pour le Chriſtianiſme, arrive dans le Temple, renverſe la Statue, & la fait jetter au feu. Cette action révolte tous les ſpectateurs. La perte du Prince eſt auſſi-tôt jurée, & on forme

le deſſein de placer ſur le Thrône un fils naturel du dernier Souverain d'Oruma. Les rebelles prennent les armes, & mettent le feu à la Ville & au Palais. Sumitanda ſe voyant environné de flammes & aſſailli par des ennemis furieux, dont le nombre croiſſoit à chaque inſtant, ne perd point courage. Il ſe met à la tête de quelques troupes, ſe fait jour au travers des ſéditieux; mais n'étant pas aſſez fort pour leur réſiſter, il ſe retire dans une fortereſſe qui étoit en état de défenſe. Cependant il ne jugea pas à propos de demeurer longtems dans un endroit où il étoit facile à ſes ennemis de l'affamer ; c'eſt pourquoi il prit la réſolution d'aller au devant d'eux & de les attaquer. Quoiqu'il fût inférieur aux rebelles par le nombre de ſes troupes, il leur livra bataille, & remporta ſur eux une victoire complette. Les Chefs de la révolte furent pris & punis de mort. Deux années après cet événement, on forma contre le Cubo-Sama, une révolte qui eut des ſuites bien tragiques.

Mioxindono, Roi d'Imory & de Cavaxi, étoit parvenu au plus haut point de gloire & de grandeur, où un

Sujet puiſſe jamais eſpérer de parvenir. L'Empereur à qui il avoit rendu des ſervices importans, l'accabloit tous les jours de bienfaits pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Mioxindono ſe laſſa d'être l'ami d'un Prince qui lui étoit ſupérieur par la puiſſance. Son ambition lui fit jetter un regard d'envie ſur le Diadême Impérial, & il réſolut de ſe placer ſur le premier Thrône du Japon. Quand il eut formé ce déteſtable complot, il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour l'exécuter. Toutes les troupes de l'Empire accoutumées à vaincre ſous lui étoient à ſa diſpoſition. Il ne s'agiſſoit plus que d'écarter toutes les perſonnes ſur qui il ne pouvoit pas compter, & il y réuſſit. Quand il eut pris ſes meſures, il aſſembla un grand nombre d'Officiers & de ſoldats qu'il diſtribua en divers quartiers autour de Meaco, & leur donna ſes ordres pour le joindre au premier ſignal, afin que tous ſes préparatifs ne donnaſſent point de ſoupçons. Mioxindono fit courir le bruit qu'il vouloit donner une Fête à l'Empereur. En effet, il entra dans la Capitale avec un nombreux cortége, alla droit au Palais, vint rendre hom-

mage au Cubo-Sama, & le pria d'aſſiſter à un feſtin qu'il avoit fait préparer dans une maiſon de Campagne aſſez proche de la Ville. Une pareille invitation faite à la tête d'une armée, étonna l'Empereur & dévoila le myſtere. Ce Prince ne ſe croyant pas en ſûreté à Meaco, en ſortit promptement, ſuivi de quelques Seigneurs qui lui repréſenterent la honte d'une pareille démarche, & qui l'engagerent à retourner dans ſa Capitale.

Mioxindono voyant qu'on avoit pénétré ſon deſſein, jugea qu'il falloit uſer de diligence. Auſſi-tôt il s'approche de la Ville, accompagné d'un autre Prince, appellé Danxadono, qu'il avoit aſſocié à ſon entrepriſe, en lui promettant la moitié de l'Empire. Lorſque ces deux Chefs de la révolte ſe furent emparés des avenues du Palais, le Beau-pere du Cubo-Sama vint les trouver, & leur demanda ce qu'ils prétendoient. » Prends ce billet, ré» pondirent-ils, & porte-le à ton gen» dre. Il l'ouvrit, & voyant qu'on demandoit ſa tête & celle de l'Impératrice, il fit aux deux traîtres des reproches ſanglans, mit le billet en pieces,

entra chez l'Empereur, & pour lui faire connoître que tout étoit déſeſpéré, il ſe fendit le ventre. Son fils à la tête de quelques braves, courut pour venger la mort de ſon pere ; mais cette troupe fut bientôt enveloppée par les rebelles, & taillée en pieces.

Tandis qu'on délibéroit dans le Palais ſur le parti qu'il y avoit à prendre, on y mit le feu. L'Empereur ayant raſſemblé quelques Soldats, ſe jetta au milieu des ennemis, & combattit comme un furieux. Tous ceux qui l'accompagnoient périrent à ſes côtés. Il reçut lui-même pluſieurs bleſſures qui le couvrirent de ſang. Voyant qu'il ne pouvoit plus ſe défendre, il ſe donna la mort. Un de ſes Pages ne voulant pas ſurvivre à ſon Maître, s'avance vers les rebelles, les accable de reproches, prend ſon poignard, s'en ouvre le ventre, puis ſe l'enfonce dans la gorge, & va expirer ſur le corps de l'Empereur.

Les Conjurés entrerent dans le Palais, & maſſacrerent impitoyablement toutes les perſonnes qui tomberent ſous leurs mains. La mere & un des freres du Cubo-Sama furent envelop-

pés dans cet affreux carnage. Tout ce qui échappa au fer des Conjurés, périt au milieu des flammes, l'Impératrice s'étoit retirée dans une maiſon de (a) Bonzes, on découvrit ſon aſyle, & elle ne put ſe dérober à la mort Pluſieurs Princeſſes & des femmes de toutes ſortes de conditions, après avoir éprouvé tout ce qu'on peut attendre de la brutalité du ſoldat dans ces momens d'horreur, furent égorgées, à l'exception de deux filles de l'Empereur, qu'un Chrétien vint à bout de ſouſtraire à la rage de ces furieux. Les Conjurés ne profiterent pas de leur crime. Malgré tout le ſang qu'ils venoient de répandre pour ſe frayer une route au ThrôneImpérial, ils ne purent y parvenir, & ne retirerent d'autre fruit de leur révolte que la haine & l'exécration publiques.

Quand les deux Chefs de la révolte virent que les habitans de la Capitale n'étoient pas diſpoſés à les reconnoître pour Souverains, ils firent courir le bruit que leur deſſein n'avoit jamais été d'uſurper la ſuprême puiſſance, mais de délivrer les peuples de la tyrannique

(a) Ce ſont les Prêtres du Pays.

domination de quelques particuliers qui gouvernoient ſous le nom du feu Empereur. Ils affecterent même de paroître ſenſibles à la mort de ce Prince, & publierent qu'ils étoient réſolus de placer ſur le Thrône Impérial le Bonze Cavadono Voyacata, qui étoit d'un caractere à rendre ſes Sujets heureux. Comme le jeune Prince à qui ils ſembloient deſtiner l'Empire, ne ſe fioit pas beaucoup à leurs promeſſes, il ſe retira dans une fortereſſe où il étoit en ſûreté. Nobunanga, Roi de Voari, ſe déclara en faveur de Cavadono, & lui fournit les moyens de monter ſur le Thrône. Les rebelles voulurent faire encore quelques tentatives pour l'exécution de leurs ambitieux projets; mais le nouvel Empereur, après pluſieurs victoires, reſta paiſible poſſeſſeur d'une Couronne que les Conjurés n'étoient plus en état de lui ravir.

1573. On devient aſſez ſouvent ennemi de ceux à qui nous avons rendu des ſervices trop importans. Il eſt rare qu'on voye avec plaiſir un homme à qui on doit ſon élévation. La préſence d'un bienfaiteur nous rappelle malgré nous l'état humiliant d'où il nous a tirés, & un pareil objet mortifie communément

notre amour propre. D'ailleurs ceux à qui nous avons de grandes obligations, exigent quelquefois trop de reconnoiſſance, & ſe mettent dans le cas d'eſſuyer des refus. Voilà ce qui multiplie le nombre des ingrats. Si cette maxime eſt vraie à l'égard des particuliers, elle l'eſt bien plus envers les Souverains. La ſupériorité que ceux-ci ont par leur rang au-deſſus des autres hommes, les rend beaucoup plus ſenſibles à tout ce qui peut bleſſer l'orgueil, & il ſuffit quelquefois de les avoir obligés pour leur devenir odieux. Nous avons vû que le nouvel Empereur des Japonois étoit redevable de ſon élévation à Nobunanga. Celui-ci s'imagina que la grandeur de ſes ſervices lui avoit donné le droit de gouverner ſouverainement l'Empire. Le Cubo-Sama ne tarda pas à s'ennuyer d'être ſous la tutelle de ſon vaſſal. D'ailleurs, comme il avoit l'eſprit borné, il étoit ſuſceptible de ſoupçons, & il n'eut pas aſſez de prudence pour diſſimuler. Nobunanga s'apperçut bientôt qu'il commençoit à déplaire à l'Empereur. Il ſe tint ſur ſes gardes, ſans vouloir cependant rien entreprendre contre ſon Souverain. Le Cubo-Sama ſuivit de mauvais conſeils, & déclara la

guere à un Prince bien capable de le faire repentir d'une pareille démarche. L'imprudent Monarque eut recours en cette occaſion au plus cruel ennemi de ſa Maiſon, à ce Mioxindino qui s'étoit pour ainſi dire baigné dans le ſang de la famille Impériale.

Nobunanga voyant qu'on avoit réſolu ſa perte, fit des préparatifs pour ſe défendre & même pour attaquer les aggreſſeurs. Il mit ſur pied une armée de cinquante mille hommes, & s'approcha de Meaco. Lorſqu'il fut preſque aux portes de cette Capitale, il fit des propoſitions de paix qu'on rejetta avec hauteur ; il ne garda plus alors de ménagemens, & donna ordre à ſes Soldats de déſoler tous les environs de Meaco. Les habitans de la baſſe Ville lui offrirent de l'argent, & lui envoyerent des Députés pour le prier de les garantir du pillage. Cette ſoumiſſion leur fit obtenir tout ce qu'ils demandoient. La haute Ville où habitoient les Seigneurs & les Marchands, éprouva la fureur des ennemis pour n'avoir pas fait des propoſitions convenables.

L'Empereur voulut alors parler de paix ; mais il n'étoit plus tems. Il fut obligé de ſe ſoumettre & de recevoir la

Loi. Nobunanga qui ne vouloit pas détruire ſon propre ouvrage, conſerva Cavadono ſur le Thrône ; mais il ne lui laiſſa que le titre d'Empereur & retint toute l'autorité. Ainſi le Japon vit en même-tems deux ombres de Souverains le Dairy & le Cubo-Sama, tandis qu'un Roi vaſſal des Empereurs donna la Loi à tout le pays.

L'ambition de Nobunanga lui ſuſcita beaucoup d'ennemis. Pluſieurs Rois ſe liguerent contre un Prince qui vouloit les ſubjuguer ; il trouva moyen de rendre cette confédération inutile. On ne ſçait s'il prit le titre de Cubo-Sama; mais comme il jouiſſoit de toute l'autorité qui étoit attachée à cette dignité ſuprême, je lui donnerai déſormais, à l'exemple de tous les Hiſtoriens, le nom d'Empereur. Enyvré par ſes ſuccès, Nobunanga voulut ſe faire adorer comme un Dieu. On bâtit par ſon ordre un Temple magnifique, dans lequel on tranſporta toutes les plus belles Idoles qu'on put trouver au Japon. On plaça dans l'endroit le plus apparent de cet édifice, une pierre ſur laquelle les armes de l'Empereur étoient gravées, avec quantité de deviſes. Il parut enſuite un Edit qui ſuſpendoit tout

culte religieux dans l'Empire, & qui ordonnoit ſous les peines les plus ſéveres à tous Japonois, de venir adorer la nouvelle Idole. Le fils aîné de Nobunanga fut le premier à donner l'exemple de cette baſſe adulation, & après lui tous les peuples du Japon ſe proſternerent devant le ſimulacre de l'Empereur. Ce Prince étoit toujours en guerre contre Morindono Roi de Naugato, & il avoit réſolu de faire
1582. tous ſes efforts pour le réduire. Faxiba qui commandoit les troupes Impériales, demanda trente mille hommes de plus qui lui étoient néceſſaires, diſoit-il, afin d'exécuter avec ſuccès la commiſſion dont il étoit chargé. Il eut l'imprudence de dégarnir ſa Capitale & toutes les Places des environs, pour fournir les ſecours qu'on lui demandoit, & il reſta ſans troupes dans une Ville où il étoit plus craint qu'aimé. Celui qui eut ordre de conduire ces trente mille hommes, étoit un favori que ſon maître avoit tiré d'un état obſcur, pour l'élever aux plus grands honneurs & à la Royauté même. Aquechi, c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, peu content d'une fortune à laquelle il ne devoit pas naturellement prétendre, porta ſes

vûes encore plus loin, & ſongea à déthrôner ſon Souverain & ſon bienfaiteur. La commiſſion qu'on venoit de lui donner, le mettoit en état d'exécuter ſon noir projet. Auſſi dès qu'il eut pris le commandement des troupes dont j'ai parlé, il s'aſſura des principaux Officiers en leur faiſant les plus belles promeſſes, & reprit ſur le champ le chemin de Meaco, ſuppoſant qu'il avoit reçu un contre-ordre de l'Empereur.

On fut d'abord très-étonné dans la Capitale de revoir Aquechi, mais les habitans qui ne ſoupçonnoient rien, ne s'oppoſerent point à ſon entrée. Nobunanga ayant appris cette nouvelle, regarde par une des fenêtres de ſon Palais, & eſt percé ſur le champ d'une flêche que lui tire le rebelle. La bleſſure de l'Empereur ne l'empêche point de ſortir le ſabre à la main, accompagné de ſon fils aîné, du Roi de Mino, & d'un petit nombre de Gardes qui ſe trouvoient autour de ſa perſonne. Il combattit avec courage, mais ayant eu le bras caſſé d'un coup de mouſquet, il fut contraint de ſe retirer. Les rebelles le voyant enfermé dans ſon Palais, y mirent le feu de toutes parts, de ſorte

que l'Empereur ne put s'échapper, & fut brûlé vif avec ſon fils aîné & le Roi de Mino. Tel fut le ſort tragique de ce Nobunanga, que ſa valeur avoit élevé ſur le premier Thrône du Japon, & qui en fut renverſé par ſon imprudence.

Le meurtrier de l'Empereur, étendit ſa rage ſur toutes les perſonnes qui avoient eu part aux bonnes graces de ce malheureux Prince, & partit enſuite pour ſe rendre maître de la Ville & de la Fortereſſe d'Anzuquiama où étoient les Thréſors de l'Empereur qui furent bientôt enlevés. Faxiba, qui comme je l'ai dit, commandoit les troupes Impériales, parut d'abord embraſſer les intérêts du Roi (*a*) d'Ava, qui ſe portoit pour héritier de tous les Etats de ſon pere. Mais le Général Japonois ſongeoit lui-même à s'emparer de l'Empire ; & il lui étoit facile de faire réuſſir ſon projet, ayant toute une armée à ſa diſpoſition. Il déclara nettement au Roi d'Ava, qu'il ne devoit point prétendre à la Cou-

(*a*) J'ai dit plus haut que le fils aîné de Nobunanga avoit été brûlé avec ſon pere. Le ſecond étoit tombé en démence, c'eſt pourquoi le troiſiéme qui étoit Roi d'Ava, prétendoit à l'Empire.

ronne Impériale. » Vous ſçavez, lui » dit-il, que votre frere aîné a laiſſé un » fils qui eſt encore au berceau. L'Em» pire appartient à cet enfant. Conten» tez-vous de l'Iſle de Xicoco que vo» tre pere vous donna pour appanage. » Pour moi je ſuis déterminé à prendre » la tutelle de votre neveu & la Ré» gence de ſes Etats. Le Roi d'Ava qui n'étoit pas en état de ſoutenir ſes prétentions, fut contraint de ſe retirer, & de laiſſer le ſoin du gouvernement de l'Empire au Général Japonois, qui conſerva pour lui ſeul la ſouveraine puiſſance.

La naiſſance de Faxiba étoit forte obſcure : après avoir paſſé ſa jeuneſſe dans les plus vils emplois, il ſe fit ſoldat, & parvint par degrés au commandement général. Beaucoup d'ambition & des circonſtances heureuſes le placerent enfin ſur le Thrône. Cet Uſurpateur étoit d'une petite taille, aſſez gros & extrêmement robuſte. Il avoit ſix doigts à une main, & quelque choſe d'affreux dans les traits du viſage. Les yeux lui ſortoient de la tête d'une maniere ſi difforme, qu'on avoit peine à le regarder : mais cette difformité extérieure cachoit un grand courage

& des talens ſupérieurs pour le métier de la guerre. Avec de pareilles qualités il n'eſt pas étonnant qu'on puiſſe uſurper un Empire.

Le Roi d'Ava ſupportoit fort impatiemment de ſe voir exclu d'un Thrône ſur lequel il avoit cru pouvoir ſe placer. Ce Prince, pour faire valoir ſes droits, raſſembla quelques troupes, & ſe joignit au Roi de Micava ſon oncle. Faxiba qui voulut une bonne fois ſe tirer d'inquiétude, leve une armée nombreuſe, ſe met en campagne, & contraint les deux Rois de s'enfermer dans une fortereſſe qu'il aſſiége & dont il ſe rend maître. Un reſte de reſpect pour la mémoire du dernier Empereur, l'empêche de tremper ſes mains dans le ſang des deux Princes qui s'étoient remis à la diſcrétion du vainqueur. Il leur accorda la vie, mais il les priva de la Royauté, & aſſigna des revenus pour leur ſubſiſtance. Ce fut alors que l'Uſurpateur prit le titre de Cambacundono, qui ſignifie *Seigneur Souverain*, ou comme quelques-uns prétendent, *l'Arche du Thréſor*. Pour mêler le plus noble ſang du Japon avec le ſien, il demanda & obtint en mariage une des filles du Dairy.

Cambacundono

Cambacundono, car c'eſt ainſi que j'appellerai déſormais le nouvel Empereur, ambitionnoit la gloire des Conquérans, & ajoutoit tous les jours quelques Provinces à ſes Etats. Ce Prince qui aimoit paſſionément les femmes, avoit ſoin de remplir ſon Serrail de tout ce que le Japon produiſoit de plus beau. Un Médecin de la Cour, Miniſtre des plaiſirs de ſon Maître, paſſant par le Royaume d'Arima, où le ſexe eſt, dit-on, charmant, trouva des obſtacles dans ſes recherches, parce que les habitans qui étoient tous Chrétiens, refuſerent de contribuer aux voluptés de l'Empereur. Il n'en fallut pas davantage pour engager Cambacundono à proſcrire une Religion qui met au rang des crimes certains penchans naturels à la vérité, mais qu'on ne peut ſatisfaire que par le moyen d'une union légitime. L'Empereur jura dès ce moment d'anéantir la Religion Chrétienne, & de chaſſer de ſes Etats tous les Miſſionnaires. On interrogea par ſon ordre les Jéſuites, & on leur demanda, 1°. Pourquoi ils contraignoient les peuples du Japon à ſe faire Chrétiens. 2°. Pourquoi ils engageoient leurs Sectateurs à renverſer les

Temples. 3°. Pourquoi ils perſécutoient les Bonzes. 4°. Pourquoi ils mangeoient des animaux utiles à l'homme, tels que ſont les bœufs & les vaches. 5°. Enfin pourquoi ils permettoient aux Marchands de leur Nation d'acheter des Japonois pour en faire des eſclaves aux Indes. Les Jéſuites donnerent une réponſe par écrit; mais malgré leur juſtification, ils eurent ordre de s'embarquer en ſix mois, & de ſortir pour toujours des terres de l'Empire. Les Miſſionnaires crurent qu'ils n'étoient pas obligés d'obéir à un Edit qui mettoit la Religion Chrétienne en danger d'être entierement détruite au Japon. Ils ſe retirerent chez divers Princes qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme. L'Empereur diſſimula ſon reſſentiment, dans la crainte d'exciter quelques troubles dans ſes Etats.

Cambacundono après avoir aſſujetti toutes les Provinces du Japon, forma le deſſein de porter la guerre dans le pays étranger. Il écrivit à l'Empereur de la Chine une lettre, par laquelle il le ſommoit de le reconnoître pour ſon Souverain. Le Monarque Chinois étonné d'une propoſition pareille, envoya au Japon un Ambaſſa-

deur, qui déclara que ſon Maître n'étoit pas diſpoſé à recevoir des Loix d'aucun autre Prince. Cette déclaration déplut à l'Empereur Japonois qui mit ſur mer une flotte prodigieuſe, s'aſſura du port de Nangoya, qui n'eſt pas loin de Nangazaqui, le fortifia & en fit ſa place d'armes. La vanité encore plus que l'ambition, détermina ce Prince à porter la guerre chez une Nation dont il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre. Il cherchoit à s'immortaliſer par une entrepriſe que n'avoit jamais tentée aucun de ſes prédéceſſeurs.

Les préparatifs pour l'expédition de la Chine, ne répondirent pas d'abord à l'importance d'une telle entrepriſe; ce qui donna lieu de croire que Cambacundono avoit d'autres vûes que de conquerir ce vaſte Empire. Il donna ordre cependant à tous les Princes & Seigneurs du Japon de ſe tenir prêts à le joindre avec tout ce qu'ils pourroient lever de troupes, & on publia qu'il devoit paſſer la mer à la tête de trois cens mille combattans; mais lorſque tout étoit en mouvement pour cette expédition, tous les Grands furent mandés à la Cour, & Cambacundono leur déclara que pendant ſon ab-

ſence, il vouloit donner un Chef à l'Empire. Il prit en effet la réſolution d'aſſocier Dainangandono ſon neveu à la puiſſance Souveraine, & il l'inſtalla ſur le Thrône, en préſence de tous les Princes qu'on avoit fait venir pour être témoins de cette cérémonie. Il donna à ſon collegue le titre de Cambacundono, & prit celui de Tayco-Sama, qui veut dire très-haut & Souverain Seigneur, & c'eſt ainſi que nous le nommerons déſormais. Lorſqu'il plaça ſon neveu ſur le Thrône, il lui dit : » La naiſſance & l'éducation m'ont également manqué. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il me ſoit reſté bien des défauts dont je m'apperçois très-bien, & dont je ne pourrai peut-être jamais me défaire entierement. Pour vous qui êtes le fils d'un Empereur, qui avez été élevé d'une maniere conforme à votre rang, vous ſeriez inexcuſable, ſi on avoit à vous reprocher certains défauts qui deshonorent les Princes. Tous les Grands prêterent enſuite ſerment au jeune Monarque. L'Empereur lui abandonna ſon Palais, & lui laiſſa des revenus ſuffiſans pour ſoutenir ſa dignité ; mais il ne lui laiſſa preſque aucun pouvoir.

Tayco-Sama qui méditoit toujours des projets de conquête, réſolut de faire une deſcente dans la Corée; qui eſt une Péninſule voiſine du Japon. Il chargea de cette commiſſion Tſucamidono, Grand Amiral de l'Empire, qui aborda dans le pays, & commença par ſe rendre maître de pluſieurs Places & même de la Capitale. Les Coréens perdirent deux batailles; lorſque le Roi du pays vit qu'il ne pouvoit arrêter les progrès du vainqueur, il fit mettre le feu à ſon Palais & à ſes magaſins, & ſe ſauva avec toute ſa famille & ſes tréſors en Chine où il jetta la conſternation & l'effroi. La conquête de la Corée ne coûta pas un mois aux Japonois; il fut plus facile de ſe rendre maître de ce Royaume que de le conſerver. Les habitans du pays ſe cantonnerent dans des lieux écartés & inacceſſibles, & brûlerent toutes les proviſions néceſſaires à la vie, de ſorte que les Japonois ſe trouverent bientôt réduits aux plus fâcheuſes extrêmités. Les Coréens les voyant en cet état, réſolurent de les attaquer avec le ſecours des Chinois. Ceux-ci fournirent des troupes qui ne purent tenir contre la valeur des Japonois, de ſorte que

le Roi de Corée fut contraint de demander la paix. Il l'obtint aux conditions ſuivantes. 1°. Que des huit Provinces qui compoſent le Royaume de Corée, cinq demeureroient aux Japonois. 2°. Que l'Empereur de la Chine donneroit une de ſes filles en mariage à l'Empereur du Japon. 3°. Que le commerce interrompu depuis long-tems entre la Chine & le Japon, ſeroit rétabli. 4°. Que le Monarque Chinois payeroit à la Couronne du Japon un tribut annuel. L'Empereur de la Chine refuſa de ſouſcrire à des conditions ſi honteuſes, & déſapprouva un Traité qui s'étoit conclu ſans ſon conſentement. Les Coréens furent les ſeuls à reſſentir les ſuites funeſtes de la guerre qu'ils avoient eue à ſoutenir contre les Japonois.

Taico-Sama, comme je l'ai déja dit, avoit aſſocié ſon neveu à l'Empire. Ces deux Princes ne furent pas long-tems ſans ſe brouiller. Cambacundono s'étant apperçu que l'Empereur vouloit lui ravir le ſceptre qu'il lui avoit mis dans les mains, chercha à ſe précautionner contre les entrepriſes de ſon oncle. Taico-Sama fut bientôt inſtruit de toutes les démarches du jeune

Prince, & comprit qu'il falloit le perdre, s'il vouloit éviter de périr lui-même. Il eut ſoin de diſſimuler, & manda à ſon neveu que la guerre de Corée étant finie, rien ne le retenoit plus ſur le Thrône, & qu'il vouloit le lui céder entierement. Cambacundono reçut avec la plus vive reconnoiſſance, une propoſition ſi avantageuſe; mais comme il ſoupçonna bientôt que c'étoit un piége qu'on lui tendoit, il ſongea à prendre ſes ſûretés. Tandis qu'il travailloit à prévenir ſa ruine, le vieil Empereur lui envoya un ordre de ſe rendre à Fucimi, où il avoit, diſoit-il, une affaire importante à lui communiquer. Cambacundono prétexta une maladie pour ſe diſpenſer d'obéir. Mais Taico-Sama lui fit dire qu'il ne le croyoit point malade, puiſqu'on le voyoit tous les jours monter à cheval, & ne ſe relâcher d'aucun de ſes exercices ordinaires; qu'il avoit appris avec horreur que ce Prince exécutoit de ſa propre main les criminels condamnés à mort; qu'il étoit ſurpris de ne le voir ſortir qu'avec une ſuite nombreuſe de gens armés, & qu'il vouloit ſçavoir pourquoi il ſe faiſoit prêter un nouveau ſerment de fidélité.

Le jeune Empereur ſe juſtifia le mieux qu'il lui fut poſſible, & Taico-Sama feignit d'être content; mais il leva ſecrettement des troupes, & quand il ſe vit en état d'exécuter ſon projet, il écrivit à ſon neveu un billet qui étoit conçu en ces termes. » Je ſuis » inſtruit de vos intrigues; c'eſt pour- » quoi je vous ordonne de vous rendre » inceſſamment à Fucimi, ſans autre » ſuite que deux ou trois domeſtiques, » ſi vous n'aimez mieux attendre mes » ordres dans la Fortereſſe de Quiyo- » joſu, faute de quoi j'irai moi-même » à Meaco; il vous en coutera la vie, » & je mettrai le feu à vos Palais. Cambacundono voyant qu'il ne lui reſtoit d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion, répondit qu'il iroit ſe jetter aux pieds de l'Empereur pour implorer ſa clémence, & pour lui faire connoître combien il étoit éloigné de vouloir rien entreprendre contre la fidélité qu'il lui devoit. Il ſe rendit en effet à Fucimi; mais l'Empereur qui ne voulut pas le voir, lui ordonna de partir dans le moment, & de ſe retirer au Monaſtere de Coya. Le Prince obéit, & dès qu'il fut arrivé dans le lieu de ſa retraite, il s'apperçut bien

qu'il ne devoit plus ſonger à l'Empire. Les Bonzes du Monaſtere le reçurent aſſez mal, le logerent fort à l'étroit, & l'empêcherent de parler à perſonne ni de recevoir des lettres. Alors ce Prince perdit toute eſpérance, 1595.
& voulut ſe tuer dans un tranſport de déſeſpoir ; quelque tems après l'Empereur envoya ordre à ſon neveu, & aux domeſtiques qui étoient auprès de lui, de ſe fendre le ventre. Cet Arrêt fut exécuté ſur le champ. Ainſi termina ſa carriere un Prince qui obſcurcit l'éclat de mille belles qualités par une cruauté exceſſive. Rien ne l'occupoit plus agréablement que de ſe faire amener un criminel, de lui couper les membres, & de le mettre en piéces Je ne ſçais ſi les Japonois furent ſenſibles au ſort de Cambacundono qui étoit plus propre à faire le métier de Bourreau qu'à être Souverain. Le vieil Empereur ne ſe montra pas moins cruel. Car non-ſeulement il fit périr tous les partiſans de ſon neveu, mais encore preſque toute la famille de ce malheureux Prince. Parmi les femmes de Cambacundono, il en choiſit trente & une des plus qualifiées, & les condamna à être publiquement décapitées avec leurs enfans,

au lieu même où l'on exécutoit les criminels. On les conduiſit au ſupplice, revêtues de leurs plus beaux habits, & on commença par faire mourir les enfans ſous les yeux de leurs meres, & celles-ci furent enſuite exécutées. Ce fut ainſi que l'Empereur ſe vengea d'un neveu, par qui il s'étoit cru en danger de perdre la Couronne & peut-être la vie. Les Palais & tous les édifices que Cambacundono avoit fait bâtir, furent renverſés & détruits, afin qu'il ne reſtât plus rien dans le Japon, qui pût rappeller le ſouvenir de ce Prince.

L'Empereur avoit un fils qui n'étoit alors âgé que de trois ans, à qui il fit donner le titre de Cambacundono. Il y eut cette année preſque par tout le Japon des tremblemens de terre qui cauſerent les plus terribles ravages. Tous les Palais que l'Empereur avoit fait conſtruire à Ozaca furent renverſés; & ce qui augmenta conſidérablement l'horreur de ce déſaſtre, c'eſt qu'on entendoit ſous terre des mugiſſemens épouvantables. La mer ſe déborda tellement en quelques endroits, que tous les environs furent inondés. On ne voyoit dans la plûpart des Villes que des débris de maiſons, de Tem-

ples & de Monaſteres. L'Empereur fut obligé pendant quelque tems de demeurer dans une cabanne qu'il ſe faiſoit dreſſer, tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre. Les tremblemens de terre, comme je l'ai déja remarqué, ſont fort fréquens au Japon. Notre continent n'eſt pas ſi ſujet à ces violentes ſecouſſes; cependant il vient d'être ébranlé tout récemment d'une maniere terrible; & dans le tems où j'écris cette hiſtoire, la plûpart des habitans de Liſbonne ont été enſevelis ſous les ruines de leur Ville.

Tandis que les Japonois étoient encore effrayés de ce terrible évenement, on les replongea dans les horreurs de la guerre. Des Ambaſſadeurs de la Chine vinrent au Japon & furent renvoyés honteuſement, parce qu'ils s'intéreſſoient en faveur des Coréens. Ceux-ci furent les victimes de la bienveillance des Chinois. Taico-Sama leva des troupes, dont il donna le commandement à Quingendono, neveu de l'Impératrice, & les fit paſſer en Corée où elles s'emparerent de toutes les Places du pays; mais la mort de l'Empereur les obligea bientôt de repaſſer au Japon.

Lorſque Taico-Sama ſe vit ſur le point de terminer ſa carriere. Il ſongea aux moyens d'aſſurer l'Empire à ſon fils qui n'avoit que ſix ans. Il s'agiſſoit de donner au jeune Prince un tuteur capable de gouverner l'Etat, & dont on n'eût pas lieu de redouter l'ambition. L'Empereur jetta les yeux ſur Gixaſu Roi de Bandoue. L'Empereur le fit venir, & lui parla de la ſorte en préſence de toute ſa Cour. » Cher » ami, je meurs, & la mort n'a rien qui » m'effraye. C'eſt une loi commune à » tous les hommes, & je m'y ſoumets » ſans peine. Une ſeule choſe m'in» quiette ; je laiſſe ſur mon Thrône un » fils qui eſt trop jeune pour regner par » lui-même. Il lui faut un appui, & » puis-je trouver un homme dans tout » l'Empire qui ſoit plus capable de lui » en ſervir que vous ? Je connois vo» tre valeur & votre ſageſſe. Je ne puis » douter que quand mon fils ſera en » état de prendre les rênes du Gouver» nement, vous ne lui remettiez fidé» lement le dépôt que je vous aurai » confié. Je ne ſçaurois donc mieux » faire que de dépoſer entre vos mains, » mon Sceptre, pour le remettre un » jour au Prince qui le doit porter après

» moi. Mais afin d'unir les intérêts de » nos deux familles. Je donne pour » épouſe à mon ſucceſſeur la fille de » votre fils aîné. Par ce mariage vous de- » viendrez en quelque maniere le pere » de votre Empereur.

Gixaſu ne répondit à ce diſcours que par des larmes & par mille proteſtations d'une fidélité & d'une reconnoiſſance éternelles. On lui donna le nom de Dayſu-Sama, qui ſignifie *le Grand Gouverneur*. Taico-Sama prit enſuite quelques meſures pour tempérer un peu l'autorité preſque abſolue qu'il venoit de lui confier. On forma un Conſeil de Régence compoſé de neuf perſonnes qui devoient à la vérité reconnoître Gixaſu pour leur Chef, mais ſans la participation deſquels celui-ci ne pouvoit rien entreprendre de conſidérable. Lorſque l'Empereur eut réglé cette grande affaire, il ne parut plus occupé que du ſoin de ſe faire mettre au rang des Dieux après ſa mort. Son ambition ne s'étoit pas bornée à la poſſeſſion d'un puiſſant Empire, elle s'étendoit au-delà du tombeau, & n'aſpiroit à rien moins qu'aux honneurs de la Divinité. Il défendit en conſéquence qu'on brûlât ſon corps, ſelon

l'uſage ordinaire du Japon, & ordonna qu'il fût enfermé dans un riche cercueil, & dépoſé dans un de ſes Palais, afin qu'on ſongeât un jour à faire ſon Apothéoſe. A voir ce Monarque gouverner auſſi abſolument que dans ſa plus vigoureuſe ſanté, on n'eût jamais cru qu'il eût été près de mourir. Enfin il fallut renoncer au Thrône & à la vie.
1598. Taico-Sama étoit âgé de ſoixante-quatre ans, lorſqu'il termina ſa carriere. Ce Prince étoit d'une complexion extrêmement robuſte, mais ſes débauches, les fatigues de la guerre, & ſon exceſſive application aux affaires avoient conſidérablement affoibli la force de ſon temperament. Quelques Hiſtoriens ont regardé Taico-Sama comme le Tibere du Japon, d'autres l'ont traité avec moins de rigueur. La conduite que tint ce Prince ſur le Thrône, fournit également matiere aux plus ſanglantes invectives & à de juſtes éloges. Taico-Sama étoit ambitieux, diſſimulé, violent, cruel, déréglé dans ſes mœurs; mais il avoit beaucoup d'eſprit, de fermeté, de prudence, d'équité, & enfin des talens ſupérieurs pour le Gouvernement.

Dayſu-Sama ſe voyant à la tête du

Conſeil de Régence, voulut attirer à lui ſeul toute l'autorité, & s'embarraſſa fort peu de ménager ſes Collegues. Ceux-ci réſolurent d'un commun accord de s'oppoſer aux entrepriſes de leur Chef, & engagerent dans leur parti preſque toute la haute Nobleſſe. Lorſque cette Ligue eut été formée, tout le Japon fut en armes, & les peuples ſe virent expoſés aux horreurs d'une guerre civile. Gixaſu étoit perdu ſans reſſource, ſi ſes adverſaires euſſent agi de concert, & s'ils avoient eu parmi eux un homme de tête. Les commencemens de la guerre furent très-favorables à la ligue ; mais Dayſu-Sama ayant trouvé moyen de gagner quelques uns des Chefs du parti contraire, la diviſion ſe mit parmi les Confédérés, & le tuteur en profita. Il y eut cependant une ſanglante bataille entre les deux armées. La victoire ſe déclara en faveur de Gixaſu, qui reſta ſeul alors en poſſeſſion de la Régence, & qui ſe fit donner le titre de Cubo-Sama. Quoiqu'il ne ſe portât pas encore pour Empereur, il gouvernoit auſſi abſolument que s'il eût été le véritable Souverain du Japon. A la vérité il ne forma point d'entrepriſe

contre les jours de ſon Pupile, & lui laiſſa toutes les marques extérieures de la puiſſance ſuprême; mais on s'appercevoit bien cependant que Gixaſu étoit le ſeul maître, & qu'il ſongeoit à rendre l'Empire héréditaire dans ſa famille, ſur-tout lorſqu'on le vit donner à ſon fils le titre de Xogun-Sama. Il auroit bien voulu avoir à ſa diſpoſition le jeune (*a*) Empereur qui étoit à Ozaca; mais la mere de ce dernier refuſa de livrer ſon fils, & déclara que ſi on vouloit l'y contraindre, elle fendroit elle-même le ventre à ce jeune Prince, plutôt que de le mettre entre les mains du Régent. Celui-ci quelque tems après, envoya encore inviter ſon pupile à le venir voir; le jeune Empereur s'en défendit d'abord; mais les Seigneurs de ſa Cour repréſenterent à l'Impératrice que ſon fils n'étant pas pour lors en état de réſiſter au Régent, il ne falloit pas irriter un homme qui pouvoit ſe faire obéir; mais ils offrirent d'accompagner le Prince, & proteſterent qu'ils verſeroïent plutôt juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, que de ſouffrir qu'on entreprît rien contre lui. Fide-

(*a*) C'eſt à-dire le fils de Taico-Sama.

Jory (c'eſt le nom du jeune Empereur) ſe rendit à Meaco, où il fut reçu au milieu des aeclamations du peuple. Pluſieurs jours ſe paſſerent en fêtes & en réjouiſſances ; mais on remarqua que le Régent affecta toujours, vis-à-vis ſon pupile, un air de Souverain ; cependant on s'imagina qu'il n'avoit aucun deſſein de lui ôter l'Empire, puiſqu'il ne cherchoit pas à s'aſſurer de la perſonne du jeune Prince.

La maniere indépendante dont Gixaſu gouvernoit le Japon, la poſſeſſion paiſible où il étoit depuis pluſieurs années de tout le Domaine Impérial, le droit qu'il s'étoit arrogé de faire publier ſes Edits juſques dans Ozaca où ſon Pupile faiſoit ſa réſidence, tous ces actes de Souveraineté avoient preſque fait oublier le légitime héritier de la Couronne, & on s'étoit accoutumé à regarder le Cubo-Sama comme le véritable Empereur du Japon. Ce Prince ſentoit bien cependant que ſa domination étoit appuyée ſur des fondemens peu ſolides, & qu'un rien pouvoit la renverſer. D'ailleurs, quand il auroit pû ſe flatter de pouvoir conſerver juſqu'à la fin de ſes jours la ſouveraine puiſſance, il ne lui paroiſſoit pas facile de

la tranſmettre à un fils que la médiocrité de ſon eſprit & la férocité de ſon caractere avoient rendu un objet d'exécration & de mépris. Voyant bien qu'il avoit tout à craindre pour ſa perſonne & pour celle de ſon fils, tandis qu'on verroit au Japon un Prince qui avoit des droits inconteſtables à l'Empire, il fit pluſieurs tentatives pour ſe ſaiſir de ſon Pupile : mais l'Impératrice mere, déconcerta tous les projets du Régent. Celui-ci ſentit bien alors qu'il n'avoit plus d'autre parti à prendre que la force ouverte, & il s'y détermina. Il leva une armée nombreuſe, & marcha avec une promptitude extrême dans le deſſein de ſurprendre Ozaca. Mais il ne put y réuſſir. Voyant qu'il avoit manqué ſon coup, il aſſiégea cette Place avec une armée de deux cens mille hommes. On donna pluſieurs aſſauts qui furent très-meurtriers. Sept ſemaines ſe paſſerent ſans que les aſſiégeans euſſent pû gagner un pouce de terrein. Ils furent toujours repouſſés avec perte, & battus dans toutes les ſorties. La rigueur de la ſaiſon, la diſette des vivres, & les maladies leur firent perdre une partie conſidérable de leur armée, de ſorte que le Régent ſe vit

contraint de propoſer un accommodement. La paix fut conclue, & les deux Princes jurerent ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré d'en obſerver exactement les conditions. On s'apperçut bientôt que Gixaſu n'avoit cherché qu'à gagner du tems pour ſe mettre en état d'exécuter avec plus de ſuccès ſes injuſtes entrepriſes.

Le jeune Empereur ayant appris 1615.
que le Régent faiſoit de nouveaux préparatifs, ſe mit le premier en campagne à la tête d'une armée compoſée en partie de Chrétiens. Il y eut d'abord quelques actions entre les deux partis, & les Impériaux eurent preſque toujours l'avantage. Enfin il fallut en venir à un combat déciſif. Le jeune Empereur animé par ſes ſuccès, comptoit déja ſur une victoire complette. Il n'en étoit pas ainſi du Cubo-Sama qui ſentoit que la perte d'une bataille pouvoit tout d'un coup le priver du haut rang qu'il avoit uſurpé. Il pria, dit-on, ſon fils & ſes principaux Officiers, de lui couper là tête en cas qu'il fût vaincu, pour lui épargner la honte de tomber vif au pouvoir des ennemis. C'étoit montrer qu'il n'avoit pas aſſez de courage pour ſe donner lui-même la mort.

Les deux armées ſe trouvant en préſence, on en vint aux mains. Les troupes de Cubo-Sama étoient ſur le point d'être miſes en déroute, lorſque par un de ces évenemens qu'on ne peut prévoir, les choſes changerent de face en un moment, tandis que le jeune Empereur ſe croyoit déja ſûr de la victoire, il s'apperçut qu'on avoit mis le feu à Ozaca. Quelques perſonnes dont le Régent corrompit la fidélité, lui ménagerent le moyen de ſortir ainſi d'embarras. Ce Prince avoit bien compté que Fide-Jory ne manqueroit pas de courir à Ozaca pour mettre en ſûreté ſa famille & ſes tréſors. C'eſt ce qui arriva effectivement. Une partie des troupes ſuivit l'Empereur, & le déſordre ſe mit tout-à-coup dans une armée qui étoit preſque victorieuſe. Le Cubo-Sama ſçut profiter de l'imprudence de ſon rival, & il lui fut facile d'écraſer des ennemis qui ne ſe défendoient point, & qui paroiſſoient comme frappés de la foudre : il en fit un carnage horrible ; & on aſſure qu'il demeura cent mille hommes ſur le champ de bataille. On peut croire qu'il y a de l'exagération dans ce récit ; mais il eſt certain que le nombre des morts fut prodigieux. La

plus grande partie des fuyards tourna du côté de Meaco, mais ils trouverent les paſſages gardés. On les laiſſa paſſer cependant, de peur que le déſeſpoir ne les obligeât à vendre cherement leur vie ; mais à meſure qu'ils ſe débanderent, on tomba ſur eux, de ſorte que très-peu eurent le bonheur d'échapper.

Ozaca avoit ouvert ſes portes au jeune Empereur qui en ſortit promptement pour ſe ſouſtraire aux pourſuites de ſon rival. Les ennemis entrerent dans la Place, & paſſerent les habitans au fil de l'épée On abandonna enſuite la Ville au pillage, & les ſoldats s'emparerent de tout ce qui n'avoit pas été conſumé par les flammes. Le feu qu'on ne ſongeoit point à éteindre, gagna ſi vîte, qu'en moins de quatre ou cinq heures, cette grande Ville fut preſque toute réduite en cendres. Jamais on ne vit peut-être de plus horrible ſpectacle. Les bleſſés, les vieillards, les femmes & les enfans, jettoient des cris affreux, ayant à craindre tout à la fois la fureur des flammes, & le fer de leurs ennemis. Un grand nombre de victorieux que l'ardeur du pillage ou quelque brutale

paſſion avoit retenus trop long-tems dans des lieux où ils trouverent de quoi ſe contenter, ſe virent inveſtis par les flammes ſans pouvoir s'en garantir. Tous les tréſors de l'Empereur furent conſumés, & l'on vit comme autrefois à Corynthe les plus précieux métaux, mêlés & confondus enſemble, couler dans les rues les plus proches du Palais. Le Cubo-Sama tout fier de ſa victoire, & ſe repréſentant la ſituation préſente de ſon rival, demanda froidement. » Qu'eſt devenu celui qui vouloit me » diſputer l'Empire? A quoi lui a ſervi » ſa dévotion envers les Dieux, & quelle » récompenſe a-t-il reçue pour cette » prodigieuſe quantité de Temples qu'il » avoit bâtis en leur honneur? Pour moi, » je n'ai jamais dépenſé un ſol pour tou- » tes les Divinités qu'on adore dans » l'Empire, & me voici le maître abſo- » lu de tout le Japon. Il jura enſuite qu'il ſe vengeroit des Chrétiens qui s'étoient déclarés en faveur de ſon rival. On ne ſçait ce que devint l'Empereur après ſa défaite. Quelques-uns ont cru qu'il s'étoit retiré en Chine. D'autres ont prétendu qu'il ne ſortit point du Japon, & qu'il paſſa le reſte de ſes jours

dans une retraite obſcure ; quoiqu'il en ſoit, ce Prince ne reparut plus, & ſon rival reſta en poſſeſſion de l'Empire.

Gixaſu ne goûta pas long-tems les avantages que venoit de lui procurer ſa victoire. La mort le priva pour toujours d'un Thrône qu'il avoit ſi indignement uſurpé. Avant que de mourir, il recommanda à ſon fils d'arracher de ſes Etats juſqu'à la racine de la Religion Chrétienne, & de ne laiſſer au Japon aucun Prêtre Européen. Il donna enſuite ſes ordres pour être mis au nombre des Dieux. Jamais l'Empire n'avoit été gouverné par un plus habile Politique. Quoique ce Prince ne fût pas grand guerrier, il trouva dans l'étendue & la fécondité de ſon génie, des reſſources qui le firent réuſſir dans toutes ſes entrepriſes militaires. Lorſque ſon ambition fut ſatisfaite, l'avarice devint ſa paſſion dominante. Il ſe fit haïr des Chrétiens ; mais ceux-ci oublierent que la Religion leur défend de ſe révolter même contre leurs perſécuteurs. Gixaſu avoit quelques raiſons de ſe défier des Européens. Les Eſpagnols qui habitoient les Philippines, propoſerent aux

Japonois un commerce réglé entre les deux Nations. Ces derniers y consentirent. Quelque tems après un Capitaine Eſpagnol ſe trouvant à Meaco, l'Empereur lui demanda ſi l'Eſpagne avoit envoyé depuis peu à Manile un grand nombre de vaiſſeaux. Le Caſtillan répondit qu'il en étoit arrivé pluſieurs chargés d'armes & de munitions de guerre. Pour quelle expédition, repartit le Prince, votre Gouverneur fait-il tant de préparatifs? C'eſt, reprit l'Officier Eſpagnol, pour la conquête des (*a*) Moluques. Cette imprudente réponſe fit ſentir au Monarque Japonois qu'il avoit affaire à des voiſins dangéreux, & qu'on ne pouvoit veiller trop attentivement ſur toutes leurs démarches. D'ailleurs, la conduite que les Chrétiens avoient tenue à l'égard de l'Empereur pendant la derniere guerre qu'il eut à ſoutenir, étoit bien capable de l'indiſpoſer contre les Européens.

Le Xogun-Sama qui venoit de mon-

(*a*) Les Moluques & les Philippines ſont des Iſles de la mer des Indes. Manile eſt la Capitale de l'Iſle de Luçon, qui eſt la plus grande des Iſles Philippines.

ter

ter ſur le Thrône, ſongea à exécuter un projet qui avoit été formé autrefois par un de ſes prédéceſſeurs. Le Japon, comme je l'ai déja dit, étoit partagé en pluſieurs Souverainetés. Quoique tous les Rois du pays fuſſent les vaſſaux du principal Souverain, il s'en trouvoit cependant qui oſerent quelquefois réſiſter à l'Empereur. Pluſieurs de ces Rois avoient été aſſujettis ſucceſſivement; mais il en reſtoit encore qui ne vouloient recevoir la Loi de perſonne, & qui prétendoient être maîtres dans leurs Etats. L'Empereur entreprit de les réduire & de regner deſpotiquement ſur tout le Japon. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que l'exécution de ce grand projet ne coûta pas une goutte de ſang. Dès que le Xogun-Sama eût fait connoître ſes intentions, tous les Princes ne firent aucune difficulté de ſe ſoumettre, & les Japonois ne reconnurent plus qu'un ſeul Souverain. Il ſeroit difficile de décider ſi cette révolution fut plus préjudiciable qu'avantageuſe à ces Inſulaires. Il eſt certain qu'un grand nombre de petites Souverainetés, occaſionne des guerres perpétuelles; mais d'un

autre côté, les peuples n'ont-ils pas à redouter la tyrannie ſous la domination d'un Prince qui ne trouve plus d'obſtacles à ſes volontés?

1632. Quelques années après cette grande révolution, le Xogun-Sama mourut, & laiſſa le Thrône à ſon fils qu'il avoit depuis long-tems aſſocié à l'Empire. Le nouveau Monarque prit un titre qui annonçoit que ce Prince ſe croyoit infiniment au deſſus de ſes prédéceſſeurs. Il ſe fit appeller (*a*) To-Xogun-Sama. Ce ne fut pas la ſeule preuve de vanité qu'il donna pendant le cours de ſon regne. Il fut long-tems ſans ſe marier, ne croyant pas qu'il y eût dans le monde aucune Princeſſe digne de partager ſon lit. Une autre raiſon l'empêcha de prendre une épouſe. Sa paſſion pour des plaiſirs que la nature abhorre, lui inſpiroit une averſion inſurmontable pour les femmes. Obligé enfin d'aſſocier à ſa Couronne une des plus belles filles du Japon, l'Impératrice n'eut jamais que les honneurs attachés

(*a*) *To*, Au commencement d'un nom eſt une marque de prééminence.

à ce haut rang. Cette Princeſſe fut ſi ſenſible au mépris qu'on faiſoit de ſa beauté, qu'elle en tomba malade. On ne chercha pas à employer le ſeul remede qui pouvoit la guérir. La nourrice de l'Empereur eut le courage de reprocher à ce Prince l'infâmie de ſa conduite. Une pareille hardieſſe ne ſervit qu'à faire enfermer l'Impératrice dans un Palais où elle reſta juſqu'à la fin de ſes jours. Cette même nourrice s'aviſa de faire choiſir dans tous les Serrails les plus belles femmes qui s'y pourroient trouver, & les préſenta au Prince dans le moment qu'elle crut le plus favorable à ſon deſſein. L'Empereur arrêta ſes regards ſur une fille d'une (*a*) baſſe naiſſance, mais d'une beauté rare, & il en eut un fils. Les rivales de cette favorite réſolurent de faire périr l'enfant qui venoit de naître, & vinrent à bout d'exécuter ce barbare complot.

Le nouveau Monarque ſe conforma aux intentions de ſon Prédéceſſeur, en perſécutant les Chrétiens qui ſe multi-

(*a*) C'étoit la fille d'un Sellier.

plioient tous les jours dans ſes Etats. Jamais on ne vit tant de ſang couler, on renouvella les horreurs du ſiécle de Diocletien. Le Roi d'Arima, ſoit par averſion pour le Chriſtianiſme, ſoit par envie de faire ſa Cour à l'Empereur, traita auſſi avec la derniere cruauté tous ceux de ſes Sujets qui avoient embraſſé la Doctrine des Prêtres Européens. Les malheureux qu'on perſécutoit d'une maniere ſi terrible, voyant qu'on avoit juré leur deſtruction, prirent enfin conſeil de leur déſeſpoir, & ſe révolterent ouvertement. Les rebelles qui étoient au nombre de trente mille hommes, choiſirent un Chef, & s'emparerent de la forteresſe de Ximabara. Le Roi comprit qu'il ne ſeroit pas facile de les forcer; c'eſt pourquoi il écrivit à l'Empereur qui, craignant les ſuites de cette rébellion, mit promptement ſur pied une armée conſidérable, dans laquelle il ſe trouva un grand nombre de Hollandois. Ceux-ci ayant eu le malheur de déplaire à l'Empereur, & craignant qu'on ne les obligeât de renoncer au commerce qu'ils faiſoient au Japon, chercherent à racheter les bonnes gra-

ces du Prince à force de complaiſances. C'eſt ce qui les détermina à offrir leurs ſervices, lorſqu'il fut queſtion de dompter les rebelles. L'Empereur parut leur ſçavoir bon gré d'une pareille démarche ; mais on prétend que les Japonois qui ont l'ame noble & élevée, conçurent dans la ſuite un ſouverain mépris pour ces étrangers, en les voyant contribuer avec ardeur à la ruine d'une Religion qu'ils profeſſoient eux-mêmes. Les Hollandois ne pouvoient-ils pas dire pour leur juſtification, qu'ils n'enviſageoient les Chrétiens du Royaume d'Arima que comme des révoltés, contre leſquels on pouvoit ſe déclarer ſans crainte de mériter aucun reproche ?

Les troupes Impériales vinrent aſ- 1637.
ſiéger la fortereſſe de Ximabara. Les pertes que faiſoient continuellement les rebelles, ne ſervoient qu'à relever leur courage ; mais la famine les réduiſit bientôt aux extrémités les plus fâcheuſes. Quoiqu'on fût inſtruit de leur ſituation, on leur fit des propoſitions aſſez avantageuſes, qu'ils ne voulurent jamais accepter. Ils faiſoient de fréquentes ſorties qui coûtoient

beaucoup de monde aux Aſſiégeans. Enfin les vivres manquerent tout-à-fait dans la Ville, & il fallut ſonger à ſe rendre ou à tenter les hazards d'un combat. Les rebelles aimerent mieux périr les armes à la main, que de ſe livrer à la diſcretion de leurs ennemis. Ils ſortirent donc de la Place pour attaquer les Impériaux. La bataille fut des plus ſanglantes. Les Chrétiens ſe battirent en déſeſpérés; mais enfin la laſſitude & la foibleſſe leur ayant fait tomber les armes des mains, ils périrent tous juſqu'au dernier, ſans avoir été vaincus. Tel fut le ſort de pluſieurs milliers de Chrétiens qui répandirent leur ſang, ſans pouvoir prétendre à la gloire du Martyre, puiſque l'obéiſſance aux ordres du Souverain eſt une Loi que le Chriſtianiſme impoſe à tous ſes Sectateurs.

Quelque tems après l'affaire de Ximabara, il parut un nouvel Edit qui défendoit, ſous peine de la vie, aux Sujets du Roi d'Eſpagne, de mettre le pied ſur les terres du Japon, ni d'entrer dans aucun des ports de cet Empire. On laiſſoit aux ſeuls Hollandois la liberté du commerce, & on accu-

ſoit les Portugais d'avoir fomenté la derniere révolte. Les perſécutions & la bataille de Ximabara avoient preſque entierement détruit le Chriſtianiſme au Japon, de ſorte qu'après la mort de To-Xogun-Sama qui arriva en 1650. il ne reſtoit preſque plus dans cet Empire aucun veſtige d'une Religion qui y avoit été autrefois ſi floriſſante. Voici quelle étoit la ſituation de ce pays vers la fin du dernier ſiécle. Je rapporte les propres paroles de l'hiſtorien que j'ai déja cité. » Rien » ne faiſoit plus d'obſtacle aux vûes ni » aux volontés du Souverain. Il n'y » avoit plus rien à craindre pour ces » Princes, ni de l'ambition des Grands » qu'ils avoient aſſujettis, ni de l'eſ- » prit remuant & inquiet du peuple » qu'ils avoient trouvé moyen d'occu- » per, dont ils avoient réprimé la cu- » rioſité & le deſir de connoître les » autres Nations, & qu'ils gouver- » noient ſéverement ſans dureté, ni » des entrepriſes des Etrangers qu'ils » avoient écartés, ou mis abſolument » hors d'état de leur donner le moin- » dre ombrage. Ils avoient établi par » tout un ordre admirable & une exac-

» te diſcipline, inſpiré l'amour du tra-
» vail & une noble émulation pour la
» perfection des arts, & ménagé entre
» toutes les parties de ce grand corps,
» une circulation de commerce qui ne
» ſe voit peut-être que là, & qui en-
» tretient l'abondance dans un pays
» qui n'eſt pas des plus fertiles. Ainſi
» comptant avec raiſon ſur le courage
» & la fidélité de leurs Sujets, & ayant
» étouffé juſqu'aux moindres ſemences
» des diſſenſions domeſtiques, ils mé-
» priſoient la jalouſie des autres Na-
» tions, & gouvernoient leur Empire
» dans une profonde, mais ſage ſécu-
» rité, qui étoit le fruit de leur po-
» litique.

On prend aujourd'hui des précautions extrêmes pour empêcher les Européens de pénétrer au Japon. Rien n'a mieux réuſſi aux Empereurs pour anéantir le Chriſtianiſme, qu'une cérémonie horrible, qu'on appelle le Juſimi. Vers la fin de l'année on fait une liſte exacte de tous les habitans d'un lieu où l'on ſoupçonne qu'il y a des Chrétiens, & au commencement de l'année ſuivante, on porte de maiſons en maiſons deux images, l'une de

J. C. attaché à une croix, l'autre de la Vierge ou de quelque Saint : enſuite le Chef de la famille, ſa femme, ſes enfans, les domeſtiques & les locataires ſont appellés les uns après les autres, & à meſure qu'on les nomme, on leur fait mettre le pied ſur les images qu'on a poſées ſur le plancher. On n'en excepte pas les plus petits enfans, que leurs meres ou leurs nourrices ſoutiennent par les bras. On prétend que quand il arrive un vaiſſeau au Japon, tout l'équipage eſt obligé de faire la cérémonie dont je viens de parler ; mais il n'eſt pas croyable que les Hollandois ſe ſoumettent à un pareil uſage : quoiqu'il y ait des hommes capables de ſacrifier leur Religion à un vil intérêt, on ne peut pas ſoupçonner qu'une Nation entiere veuille ſe deshonorer par une conduite qui la rendroit exécrable aux yeux de tous les Chrétiens.

Les Hollandois ſont les ſeuls Européens qui aient la liberté de commercer au Japon ; mais on leur fait acheter bien cher ce privilége. On commence par les déſarmer, & on leur donne des gardes pour veiller ſur tou-

toutes leurs démarches Ils ne peuvent écrire ou recevoir des lettres, que le contenu n'en ait été enregiſtré dans un livre deſtiné à cet uſage, & qu'on n'en ait laiſſé une copie aux Gouverneurs. Si on leur permet quelquefois de ſortir du port où ils ont débarqué, ils ſont toujours au milieu d'une troupes de Gardes ou d'Inſpecteurs qui les conduiſent, comme on feroit des priſonniers d'Etat. C'eſt à leurs frais que ſont payés tous les gens qui les accompagnent. Ils ne peuvent ſe promener ſans faire de grandes dépenſes, car on doit régaler tous les conducteurs. Quand il s'agit de charger ou de décharger les navires, il faut employer des Japonois qui ne travaillent point gratuitement; & ſi l'on a beſoin de vingt perſonnes, on eſt contraint d'en louer quarante, & de payer quelquefois une journée entiere pour une ou deux heures de travail. On fournit aux Hollandois les vivres, la boiſſon, les meubles, & même des filles de joie; mais on leur fait payer ces choſes le double, & quelquefois le triple de leur valeur. En un mot, les Hollandois ſont auſſi maltraités au Japon, que

peuvent l'être les Juifs dans les pays les plus Catholiques.

Un Médecin Allemand, nommé Kœmpfer, a prétendu que les Japonois ont eu raiſon de défendre l'entrée de leur pays à toutes les Nations étrangeres. C'eſt l'horreur du Chriſtianiſme qui a ſuggéré à ces Inſulaires une pareille précaution. En conſidérant ces choſes avec un œil politique, il paroit que l'établiſſement d'une Religion nouvelle, telle qu'elle ſoit, peut cauſer de grands troubles, & exciter dans un Etat des guerres ſanglantes. Nous ſçavons par expérience tous les maux que produiſent les nouveautés en matiere de Religion. Les terres du Japon auroient été moins arroſées de ſang, ſi les habitans de cet Empire euſſent perſiſté dans les erreurs dont on vouloit les déſabuſer. De-ſorte que les Souverains de ce pays ne ſe plaignoient pas tout-à-fait ſans fondement de ce qu'on venoit prêcher chez eux une doctrine qui étoit directement contraire à tout ce qu'on avoit cru juſqu'alors, & qui pouvoit occaſionner une très-préjudiciable diverſité de ſentimens entre les Sujets du même

Empire. Mais en partant du principe que la Religion Chrétienne eſt la ſeule véritable, & que tous ceux qui ne la profeſſent pas, doivent s'attendre après leur mort à ſubir les plus terribles châtimens, il eſt certain qu'on ne peut trop louer le zele ardent de ces hommes courageux qui franchiſſent de vaſtes mers, & affrontent mille périls pour tirer les peuples d'une ignorance funeſte, & les conduire à la félicité ſuprême; c'eſt pourquoi on peut dire du Médecin Allemand, qu'il raiſonne en bon politique & en mauvais Chrétien.

Quoique je me ſois attaché à peindre les mœurs des Japonois, avant que de rapporter toutes les révolutions arrivées dans leur Empire, je vais encore citer ici quelques traits qui ſont tirés de l'hiſtoire du P. de Charlevoix, & qui acheveront de caractériſer cette Nation. Voici ce qu'on trouve dans l'hiſtorien Jéſuite.

» Une ſervante ayant fait rire à ſes » dépens, de maniere qu'elle ſe crut » deshonorée, quoique le ſujet en fût » fort léger, & qu'il n'y eût point de » ſa faute, elle ſe prit auſſi-tôt le ſein,

» le porta à ſa bouche, ſe l'arracha avec
» les dents, & en mourut ſur l'heure.

» Un Grand Seigneur devint éper-
» duement amoureux d'une autre fille
» qu'il avoit enlevée à la veuve d'un
» ſoldat, pour la mettre dans ſon Ser-
» rail : la mere l'ayant ſçu, écrivit à
» ſa fille pour lui repréſenter ſa miſere,
» & l'exhorter à profiter de ſa ſitua-
» tion pour la ſoulager. Le Seigneur
» Japonois ſurprit la fille dans le tems
» qu'elle liſoit cette lettre. Il lui de-
» manda à la voir, & elle refuſa de la
» montrer ; il fit inſtance, & la fille
» ne pouvant ſe réſoudre à découvrir
» la honte de ſa mere, fit un bouchon
» de ſa lettre, & l'avala avec tant de
» précipitation qu'elle étouffa. Un ſen-
» timent de jalouſie excita la curioſité
» du Seigneur : il fit ouvrir la gorge
» de cette malheureuſe, & ayant lû le
» billet, il fut au déſeſpoir d'avoir
» ſoupçonné une perſonne qu'il aimoit,
» & ne trouva point d'autre remede à
» ſa douleur, que de faire venir chez lui
» la mere qui avoit été l'occaſion de ce
» malheur, & qu'il entretint juſqu'à ſa
» mort dans l'abondance de toutes
» choſes.

Les deux exemples ſuivans feront voir juſqu'où les Japonois pouſſent la fidélité conjugale & l'amour filial. » Un » Gentilhomme du Fingo avoit une » femme d'une beauté rare, dont il » étoit uniquement aimé, & qui l'au- » roit rendu heureux, s'il eût pû cacher » ſon bonheur; mais l'Empereur le ſut, » & il lui en coûta la vie. Quelques » jours après ſa mort, l'Empereur fit » venir ſa veuve, & voulut l'obliger à » demeurer dans ſon Palais; elle ré- » pondit que Sa Majeſté lui faiſoit un » honneur à quoi elle étoit ſenſible; » mais qu'elle lui demandoit en grace » de pouvoir pleurer en liberté ſon » mari pendant trente jours, & la per- » miſſion de régaler enſuite ſes parens » dans le Palais. Tout cela lui fut ac- » cordé, & l'Empereur ajouta qu'il » vouloit être du feſtin. Il y vint en » effet, & y but beaucoup. Au ſortir » de la table, la Dame s'approche du » balcon, & faiſant ſemblant de s'y » appuyer, elle ſe précipite en bas de » fort haut, & ſe tue pour ſatisfaire à » la fidélité qu'elle avoit jurée à ſon » époux. L'hiſtoire ſuivante eſt bien plus héroique.

» Une femme étoit reſtée veuve » avec trois garçons, & ne ſubſiſtoit » que de leur travail. Or comme ces » jeunes gens ne pouvoient pas ga- » gner ſuffiſamment pour entretenir » toute la famille, ils prirent pour » mettre leur mere à ſon aiſe une » étrange réſolution. On avoit pu- » blié depuis peu, que quiconque » livreroit un voleur à la juſtice, tou- » cheroit une ſomme aſſez conſidéra- » ble. Les trois freres s'accordent entre » eux, qu'un des trois paſſera pour » voleur, & que les deux autres le » meneront au Juge. Ils tirent au » ſort pour ſçavoir qui ſera la vic- » time de l'amour filial, & le ſort » tombe ſur le plus jeune, qui ſe laiſſe » lier & conduire comme un criminel. » Le Magiſtrat l'interroge. Il répond » qu'il a volé. On l'envoie en priſon, » & ceux qui l'ont livré touchent la » ſomme promiſe. Leur cœur s'atten- » drit alors ſur le danger que couroit » leur frere. Ils trouverent moyen » d'entrer dans la priſon, & croyant » n'être vûs de perſonne, ils l'embraſ- » ſerent tendrement, & l'arroſerent » de leurs larmes. Le Magiſtrat qui

» par hazard les apperçut, fut extrê-
» mement ſurpris d'un ſpectacle ſi
» nouveau. Il appelle un de ſes gens,
» lui donne ordre de ſuivre les deux
» délateurs, & lui enjoint expreſſé-
» ment de ne les point perdre de vûe,
» qu'il n'ait découvert de quoi éclair-
» cir un fait ſi ſingulier. Le domeſti-
» tique s'acquitta parfaitement de ſa
» commiſſion, & rapporta qu'ayant vû
» entrer ces deux jeunes gens dans une
» maiſon, il s'en étoit approché & les
» avoit entendu raconter à leur mere
» tout ce que je viens de dire ; que la
» pauvre femme, à ce récit, avoit jetté
» des cris lamentables, & qu'elle avoit
» ordonné à ſes enfans de reporter
» l'argent qu'on leur avoit donné, di-
» ſant qu'elle aimoit mieux mourir de
» faim, que de ſe conſerver la vie au
» prix de celle de ſon fils. Le Magiſ-
» trat ſurpris au point qu'on peut ima-
» giner, fait venir ſon priſonnier, l'in-
» terroge de nouveau ſur ſes prétendus
» vols, lui fait diverſes queſtions à
» deſſein de l'obliger à ſe couper, &
» n'en pouvant venir à bout, il lui dé-
» clare qu'il ſçait tout. Enſuite après
» l'avoir tendrement embraſſé, il alla

» faire ſon rapport au Cubo-Sama,
» qui, charmé d'une action ſi héroique,
» voulut voir les trois freres, les com-
» bla de careſſes, aſſigna au plus jeune
» quinze cens écus de rente, & cinq
» cens à chacun des deux autres.

Comme nous avons eu occaſion de parler des Coréens, je vais tâcher de donner en peu de mots, une idée de ces peuples, & de faire connoître leur pays. La Corée eſt une Péninſule qui n'eſt ſéparée de la Chine que par le Golphe de Nanquin. Le terrein eſt fertile & produit toutes les choſes néceſſaires à la vie. Ce Royaume eſt tributaire de celui de la Chine; mais les Coréens payent une partie de leur tribut avec du *Ginſeng*, qui eſt une plante dont la médecine fait uſage. Le Gouvernement eſt Monarchique, ou pour mieux dire, le Roi jouit d'une autorité abſolue. On entretient continuellement une Milice nombreuſe, & une grande quantité de vaiſſeaux. Il n'y a peut-être point de pays dans le monde où l'on puniſſe plus ſéverement les criminels. On leur fait ſouffrir des ſupplices affreux.

Le peuple adore les Idoles; les

Grands n'ont point de Religion. Il y a dans ce Royaume une prodigieuſe quantité de Moines. Le plus âgé commande, & ſi quelqu'un de ſes inférieurs manque à ſon devoir, il peut lui faire donner vingt à trente coups ſur les feſſes. Ces Moines travaillent pour gagner leur vie, ou font quelque commerce. D'autres vont à la quête, & s'acquittent auſſi-bien de cette commiſſion, que les Religieux Mendians de l'Europe. En Corée les gens de condition fréquentent beaucoup les Cloîtres pour s'y divertir avec des femmes publiques. On choiſit ces lieux, parce que la ſituation en eſt ordinairement très-agréable. Il y a auſſi des Monaſteres de Religieuſes; mais j'ignore ſi on y va faire des parties de plaiſir.

Des Coréens ſe marient dès l'âge le plus tendre. Ils peuvent répudier leurs épouſes; celles-ci n'ont pas le même privilége. Un homme peut entretenir autant de femmes qu'ils le jugent à propos, & aller chez elles à toute heure, ſans qu'on y puiſſe trouver à redire; mais il n'a chez lui que la femme qu'il a épouſée. Les autres

ſont répandues en différens endroits de la Ville. On ne néglige pas l'éducation de la jeuneſſe ; mais toute la ſcience du Pays, conſiſte à ſçavoir bien expliquer les écrits qu'on donne à lire. Le deuil des Coréens eſt fort gênant. Lorſqu'un homme (*a*) libre meurt, ſes enfans ne peuvent pendant trois ans exercer aucune charge, ni ſe battre, ni s'enyvrer, ni même coucher (*b*) avec leurs femmes. Ils enterrent leurs morts, & ont ſoin d'égayer cette triſte cérémonie par la bonne chere & par divers amuſemens. Lorſqu'un pere eſt parvenu à quatre-vingts ans, il ſe déclare lui-même incapable de gouverner ſon bien, & le cede à ſes enfans qui pourvoient à ſon entretien.

Les Coréens ſont fort enclins à dérober & à mentir. Quand ils ont trompé quelqu'un, ils croyent avoir fait la plus belle action du monde. La bravoure n'eſt pas une vertu dont ils faſſent beaucoup de cas ; & ils déplorent

---

(*a*) Il y a en Corée pluſieurs eſclaves.

(*b*) Les enfans qui naiſſent pendant ce tems-là ſont illégitimes.

le malheur de ceux qui ſont obligés de ſe battre. Les perſonnes qui ne payent pas à point nommé ce qu'elles doivent aux particuliers ou au Roi, ſont frappées deux ou trois fois le mois ſur le gras des jambes, & cela ſe continue juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé de quoi s'acquitter. Si elles meurent avant que d'avoir ſatisfait entierement, leurs plus proches parens ſont obligés de payer pour elles, ou de ſouffrir la même punition; de ſorte que les créanciers ne perdent jamais ce qui leur eſt dû. La fuſtigation ſur les feſſes ou ſur le gras des jambes, eſt fort ordinaire dans ce pays & ne deshonore point. On condamne à ce châtiment pour la plus légere faute.

On trouvera dans le peu que j'ai dit du Japon, tout ce que les hiſtoires les plus étendues contiennent de curieux & d'intéreſſant. Cependant les perſonnes qui voudront s'édifier par le détail de toutes les actions héroiques, & du glorieux Martyre d'un grand nombre de Chrétiens Japonois, n'ont qu'à conſulter l'hiſtoire du P. de Charlevoix, Jéſuite.

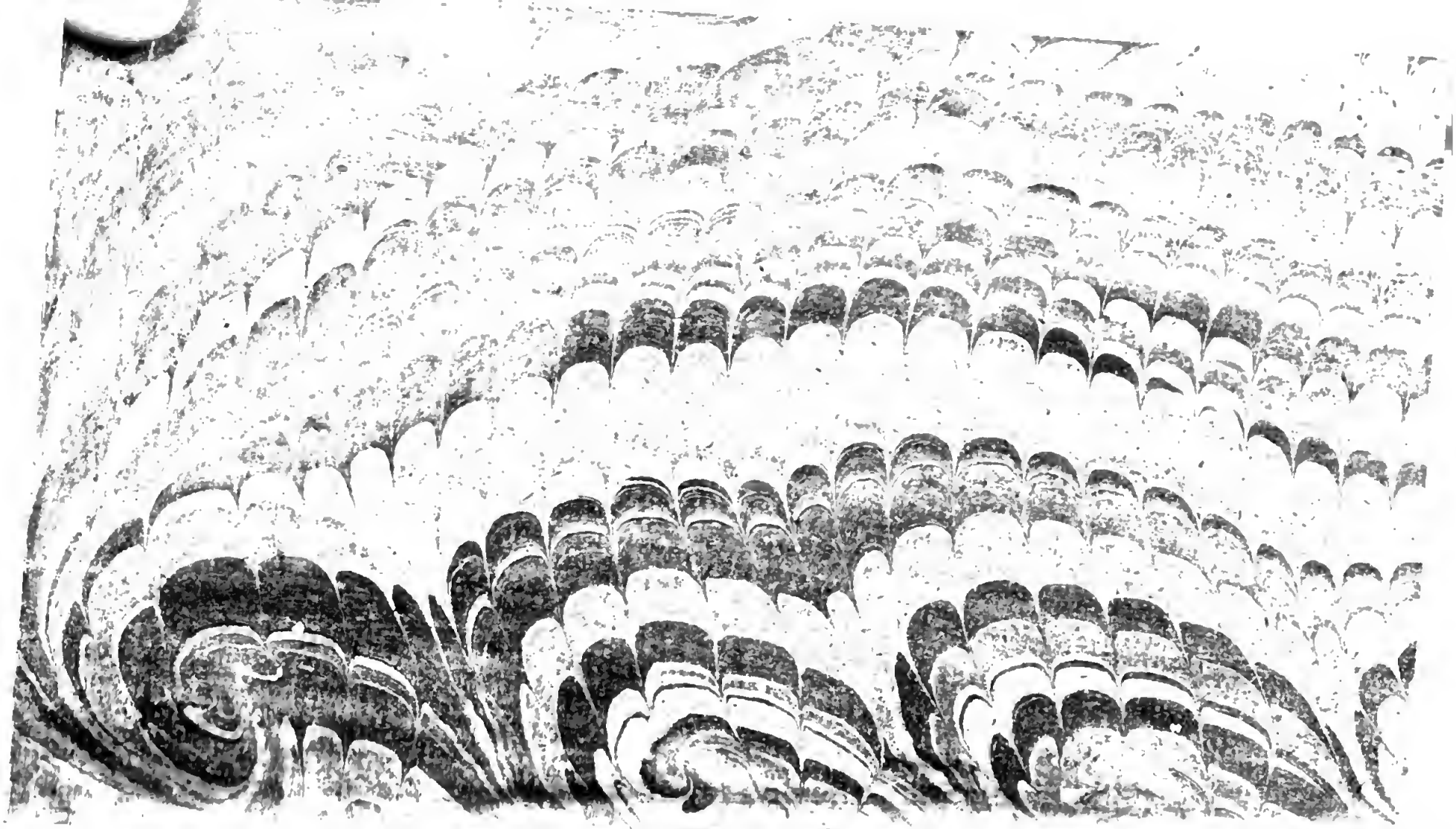
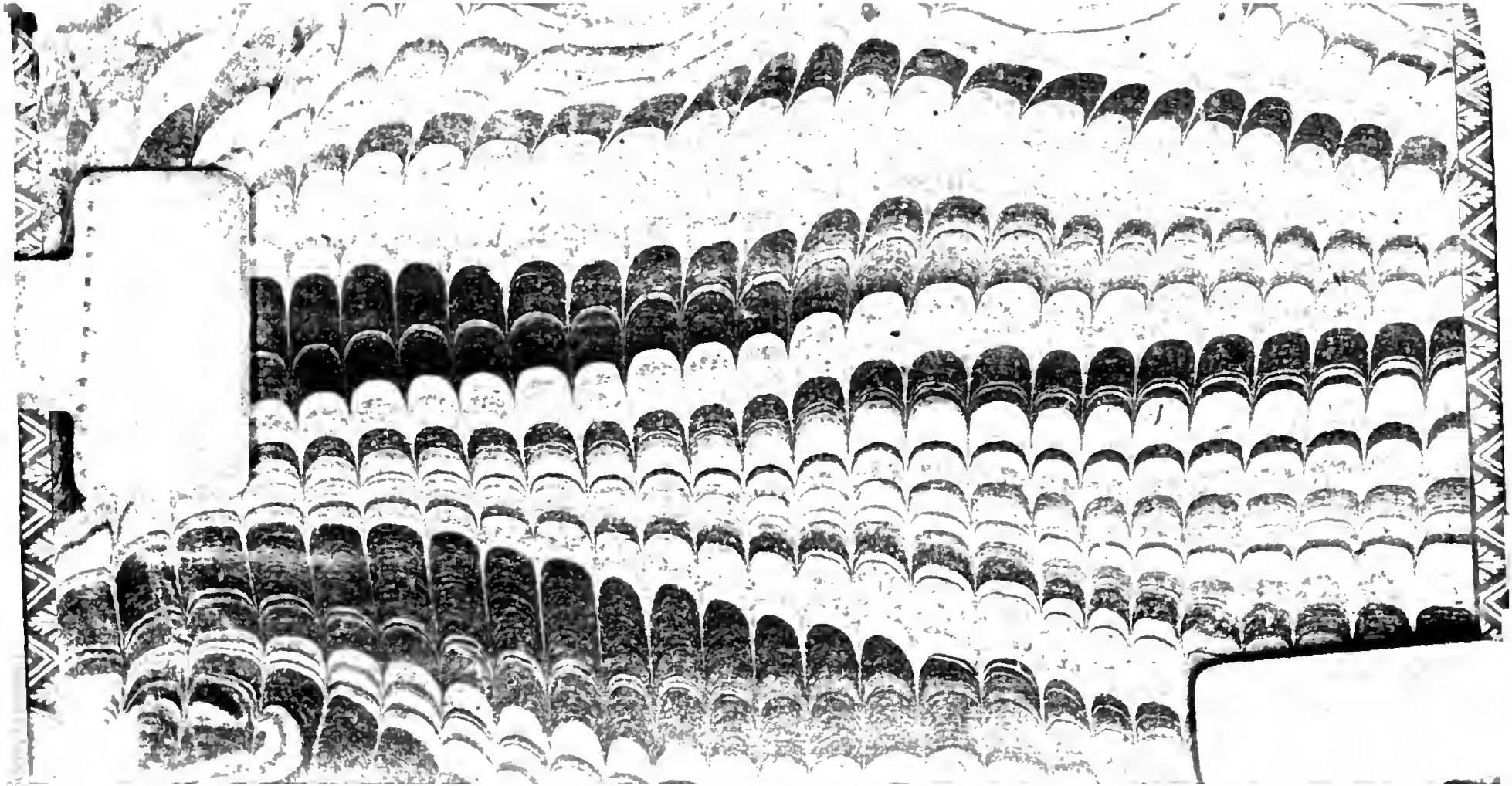
Fin du ſixiéme Volume.

TABLE
DES
CONJURATIONS

Qui ſont contenues dans ce ſixiéme Volume.

I. *Conjuration de la Baronne d'Alby.* page 3
II. *Conjuration de Thomas Aniello.* 27
III. *Conſpiration de Naples.* 67
IV. *Conjurations & Conſpirations de Turquie.* 95
V. *Conjurations & Conſpirations du Japon.* 351
Deſcription du Royaume de Corée. 425

AVERTISTEMENT.

CET Ouvrage, comme j'en ai averti dans la Préface, ſera en dix Volumes. Le ſeptiéme & le huitiéme paroîtront au commencement de l'année 1757, & on donnera les deux derniers en 1758.

584581
SBN